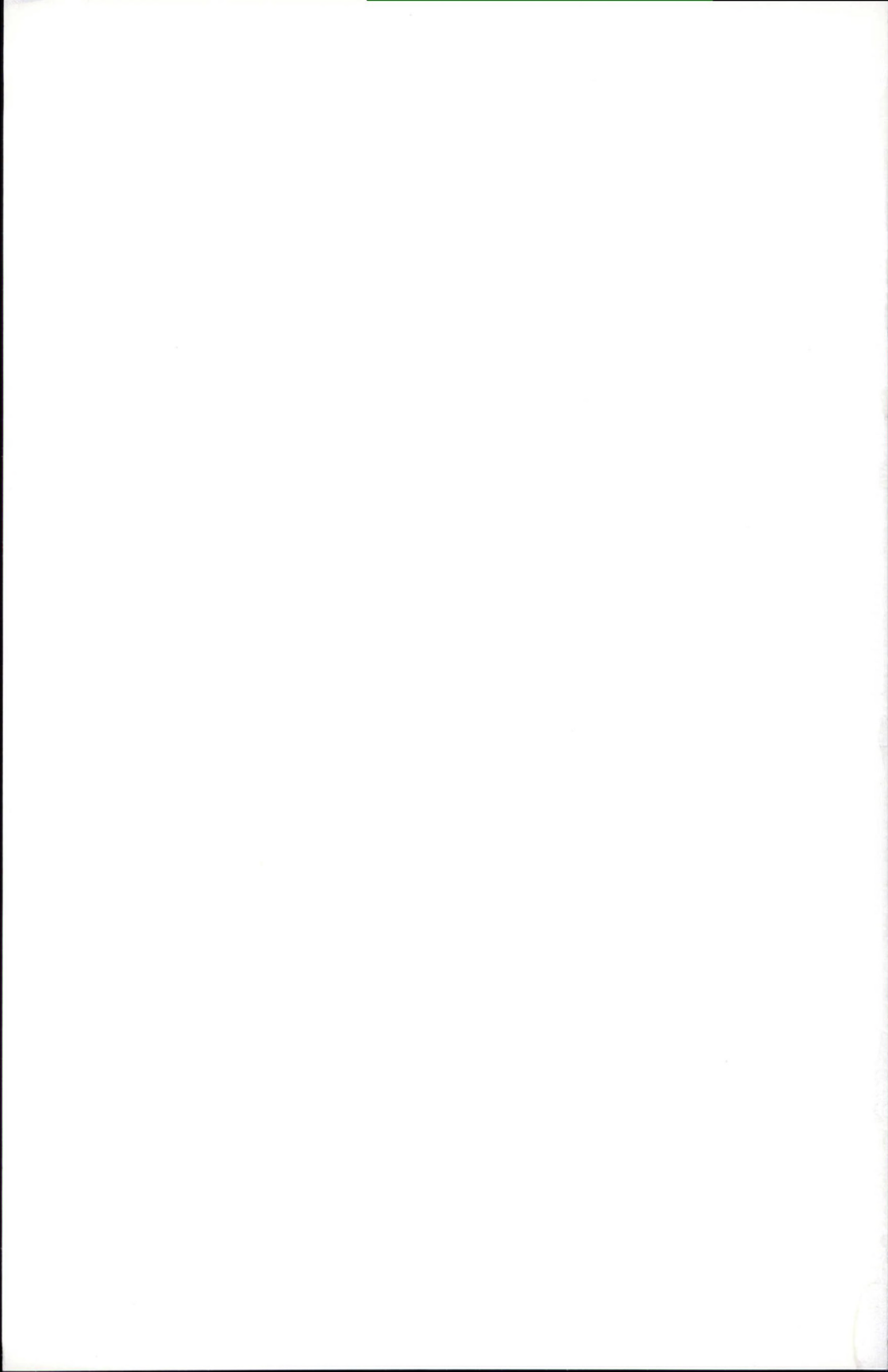


Sous la direction du
COLONEL BERND HORN



LES GUERRIERS INTRÉPIDES

PERSPECTIVES SUR LES CHEFS MILITAIRES CANADIENS



**LES GUERRIERS
INTRÉPIDES**



LES GUERRIERS INTRÉPIDES

PERSPECTIVES SUR LES CHEFS MILITAIRES CANADIENS

Sous la direction du
COLONEL BERND HORN



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE



THE DUNDURN GROUP
TORONTO

Publié par Dundurn Press Ltd. et Presse de L'Académie Canadienne de la Défense, en collaboration avec Défense nationale et Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.

Tous droit réservés. Il est interdit de reproduire ou de transmettre l'information (ou le contenu de la publication ou produit), sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, enregistrement sur support magnétique, reproduction électronique, mécanique, ou par photocopie, ou autre, ou de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Ontario K1A 0S5 ou copyright.droitdauteur@pwsgc.gc.ca

© Sa Majesté la Reine du Chef du Canada, 2007

Catalogue D2-202/2007 F

Conception typographique et mise en pages : Jennifer Scott
Impression : Marquis Book Printing

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Les guerriers intrépides : perspectives sur les chefs militaires canadiens / sous la direction du Bernd Horn.

Publ. en collab avec: Presses de l'Académie canadienne de la défense.

Publ. aussi en anglais sous le titre: Intrepid warriors.

Comprend des références bibliographiques et un index.

ISBN 978-1-55002-721-1

1. Art et science militaires—Canada—Histoire. 2. Commandement des troupes—Histoire. 3. Canada—Forces armées—Biographies. 4. Leadership—Canada—Histoire. I. Horn, Bernd, 1959-

U54.C216814 2007

355.3'30410971

C2007-902052-6

1 2 3 4 5 11 10 09 08 07



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Canada



ONTARIO ARTS COUNCIL

CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière du ministère du Patrimoine canadien par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie à l'édition (PADIE), du Conseil des Arts du Canada, du Conseil des Arts de l'Ontario, et l'association pour l'exportation du livre canadien (AELC).

Nous avons pris soin de retrouver les propriétaires du copyright se rapportant au contenu de ce livre. L'auteur et l'éditeur seront heureux de recevoir tout renseignement leur permettant de rectifier des références et des crédits dans des éditions ultérieures.

J. Kirk Howard, President

Imprimé et relié au Canada.

Imprimé sur du papier recyclé.

www.dundurn.com

Presse de L'Académie Canadienne de la Défense
C.P. 17000 succursale forces
Kingston, ON, K7K 7B4

Dundurn Press
3 Church Street, Suite 500
Toronto, Ontario, Canada
M5E 1M2

Gazelle Book Services Limited
White Cross Mills
High Town, Lancaster, England
LA1 4XS

Dundurn Press
2250 Military Road
Tonawanda, NY
U.S.A. 14150

REMERCIEMENTS

Il semble que nous vivons généralement à un rythme effréné en dépit de (ou serait-ce en raison de) tous les dispositifs inventés pour ménager nos efforts et de la technologie de pointe. Nous semblons tous incroyablement occupés et nous nous plaignons, pour la plupart, que le temps passe trop vite. Compte tenu de cette dure réalité, je souhaite d'abord remercier tous les collaborateurs qui ont pris le temps de rédiger un essai pour le volume malgré leur vie mouvementée. J'apprécie énormément leur dévouement à l'histoire et à la profession des armes du Canada.

J'aimerais aussi remercier bon nombre d'entre vous à l'Institut de leadership des Forces canadiennes qui nous avez aidé à élaborer le volume; merci à Joanne Simms et à Carol Jackson pour le soutien administratif qu'elles ont apporté aux collaborateurs et à moi-même ainsi que pour les efforts qu'elles ont mis à faire traduire le volume en français. De plus, je veux exprimer toute ma gratitude à Craig Mantle pour son excellent travail de recherche en ce qui a trait aux images nécessaires au volume. Aussi, mes sincères remerciements à Thérèse Lessard qui a révisé la traduction française de ce volume.

Finalement, je souhaite exprimer ma sincère reconnaissance au personnel d'un certain nombre d'institutions et d'organisations qui a aidé tous les collaborateurs ainsi que moi-même à nous acquitter de notre tâche. Ainsi, un gros merci à Bibliothèque et Archives Canada, à la Direction – Histoire et patrimoine, et au Collège militaire royal du Canada. Enfin, je remercie le personnel technique des Presses de l'ACD/de Dundurn Group pour avoir fait de notre manuscrit le volume que vous avez maintenant entre les mains.

En résumé, les efforts collectifs de toutes ces personnes et institutions ont aidé à créer le volume, mais comme toujours, j'assume personnellement les erreurs qui s'y seraient glissées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos		9
Introduction		13
Chapitre 1	Le pouvoir du favoritisme, la valeur des connaissances : Les expériences de leadership du Lieutenant Agar Adamson au régiment Strathcona's Horse, 1899-1900 <i>Craig Mantle</i>	21
Chapitre 2	Portrait d'un commandant de bataillon : Le Lieutenant-colonel George Stuart Tuxford à la deuxième bataille d'Ypres, en avril 1915 <i>Andrew B. Godefroy</i>	63
Chapitre 3	Le poids du commandement : Les journaux du Capitaine de frégate A.F.C. Layard, RN, durant la Deuxième Guerre mondiale <i>Michael Whitby</i>	79
Chapitre 4	« Un guerrier formidable » : Le Sergent Thomas George Prince <i>P. Whitney Lackenbauer</i>	103
Chapitre 5	Quand le leadership compte vraiment : Bert Hoffmeister et le moral des troupes à la bataille d'Ortona, décembre 1943 <i>Douglas E. Delaney</i>	155

Chapitre 6	Quatre aviateurs courageux : Clifford Mackay McEwen, Raymond Collishaw, Leonard Joseph Birchall et Robert Wendell McNair David Bashow	173
Chapitre 7	À la tête de ses troupes : Le Lieutenant-colonel Cameron « Cammie » Ware, DSO Todd Strickland	225
Chapitre 8	Bradbrooke, Nicklin et Eadie : Trois styles de commandement Bernd Horn	253
Collaborateurs		299
Index		303

AVANT-PROPOS

Je suis très reconnaissant envers Bernd Horn de m'avoir demandé de rédiger le court avant-propos du volume *Des guerriers intrépides*, car j'ai ainsi eu la possibilité de réfléchir sur cet ouvrage, dont l'approche particulièrement accessible nous permet de bien comprendre l'histoire militaire et dont les importantes leçons continuent de s'appliquer de nos jours. En 1999, le Collège militaire royal du Canada a considérablement modifié son programme de premier cycle en réponse aux conclusions fondamentales contenues dans le rapport Withers (1998). La recherche ayant mené à ces conclusions ainsi que la publication subséquente du rapport du Comité central des études ont convaincu le Conseil des gouverneurs que, pour permettre aux officiers de faire preuve de jugement au 21^e siècle, ils devaient bien maîtriser dix-sept matières particulières, peu importe les autres aspects de leur spécialisation. De ces dix-sept matières, mentionnons l'histoire du Canada, l'histoire militaire, le leadership, la psychologie, l'éthique, le civisme, les affaires internationales et les relations interculturelles. Le présent volume offre un aperçu sans prétention et facilement compréhensible de chacune de ces huit matières.

Il est vrai que l'utilisation de biographies pour étudier l'histoire militaire et le leadership est devenue extrêmement populaire au cours des dernières années. C'est que l'approche bibliographique crée une sorte d'intimité avec le lecteur, qui a l'impression d'être lui-même témoin des événements, alors qu'une autre approche paraîtrait éloignée et dépourvue d'émotion. En effet, le cadre bibliographique répond mieux aux attentes de la société contemporaine et est particulièrement utile pour explorer la dimension psychologique du récit.

Pourquoi devriez-vous lire le présent volume? Parce que vous en retirerez quelque chose, certes, au même titre que si vous consommiez

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

des antioxydants ou que vous faisiez de l'exercice. Mais ce n'est pas la seule bonne raison : vous devriez également le lire parce qu'il est fascinant. Les chapitres qu'il contient sont tous composés d'histoires poignantes, chacune d'elles comportant selon moi d'importantes leçons, sans pour autant être moralisatrices.

Voici quelques chapitres qui illustrent bien mon propos. Dans le chapitre 3 (écrit par Michael Whitby au sujet de A.F.C. Layard), on nous montre que le doute et l'autocritique ne sont pas toujours des faiblesses, et que ces réactions peuvent justement s'avérer les outils indispensables à un bon jugement, en autant qu'elles n'entraînent pas l'inertie et l'indécision. Malgré ce que le titre du chapitre pourrait laisser croire, Layard n'était pas Canadien, bien qu'incontestablement il ait été un leader militaire de troupes canadiennes, dans des navires canadiens, et qu'il ait partagé leur cause. Ce lien rend d'autant plus poignants les espoirs et les peurs qui l'habitent alors qu'il tente de commander ses troupes.

Dans le chapitre 4 (écrit par P. Whitney Lackenbauer au sujet de Tommy Prince), on nous présente non seulement un des premiers cas classiques du syndrome de stress post-traumatique (SSPT) chez un leader exceptionnel (même si les connaissances de ce que nous considérons aujourd'hui comme le SSPT étaient limitées à cette époque), mais on nous fait également prendre conscience que les leaders et les héros ont des raisons extrêmement variables d'agir comme ils le font. Nous devons donc apprendre à accepter toutes les raisons possibles menant aux comportements recherchés. En effet, si nous discréditions chaque bonne action motivée par des raisons que certains jugent non valables, il n'y aurait plus aucun héros. Enfin, ce chapitre nous montre que les meilleurs leaders au combat ne sont pas nécessairement les meilleurs leaders dans une garnison ou en temps de paix. Par ailleurs, à l'époque de Tommy Prince, il se peut que l'admiration et l'approbation facilement obtenues dont il avait tant besoin n'aient été présentes qu'en situation de conflit, là où il excellait.

Le chapitre 5 (écrit par Douglas Delaney au sujet de Bert Hoffmeister) nous montre que le courage désinvolte et spontané de Hoffmeister (il commandait souvent sa brigade de la ligne de front) était doublement profitable : il avait ainsi accès à l'information de première main et à la perspective directe dont il avait besoin pour avoir confiance en ses propres décisions, en plus de soutenir le moral de ses hommes, non seulement parce qu'il s'exposait aux mêmes risques qu'eux, mais aussi parce qu'il comprenait exactement ce qu'ils vivaient.

Le chapitre 8 (écrit par l'éditeur du présent livre, Bernd Horn, au sujet de Bradbrooke, de Nicklin et de Eadie) nous rappelle le grand nombre de styles, de forces et de faiblesses possibles chez les leaders de bataillon. Il vient également renforcer la notion selon laquelle les qualités requises pour mener des hommes dans une garnison peuvent être très différentes de celles requises pour les mener en campagne, et que toutes ces qualités ne se retrouvent pas à tout coup chez une même personne. Ce chapitre nous rappelle également que le nombre de leaders expérimentés est loin d'être infini, et que si le meilleur choix dont nous disposons à un certain moment présente des faiblesses connues, celles-ci peuvent être compensées par les qualités complémentaires d'un commandant adjoint.

Il s'agit là de leçons intemporelles qui prouvent que l'histoire du leadership aura toujours quelque chose à apporter au leadership contemporain. On entend parfois l'argument simpliste voulant que les conditions changeantes ou les révolutions technologiques aient rendu les histoires d'autrefois peu pertinentes. C'est improbable, car les qualités personnelles auront toujours un rôle à jouer dans les situations où les réactions émotionnelles des troupes envers leur leader sont cruciales, et où des décisions doivent parfois être prises rapidement dans des conditions ambiguës, voire chaotiques.

Les portraits présentés dans *Des guerriers intrépides* ne sont pas dépeints à l'aide des tons pastel de la théorie, mais plutôt illustrés par des images vivantes de vraies personnes qui tentent d'apprivoiser les forces inimaginables tourbillonnant autour d'eux et pénétrant leur âme. Ces portraits sont gravés sur le dur métal des armes dont l'entrechoquement a façonné notre conscience nationale. Oui, ce livre vaut la peine d'être lu.

John Scott Cowan
Directeur,
Collège militaire royal du Canada

INTRODUCTION

L'étude du passé, particulièrement celle des commandants et leaders militaires du passé, est-elle toujours pertinente? Après tout, l'environnement actuel semble tellement plus chaotique, complexe et différent de celui dans lequel ont évolué nos prédécesseurs... mais l'est-il vraiment? L'incertitude, le désordre, la peur, la discorde sur le champ de bataille et le doute de soi quant à la meilleure décision à prendre en période de crise constituent des problèmes auxquels ont toujours été confrontés les commandants et leaders militaires. Ces problèmes sont en fait intemporels. La guerre et le conflit sont des activités très humaines. Ainsi, ceux qui y participent partagent une expérience qui représente toutes les caractéristiques et tous les attributs qui y sont associés.

C'est donc pour cette raison qu'une étude des leaders militaires canadiens du passé est essentielle aux professionnels militaires de nos jours ainsi qu'à la population en général. La profession des armes, comme n'importe quelle profession, exige des connaissances spécialisées, lesquelles ne peuvent être acquises qu'au moyen du perfectionnement professionnel continu (c.-à-d. éducation, instruction, auto-perfectionnement et expérience). Le perfectionnement professionnel constitue la seule façon de conserver la capacité d'adaptation de la profession et d'en assurer l'évolution constante, en plus de permettre aux commandants et leaders d'être le mieux disposés à diriger les fils et les filles de leur nation dans une situation dangereuse. Par conséquent, l'étude de l'histoire militaire permet de mieux comprendre la profession militaire. Particulièrement, l'étude des leaders du passé jette une nouvelle lumière sur la conduite de la guerre, le leadership et le commandement. Les leaders actuels peuvent tirer des leçons très utiles de ce vaste ensemble de connaissances et les mettre en application dans leur carrière et pendant des opérations.

Après tout, l'expérience du combat direct ou du champ de bataille est habituellement rare et en conséquence, les militaires doivent souvent l'acquérir par l'intermédiaire d'autres militaires. Ainsi, ils peuvent mieux acquérir les connaissances et capacités essentielles pour anticiper les exigences des opérations, comme la discorde, et pour s'y adapter. Une étude des commandants et leaders du passé permettrait, par exemple, de comprendre comment la discorde a affecté leur commandement et comment ils ont réglé le problème. Une telle étude peut aider les leaders militaires actuels à mieux saisir le champ de bataille, tout en informant la population sur les défis et les lourdes responsabilités de leurs leaders militaires pendant les missions que la société leur a confiées. De plus, le présent volume axé sur les leaders militaires du passé permet de mieux comprendre notre culture militaire, soit notre nature, notre éthos et notre caractère, telle qu'elle est.

Toutefois, il ne faut pas adopter une approche uniforme envers l'étude des leaders militaires. Au contraire, le commandement est une expérience très personnelle. La façon dont un militaire commande et fait preuve de leadership révèle son caractère et sa personnalité plutôt que de jeter la lumière sur les concepts de commandement et de leadership. Par nature, le commandement est un art plutôt qu'une science et c'est la raison pour laquelle il existe de si grandes différences entre les commandants. En effet, certains deviennent des légendes alors que d'autres sont jetés aux oubliettes dans l'ignominie.

Cependant, le commandement ne constitue pas une activité arbitraire. Seuls les militaires qui ont été nommés à des postes de commandement peuvent l'exercer. Il s'agit du « pouvoir conféré à un membre des forces armées d'assurer la direction, la coordination et le contrôle des forces militaires¹ ». Des années de perfectionnement professionnel et d'évaluation en bonne et due forme ainsi qu'une aptitude manifeste au commandement sont normalement nécessaires.

Comme il faut s'y attendre, il est nécessaire de préparer les militaires au commandement. Bien sûr, il faut d'abord et avant tout noter la lourde responsabilité liée au commandement, soit celle de la vie d'autrui. Les commandants doivent s'acquitter de leurs fonctions tout en essayant le moins de pertes possibles et en respectant l'enveloppe budgétaire qui leur a été allouée. Il s'agit d'un énorme défi à relever. La portée du commandement est la raison pour laquelle le commandement repose sur trois piliers qui se renforcent souvent mutuellement : autorité, gestion (affectation des ressources, budget, coordination, contrôle, organisation, planification, établissement des priorités, résolution de problèmes,

supervision et respect des politiques et échéances) et leadership (« diriger, motiver et habiliter de manière à ce que la mission soit accomplie avec professionnalisme et éthique, et chercher en même temps à développer ou à améliorer les capacités qui contribuent au succès de la mission² »). Selon la mission, les subordonnés, les circonstances et la situation, le commandant prête une attention particulière à l'un ou l'autre des piliers. Il faut noter que le commandement ne peut être exercé que par un militaire qui a été promu à un poste de commandement. Inversement, le leadership, qui est une composante du commandement mais qui existe aussi indépendamment de ce concept, peut être exercé par tous³.

En fait, le commandement et le leadership sont exercés de façon très personnelle et c'est exactement la raison pour laquelle il faut étudier les commandants et leaders militaires du passé. Il est ainsi possible de cerner un vaste ensemble d'approches, de comportements et de styles qui peuvent aider les militaires à devenir de meilleurs commandants et leaders, à mieux comprendre les dynamiques de la guerre et du conflit, à savoir pourquoi ou comment certaines décisions sont prises et à tout simplement comprendre la culture et l'expérience militaires du Canada.

En conséquence, le volume présente tout d'abord un essai rédigé par Craig Leslie Mantle sur Agar Adamson, un officier prometteur de la milice au début du siècle dernier qui a mis à profit son expérience opérationnelle pendant la guerre en Afrique du Sud pour perfectionner son leadership. Le chapitre décrit de façon experte le parcours d'Adamson alors qu'il est un commandant novice, qu'il déploie des efforts considérables pour apprendre les responsabilités du commandement de troupes et qu'il est confronté à la solitude causée par le commandement ainsi qu'à la prise de décision en plein combat. Adamson s'est avéré un habile commandant qui a su montrer qu'il se souciait énormément du bien-être de ses soldats. Il s'est efforcé de connaître ses hommes et n'a jamais mis leur vie en danger inutilement. En résumé, cette étude rend compte brillamment de l'évolution d'un jeune officier au combat. Peu importe l'époque, les leçons de ce chapitre sont intemporelles.

Le chapitre suivant, rédigé par Andrew Godefroy, va dans la même voie et décrit le leadership du Lieutenant-colonel George Stuart Tuxford en tant que commandant de bataillon pendant la Première Guerre mondiale. La remarquable carrière de Tuxford pendant la guerre permet de lever le voile sur un vaste groupe d'officiers supérieurs canadiens dont l'intelligence, les compétences, le courage et la capacité d'apprendre aux niveaux tactique et opérationnel ont mené le Corps canadien à la victoire sur le front occidental. Le chapitre examine la première expérience de

commandement et de leadership au combat de Tuxford en avril 1915 et la façon dont cette expérience a par la suite modelé son rendement à titre de commandant opérationnel sur le front occidental. Ainsi, le chapitre repose principalement sur le « compte rendu après action » de Tuxford qui comporte des observations personnelles parfois très franches sur cette bataille et une critique de son comportement. C'est un document de référence inestimable indiquant où il se trouvait et ce dont il a été témoin à divers moments. Qui plus est, Tuxford relate en détail ce qu'il savait et à quel moment il était mis au courant, et rapporte les décisions qu'il a prises en fonction de ces données et du renseignement. À posteriori, ce compte rendu des mesures que son unité et lui ont prises lors de la seconde bataille d'Ypres constitue un document capital pour évaluer le leadership et le commandement canadien pendant cette bataille. Il constitue donc un outil éducationnel unique.

Le troisième chapitre change le ton du volume. Il porte d'abord sur le leadership militaire pendant la Seconde Guerre mondiale, qui est d'ailleurs le sujet des chapitres suivants. Ensuite, il met l'accent sur un commandant des forces navales britanniques et les défis uniques qu'il a relevés alors qu'il commandait des militaires canadiens pendant la dure bataille de l'Atlantique. Rédigé par Michael Whitby, ce chapitre est fondé sur le journal du Capitaine de frégate A.F.C. Layard. Il y est question du Capitaine de frégate Layard et de ses luttes personnelles avec le commandement naval. En effet, il doutait de ses qualités de commandant de navire de la Marine canadienne, qui était en plein essor mais qui possédait un équipage mal entraîné et mal équipé alors qu'elle était cruellement mise à l'épreuve par les U-boot allemands au large de la côte est du Canada et dans l'Atlantique Nord. Ce merveilleux chapitre donne un excellent aperçu du commandement naval et constitue une étude classique des responsabilités et défis personnels des commandants au combat.

Le volume poursuit sur sa nouvelle lancée et décrit dans le chapitre suivant le leadership militaire au combat depuis la perspective d'un sous-officier supérieur, soit le Sergent Tommy Prince, soldat autochtone bien connu. Rédigé par Whitney Lackenbauer, ce chapitre rend très bien compte de l'histoire héroïque mais tragique d'un soldat qui est toujours reconnu comme étant l'« Amérindien en guerre⁴ ». Courageux et audacieux, Prince, qui a toujours prêché par l'exemple, est devenu un des sous-officiers de la Seconde Guerre mondiale qui a reçu le plus de décorations. Dans son essai, Lackenbauer examine le leadership de Prince depuis ses braves exploits en Italie jusqu'à son enrôlement et ses deux

affections en Corée. Il décrit ses exploits légendaires ainsi que son effondrement sur le champ de bataille en 1952. Ainsi, son étude est riche en idées nouvelles. Une importance particulière est accordée au leader dynamique et courageux qui était respecté de tous et qui est devenu le représentant des anciens combattants autochtones après la guerre, mais également au prix qu'il a dû payer pour assumer un tel leadership, soit son effondrement en raison de blessures physiques et psychologiques. Finalement, ce chapitre dresse un excellent portrait d'un leader et de certains aspects sociaux du leadership comme le syndrome de stress post-traumatique et le traitement des anciens combattants autochtones.

Dans le cinquième chapitre, il est question des conséquences du leadership du Brigadier-général Bert Hoffmeister, commandant de la 2e Brigade d'infanterie canadienne pendant la bataille désespérée d'Ortona en décembre 1943. La formation du Brigadier-général Hoffmeister avait subi de graves pertes pendant la traversée des fleuves Sangro et Moro. En sous-effectif et épuisés, les soldats devaient malgré tout se frayer un chemin parmi les décombres pour arracher, maison après maison, Ortona des mains d'un ennemi tenace. Rédigé par le Major Doug Delaney, officier d'infanterie en service qui possède une expérience opérationnelle, le chapitre illustre l'essence du génie de Hoffmeister : un souci du détail, une planification minutieuse et une grande passion pour ses soldats. Le chapitre démontre clairement l'effet du leadership sur le moral et l'efficacité au combat.

La tendance des soldats-chercheurs se poursuit au chapitre six. Rédigé par le Lieutenant-colonel David Bashow, pilote de chasse retraité et célèbre auteur et historien de la force aérienne, le chapitre examine le concept énigmatique du leadership de la force aérienne en dressant le profil de quatre leaders intrépides de la force aérienne. Il peut être difficile de décrire, sans parler d'exercer, le leadership dans un service axé sur de petits équipages, voire sur chacun des pilotes. Par conséquent, Bashow explique comment « les leaders de l'élément aérien doivent d'abord et avant tout prêcher par l'exemple et, non seulement être fin prêts à mettre leur propre vie en péril, mais aussi à le faire de manière à inspirer la confiance et à insuffler chez les autres le courage d'engager le combat contre l'ennemi ». La description de la carrière des illustres pilotes Clifford Mackay McEwen, Raymond Collishaw, Leonard Joseph Birchall et Robert Wendell McNair fournit d'excellents exemples de leadership en pleine action dans la force aérienne. Grâce à l'examen de la carrière de ces pilotes intrépides, il est possible de mieux comprendre le concept du leadership dans la

force aérienne ainsi que la façon dont il diffère du leadership dans les autres éléments.

Au chapitre sept, un autre officier d'infanterie en service, le Major Todd Strickland, qui possède aussi une expérience opérationnelle, a pris la plume pour examiner le leadership du Lieutenant-colonel Cameron « Cammie » Ware, le commandant du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) qui « a commandé à la tête de ses soldats » au cours de trois batailles distinctes en Italie en 1944, à savoir celles de Villa Rogatti, de la crête Vino et de la ligne Hitler. Durant ces batailles, il a su motiver ses hommes de manière à susciter leur loyauté et leur respect, tout en réussissant à accomplir les missions qui lui avaient été confiées. Par conséquent, l'auteur se penche sur deux questions précises. Premièrement, comment Cammie Ware a-t-il dirigé sa formation et deuxièmement, son style de leadership a-t-il affecté sa capacité de commander? Enfin, ce chapitre très intéressant donne un excellent aperçu du leadership militaire au combat.

Le chapitre huit conclut le volume. Rédigé par le Colonel Bernd Horn, un autre officier d'infanterie en service qui possède une expérience opérationnelle, le chapitre traite du concept de commandement, particulièrement de l'approche très personnelle adoptée par différents commandants. Le Colonel Horn analyse trois commandants qui se sont succédés à la tête du 1er Bataillon canadien de parachutistes depuis sa création en 1942 jusqu'à son démantèlement en 1945. Le chapitre explique très bien comment différentes approches de commandement peuvent affecter le moral et l'efficacité d'une unité. De plus, il démontre comment certaines approches de commandement peuvent être utiles à une unité dans certaines circonstances; cependant, dans le cas où un commandant n'est pas en mesure d'adapter ou de modifier son approche en fonction de la situation ou encore s'il présente d'importantes faiblesses de caractère, il sera rapidement considéré comme un leader inefficace, ce qui aura peut-être des conséquences désastreuses sur son unité.

Dans son ensemble, le volume étudie le commandement et le leadership de certains des meilleurs commandants et leaders canadiens. Les différents chapitres donnent une bonne idée des divers comportements, approches, et styles relatifs au commandement qui peuvent aider d'autres militaires à devenir de meilleurs commandants et leaders et à mieux comprendre les dynamiques de la guerre et du conflit. Finalement, l'ouvrage renforce deux points essentiels. D'une part, les leçons sur le commandement et le leadership sont intemporelles et l'étude historique des leaders sera toujours pertinente

aux questions de leadership contemporaines; et d'autre part, le caractère et la présence de leaders courageux sont essentiels pour obtenir des résultats sur le plan militaire, particulièrement en période d'incertitude et de désordre.

NOTES DE FIN DE CHAPITRE

- 1 Canada, *Commandement*, Ottawa, MDN, 1997, 4. Le commandement est, fondamentalement, l'expression de la volonté, une notion reprise dans le concept d'intention du commandant dans le cadre de la philosophie du commandement de mission. L'intention du commandant est l'expression personnelle du « pourquoi » de la conduite d'une opération et de ce que le commandant souhaite réaliser. C'est un énoncé clair et concis de l'état final souhaité et des risques acceptables. Cet énoncé est utile dans la mesure où il permet aux subordonnés de faire preuve d'initiative en l'absence d'ordres immédiats, quand des événements imprévus se produisent ou que le concept de l'opération initial ne s'applique plus. Le commandement de mission est une philosophie du commandement dans laquelle la décentralisation du pouvoir décisionnel, la liberté d'action et le sens de l'initiative sont favorisés. Elle repose sur trois principes inébranlables : l'importance de comprendre l'intention du commandant, une responsabilité claire en termes de réalisation de l'intention et la prise de décisions opportunes. En résumé, commander signifie exercer son autorité sur des structures, des ressources, des personnes et des activités dans un but précis.
- 2 Canada, *Le leadership dans les Forces canadiennes : fondements conceptuels*, Kingston, MDN, 2005. C'est dans un contexte où influence et possibilité de changement se côtoient que la différence fondamentale entre les concepts de leadership et de commandement se manifeste plus clairement. Trop souvent, les termes leadership et commandement sont utilisés sans distinction ou sont considérés comme des synonymes, mais ils ne le sont pas. Le leadership peut et doit être une composante du commandement. Après tout, les pouvoirs officiels attachés au grade et au poste d'un bon commandant doivent être étayés de qualités et d'habiletés personnelles qui montrent son côté humain. Néanmoins, comme il a été déjà mentionné, le commandement est fonction du pouvoir conféré ainsi que du poste et/ou du grade. Un commandant ne peut exercer son autorité que sur ses subordonnés dans la chaîne de commandement, par l'intermédiaire des structures et procédés de contrôle. Inversement, le leadership n'est pas enfermé dans les limites de pouvoirs officiels. Quiconque en a la capacité et la volonté peut influencer ses pairs et même ses supérieurs, peu importe sa place dans la

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

chaîne de commandement. Voilà ce qui différencie clairement le leadership du commandement.

- 3 Les termes commandement et leadership sont souvent utilisés sans distinction, mais ce sont des concepts distincts. Un commandant doit faire preuve de leadership, mais en principe, n'est pas forcé de le faire. Il peut s'en remettre uniquement à son autorité et adopter une approche axée sur la gestion, ce qui ne signifie pas que les gestionnaires ne font pas preuve de leadership. En effet, tout comme les commandants, les gestionnaires devraient assurément être des leaders. Le commandement est fonction du poste et le leadership est le fruit d'une interaction volontaire entre un leader et un subordonné. Voilà la différence fondamentale entre le concept de commandement et celui de leadership.
- 4 Voir Janice Summerby, *Soldats autochtones, terres étrangères*, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services, 1993. Site Web : http://www.vacacc.gc.ca/general_f/sub.cfm?source=history/other/native/prince; Commission royale sur les peuples autochtones. *Rapport final vol. 1 : Un passé, un avenir*, Ottawa, Groupe Communication Canada, 1996; Salim Karam, « La journée des autochtones au QGDN », *La feuille d'érable*, vol. 5, no 25, 26 Juin 2002, p. 3; R. S. Sheffield, *En quête d'équité : étude sur le traitement réservé aux anciens combattants des Premières Nations ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée, ainsi qu'aux personnes à leur charge*, Ottawa, Table ronde nationale sur les anciens combattants des Premières Nations, 2001; et Bill Twatio, « Bitter legacy for brave native soldiers: out of uniform they were 'just another poor goddamn Indian' », *Toronto Star*, 11 novembre 1994.

CHAPITRE 1

Le pouvoir du favoritisme, la valeur des connaissances :
Les expériences de leadership du Lieutenant Agar
Adamson au régiment Strathcona's Horse, 1899–1900

Craig Mantle

Dans une lettre à son épouse envoyée avant l'attaque des troupes canadiennes à Vimy au printemps 1917, le Lieutenant-colonel A.S.A.M. Adamson, commandant du régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), s'était plaint amèrement :

Chaque militaire en Angleterre désire obtenir une commission. Je reçois une quinzaine de lettres par jour... Je doute que mes réponses à ces torchons leur plaisent. Les pères m'écrivent, les députés m'écrivent, et aussi les mères et les sœurs, et dans la quasi-totalité des cas, les types en question ne valent même pas la peine qu'on examine leur candidature, et je ne peux pas m'empêcher de leur dire que les hommes ici qui ont prouvé et continuent à prouver leurs capacités sont les seuls qui me paraissent dignes d'attention. Le commandant du corps [Sir Julian Byng] m'a permis de transmettre les noms de 20 sous-officiers et simples soldats pour d'éventuelles commissions, et son attitude laisse croire qu'on aura besoin d'eux bientôt. J'ai eu du mal à les choisir puisque les pachas ne vont pas se promener dans les tranchées, et que dans ce foutu bordel, il y a des facteurs plus importants à considérer que le comportement au mess et les bonnes manières à table. J'examine d'abord la capacité de diriger, un don inné plutôt qu'acquis selon moi. Ensuite, je juge si le type est capable de prendre des décisions rapidement, et même à l'entraînement, s'il est apte à agir vite et à évaluer la situation où il se trouve¹.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Après avoir servi constamment depuis 1914 et assisté directement aux massacres qui allaient devenir coutumiers sur le front Ouest, Adamson était convaincu que les promotions sur le champ de bataille devaient dépendre du mérite et des aptitudes, plutôt que d'un favoritisme éhonté et de bons contacts politiques, comme c'était le cas auparavant. Étant responsable du rendement global de son régiment et accordant une grande valeur à la vie humaine, il ne voulait à aucun prix confier le sort de ses soldats à des leaders novices et inexpérimentés, d'autant plus qu'il y avait déjà dans les rangs des hommes compétents, dont beaucoup possédaient une expérience du commandement à titre de sous-officiers. Il n'acceptait pas de céder au favoritisme et aux influences politiques, au grand dam de certains citoyens arrivistes.

Mais ironiquement, près de deux décennies auparavant aux débuts de la guerre des Boers, Adamson lui-même était exactement un de ces types qu'il devait dénigrer par la suite en les qualifiant de « tordus ». Homme ambitieux, bien appuyé, désireux de servir et sans expérience militaire réelle, il avait misé en grande partie sur ses bons contacts politiques, sociaux et militaires pour obtenir une commission qui allait l'amener jusqu'en Afrique du Sud². Né le jour de Noël 1865 à Montréal, Agar Stewart Allan Masterson Adamson était issu d'une famille distinguée qui avait depuis longtemps produit des fonctionnaires éminents. Appartenant à une classe privilégiée, il fit ses études dans un établissement privé, le Trinity College à Port Hope en Ontario; avant d'aller étudier en Angleterre au Corpus Christi College à Cambridge, pour devenir pasteur. Athlète doué et cavalier accompli, Agar pratiquait des sports comme l'aviron et l'athlétisme à l'université, et il remporta même une victoire avec son propre cheval à l'hippodrome de Newmarket. Revenu à Ottawa en 1890 après avoir renoncé à être ministre du culte, il entra dans la fonction publique, où ses fonctions devaient finalement le conduire au Sénat³.

Ayant établi de bons contacts au gouvernement, il se lança alors dans une carrière militaire qui allait s'avérer une phase aventureuse et formatrice de son existence. Assurément, le temps passé sous les drapeaux et son expérience de la guerre allaient transformer l'individu naïf qu'il était au départ en un vétéran chevronné, apte à comprendre à la fois la mentalité des soldats et les subtilités du commandement. En 1893, il fut nommé sous-lieutenant dans la quatrième compagnie du régiment d'infanterie Governor General's Foot Guards (GGFG), puis promu capitaine en 1899. Au début, ses devoirs militaires consistaient essentiellement à remplir diverses tâches protocolaires et à participer à des cérémonies⁴. Ayant fait ses classes dans la milice canadienne de la fin



L'équipe de hockey d'Anderson (Ottawa), vers 1885. Agar Adamson se trouve dans le coin supérieur droit.

du XIXe siècle, il possédait peu d'expérience réelle du commandement. Diriger des soldats pendant un défilé aux manœuvres prévisibles n'avait pas grand-chose à voir avec la tâche de commander des soldats épuisés, affamés et terrifiés affrontant des ennemis opiniâtres et résistants. Pour lui, comme pour beaucoup de ses contemporains, la milice n'était guère plus qu'un moyen de diversion sociale, un club de gentlemen permettant de compléter les revenus quoique modestement, et qui ajoutait un certain prestige social. En termes concrets, « dans une société profondément préoccupée de statut social, un grade d'officier de la milice devenait un gage de respectabilité »⁵. Même les camps d'entraînement annuels ne procurèrent sans doute pas à Adamson beaucoup d'expérience pratique potentiellement utile, car une bonne partie de cet entraînement était « simple et répétitif » et consistait essentiellement à faire des drills, des travaux sur le terrain et des batailles simulées⁶. À de nombreux égards, il ressemblait à ses homologues car il avait « les caractéristiques dominantes du cadre des officiers de la Milice ... composé surtout de protestants appartenant à la classe moyenne », quoique ses contacts poussés le classaient certainement dans une catégorie à part⁷.

HALIFAX

Après son mariage avec Ann Mabel Cawthra en novembre 1899⁸, Agar se retrouva à Halifax où il servit dans le 3^e bataillon (service spécial) du Royal Canadian Regiment of Infantry, une unité formée en hâte pour permettre au régiment Leinster, l'unité anglaise de la Régulière en garnison aux casernes Wellington, d'aller servir ailleurs dans l'empire britannique⁹. Durant son séjour dans la capitale de la Nouvelle-Écosse, Agar eut l'occasion de perfectionner ses capacités de leader acquises de façon embryonnaire au cours de son passage dans la milice. En effet, un service à plein temps, par comparaison à une soirée par semaine, lui convenait mieux et le rapprochait de son rêve ambitieux d'aller combattre en Afrique du Sud. Ce poste de garnison, à défaut de mieux, était « un bon début »¹⁰. Dans une de ses premières lettres qui nous sont parvenues, il décrivait à son épouse Mabel certaines de ses tâches moins agréables, mais néanmoins intéressantes :

Nous avons pour mission de parcourir les quartiers mal famés de la ville de 8 h à 10 h pour arrêter tous les hommes saouls et fouiller toutes les maisons closes, tâche qui consistait à y pénétrer *manu militari* au nom de la Reine par devant et par derrière, et à fouiller les hommes qui s'y trouvaient, tandis que l'officier restait dehors. Comme dans tous les ports et lieux de garnison, les mœurs sont épouvantables dans la partie mal famée de la ville. Cette tâche qui revient à tous les 16 jours est assez déplaisante. On trouve des hommes saouls et aussi dans d'autres états, qu'on amène alors à la salle de garde; et ce matin, un juge leur a imposé des sanctions¹¹.

À part ces commentaires animés sur la vie sociale au tournant du siècle à Halifax, les observations d'Adamson montrent qu'il était résolu à imposer la discipline au besoin, et qu'il tenait mordicus à ce que ses subalternes respectent les consignes et les règlements en vigueur, attitude qu'il conserva durant les mois et les années qui suivirent.

Ses fonctions à Halifax se limitaient essentiellement aux tâches caractéristiques d'un service en garnison. Ayant passé beaucoup de temps dans le régiment GGFG, son travail dans le bataillon provisoire ne lui paraissait sans doute pas très différent du rôle qu'il avait assumé à Ottawa¹². Toutefois, en dehors de ses responsabilités habituelles, il

allait bientôt être en mesure de développer concrètement son aptitude à diriger. Comme il le raconta à sa femme :

... peu après, on m'a chargé de diriger pendant un mois une brigade de 35 pompiers. Il faut organiser la troupe, et dans quelques jours, le général enverra un officier d'état-major pour procéder à un exercice d'alerte contre les incendies et faire son rapport en conséquence. Je suis en service jusqu'à 1 h du matin, et je songe à sonner ensuite l'alarme pour faire un exercice¹³.

Ces commentaires, bien que brefs et fugitifs, prouvent qu'Agar assumait cette charge avec intérêt, vigueur et zèle. Par cette initiative visant à mettre ses hommes au défi et à leur fournir un entraînement réaliste, il cherchait à augmenter leur efficacité et à former une équipe cohérente et compétente. Au lieu d'attendre pour voir comment ils réagiraient en cas d'incendie réel ou pendant un exercice évalué dont dépendait leur réputation (ainsi que la sienne), il essayait d'inculquer à des soldats, devenus apprentis pompiers, une expérience additionnelle et de faire en sorte qu'ils connaissent au moins les rudiments du métier. Il espérait que ce régime d'entraînement actif et préventif lui éviterait plus tard d'avoir à commander d'autres exercices pour corriger les défaillances de la brigade.

Peu de temps après, en avril 1900, Adamson eut enfin la chance, à son grand soulagement, de participer comme il le souhaitait à des combats sur le terrain. Quelques mois auparavant, le haut-commissaire du Canada à Londres, M. Donald Smith, mieux connu sous le titre Lord Strathcona, avait offert de mettre sur pied à ses frais un régiment de cavaliers pour combattre en Afrique du Sud¹⁴. Une fois ces soldats recrutés, organisés et expédiés sur le terrain, tout cela sous la supervision de leur commandant, le Lieutenant-colonel Sam Steele, anciennement de la Police à cheval du Nord-Ouest (PCNO)¹⁵, le British War Office demanda à Lord Strathcona de former un petit détachement comprenant 50 soldats et 1 lieutenant afin de remplacer les pertes subies par le régiment même¹⁶. L'Inspecteur D'Arcy Strickland de la PCNO, choisi au départ pour commander le détachement, dut toutefois décliner le poste par la suite; néanmoins, il avait recruté des renforts dans les confins ouest du pays et les avait amenés à Ottawa pour qu'ils rencontrent leur nouvel officier et se préparent à partir outre-mer¹⁷. Voyant là l'occasion dont il rêvait depuis longtemps et pour

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

laquelle il avait sacrifié les premiers moments de son mariage, Agar fit alors appel à un cortège de protecteurs influents, soit d'autres notables, son épouse, le Gouverneur-général de l'époque Lord Minto ainsi que le ministre de la Milice et de la Défense, le Dr Frederick William Borden, pour qu'ils le recommandent à Lord Strathcona comme remplaçant de Strickland. Vu ses appuis très puissants et son bilan militaire acceptable jusqu'à maintenant, on accepta aussitôt la nomination d'Adamson¹⁸.

Au moment de son départ de Halifax à la fin avril pour aller rejoindre le régiment Strathcona's Horse¹⁹, un journal local mentionnait :

Le Capitaine Adamson est un des meilleurs officiers du régiment. En tant que lieutenant de la compagnie D, il était extrêmement populaire auprès des officiers et des soldats... Avant le départ du train, le Capitaine Adamson s'est adressé aux soldats, les remerciant de leurs bons vœux et les assurant de son souci réel pour leur bien-être. Les soldats ont lancé du fond du cœur trois hurrahs en son honneur pendant que le train sortait de la gare²⁰.

Si ce compte rendu est vrai, on peut en conclure qu'Agar était apparemment un des meilleurs officiers du régiment, et que ses supérieurs autant que ses subalternes le tenaient en haute estime²¹. Il comprenait semble-t-il ses nombreuses responsabilités, tant les tâches qui reviennent d'office à un lieutenant d'infanterie que celles qui lui étaient confiées accessoirement. Ses quelques succès à Halifax étaient probablement dus en grande partie à son expérience antérieure dans la milice. En fin de compte, son séjour dans la ville lui avait permis d'acquérir de l'expérience à un poste de commandement en étant responsable de la bonne conduite, du bien-être et du rendement des subordonnées, leçons qui allaient d'ailleurs lui être très utiles au cours des mois subséquents.

VERS LE THÉÂTRE DE GUERRE

Après avoir rencontré les membres de son contingent à Ottawa, avec qui il « est vite devenu très populaire » selon un d'entre eux²², Agar s'attela à la tâche difficile de transformer ces volontaires venus de l'Ouest en une troupe militaire impeccable et efficace. Mais ses efforts furent freinés par un incendie dévastateur ayant ravagé de grandes parties de la ville,

pendant lequel ses apprentis soldats furent obligés de jouer temporairement le rôle de pompiers²³. Adamson et ses soldats quittèrent la capitale nationale pour gagner Montréal le 30 avril, d'où ils s'embarquèrent le lendemain pour l'Angleterre. En dépit de leur fière allure²⁴, les hommes sous ses ordres n'avaient de soldats que le nom, même si « tous étaient des cavaliers expérimentés »²⁵. Parmi les soldats qui quittèrent le climat familial du Canada pour venir à la rescousse de l'empire britannique en Afrique du Sud, à peine une poignée, six au maximum, possédaient une expérience militaire quelconque²⁶. Pour empirer les choses, durant leur court séjour à Ottawa, ils avaient dû transporter les fournitures et aider les civils au lieu de s'entraîner de façon profitable. Sans aucun doute, ces hommes avaient quitté la ville exactement dans le même état qu'avant, comme des recrues sans la moindre expérience, même s'ils étaient à présent un peu mieux vêtus! La lutte en commun contre les feux avait probablement commencé à fusionner le contingent en un tout cohérent, mais il restait sûrement beaucoup à faire pour établir entre les membres des liens basés sur la familiarité, la loyauté et la confiance. Vu le peu de possibilités valables pour s'entraîner ou apprendre à se connaître, Agar, qui devait maintenant diriger ses soldats adéquatement quelles que soient les situations, fut obligé de faire du « rattrapage » sur les deux plans pendant le long voyage vers le front.

La traversée de Montréal à Liverpool puis le voyage de Londres jusqu'au Cap furent en général calmes et dénués d'incidents notables. Pendant les deux étapes du périple, Adamson essaya d'inculquer à ses hommes les rudiments du métier de soldat afin de compenser leur sérieux manque d'instruction. Dans une lettre à Lord Strathcona écrite en Afrique du Sud, il rappela que « les membres du contingent s'exerçaient trois heures par jour, dont une heure d'exercice physique avant le déjeuner, et le reste du temps, ils pratiquaient les manœuvres et les déplacements faisables »²⁷. Étant confinés dans un espace restreint sur le pont, les exercices qu'ils pouvaient faire étaient forcément simples. Avec une certaine satisfaction, Adamson écrivit dans la même veine à son épouse qu'« ils ont très bien tiré hier; pourtant, ce fusil est une nouveauté pour eux »²⁸. Agar fut vraiment soulagé de voir que les soldats « voulaient apprendre et n'avaient pas peur de faire de gros efforts »²⁹. La transformation de ses hommes en de véritables soldats, et pas seulement en théorie, avait de quoi le rassurer.

D'après David Morrison Stewart, un des soldats recrutés pour ce contingent, Agar profita aussi du temps disponible pour « nous donner

un bon exposé sur la façon de se comporter et sur les expériences que nous aurions probablement à subir »³⁰. Dans ce discours, leur chef leur expliqua sûrement ses attentes et transmet le message, explicite ou implicite, qu'ils ne devaient pas ternir la bonne réputation du régiment (et donc celle de leur bienfaiteur), avec qui ils avaient à présent le privilège d'être associés. Cependant, si on en juge d'après leur conduite ultérieure, certains des soldats interprétèrent mal son plaidoyer voulant qu'ils agissent en gentilshommes. Il est douteux qu'Adamson ait pu fournir à ses subalternes des conseils pratiques très poussés sur les questions militaires, son expérience sur ce plan se limitant jusque-là à son stage dans la milice canadienne à Ottawa, et à la brève période durant laquelle il avait essayé de former une troupe de garnison compétente à Halifax. Faute d'avoir servi en temps de guerre, d'où un manque de crédibilité, ses conseils prenaient sans doute la forme d'anecdotes et de quelques histoires intéressantes qu'il considérait pertinentes à l'époque. N'ayant jamais combattu, ses avis avaient une valeur limitée, mais au moins, il s'efforçait d'informer les soldats du mieux qu'il le pouvait compte tenu de ses connaissances et de ses capacités. Les soldats allaient bientôt vérifier l'utilité de ses conseils et vérifier leur degré de compétence réel.

AFRIQUE DU SUD

Le contingent arriva en Afrique du Sud au début de juin 1900³¹. Adamson et ses hommes se rendirent immédiatement au camp Maitland, à sept milles seulement du Cap, où ils constatèrent que la plupart des soldats et officiers étaient revenus du front à demi invalides »³². Le gros des troupes du régiment Strathconas venait de quitter le secteur six jours auparavant, avec pour mission de détruire un pont important³³. Pressé d'aller au front, Adamson fut déçu d'être obligé d'attendre, écrivant : « Je n'ai pas reçu d'ordre encore et il n'y a pas de chevaux ici pour nous, mais j'ai entendu dire qu'on peut en trouver ailleurs »³⁴. Fait intéressant, David Stewart souligna avec un certain plaisir que pendant que les troupes avançaient à l'intérieur des terres depuis la côte, « le capitaine nous a gâtés en distribuant à tout le monde de la bière et des cigares chemin faisant vers le camp »³⁵. Indubitablement, cet acte de générosité représentait une grande récompense pour les soldats, qui avaient travaillé très fort pendant les deux étapes du voyage et qui n'avaient pas pu profiter des agréments dans aucun des ports d'escale, à cause d'un horaire trop serré; à St. Vincent, pendant que le navire se ravitaillait en charbon, tout le monde

fut contraint de rester à bord parce qu'une maladie s'était déclarée parmi les troupes. Étant donné le régime fastidieux et les contraintes de la vie à bord, ces cadeaux inattendus rehaussèrent certainement le moral des membres du contingent, surtout ceux, sans doute nombreux, qui fumaient et qui buvaient de l'alcool. Étant responsable de la conduite de ses soldats, Agar ne leur permit probablement pas de boire à l'excès, mais si c'est le cas, il avait de toute évidence quitté les lieux avant que les effets de l'ivresse ne se manifestent. Ce gentleman n'aurait jamais daigné participer à une beuverie avec ses subordonnés. Cette fois-là, Agar a sûrement maintenu une distance professionnelle pour pouvoir demeurer impartial au cas où il deviendrait nécessaire d'imposer des mesures disciplinaires, ce qu'il faisait souvent avec une poigne de fer. Il se souciait de leur compétence et de leur bien-être, mais ne les traitait jamais comme ses égaux, ce qu'ils n'étaient pas d'ailleurs, puisque lui-même appartenait à une classe sociale et militaire complètement différente.

Ayant reçu l'avertissement d'être prêts à partir à bref préavis en tant qu'unité distincte, Adamson tenait les hommes occupés et s'occupait lui-même en « prenant des fournitures supplémentaires ». Comme il le disait lui-même :

Nous avons tous beaucoup de tâches à faire, et les hommes y travaillaient la plupart du temps, quoiqu'ils ne faisaient pas de drills à proprement parler; mais ma chérie, mon rôle est très solitaire puisqu'il n'y a aucun autre officier pour m'assister et que je dois tout décider par moi-même et agir toujours de mon propre chef³⁶.

Ses commentaires laissent entendre qu'il commençait à ressentir la pression à commander, et qu'il doutait peut-être même de son aptitude à diriger. Servir dans un théâtre d'opérations actif plutôt que dans le contexte paisible d'Ottawa ou de Halifax a semble-t-il posé à Agar plusieurs défis et causé des frustrations auxquels il n'était pas bien préparé, ou qu'il n'avait pas les moyens de surmonter³⁷. Une fois Agar arrivé en Afrique du Sud, là où sa fougue ou son manque de détermination pouvait faire la différence entre la vie et la mort, non seulement pour lui-même mais aussi pour ses soldats, son changement d'humeur devint évident. Les fautes à bord d'un navire ou au Canada pouvaient en grande partie être pardonnées, mais rendu outre-mer, Agar se rendait compte qu'il ne pouvait plus laisser passer la plupart d'entre elles.

Les sentiments évoqués ci-dessus supposent également qu'Adamson voulait être certain d'agir de la bonne façon et de faire ce qu'il fallait. L'absence de collègues officiers qui auraient pu valider ses actions et décisions, de même que l'impossibilité pour des motifs professionnels de discuter de son bilan avec les soldats, et à plus forte raison de sa compétence, finissaient par lui causer beaucoup de tensions. Auparavant, il avait rarement, voire jamais, été contraint d'agir par lui-même pendant une longue période; cette nouvelle situation inconfortable l'obligeait maintenant à compter sur sa force de caractère pour maintenir le contrôle sur les circonstances vécues.

Avant le départ du campement, plusieurs changements dans la composition du contingent vinrent amplifier ses problèmes organisationnels. Laisant derrière des soldats « atteints de maladies bestiales attrapées auprès de femmes infectées »³⁸, tout en prenant en charge d'autres membres qui n'avaient pas été pris pour diverses raisons avec le gros des troupes du Strathcona's, Adamson se retrouva à commander également plusieurs nouveaux soldats qu'il connaissait à peine, et qui inversement ne le connaissaient pas. Pendant le long voyage d'Ottawa au Cap, il avait au moins eu l'occasion d'apprendre à connaître ses soldats, et ceux-ci avaient pu s'habituer à son style particulier de leadership, à sa personnalité et à ses attentes. Ce transfert d'effectifs annulait en partie ses efforts et aurait pu au bout du compte le rendre plus anxieux. S'il s'était senti un peu mal à l'aise dans ses relations avec les soldats faute d'avoir passé assez de temps ensemble jusqu'à maintenant, il dut être aussi consterné à l'idée d'avoir à tout recommencer avec les nouvelles recrues, d'autant plus que son attention et ses efforts étaient sollicités par une foule d'autres besoins urgents.

Au terme de leur séjour à Maitland, Adamson et son contingent remanié reprirent la mer, en direction de Durban au Natal, pour aller combattre, en même temps que le gros du régiment Strathconas, sous les ordres du Général Sir Redvers Buller, commandant de la Natal Field Force³⁹. Mais avant d'atteindre sa destination finale, leur navire fit escale à Port Elizabeth et East London. Comme devait le rappeler par la suite un membre du contingent, « au premier endroit, une partie de nos troupes est descendue à terre, et les soldats causèrent une certaine curiosité parmi les citadins qui n'avaient jamais vu auparavant des militaires venus du lointain Canada »⁴⁰. À ce même propos, un autre soldat écrivit dans son journal :



BAC, C-000171.

Des membres du Strathcona's Horse en route vers l'Afrique du Sud à bord du S.S. Monterey, 1899.

Le Capitaine Adamson exige que ses hommes soient en forme. Il a dit à certains des soldats que les gens ici ont une opinion très exagérée de nos talents de cavaliers, et qu'il ne veut pas les décevoir, si bien que nous devons donner le meilleur de nous-mêmes. Les gars ont répondu qu'ils n'aiment pas nos selles parce qu'elles sont trop lourdes, mais lui a répliqué qu'elles sont bien assez bonnes pour nous⁴¹.

En relatant aux hommes les détails de ses rencontres avec des habitants locaux, Adamson les rendait fiers parce qu'il exprimait sa confiance envers eux, même s'il n'avait eu que de rares occasions d'observer leur valeur en tant que cavaliers. Apparemment, il ne voyait pas l'intérêt de démentir une rumeur qui contribuait à renforcer le moral. En encourageant activement les impressions non fondées des citadins, Adamson indiquait implicitement qu'il s'attendait à ce que ses subalternes appliquent les normes de conduite et de rendement que lui-même venait de fixer. Parce qu'il avait exprimé publiquement sa foi en eux, indépendamment de son avis personnel là-dessus, les soldats se crurent probablement obligés de prouver à leur chef que ses commentaires étaient vrais et pleinement mérités. Vraiment, le « capitaine semble fier de ses hommes »⁴².

Adamson avait beau inspirer ses troupes et leur inculquer certaines des compétences propres à un soldat, il cherchait aussi à maintenir une discipline rigoureuse, tendance acquise pendant sa période d'affectation à Halifax et sans doute même avant. Même si Agar se montrait parfois amical et laxiste avec ses hommes, comme c'était sûrement le cas quand il leur offrait de la bière et des cigares, il n'a jamais laissé ces marques occasionnelles de familiarité devenir la norme. Il continuait à maintenir l'ordre en se montrant vigilant et résolu à punir les délinquants. Dégouté, il raconta un jour à Mabel :

À bord de l'*Idaho* [le navire qui a transporté le contingent du Cap à Durban], j'ai rétrogradé le sergent instructeur Bertram au grade de caporal parce qu'il est débarqué du bateau à Port Elizabeth. Ce matin, il s'est porté malade et le rapport de l'hôpital vient d'arriver; ce salaud a attrapé une maladie honteuse d'une femme de mauvaise vie au Cap. Il a fallu le laisser derrière. Il s'était marié la veille du départ d'Ottawa, et j'avais été très bon pour lui, bien qu'il ne m'ait jamais été d'un grand secours⁴³.

Agar était écoeuré de la conduite du sergent au point d'affirmer, avec force sous-entendus moraux, « je considère que les hommes qui s'exposent à de tels risques quand ils participent à une activité du genre devraient être publiquement disgraciés, car cette inconduite confine à la trahison »⁴⁴.

Bien que prompt à affirmer son autorité si nécessaire, Adamson savait à quels moments en céder une partie à ses subordonnés. Ainsi, avant de partir en campagne, les membres du contingent étaient autorisés à choisir eux-mêmes leurs bêtes dans un enclos de chevaux. Contrairement au régiment, le contingent n'avait pas apporté avec lui de chevaux du Canada; on avait plutôt pris des arrangements pour qu'il puisse en obtenir une fois en Afrique du Sud. Après avoir sélectionné plusieurs chevaux pour lui-même, il chargea cinq de ses hommes de choisir les quarante autres, une responsabilité importante qui a sûrement procuré aux intéressés une grande satisfaction personnelle. La plupart de ses soldats étant originaires de l'ouest du pays, ils en savaient probablement plus que lui en cette matière, de sorte qu'il respectait leurs connaissances et leurs capacités équestres supérieures. Il connaissait les chevaux, étant lui-même un excellent cavalier, mais il ne

se sentait probablement pas apte à sélectionner les bêtes dont allait dépendre la vie de ses hommes au combat. Toutefois, on peut prétendre que le fait d'avoir confié cette responsabilité *après* avoir choisi lui-même des montures laisse croire qu'il voulait peut-être simplement profiter de la situation en choisissant pour lui-même les meilleurs chevaux et en laissant ses subalternes se débrouiller avec ceux laissés pour compte. Le grade confère évidemment des privilèges en temps de guerre, et la sélection des chevaux lui aura peut-être donné l'occasion d'exercer ses prérogatives dans son propre intérêt⁴⁵.

Les tensions qu'Adamson semble avoir éprouvées au début en Afrique du Sud, quand il prit conscience des rigueurs et des difficultés du service en temps de guerre, mirent du temps à se dissiper. Quand lui et ses soldats reçurent l'ordre d'aller « seuls à Charleston pour reconnaître la contrée environnante », il accepta la mission, avec cependant des doutes quant à sa capacité de l'exécuter. Il écrivit par la suite à Mabel qu'ils exigeaient beaucoup de lui. « En m'offrant cette tâche, ils m'ont demandé si je pouvais l'accomplir, ce à quoi j'ai répondu bien sûr que je le pouvais, c'était ma seule chance »⁴⁶. En plus de lui donner une stature héroïque, cet aveu laisse entendre qu'Agar considérait que lui-même et les membres du contingent avaient en quelque sorte à prouver leur compétence et leur valeur à leurs cousins britanniques. Quelles qu'aient été ses convictions personnelles, il respirait ouvertement l'assurance et la compétence, une image qui devait rassurer ses subalternes. Évidemment, une hésitation à accepter cette mission de reconnaissance l'aurait fait passer pour un officier de second ordre, et vu ses ambitions, il ne voulait pas ternir sa réputation. Inversement, en montrant ses capacités, surtout dans une de ses premières affectations réelles, il entamerait sa carrière en Afrique du Sud sur le bon pied.

Peu après son incursion à Charleston, le contingent fut rattaché à une colonne combattante et entreprit des opérations plus intensives sur le terrain. Pendant les déplacements, son rôle consistait surtout à servir d'arrière-garde, d'avant-garde, de flanc-garde ou à faire des reconnaissances pour le gros des troupes⁴⁷. Le manque d'entraînement de ses membres en rase campagne devint vite évident, et comme le fit observer Adamson, « les soldats sont tous bien portants et en forme, mais certains ne servent pas à grand-chose »⁴⁸. L'entraînement suivi à bord du navire était peut-être suffisant en ce qui concerne les drills, la mise en forme et la pratique du tir, mais cela ne suffisait certainement pas pour apprendre aux soldats comment se déplacer rapidement et efficacement à cheval en terrain découvert. Étant à la tête de la colonne

principale, il avait entre autres rôles celui de réquisitionner les provisions et de fouiller les fermes à la recherche d'armes ou d'autres objets de valeur. Comme il le mentionne une fois, « nous sommes allés là-bas, avec l'autorisation de piller une maison de rebelles, ce que nous avons fait de fond en comble »⁴⁹. Après son arrivée à Standerton le 2 juillet 1900⁵⁰, le contingent fut rattaché au régiment South African Light Horse (SALH).

Cette affiliation, bien que temporaire, fut en fait une bénédiction. Grâce à l'entraînement réel et profitable que les soldats y reçurent, Adamson put observer avec plaisir que « les hommes apprennent beaucoup de trucs »⁵¹. Devant la perspective imminente d'affronter l'ennemi, Agar mit ses « deux troupes sur un pied d'alerte, annula toutes les nominations intérimaires en désignant de nouveaux titulaires moins nombreux, et se débarrassa de Carey et de trois autres caporaux suppléants qui avaient été incapables d'imposer leur autorité à leur petite section »⁵². En l'occurrence, Agar était réellement soucieux, et peut-être inquiet, de l'efficacité du contingent. En remplaçant les types, qu'il jugeait inaptes à diriger, par des soldats présumément mieux qualifiés, ou du moins plus prometteurs, il montra son intention d'appliquer en guise de principe le critère de compétence uniquement, voulant que seuls les meilleurs et les plus brillants accèdent aux postes de responsabilités. Même si les membres du contingent étaient prêts à passer à l'action, ils allaient devoir attendre encore un peu avant d'affronter l'ennemi, car « les soldats du Lieutenant Adamson, qui se trouvent 40 milles derrière, ne peuvent malheureusement pas rejoindre le gros du régiment par crainte d'être capturés par les Boers qu'on aperçoit à l'occasion »⁵³. Les petits groupes de Boers dispersés allaient d'ailleurs leur causer des ennuis, comme le démontrera la suite des événements.

**PREMIÈRE CROIX DE VICTORIA DE LA GUERRE
POUR LE CANADA — WOLVE SPRUIT**

En essayant de rejoindre le gros des troupes du régiment Strathcona's, qui semblait toujours rendu un pas plus loin, la troupe d'Adamson livra enfin son premier combat réel de la guerre à Wolve Spruit, localité située près de la ville de Standerton. Depuis leur arrivée en Afrique du Sud, au cours de leurs missions comme éclaireurs et gardes pour diverses colonnes, les membres du contingent n'avaient pas encore eu à affronter

les Boers de façon soutenue. Ce bref engagement allait leur donner la chance de mettre à l'épreuve l'entraînement reçu depuis le départ d'Ottawa. Quant à Agar, cette action allait l'obliger à diriger ses soldats avec compétence et détermination face à l'ennemi. Au même titre que ses hommes, il a vécu alors une expérience ardue et éprouvante.

Selon les explications fournies par Adamson juste après l'engagement et aussi quelques mois plus tard, lui-même et ses soldats, en compagnie d'un fort détachement du régiment SALH, étaient partis de Standerton tôt le matin du 5 juillet et se dirigeaient en sens nord-ouest vers une bande de Boers sur leur flanc droit « qui apparaissaient en petits groupes au sommet d'une colline ». À l'approche de la colonne, « nos adversaires se sont volatilisés, présumément dans l'idée de nous attirer dans un guet-apens ». Le commandant a alors détaché du gros des troupes une petite escouade du SALH qu'il a envoyée se dissimuler au pied de la colline où étaient postés les Boers. Ce point d'observation en hauteur permettait d'avoir un point de vue dominant sur le terrain « dégagé et ondulant » et d'observer aisément tous les mouvements qui se déroulaient en contrebas. Le reste du régiment, emportant avec lui une mitrailleuse Maxim et plusieurs fourgons, chemina en direction nord-nord-ouest, avec l'intention d'attirer les Boers en bas de la colline à la poursuite des troupes canadiennes; ainsi, l'escouade dissimulée pourrait les capturer. Il s'ensuivit rapidement une sorte de partie d'échecs, dans laquelle chaque camp essayait de déjouer l'adversaire en positionnant stratégiquement ses pions là où ils étaient susceptibles d'obtenir les meilleurs résultats. Malheureusement, le régiment SALH alla trop loin au nord et perdit ainsi contact avec la troupe des Strathcona's, d'où l'impossibilité de lui accorder le moindre soutien. Voyant ces manœuvres, les Boers restèrent sagement en haut de la colline, si bien que le stratagème échoua.

D'autres rebelles boers apparaissant sur son flanc gauche, Adamson obliqua pour avancer vers cette nouvelle position au nord, laissant la troupe du SALH dissimulée pour tenir en échec les adversaires aperçus en premier. Pour cet assaut, Agar déploya 17 de ses hommes en avant-garde à intervalles de 50 verges les uns des autres, appuyés 500 verges derrière par le reste du détachement. Tout à coup, à une distance d'environ 3000 verges, les membres de l'avant-garde appartenant au Strathcona's essuyèrent des tirs nourris provenant du front opposé. Les soldats de l'arrière-garde (maintenus en réserve à l'appui) s'amènèrent à la hauteur de ceux ouvrant la marche. Avec pour objectif de capturer la colline, tous les cavaliers se ruèrent au galop jusqu'à moins de 1000 verges de leurs adversaires. Après avoir parcouru une assez bonne distance, son cheval

ayant été touché à une patte, Adamson dut descendre de sa monture et poursuivre à pied jusqu'à environ 500 verges de la position d'où tiraient les Boers. Menace supplémentaire pour le détachement du Strathcona's, d'autres rebelles apparurent au nord, sur son flanc droit; les rebelles étaient maintenant disposés en forme de fer à cheval autour des soldats canadiens en train d'avancer. Les tirs avaient beau redoubler d'intensité, Adamson et ses soldats poursuivirent leur approche et lancèrent une attaque frontale, parvenant à quelque 300 verges du sommet de la colline.

Les membres du régiment SALH, d'ailleurs visibles nulle part, n'ayant pas pu appuyer l'attaque, la troupe d'Adamson fut incapable de s'emparer de la position ennemie et se vit finalement obliger de retraiter. Elle avait avancé trop loin et se trouvait donc exposée sur les deux flancs : les soldats à gauche d'Adamson avaient remonté trop au nord-ouest pour être de quelque utilité, tandis que ceux dissimulés à sa droite, que l'on avait placés là pour capturer les Boers descendant de la colline, avaient dans l'intervalle attaqué les adversaires de front et les repoussaient vers l'est, s'éloignant ainsi d'Adamson. Vu les pertes croissantes en hommes et en chevaux, Agar décida de se replier à une certaine distance du centre des positions ennemies. Hélas, deux des membres de sa troupe ne se rendirent pas compte de ce déplacement brusque et continuèrent à avancer, si bien que les Boers purent facilement les capturer.

Durant la retraite générale, une fois la plupart des soldats revenus à une distance sûre, le Sergent A.H.L. Richardson remarqua qu'Alex McArthur, qui s'était blessé en tombant de son cheval, avait été laissé derrière. Pour éviter qu'il ne soit capturé, il fonça alors au grand galop parmi les Boers qui arrivaient (ils avaient maintenant quitté leur position sécuritaire en haut de la colline et pourchassaient leurs vis-à-vis), le mit sur son cheval et revint tranquillement en direction de ses camarades qui l'attendaient, tout cela sous des tirs continus. Voyant Richardson et McArthur arrivant vers lui, Adamson ordonna à George Sparkes, son bon ami d'Ottawa, et à quelques autres soldats qui se trouvaient près de là, de leur accorder la meilleure protection possible avec leurs armes.

Pour éviter les tirs croisés arrivant de face et de la droite, Agar déplaça le reste de ses hommes vers une position à sa gauche. Chevauchant des montures de réserve, ils avancèrent un peu en direction nord pour s'emparer d'une position qu'ils purent conserver jusqu'à la tombée de la nuit, car les « adversaires craignaient d'avancer pensant que nous avons des réserves importantes ». Après avoir consolidé la position, il renvoya quelques soldats à Standerton au grand galop afin de ramener des renforts et une ambulance pour s'occuper des

blessés. Tout bien considéré, de l'avis d'Adamson, les hommes s'étaient comportés avec « un calme merveilleux » tout au long de leur premier affrontement majeur. Comme il l'écrivit par la suite à Mabel : « Les balles volaient autour de nos têtes et de nos corps. C'est un miracle qu'on s'en soit sortis ». Il la rassura, comme il savait bien le faire, en déclarant : « Je ne pense pas que j'avais peur »⁵⁴.

Le compte rendu d'Adamson, sur lequel est basée cette brève description de l'engagement, laisse entendre qu'il avait un esprit ordonné et un bon contrôle. Comme l'indique la complexité des mouvements exécutés par la troupe — se diviser en deux lignes, avancer d'un coup puis se replier et faire ensuite des poussées plus courtes — tous les soldats entendaient et comprenaient apparemment ses instructions, sauf les deux qui furent capturés. Encore une fois sur un ton rassurant, il raconta à Mabel : « Les hommes obéissaient remarquablement bien à mes coups de sifflet et semblaient tirer avec une grande précision ». Selon lui, l'échec des efforts du contingent pour s'emparer du sommet de la colline était dû au fait que le régiment SALH, qui ne joua qu'un rôle négligeable dans l'engagement, n'avait pas appuyé son offensive. Or, s'il avait pu engager dans la mêlée ses effectifs supérieurs et sa mitrailleuse Maxim, l'issue du combat aurait peut-être été complètement différente. Faute de l'appui nécessaire, Agar et ses hommes durent se débrouiller par eux-mêmes, et ils se trouvaient vraiment dans une situation désavantageuse étant donné leur manque d'expérience. Comme pour justifier ses actions, il expliqua : « J'ai obéi à mes ordres, et le commandant du SALH m'a félicité. J'avais l'ordre d'attaquer l'ennemi », rappela-t-il, « et d'attendre les renforts... qui ne sont jamais arrivés »⁵⁵.

Un membre du Strathcona's ayant participé au combat donna une toute autre version qui attribue apparemment une bonne part du blâme pour cet échec à Adamson lui-même. Si on en juge d'après la description des événements fournie par Thomas Easton Howell, qui se trouvait sans doute à l'extrême droite de la ligne établie par Adamson face aux adversaires contre lesquels la troupe allait éventuellement avancer en force, l'action se déroula de façon très chaotique et dans la confusion. Son compte rendu concorde en gros avec la séquence générale des événements décrite par Adamson. Il rappelle que quand les soldats du Strathcona's commencèrent à essayer les coups de feu tirés en face d'eux d'une distance de 3 000 verges environ, « au lieu de poursuivre prudemment, on a foncé au galop, et 10 minutes après, on s'est retrouvés éparpillés le long d'une large crête dégagée, sans aucun soutien et exposés aux tirs des Boers qui

devenaient rapidement plus nombreux ». Peu après, la situation s'est encore détériorée :

... nos camarades s'étaient rendu compte qu'ils étaient dans une situation précaire, mais personne ne savait où était Adamson, on ne recevait aucun ordre et une partie des troupes était dans une position très exposée du mauvais côté d'une clôture de fils barbelés. Il aurait suffi de quelques minutes de plus pour que nous ayons été tous complètement encerclés. Évidemment, le seul moyen de salut était la fuite, et bientôt, tous les cavaliers se sont mis à galoper pour fuir dans toutes les directions. Rendus à la crête suivante, certains d'entre nous se sont arrêtés et ont attendu les traînants, dont deux chevauchaient la même monture⁵⁶.

Bien entendu, les deux traînants étaient Richardson et McArthur.

De toute évidence, Howell ne croyait pas qu'Adamson avait mené l'opération avec calme et compétence. Si les soldats attendant ses instructions ne pouvaient pas le voir, c'était peut-être dû au fait malencontreux qu'il était vêtu comme un troupier, sans cartouchière, les Boers le harcelant constamment »⁵⁷. La perte de son cheval, qui l'avait obligé à avancer à pied, est peut-être un autre facteur explicatif, puisque les cavaliers fonçant au galop prenaient rapidement de l'avance et le perdaient donc de vue. Par contre, si les Boers savaient qu'Adamson commandait, cela suppose qu'il dirigeait ses soldats de façon ostentatoire malgré son effort vestimentaire pour passer incognito. Même si Howell rappela lui aussi que « quelque chose a mal tourné... et les troupes de soutien ont bientôt perdu complètement contact avec nous et ne sont jamais réapparues », ses allusions à cette absence et son insistance sur le caractère chaotique de l'engagement laissent supposer qu'il blâmait en bonne partie Adamson pour les erreurs commises⁵⁸. Agar a peut-être agi de façon plutôt impulsive et improvisée, puisque c'était là son baptême du feu, mais comme il l'a rappelé, on lui avait donné l'ordre d'attaquer l'ennemi de front, et c'est exactement ce qu'il a fait.

Quelques années plus tard, Andrew Miller relata cet engagement dans son histoire du régiment Strathcona's en Afrique du Sud. Son compte rendu tend à confirmer les déclarations de Howell selon lesquelles les choses ne se sont pas déroulées de manière aussi ordonnée que selon la version d'Adamson. Il écrivit en 1912 :

Le pouvoir du favoritisme, la valeur des connaissances

Le 5 juillet, à Wolverspruit [sic], près de Standerton, 38 cavaliers du régiment Strathcona's Horse se sont lancés à la poursuite d'une troupe de Boers apparemment peu nombreuse. Mais après une brève poursuite, les Canadiens ont compris qu'ils étaient tombés dans une embuscade; plus de 200 Boers de chaque côté d'eux ont commencé à les canarder d'une distance de moins de 300 verges. Les tirs nourris de l'ennemi indiquaient que les Canadiens étaient surpassés en nombre, et que seule une retraite rapide pouvait les sauver.

L'auteur poursuit en disant qu'après que Richardson eut récupéré McArthur, son cheval épuisé d'avoir à porter deux cavaliers ne voulait même plus sauter par-dessus une seule rangée de fils barbelés restée debout à environ deux pieds au-dessus du sol, vestige d'une clôture barbelée à trois fils. Richardson éperonna sa monture, mais sans succès. C'est seulement après avoir été blessé à l'épaule que le cheval, sous le choc de l'impact, sauta enfin par-dessus le fil puis revint aux lignes canadiennes. Après avoir ramené les deux soldats en lieu sûr, le cheval mourut de ses blessures et de l'épuisement dû à la poursuite. En attendant que le cheval finisse par sauter, « les Boers... se rapprochaient et les Canadiens pouvaient entendre leurs appels à la reddition »⁵⁹.

Une fois l'engagement terminé, Adamson retourna au campement et réfléchit aux événements qui venaient de se produire. Impressionné par la bravoure de Richardson, il transmit immédiatement un rapport au quartier général recommandant qu'on lui attribue la Croix de Victoria, la plus haute décoration pour bravoure de l'empire britannique, estimant que « ce serait une excellente chose qu'il puisse obtenir une telle distinction pour le Canada, le régiment Strathcona's et la gendarmerie à cheval dont il fait partie »⁶⁰. Richardson finit par obtenir sa médaille, le texte de la citation se lisant comme suit :

Le 5 juillet à Wolve Spruit à environ 15 milles au nord de Standerton, un détachement du Corps Lord Strathcona comprenant à peine 38 hommes est entré en contact avec 80 ennemis qui l'ont attaqué à courte portée. Après avoir reçu l'ordre de battre en retraite, le Sergent Richardson est retourné en arrière sous des tirs croisés très denses pour récupérer un cavalier blessé à deux endroits et dont la monture avait été abattue, et

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

il l'a ramené en lieu sûr. Au moment de cet acte de bravoure, le Sergent Richardson se trouvait à moins de 300 verges des adversaires, et il chevauchait lui-même une monture blessée⁶¹.

On a par la suite dit de cette action qu'elle était « un des hauts faits les plus courageux de toute cette guerre »⁶². Incidemment, Richardson était un des membres originaux du régiment Lord Strathcona's qui avait servi auparavant dans la Police à cheval du Nord-Ouest. À cause d'une blessure au dos qu'il s'était infligée en déchargeant des chevaux d'un navire de transport, on l'avait laissé derrière à l'hôpital, et il avait rejoint ensuite le contingent pour réintégrer le gros des troupes. C'était un des nouveaux soldats qu'Adamson avait accueilli au camp Maitland avant de gagner l'intérieur des terres.

Durant ce bref engagement, entre le moment où on aperçut au départ l'ennemi et l'acte de bravoure final, deux hommes furent blessés et trois autres furent faits prisonniers⁶³. Malgré ces pertes, Adamson jugea cette journée très profitable puisque « les membres du contingent se sont tous bien comportés, et cet affrontement a produit un heureux effet leur faisant réaliser que ce n'est pas une partie de plaisir... mais une affaire très sérieuse »⁶⁴. Il semble que cet affrontement amena tout le monde, y compris Adamson, à saisir pleinement la vraie nature du conflit. Ils avaient mûri rapidement en l'espace de quelques heures, et à présent, ils saisissaient mieux les complexités de la guerre. Vu leur manque général d'expérience des combats en général, et de ceux contre les Boers en particulier, cet engagement causa un véritable choc et donna à chacun matière à réflexion. Durant le reste de sa mission en Afrique du Sud, Agar agit et prit ses décisions en sachant qu'il n'était pas facile de commander, surtout au combat, et que des ordres mal donnés pouvaient entraîner des conséquences dévastatrices pour ceux qui étaient obligés d'y obéir.

Étant donné le peu d'indices permettant d'asseoir un jugement, il est difficile d'établir avec une certitude absolue dans quelle mesure la conduite d'Adamson a contribué à cette défaite du 5 juillet. D'une part, si on en juge d'après les résultats appréciables de l'embuscade tendue par les Boers et les pertes infligées, il aurait agi de façon précipitée en donnant l'ordre d'attaquer. Lancer ainsi l'assaut pour constater aussitôt que les troupes étaient surpassées en nombre, puis ordonner une retraite en catastrophe ne suppose pas un plan bien conçu. Bien que « la fougue et l'audace » soient des qualités appréciées chez les officiers, des qualités

qu'Agar possédait abondamment comme il l'a prouvé par la suite, notre homme aurait pu penser qu'une certaine prudence initiale était de mise étant donné son manque d'expérience des combats. Mais inversement, il a semble-t-il mené lui-même l'attaque frontale, à la tête des troupes. À en juger d'après la complexité des mouvements exécutés, les membres du contingent ont dû entendre ses coups de sifflet, et les Boers savaient certainement que c'était lui qui commandait. Selon la description qui précède, on ne pouvait en toute logique espérer mieux de la part d'un officier novice. Il a commis certaines erreurs, mais ses hommes se sont en général bien comportés sous ses ordres. Ayant vécu leur premier affrontement, ils pouvaient entamer le reste de leur séjour en Afrique du Sud avec la confiance née de l'expérience. Ils ne se demandaient plus comment ils se comporteraient au combat ou à quoi ressembleraient les combats. Un fardeau venait de leur être enlevé des épaules.

LES MOIS SUIVANTS

Après cet engagement déterminant, Adamson et ses hommes poursuivirent leur route pour rejoindre le régiment proprement dit. Quand Agar n'était pas en train d'affronter l'ennemi ou d'écrire à Mabel pour lui parler de ses nouvelles expériences, il réfléchissait aux actions récentes et analysait non seulement son propre rendement, mais aussi



BAC, PA-028918.

Le camp Strathcona au Cap, en Afrique du Sud, 1900.

celui de ses hommes. Il avait raison d'être fier de leurs accomplissements collectifs, puisque c'était là le premier vrai test ayant permis de vérifier leurs aptitudes de soldat, mais les séquelles lui troublaient l'esprit. En termes de pertes subies, cet affrontement allait au bout du compte être le pire de toute la guerre pour le régiment Strathcona's⁶⁵.

Les jours subséquents, Adamson tenta d'éviter d'être attiré encore dans une embuscade. Sur ce plan du moins, il avait beaucoup appris concernant les tactiques des Boers et la difficulté de bien diriger des soldats au combat. Par conséquent, il envisageait désormais son rôle de commandant avec un peu plus de prudence, étant pleinement conscient à présent que ses décisions pouvaient se solder par un lourd bilan. Près d'une semaine plus tard, le 10 juillet puis à nouveau le 14 juillet, des éclaireurs aperçurent plusieurs Boers au loin, mais les membres du contingent « n'ont pas tiré » ni entrepris de les pourchasser⁶⁶.

Vu les difficultés et les dangers de la campagne que l'affrontement à Wolve Spruit avait fait ressortir cruellement, Agar était devenu plus direct et affirmatif envers ses supérieurs. Sachant désormais que la situation risquait de se détériorer rapidement sur le terrain, il était beaucoup plus réticent à accepter des ordres à moins d'avoir pu d'abord prévoir les conséquences éventuelles. Au lieu d'essayer d'impressionner ses supérieurs par sa volonté d'attaquer comme lors des missions de reconnaissance près de Charleston assignées au contingent peu après son arrivée en Afrique du Sud, même si ses connaissances étaient fraîchement acquises, il agissait à présent avec la trempe d'un vétéran chevronné, capable dans une certaine mesure de prévoir les problèmes potentiels. Sa naïveté avait cédé la place au flegme d'un chef qui prend en considération la suite des événements.

Par exemple, le 10 juillet, il s'objecta immédiatement à l'ordre qu'on lui avait transmis d'escorter un convoi de fourgons à bagages. « J'étais prêt à y aller » répondit-il comme de raison, mais il s'inquiétait à juste titre des dangers possibles, grâce à « mes quelques connaissances de l'endroit où il fallait aller [et] vu nos effectifs restreints, et du fait que les soldats du Devon [régiment du Devonshire] étaient partis à l'avance en train »⁶⁷. Quand il reçut ensuite l'ordre d'aller patrouiller pour repérer les rebelles, il refusa encore une fois à moins d'obtenir des cisailles permettant à ses soldats de faire des brèches dans les clôtures pour poursuivre (ou fuir) l'ennemi⁶⁸. C'est peut-être parce qu'il se rappelait alors l'affrontement de Wolve Spruit, où les clôtures de fils barbelés avaient posé un obstacle majeur pour certains de ses hommes. On dispose seulement du point de vue d'Agar là-dessus, de sorte que ses hésitations

accrues sont difficiles à expliquer. Néanmoins, ses deux « objections » successives laissent croire qu'il aurait été secoué par son premier combat, d'où son peu d'empressement à affronter à nouveau l'ennemi, d'autant plus que sa troupe était désavantagée faute d'équipement approprié, de renforts et de renseignements précis concernant le terrain. Par contre, sa réticence initiale à appliquer les ordres reçus pourrait aussi dénoter un sens du devoir bien développé voulant qu'il était prêt à risquer sa propre réputation (et peut-être même sa carrière) pour soutenir un principe, à son avis, valable. Il avait certainement les intérêts des soldats à cœur en informant ses supérieurs des dangers potentiels liés à leurs ordres, car comme il l'avoua candidement : « Je ne veux pas que mes braves se fassent tuer pour protéger quelques fourgons transportant du bœuf rassis et des biscuits »⁶⁹.

Quelles qu'aient été les raisons de ses objections, Adamson prit des mesures décisives pour éviter que l'affrontement suivant n'aboutisse à des pertes importantes ou à une défaite. Ainsi, il chercha encore à entraîner ses hommes le mieux possible. Le 12 juillet, il nota : « J'ai rassemblé mes hommes à 8 h... pendant deux heures et demie, je leur ai enseigné à garder les bons espacements et à s'aligner, ce qu'ils ne réussissent pas très bien »⁷⁰. Un tel commentaire suppose que les soldats durant le premier engagement à Wolve Spruit n'arrivaient pas à respecter l'espacement approprié, facteur qui a pu au bout du compte contribuer en partie aux difficultés alors rencontrées. Après cet exercice, il procéda à un entraînement à pied, à une revue de fourbi puis à un exercice de marche dans l'eau. Après cette corvée générale, il ordonna à ses hommes de seller leur cheval puis il inspecta ensuite leurs armes, avant de les libérer pour le souper, en prenant soin « de leur rappeler qu'à l'avenir, ils devaient faire plus attention de garder leurs espacements et de bien s'aligner en patrouillant »⁷¹. Le régime d'entraînement épuisant et varié auquel il les avait soumis ce jour-là ressemblait plus à une punition qu'à un entraînement significatif et cohérent ! Selon lui, les erreurs commises dans le passé ne devaient surtout pas se répéter.

À part ces incidents, le contingent ne connut pas d'autres moments excitants en allant rejoindre le gros des troupes du régiment Strathcona's, qu'il retrouva enfin à Watervaal le 17 juillet. Ensuite, il n'est pratiquement plus fait mention d'Adamson dans les registres historiques, sauf ses lettres à son épouse, correspondance qui cessa à la mi-août; on n'entendra plus parler de lui avant plusieurs mois. L'absence quasi totale de références aux actions ou interventions durant cette période laisse croire de prime abord qu'elles ne méritaient pas de

louanges publiques, ni de blâmes. Le contingent n'étant plus une entité distincte, son sort et ses aléas étaient à présent liés à ceux du régiment Strathcona's, ce qui, en plus des précieuses expériences accumulées jusqu'à maintenant, contribua peut-être à alléger une partie des pressions ressenties par Adamson. Contrairement à la situation à Maitland, il pouvait maintenant compter, pour l'aider dans sa tâche, sur d'autres officiers capables de lui fournir les « validations » qu'il semblait rechercher. Durant le mois suivant au moins, lui-même et ses soldats continuèrent à vaquer aux diverses tâches qu'ils accomplissaient depuis leur arrivée en Afrique du Sud. Dans une lettre à Mabel, il écrivit que « notre rôle particulier consiste soit à faire des patrouilles de reconnaissance, soit à protéger la colonne ou à galoper en essayant les tirs des adversaires, et en faisant semblant de battre en retraite dans le but de les attirer en terrain découvert »⁷². Ils devaient aussi « pourchasser les rebelles, incendier les fermes et rassembler les civils pour les expédier dans des camps de concentration »⁷³. Malgré ces responsabilités générales, il participa à la capture successive et rapide de trois villages.

En août, à l'occasion d'une de leurs premières actions majeures après l'affrontement de Wolve Spruit, Adamson et ses hommes jouèrent un rôle majeur dans la capture d'Amersfoort. Agar décrit comme suit la situation générale à son épouse : « J'avais sous mes ordres l'avant-garde et deux petits canons tirés par des chevaux au galop, avec l'ordre de pénétrer si possible à l'intérieur des lignes ennemies, ou à défaut de tenir nos positions, pour permettre à la colonne principale de s'amener à toute vitesse ». Avec une fierté compréhensible, il lui raconta aussi : « J'ai été le premier à atteindre réellement le village, puisque je me trouvais au milieu du demi-cercle formé par l'avant-garde »⁷⁴. Ses commentaires indiquent clairement qu'il mena cette fois-là l'assaut à la tête de ses hommes, donnant ainsi l'exemple aux autres. En s'exposant au danger, il les avait encouragés à le suivre, en montrant par ses actions et sa présence sa résolution à courir les mêmes dangers qu'eux. L'aisance relative avec laquelle la localité d'Amersfoort fut capturée poussa le Lcol Steele à écrire après la guerre que « la conduite du régiment en cette occasion fut excellente. Tout le régiment couvrait le front et les flancs durant la marche, et une manœuvre habile de la part du Corps eut pour effet de tourner la position de l'ennemi, qui fut forcé de se retirer ». Mais l'aspect le plus important peut-être, c'est que Steele jugea bon de mentionner : « Les officiers du régiment ont agi si vaillamment qu'il serait difficile de les mentionner individuellement »⁷⁵. Les hommages de Steele ne se limitèrent pas à ses officiers, puisqu'il ajouta que les

soldats eux aussi « se sont conduits de manière splendide en faisant preuve d'une grande prudence »⁷⁶.

Adamson mena encore une fois ses troupes à l'offensive pendant que le régiment SH approchait d'Emerlo. Comme il le raconta dans une lettre à Mabel : « Le lendemain, alors que je dirigeais une troupe sur le flanc, les membres de l'avant-garde ont mal compris les ordres reçus, si bien que je suis arrivé à Ermilo [sic] avant eux »⁷⁷. Une fois ces deux villages capturés, le régiment SH reprit son avance pour aller capturer Carolina, où les soldats « ont fait sauter la poudrière »⁷⁸.

Le 1er septembre, pendant que le régiment SH était en train de traverser ce qu'on appelait la « vallée des crocodiles », les soldats remarquèrent un convoi boer qui s'approchait le long d'une pente longue et escarpée à l'autre bout du ravin, un obstacle qui allait sûrement ralentir sa progression et permettre à la colonne britannique poursuivant les Boers de capturer des marchandises précieuses et de faire beaucoup de prisonniers. Après avoir épié cette proie alléchante, des éclaireurs du régiment SH « se sont rués au galop jusqu'à moins de 400 verges du convoi ». Mais faute de soutien et les chevaux étant épuisés, ils durent se retirer. Néanmoins, une demi-heure plus tard :

... un détachement du régiment Strathcona's Horse sous les ordres du Lieutenant Adamson reprit la chasse, mais le convoi avait déjà atteint le bout de la vallée et disparaissait derrière les collines. Le régiment poursuivait à un rythme rapide pas très loin derrière. Débordant l'arrière-garde près d'une ferme au pied des collines, le Lieutenant Adamson et ses hommes lancèrent une attaque à pied; malheureusement, le régiment avait fait halte et reçu l'ordre de monter le bivouac, de sorte qu'ils ont dû revenir, en laissant toutefois derrière des éclaireurs jusqu'au crépuscule. Les hommes du Lieutenant étaient revenus à une certaine distance lorsqu'on constata que l'un d'eux, le soldat McGillivray, manquait à l'appel. Ses camarades essayèrent de le retrouver, mais en vain. Les Boers, qui s'étaient empressés de réoccuper les lieux évacués, avaient fait prisonnier le soldat manquant⁷⁹.

Six mois plus tard, Adamson apprit le sort réel de son subalterne, que l'on croyait mort jusque-là. Sa lettre à Mabel, où il relate en bonne partie l'histoire décrite précédemment, donne un aperçu remarquable

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

de sa force de caractère et de ses capacités de leadership, et mérite donc d'être citée longuement :

Mon homme McGillvery [sic] perdu et supposément tué dans la vallée de Badfontein est réapparu en Afrique du Sud en tant que prisonnier libéré. Rares sont les journées où je n'ai pas pensé que j'aurais pu aller plus loin à l'intérieur des lignes ennemies pour le retrouver, mais si à l'époque j'avais essayé, je me rends parfaitement compte qu'on aurait pu perdre la moitié des hommes; un escadron complet du régiment SALH, sous les ordres d'un officier chevronné, a refusé de nous appuyer et même de rester avec nous, alors que nous sommes restés pendant trois heures après leur départ. La suite des événements a montré que j'avais heureusement bien fait de ne pas intervenir et que l'ennemi nous avait tendu un piège; aucun d'entre nous ne s'en serait sorti vivant si nous avions combattu dans ce but, comme je suppose qu'on aurait dû le faire. Il appert maintenant que McGillvray [sic], une fois que nous avons franchi le troisième *donga* (après quoi je croyais que tous mes hommes étaient saufs) et que nous étions hors de portée des tirs, en voulant attraper des poules qu'il avait entendues caqueter, s'était fait coincer par nos adversaires, qui espéraient que nous retournerions le chercher. Si j'avais décidé de le faire, nous serions tous tombés dans le piège, et ce pour sauver un homme ayant déclaré ensuite avoir été très bien traité et qu'il se sentait beaucoup plus à l'aise avec les Boers qu'avec nous, et que ça l'avait attristé qu'ils aient été obligés de le rendre. C'est préférable que nous ne l'ayons pas fait. Tu ne peux pas savoir, chérie, à quel point cette nouvelle m'a réjoui et enlevé un grand poids de l'esprit, parce que ce n'est absolument pas par lâcheté, comme tu t'en doutes bien sachant quelle valeur j'accorde à ma vie, que je me suis abstenu d'accourir tout droit dans ce qui m'apparaissait un piège. J'avais 50 hommes sous mes ordres et moi seul pouvais décider, et je ne voulais pas les amener dans un traquenard. Le lendemain, j'ai choisi 12 hommes pour aller fouiller le terrain. Tu connais le reste de l'histoire. De

toute façon, sa conclusion m'aura permis d'avoir des souvenirs moins désagréables de l'Afrique du Sud⁸⁰.

Les confidences d'Agar à sa femme, dans lesquelles transpire sa joie, confirment qu'il se souciait réellement du bien-être de ses soldats. Son affirmation selon laquelle il se sentait responsable de la perte du soldat, et aussi du bien-être de chaque homme sous ses ordres, reflète parfaitement son caractère et sa personnalité. Ses commentaires révèlent également qu'il ne voulait pas exposer inutilement les soldats à un danger, aussi noble et honorable qu'en fut la cause. Il ressort encore une fois de son récit que la pression et la solitude du commandement pesaient lourdement sur ses épaules, mais la nouvelle de la libération du soldat capturé l'avait soulagé d'une part du fardeau. Le souci d'Agar pour ses hommes n'était pas feint et ne visait nullement à lui donner le beau rôle ni à attirer la sympathie de son épouse, comme l'écrivit par la suite T.E. Howell en racontant cette histoire : « Enfin Adamson, qui ne voulait pas mettre en péril tous les hommes pour en sauver un seul, a donné l'ordre de battre en retraite et les cavaliers se sont repliés malgré eux. Mais une fois hors de portée des tirs, nous avons fait halte et examiné les alentours pour dénicher des traces du soldat manquant »⁸¹.

Malheureusement, on connaît très peu de choses à propos des activités d'Adamson en septembre et octobre⁸². Sa correspondance pour cette période ne nous étant pas parvenue, il n'y a pas grand-chose à dire sur sa participation personnelle aux actions subséquentes du régiment Strathcona's. Et aucun de ses subordonnés n'a non plus donné un compte rendu ou livré ses impressions à son sujet, ce qui embrouille encore plus la question⁸³. La conduite d'Agar, et le comportement du reste du régiment, a été suffisamment louable pour inciter Lord Strathcona à écrire après la guerre :

Je n'ai pas vraiment besoin de dire que je suis très fier du Strathcona's Horse. Ces cavaliers ont de toute évidence satisfait mes attentes, et j'ai de bonnes raisons de me montrer reconnaissant envers les officiers qui les ont commandés⁸⁴.

En tout et partout, étant donné ses antécédents, Adamson a probablement continué à mener ses soldats en se plaçant à leur tête, tout en se souciant par-dessus tout de leur bien-être. Si on se fie à ses agissements passés, on peut être certain qu'il imposait une discipline

rigoureuse et punissait les soldats qui, de par leur conduite, transgressaient les limites acceptables. Un surcroît d'expérience lui aurait permis de mieux comprendre la difficulté de diriger des troupes contre un ennemi résolu. Son aveu à Mabel laisse croire qu'il avait encore beaucoup à apprendre. « Il y a plusieurs trucs dans l'art de mener une campagne qui m'auraient poussé à appliquer plusieurs principes si j'avais su »⁸⁵. Presque à coup sûr, il a évolué au point de devenir un officier compétent et fiable sur qui ses subordonnés pouvaient compter; ses succès, que ce soit au combat ou en surmontant les problèmes en tous genres, ont sûrement contribué à développer progressivement sa confiance.

UNE FIN PRÉMATURÉE

Dans plusieurs des « glorieuses petites guerres » livrées par la Grande-Bretagne au XIXe siècle, les maladies étaient beaucoup plus dangereuses pour la vie des hommes que les adversaires; il en va de même pour la guerre des Boers en Afrique du Sud. Dans le veld, la fièvre typhoïde fit des ravages puisqu'une foule de soldats en sont morts ou ont dû être hospitalisés. Dans les rangs du régiment SH, cette maladie redoubla d'intensité en septembre, octobre et novembre. Comme le mentionna le Lieutenant-colonel Steele, « Nous avons beaucoup souffert de légères attaques de fièvre et de dysenterie, mais rien de grave »⁸⁶. Les diverses sortes de maladies endémiques menaçaient constamment la robustesse et l'efficacité des membres du régiment, et ce n'était qu'une question de temps pour que l'une d'elles fasse d'autres victimes. Ayant échappé jusque-là aux tirs ennemis, Adamson est bientôt tombé malade, au début de novembre, et il a fallu au bout du compte l'envoyer à l'hôpital en convalescence, transfert qui mit un terme à son appartenance au régiment SH sur le terrain. À la fin du mois, après un séjour à l'hôpital, il fut renvoyé en Angleterre pour cause d'invalidité⁸⁷. En quittant le Cap, il songeait à la perspective de retrouver son épouse avec qui il correspondait si souvent, ainsi qu'au régiment au sein duquel il venait de servir pendant environ quatre mois au cours d'une campagne ardue et souvent frustrante.

Après avoir visité la partie sud de la France pour mieux récupérer de sa maladie, il retourna à Londres, où il comparut devant plusieurs commissions médicales et essaya d'arracher sa solde à un adjudant réticent. Jugé inapte au service, il fut renvoyé au Canada pour cause d'invalidité en mars 1901. L'ambition et le goût de l'aventure d'Agar n'allaient cependant pas lui permettre de reprendre le mode de vie digne

et privilégié qu'il avait mené avant sa première nomination. Une réception donnée par le gouverneur général pour commémorer la bataille de Paardeberg a peut-être ravivé ou renforcé son désir d'obtenir un autre poste qui le ramènerait outre-mer en Afrique du Sud⁸⁸. Mais contrairement à la fois précédente, alors qu'il ne pouvait miser que sur la bonne volonté et les faveurs d'un cortège impressionnant de supporteurs et sur les quelques connaissances pratiques qu'il avait glanées ça et là durant son stage dans la milice, il pouvait désormais citer comme qualification supplémentaire son expérience militaire utile. Le temps passé dans les rangs du SH, tant avec le contingent qu'avec le régiment proprement dit, lui avait donné un bon aperçu de la confusion qui caractérise la guerre, et chose peut-être plus importante, de la difficulté de diriger des soldats au combat. Son nouveau bagage de connaissances se basait sur des expériences réelles et pertinentes dans une guerre moderne, et non plus sur des anecdotes et des histoires intéressantes. L'expérience limitée acquise dans la milice ne lui avait permis, dans une mesure restreinte, que de développer ses capacités et sa compétence en tant qu'officier, mais sa période de service en Afrique du Sud, où son unité avait subi des pertes et où il avait pu mesurer pleinement les exigences réelles d'une campagne active, contribua à le forger rapidement, quoique de façon incomplète. Il pouvait à présent faire valoir comme de raison son expérience, d'où une plus grande crédibilité.

À la fin de mars 1902, s'appuyant sur les recommandations de plusieurs de ses anciens commandants, tant du GGFG que du Strathcona's Horse, Adamson sollicita au ministre de la Milice une place « dans le contingent qu'on est en train de former pour l'Afrique du Sud »⁸⁹. Il finit par obtenir un poste de capitaine subalterne dans le 6th Canadian Mounted Rifles (CMR)⁹⁰. Au bout du compte, Agar se révéla un précieux atout pour son nouveau régiment qui « contenait un noyau d'officiers professionnels, mais dont un petit nombre seulement avaient subi le baptême du feu »⁹¹. Même si le commandant et son second, le Lieutenant-colonel J.D. Irving et le Major W.D. Gordon respectivement, étaient tous deux des militaires professionnels, ni l'un ni l'autre n'avait servi en Afrique du Sud. Comme pour plusieurs des unités mises sur pied au Canada, « les officiers choisis pour commander... représentaient un mélange de types blasés, de gens fiables et d'ambitieux. Beaucoup étaient poussés à s'enrôler à cause des perspectives de promotion; tous avaient de bonnes chances d'obtenir de l'avancement à leur retour en ayant acquis une expérience de la guerre ». De même, la plupart des simples soldats engagés n'avaient aucune expérience militaire, tandis que les autres « ne

pouvaient se vanter que d'un stage temporaire et souvent nominal dans la milice canadienne »⁹².

Agar connaissait bien ce genre de situation, puisqu'il avait hérité dans le régiment Strathcona's d'une panoplie de volontaires sans le moindre bagage militaire. Il allait maintenant pouvoir conseiller à la fois ses subalternes et ses supérieurs au sujet des adversaires, de leurs tactiques et des exigences dans le cadre d'un service actif, à présent qu'il avait « découvert les ruses des Boers et savait quand et comment frapper »⁹³. Contrairement à la fois précédente, il pouvait désormais



Courtoisie du Musée du Régiment royal du Canada (Lord Strathcona's Horse).

Le Sergent A.H.L. Richardson, décoré de la Croix de Victoria.

offrir des avis plus judicieux et réalistes, d'après ses propres succès et échecs personnels. Sa crédibilité en tant que vétéran pouvait rehausser la valeur de ses conseils. Comme il l'avait fait observer dans une de ses lettres : « Nous avons fait très peu d'exercices d'entraînement, ce qui est peut-être une erreur »⁹⁴.

Mais il ne put se faire valoir car un traité de paix fut conclu en mai, mettant ainsi fin à la guerre et à la *raison d'être* de son régiment. Adamson réagit mal à la nouvelle. Dans une lettre écrite dans la ville de Durban, il dit à Mabel : « Je suis très déçu de ne pas avoir eu la chance de faire quelque chose, et dans ce régiment, mon rôle aurait été plus utile qu'avec le Strathcona's »⁹⁵. Quelques semaines plus tard, il lui écrivait sur le même ton amer : « Tu es sans doute au courant de ma malchance. On nous renvoie tous immédiatement à la maison »⁹⁶. Il était sûrement très frustré de voir anéantis tous ses efforts pour obtenir un deuxième poste de commandement qui allait lui permettre d'affronter à nouveau l'ennemi. La période de leadership d'Agar prenait fin sur une note très peu dramatique.

Après ses deux expéditions en Afrique du Sud, Adamson pouvait à juste titre se prétendre un soldat expérimenté et chevronné. Sa médaille de campagne lui procurait une « aura de respectabilité sociale » et une certaine dose de crédibilité auprès des militaires de sa connaissance, tant les supérieurs que les subalternes, mais les leçons qu'il avait apprises à

propos du leadership, du métier de soldat en général et de lui-même en particulier avaient beaucoup plus de valeur. Son service en temps de guerre lui avait sûrement donné matière à réflexion. Malgré ses difficultés initiales, il avait de quoi être fier de ses accomplissements. Au bout du compte, en Afrique du Sud, il avait réussi à commander sans le moindre incident majeur un contingent d'hommes venus de l'Ouest n'ayant aucune expérience militaire, et les avait dirigés durant des affrontements difficiles, en plus de leur accorder le meilleur entraînement possible compte tenu des contraintes d'espace et de temps; il avait cherché avec détermination à corriger les lacunes dans leur rendement et maintenu une bonne discipline même si elle n'était pas très stricte, et était devenu lui-même un officier supérieur efficace. En tant que chef, il avait utilisé diverses méthodes pour motiver ses soldats, par exemple en leur distribuant de l'alcool, en alimentant de fausses rumeurs et en leur accordant certaines responsabilités. À l'instar d'autres vétérans, il savait à présent que la tâche de diriger des troupes lors d'opérations intensives était exigeante, voire stressante, qui impliquait beaucoup de soins et de soucis. Au cours des mois passés dans les rangs du Strathcona's Horse, Agar avait cherché à devenir un meilleur officier en apprenant de ses expériences. Son séjour dans le veld avait élargi ses horizons et accru sa confiance, si bien que l'expérience et les capacités qu'il a rapportées d'Afrique du Sud en 1902 avaient évolué par rapport aux connaissances et capacités avec lesquelles il s'y était rendu en 1900. La guerre l'avait fait mûrir dans le bon sens.

À l'automne 1914, Agar reprit du service au grade de capitaine dans le régiment PPCLI. Au cours des quatre années suivantes, il allait devenir commandant de son régiment, mériter l'Ordre du service distingué à titre de major, et ruiner sa santé. Déjà que la pression de commander lui pesait certainement à l'époque de l'Afrique du Sud, quand il n'affrontait les Boers que de façon occasionnelle et n'avait dirigé qu'un nombre relativement restreint de soldats, le fardeau finit par devenir insupportable pendant la Première Guerre mondiale lorsqu'il était à la tête d'un bataillon complet en contact constant avec les Allemands, sans parler des pertes. Bien que le présent chapitre ne porte pas sur sa carrière dans le PPCLI, il paraît raisonnable de conclure, sous toutes réserves, que les leçons de leadership apprises en Afrique du Sud lui avaient procuré des fondements solides qui ont déterminé en bonne partie sa conduite subséquente au plan militaire. Ayant déjà appris plusieurs des différences entre diriger des citoyens-soldats au sein d'une milice et commander des citoyens-soldats en campagne contre un ennemi résolu, il tenterait à

présent de reproduire ses réussites tout en évitant les voies qui l'avaient mené auparavant à l'échec.

En France et en Belgique, Agar misa sur plusieurs des méthodes de commandement qu'il avait perfectionnées ou développées en Afrique du Sud, sans doute parce qu'il les trouvait très efficaces. Par exemple, durant les deux conflits, il prenait toujours le temps de mieux connaître les hommes sous ses ordres, car selon lui, « ça motive les hommes s'ils savent que vous vous intéressez à eux en général »⁹⁷. De plus, pendant son service dans les tranchées, il s'efforçait comme auparavant de limiter les risques inutiles auxquels étaient exposés ses soldats⁹⁸. Pendant la Première Guerre mondiale, Agar avait l'habitude de se tenir à l'avant-scène auprès de ses soldats, comme il avait coutume de le faire à l'époque au sein des avant-gardes en Afrique du Sud. Chose certaine, le simple fait de trouver des exemples de conduite communs à une guerre et à l'autre, et il y aurait maints exemples à citer, ne prouve pas de manière concluante que la conduite subséquente d'Agar était influencée par ses expériences antérieures, mais c'est une possibilité intéressante qui mérite attention.

De plus, certaines de ses attitudes ont aussi évolué à la suite de ses quelque 20 années de service. Ainsi, selon le point de vue répandu au tournant du XXe siècle, il considérait au départ que les officiers devaient être des hommes de haute stature issus d'un milieu aristocratique, avec un bagage approprié et ayant étudié dans les bonnes écoles. Le favoritisme était un moyen d'ascension sociale dont il fallait profiter. Au contraire, il se rendit compte durant la Première Guerre mondiale que certains militaires du rang, indépendamment de leur statut social ou de leur profession, faisaient d'excellents officiers ou sous-officiers, grâce aux connaissances pratiques qu'ils avaient acquises au front. À cette époque, il pensait désormais que le favoritisme employé à mauvais escient était devenu une plaie pour l'armée professionnelle canadienne, et il essayait souvent de limiter son influence envahissante et néfaste⁹⁹. Ce changement de perception résulte probablement des nombreuses possibilités qu'il avait eues d'observer ses soldats face à l'ennemi. En voyant à l'œuvre ces militaires qui savaient comment traiter les hommes dans des circonstances difficiles et éprouvantes, il avait sans doute perdu ses préjugés selon lesquels seuls les gens bien nés et bien éduqués méritaient une commission ou une promotion. La nécessité fréquente de remplacer les militaires tués ou blessés, une chose qu'il n'avait pas tellement eu à faire en Afrique du Sud, a semble-t-il contribué à lui en faire prendre conscience en l'obligeant à choisir les types les plus aptes à des postes de commandement, sans égard

à leur statut social. Au cours de la Première Guerre mondiale, une fois responsable des succès ou échecs d'un bataillon complet, il était sûrement devenu plus enclin à renoncer aux bonnes manières et à l'étiquette à table pour privilégier l'efficacité sur le champ de bataille, même si la compétence demeurait toujours un principe primordial¹⁰⁰. Là encore, il serait bon d'examiner cet aspect et d'autres changements d'attitude de sa part pour mieux comprendre son caractère.

Tout bien considéré, Agar Adamson était un homme dynamique qui a évolué et qui a fini par devenir un vrai chef. Il n'était pas inflexible ni obtus, puisqu'il a tiré les leçons de ses expériences et s'en est inspiré pour dicter sa conduite future, du moins en Afrique du Sud. Ses expériences passées en ont fait un meilleur soldat et lui ont procuré des connaissances précieuses concernant le leadership en général et les soldats qu'il était chargé de diriger. Alors qu'en 1900, ses bons contacts dans la haute société le mettaient dans une classe à part, en 1914, c'est son statut de vétéran, par suite de son engagement dans la guerre la plus récente à laquelle le Canada eut participé, qui le distinguait de plusieurs de ses collègues, bien que certainement pas de tous. Les éléments de base étant maintenant établis, il reste à étudier ses actions, son caractère et sa personnalité pendant la Première Guerre mondiale, examen qui démontrera assurément l'influence poussée qu'a eue sur lui sa période de service en Afrique du Sud.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Agar Adamson et Norm Christie, éd., *Letters of Agar Adamson, 1914 to 1919*, Nepean, CEF Books, 1997, Agar Adamson à Mabel Adamson, 4 mars 1917, p. 268.
- 2 Adamson a fait partie de l'état-major du Major-général E.T.H. Hutton, commandant de la milice canadienne, durant les « manœuvres d'automne ». Fait intéressant, Hutton était un ami intime de Lord Minto. Parmi les bons contacts d'Agar, il y avait aussi d'autres gouverneurs généraux, puisqu'il était l'ami du fils de Lord Dufferin, Lord Ava. Voir la lettre de Clouston à Strathcona, 18 avril 1900, dossier 1, vol. 2, groupe des manuscrits [GM] 30 — E166, Fonds du régiment Lord Strathcona's Horse [LdSH], *Bibliothèque et Archives du Canada* [BAC]; Minto à Strathcona, 18 avril 1900, *ibid.*; Desmond Morton, *Une histoire militaire du Canada*, Sillery (Québec), Éd. du Septentrion, 1992, p. 168-169, et de Sandra Gwyn, *The Private Capital: Ambition and Love in the Age of Macdonald and Laurier*, Toronto, McClelland & Stewart, 1984, p. 345.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 3 Voir l'ouvrage de Sir Charles G.D. Roberts et d'Arthur L. Tunnell, *Canadian Who was Who — Volume II — 1875-1937 — A Standard Dictionary of Canadian Biography*, Toronto, Trans-Canada Press, 1938, p. 1-2, et celui d'Henry James Morgan, éd., *The Canadian Men and Women of the Time: A Hand-Book of Canadian Biography of Living Characters*, Toronto, William Briggs, 1912, p. 7. Pour avoir un bref aperçu de la biographie du père d'Agar, voir l'article de W.L. Morton, « Adamson, William Agar » dans l'ouvrage de Frances G. Halpenny, éd., *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IX, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1977, p. 5.
- 4 Governor General's Foot Guards, listes nominatives, 1886-1896 et 1896-1908, vol. 11 et vol. 12 respectivement, II-F-6, Groupe des dossiers [GD] p. 9, BAC.
- 5 Morton, *Une histoire militaire du Canada*, p. 146.
- 6 *Ibid.*, p. 95. Voir également d'Andrew Greenhill, Cameron Pulsifer, éd., « Narrative of the Volunteer Camp at Niagara, June 1871 », *Canadian Military History*, 12, 4, 2003, p. 37-54.
- 7 Patrick H. Brennan, « Des bons hommes pour une dure tâche : les commandants des bataillons d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien », *Journal de l'Armée du Canada*, 9.1, été 2006, p. 13.
- 8 « Stately Fall Wedding », 1, 15 novembre 1899, *The Evening Star*. Les Cawthra étaient surnommés « les Astor du Canada ». Voir de Gwyn, *Private Capital*, p. 347.
- 9 Carman Miller, *Painting the Map Red: Canada and the South African War, 1899-1902*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993, p. 145 et 439.
- 10 Gwyn, *Private Capital*, p. 350.
- 11 Agar à Mabel, 3 mars 1900, GD 30 — E149, Fonds Agar Stewart Allan Masterton Adamson, BAC. Pour obtenir un compte rendu très intéressant des vices et des vertus à Halifax au XIXe siècle, voir de Judith Fingard, *The Dark Side of Life in Victorian Halifax*, Nouvelle-Écosse, Pottersfield Press, 1989.
- 12 Ayant été autorisé et mis sur pied en l'espace de quelques semaines à peine, le bataillon a éprouvé au départ plusieurs difficultés, dont un recrutement insuffisant, un manque de nourriture et une poussée de maladies, qui ont mis à l'épreuve la détermination et les capacités des officiers autant que des simples soldats. Voir « Offer of Militia for Garrison Duty Accepted », p. 1, 3 mars 1900; « Making up Militia Garrison for Halifax », p. 1, 3 mars 1900; « New Garrison Coming at Once », p. 1, 6 mars 1900; « It Will Not be a Picnic For Them », p. 5, 22 mars 1900; « Men Are Not Turning Up », p. 7, 22 mars 1900; « Youthful Soldiers to Care for Halifax », p. 5, 23 mars 1900; « The Officers Quarters at Wellington Barracks », p. 6, 23 mars 1900; « Provisional Regiment », p. 5, 26 mars 1900; « Another Hitch », p. 7, 27 mars 1900; « Provisional Battalion », p. 2, 30 mars 1900; « Canadians 780 Strong », p. 8, 30 mars 1900; « Refused to Drill », p. 6, 31

Le pouvoir du favoritisme, la valeur des connaissances

- mars 1900; « Provisional Regiment », p. 8, 2 avril 1900; « The Men Don't Like the Orders », p. 5, 5 avril 1900; et « First Death in Regiment », p. 1, 9 avril 1900, articles tous tirés du *Halifax Herald*. Malheureusement, on ignore le rôle joué par Adamson sous tous ces aspects, que ce soit en contribuant à réduire ou à aggraver les problèmes en question; c'est regrettable parce que sa conduite durant cette période aurait donné de bons indices sur son caractère et ses capacités de commandement.
- 13 Agar à Mabel, 10 avril 1900, Fonds Adamson, BAC.
 - 14 Lettre de Strathcona à Laurier, 19 janvier 1900, dossier 3, vol. 1, Fonds LdSH, BAC. Voir également Ministère de la milice et de la défense, Dominion du Canada, Document de la session, no 35a, *Organisation, équipement, envoi et service des contingents canadiens durant la guerre dans l'Afrique australe, 1900*, Ottawa, S.E. Dawson, 1901.
 - 15 On peut trouver des informations détaillées concernant la mise sur pied du régiment SH proprement dit dans les ordres de la milice no 26, 1er février 1900, dossier 3, vol. 4, Fonds LdSH, BAC.
 - 16 Lettre de Strathcona au ministère de la Milice et de la Défense, 20 février 1900, dossier 5, vol. 1, *ibid.* On trouve des informations détaillées concernant la mise sur pied du contingent SH dans les ordres de la milice, no 92, 23 avril 1900, dossier 3, vol. 4, *ibid.*
 - 17 Télégramme de Borden à Strathcona, 16 avril 1900, dossier 1, vol. 2, *ibid.*, et lettre de Borden à Strathcona, 16 avril 1900, *ibid.* Pour avoir une idée du genre d'hommes recrutés ainsi que des villes et villages d'où ils provenaient, voir les articles « Hundreds of Recruits Offered », p. 8, 26 avril 1900, *Ottawa Evening Journal*; « Recruiting in the West », p. 5, 24 avril 1900, *Ottawa Free Press*; lettre d'Adamson à Strathcona, 8 juin 1900, dossier 3, vol. 2, Fonds LdSH, BAC; et l'article « Off to the War », p. 8, 1er mai 1900, *Ottawa Evening Journal*.
 - 18 Pour connaître les diverses recommandations en faveur d'Agar reçues par Lord Strathcona, voir les lettres suivantes : Mabel à Strathcona, 17 avril 1900, dossier 1, vol. 2, Fonds LdSH, BAC; Borden à Strathcona, 18 avril 1900, *ibid.*, et Minto à Strathcona, 18 avril 1900, *ibid.* Il est clair qu'Agar était un jeune arriviste menant une vie mondaine, mais on ignore dans quelle mesure sa femme l'a encouragé à rechercher de l'avancement. Il a certainement recouru à ses bons contacts et à ses réseaux, mais son épouse a pu elle aussi tirer les ficelles en son nom. Voir par exemple les lettres d'Agar à Mabel datées du 3 mars 1900 et du 27 décembre 1901, Fonds Adamson, BAC. Ce point de vue n'est pas totalement dénué de fondement, puisque Sandra Gwyn a noté que Mabel avait un jour fleurté avec le ministre de la Milice et de la Défense afin d'obtenir une commission pour son époux. Voir de Gwyn, *Private Capital*, p. 473, 422 et 328.
 - 19 Le régiment des Strathcona's Horse ne s'est vu attribuer le titre « Lord » qu'en 1911. La commission obtenue par Adamson était un poste temporaire de lieutenant dans les SH, daté du 12 mai 1900. Voir

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Document de la session 35a, p. 168. Toutefois, selon un autre document, sa commission figure dans la gazette du 11 mai 1900. Voir la lettre du sous-secrétaire d'État à la guerre adressée à Lord Strathcona, 31 mai 1900, dossier 5, vol. 3, Fonds LdSH, BAC. Bien que ses éminents protecteurs et les machinations de son épouse aient sûrement contribué à l'obtention de cette commission, il se peut aussi qu'Adamson ait simplement profité des circonstances. En mars 1900, Borden a décidé que les soldats de la garnison de Halifax verraient leur candidature examinée en premier, quand on aurait besoin d'hommes supplémentaires pour combler des postes dans les contingents déjà rendus outre-mer, c'est-à-dire le Royal Canadian Regiment of Infantry et le Bataillon canadien de fusilliers à cheval. En fait, « ceux qui se sont joints au régiment de Halifax... avaient la chance d'être les premiers recrutés si des postes s'ouvraient ». Voir les articles du *Halifax Herard* « Will Get First Chance », p. 5, 26 mars 1900, et « Impressions of Halifax », p. 6, 18 avril 1900, *ibid.* Si cette décision avait réellement établi un précédent, cela suppose logiquement que les volontaires de Halifax auraient dû être les premiers considérés quand on a finalement décidé de lever un contingent pour le régiment SH. Mais cela dit, on ne saurait écarter ou négliger le surcroît d'influence apporté par ces protecteurs pour l'acceptation de sa demande, surtout à cette époque où le favoritisme fleurissait en politique.

- 20 « A Hearty Send Off », p. 5, 21 avril 1900, *Morning Chronicle*.
- 21 Les officiers de la garnison ont été très critiqués par certains de leurs subalternes et dans la *Canadian Military Gazette* parce qu'ils auraient traité injustement les militaires sous leurs ordres et qu'ils étaient prétendument inexpérimentés. Voir les articles du *Halifax Herard* « Provisional Regiment », p. 11, 7 avril 1900 et « A Grumble from Halifax », p. 6, 9 avril 1900, *ibid.*
- 22 Narrative, p. 2, GD 29 — E20, Fonds Thomas Easton Howell, BAC.
- 23 Pour avoir la description de l'incendie par Lord Minto, voir de Paul Stevens et John T. Saywell, éd., *Lord Minto's Canadian Papers: A Selection of the Public and Private Papers of the Fourth Earl of Minto, 1898-1904*, vol. I, Toronto, The Champlain Society, 1981, p. 346-347 et 349-351.
- 24 Voir les articles « Strathcona Recruits », p. 7, 1er mai 1900, *Montreal Daily Star*, et « Off to the War », p. 8, 1er mai 1900, *Ottawa Evening Journal*.
- 25 « George Sparks is Going », p. 1, 28 avril 1900, *Ottawa Free Press*.
- 26 Vol. 30, II-A-3, GD 9, BAC. Voir également les articles « George Sparks is Going », p. 1, 28 avril 1900, *Ottawa Free Press*, et « City News in Brief », p. 2, 28 avril 1900, *Halifax Herald*.
- 27 Adamson à Strathcona, 8 juin 1900, dossier 3, vol. 2, Fonds LdSH, BAC.
- 28 Agar à Mabel, 27 mai 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 29 Adamson à Strathcona, 8 juin 1900, dossier 3, vol. 2, Fonds LdSH, BAC.
- 30 Inscription dans le journal datant du 8 mai 1900, Collection David Morrison Stewart, *Canadian Letters and Images Project [CLIP]*. On peut

consulter la collection en ligne à l'adresse : <http://web.mala.bc.ca/davies/Letters.Images/homepage.htm>.

- 31 Pour avoir une confirmation, voir dans le journal l'inscription du 10 juin 1900, GD 29 — E50, Fonds Robert Burns Heron, *BAC*. Avant de décrire la carrière, brève quoique intéressante, d'Adamson en Afrique du Sud, il faut préciser que nous n'allons pas examiner tous les engagements auxquels il a participé. Dans plusieurs cas, il n'est pas du tout mentionné dans les registres historiques correspondants, de sorte que sa participation demeure circonstancielle et ne peut être que présumée. Adamson n'étant pas mentionné nommément, on ne peut évaluer sa conduite en tant que chef durant ces engagements qu'à partir de spéculations, et en fonction des succès ou des échecs relatifs du régiment SH dans son ensemble. Par conséquent, la présente étude traite uniquement des engagements pour lesquels il existe des preuves de sa participation.
- 32 Agar à Mabel, 3 juin 1900, Fonds Adamson, *BAC*.
- 33 Pour obtenir une brève description de l'attaque envisagée, voir de Miller, *Painting the Map Red*, p. 309-311.
- 34 Agar à Mabel, 3 juin 1900, Fonds Adamson, *BAC*.
- 35 Inscription dans le journal datant du 2 juin 1900, Collection Stewart, *CLIP*.
- 36 Agar à Mabel, 9 juin 1900, Fonds Adamson, *BAC*.
- 37 D'autres officiers ont éprouvé des sentiments semblables. Pendant qu'ils servaient dans le 1er bataillon du régiment Royal Welch Fusiliers, le Lieutenant G.E.S. Salt a écrit « je suis en charge de la mitrailleuse Maxim, une tâche qui me cause de l'anxiété parce que ce n'est pas facile de bien l'accomplir, et qui fait que je me sens responsable si quelque chose va mal ». Voir de Salt, *Letters and Diary*, 21 novembre 1899, p. 18. Dans la même veine, un de ses contemporains a noté : « Nul doute qu'un poste de commandement en temps de guerre est la fonction la plus difficile, et celle impliquant le plus de responsabilités, qu'un homme puisse occuper ». Voir de Sir Reginald Rankin, *A Subaltern's Letters to his Wife*, Londres, Longmans, Green and Co., 1901, p. 77.
- 38 Agar à Mabel, 9 juin 1900, Fonds Adamson, *BAC*.
- 39 Les expériences du régiment SH auprès de la Natal Field Force n'entrent pas dans le champ d'étude du présent chapitre. Les lecteurs intéressés peuvent consulter l'ouvrage de Miller, *Painting the Map Red*, p. 309-339.
- 40 Narrative, p. 3, Fonds Howell, *BAC*.
- 41 Inscription dans le journal datant du 21 juin 1900, Collection Stewart, *CLIP*.
- 42 Inscription dans le journal datant du 16 juin 1900, *ibid.*
- 43 Agar à Mabel, 23 juin 1900, Fonds Adamson, *BAC*. William Bartram, titulaire de deux diplômes de l'école militaire de Toronto, avait apparemment des contacts très influents, étant le fils du contrôleur des douanes. Voir l'article « Strathcona's Horse », p. 5, 30 avril 1900, *Ottawa Free Press*.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 44 Agar à Mabel, 23 juin 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 45 *Ibid.*
- 46 *Ibid.*
- 47 Ainsi, Stewart a rappelé que « dix-huit de nos gars sont partis en éclaireurs avec le capitaine ». Voir l'inscription dans le journal pour le 30 juin 1900, Collection Stewart, CLIP.
- 48 Toutefois, dans la même lettre, Adamson a aussi noté : « À part six hommes environ, mes soldats sont des types formidables qui s'améliorent de jour en jour ». Voir la lettre d'Agar à Mabel, 3 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 49 *Ibid.* Pour obtenir plus d'information concernant ces actions, voir de Chris Madsen, « Les troupes canadiennes et la politique de la terre brûlée durant la guerre des Boers », *Revue militaire canadienne*, 6, 2, été 2005, p. 49-58. Souvent, les comptes rendus des actions du régiment SH écrits par certains de ces membres à l'époque font allusion à de tels accomplissements. Par exemple, George Alexander Bowers a noté dans son journal : « Je pense qu'il faudra bientôt décamper parce qu'on a réquisitionné pratiquement tout ce qui était comestible ici et rafflé tout le bois, une denrée très rare », « D'après les ordres de pillage, c'est en train de devenir trop répandu »; « On a pillé un verger »; « Brûlé une grange »; et « On a dû faire un tas de vols et de réquisitions pendant ce voyage pour survivre ». Voir les inscriptions dans le journal de George Alexander Bowers pour le 19 décembre 1900, le 22 décembre 1900, le 25 décembre 1900, le 28 décembre 1900 et le 9 janvier 1901, respectivement, M 7908, Fonds de la famille Robson, *Musée Glenbow*. Voir également les inscriptions dans le journal datant du 26 juin 1900, du 3 juillet 1900, du 20 septembre 1900 et du 27 décembre 1900, M 1037, Fonds Ivor Edward Cecil Rice-Jones, *Musée Glenbow*.
- 50 Pour obtenir une confirmation, voir l'inscription du 2 juillet 1900 dans le journal, Fonds Heron fonds, BAC.
- 51 Agar à Mabel, 5 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC. T.E. Howell a admis peu après la guerre que « beaucoup de nos camarades se sont conduits en cowboys et ont passé le plus clair de leur temps à galoper à travers la prairie pour s'emparer de bêtes égarées ou pour abattre un cerf ou une antilope. Ils étaient donc parfaitement qualifiés pour jouer le rôle d'éclaireurs, et ils se sont vite habitués aux tâches que le régiment avait à accomplir ». Voir Narrative, p. 8, Fonds Howell fonds, BAC. C'était peut-être vrai pour ce qui est des capacités de cavalier, mais sûrement pas en ce qui concerne les aspects purement militaires. Malgré leurs antécédents de cowboys, ces hommes avaient encore besoin de beaucoup d'entraînement pour savoir combattre.
- 52 Agar à Mabel, 5 juillet, Fonds Adamson, BAC.
- 53 Steele à Strathcona, Greylingstad, 3 juillet 1900, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC.
- 54 Sur la carte jointe à sa lettre à Mabel pour lui permettre de suivre le déroulement du combat, il a indiqué qu'un troisième groupe du

régiment SALH s'était éloigné un peu et avait fini par revenir en faisant un cercle vers Standerton d'où il arrivait. Il mentionne plus loin que les membres de ce détachement, avec les autres soldats du SALH dissimulés derrière la colline, avaient attaqué les Boers dans ce secteur. On ignore l'objectif de ce petit détachement. Voir Agar à Mabel, 5 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC. Les citations dans le texte ci-dessus sont tirées de cette lettre.

55 *Ibid.*

56 Narrative, p. 4-5, Fonds Howell, BAC.

57 Agar à Mabel, 5 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC. Il se peut qu'Adamson ait reçu l'ordre de troquer sa tenue distinctive contre un accoutrement plus discret. On avait un jour donné au Lieutenant G.E.S. Salt l'ordre de s'habiller « le plus possible comme les simples soldats », du fait que plusieurs officiers avaient été tués depuis le début de la guerre. Voir Salt, *Letters and Diary*, 21 novembre 1899, p. 16.

58 Narrative, p. 4, Fonds Howell, BAC.

59 Manuscrit inédit d'Andrew Miller datant de 1912, p. 89-92, M 3608, Fonds LdSH, *Musée Glenbow*. Malheureusement, une partie de la page 90 a été coupée dans la version de ce manuscrit conservé aux archives, de sorte que l'auteur a dû se baser sur un compte rendu incomplet de l'action.

60 Agar à Mabel, 5 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC.

61 *London Gazette*, 14 septembre 1900.

62 Arthur Bishop, *Our Bravest and Our Best: The Stories of Canada's Victoria Cross Winners*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson Ltd., 1995, p. 18.

63 Le Soldat Alex McArthur et le Soldat G.A.S. Sparkes ont tous deux été blessés, tandis que le Soldat C.J. Isbester, le Soldat J.C. McDougall et le Sergent A. Stringer ont été portés manquants après coup. Voir Casualty Return, document non daté, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC. Tous ces militaires appartenaient au contingent qu'Adamson avait amené en Afrique du Sud. Un bref compte rendu de cet engagement figure dans l'article « Modest, Brave Chap » p. 12, 27 novembre 1900, *Montreal Daily Star*, reproduit dans « Brave Arthur Richardson », p. 22, 28 novembre 1900, *Family Herald and Weekly Star*. Robert Rooke en donne également une description dans ses mémoires. Voir See 45/321 à 46/320, GD 30 — E357, Fonds Robert Rooke, BAC. Ce compte rendu est toutefois sujet à caution, parce que lui-même ne faisait pas partie de la troupe d'Adamson de sorte que sa version des événements est évidemment basée sur ce qu'on lui a appris ensuite; il a apparemment écrit ce texte après la Première Guerre mondiale.

64 Agar à Mabel, 5 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC.

65 On trouve une liste des noms des membres du régiment SH morts en service actif, ainsi que l'escadron auquel ils appartenaient, dans le dossier 13, vol. 5, Fonds LdSH, BAC. Pour obtenir un aperçu semblable concernant les pertes subies par le régiment SH après son arrivée en

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- Afrique du Sud, soit ses effectifs au départ, le nombre de soldats décédés, que ce soit au combat ou pour cause de maladie, le nombre de soldats rendus invalides ayant été rapatriés, le nombre de militaires nommés à un poste d'officier dans l'Armée britannique, etc., voir le dossier 19, vol. 2, *ibid.* À noter également le document sur le S.S. Lake Erie, daté du 14 février 1901, dossier 2, vol. 3, *ibid.*
- 66 Inscription dans le journal pour le 14 juillet 1900, Fonds Heron, BAC.
- 67 Agar à Mabel, 10 juillet 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 68 *Ibid.*
- 69 *Ibid.*
- 70 Agar à Mabel, 12 juillet 1900, *ibid.*
- 71 *Ibid.*
- 72 Agar à Mabel, 2 août 1900, *ibid.* Voir également les inscriptions dans son journal datant du 23 juillet 1900, du 27 juillet 1900, du 29 juillet 1900, du 30 juillet 1900 et du 31 juillet 1900, Collection Stewart, CLIP, dans lesquelles il note que le contingent a fait beaucoup de missions de reconnaissance et servi « d'avant-garde » au gros des troupes du régiment Strathcona's ou à la colonne dont il faisait partie.
- 73 Kyle McIntyre, « 'Sons of good Western stock:' The South African War Artifacts of Private Alexander W. Stewart, Stathcona's Horse », *Canadian Military History* 6, 1, 1997, p. 89.
- 74 Agar à Mabel, 15 août 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 75 Document de la session 35a, p. 176.
- 76 Steele à Strathcona, Tweyfrear Court, 16 août 1900, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC. En évoquant cet engagement, T.E. Howell a écrit : « Les adversaires ont opposé une certaine résistance et il a fallu pilonner avec les gros canons une crête en face du village... Au crépuscule, quand est arrivé l'ordre de pénétrer dans le village, l'avance ordonnée jusque-là des cavaliers du Strathcona's Horse s'est transformée en une ruée sauvage pour voir qui arriverait le premier ». Voir Narrative, p. 9, Fonds Howell, BAC.
- 77 Agar à Mabel, 15 août 1900, Fonds Adamson, BAC. Comme l'a rappelé Steele, « un escadron sous les ordres de Lord Dundonald a été détaché en avant pour s'emparer si possible d'Ermelo, ce qui fut fait. Cette troupe a pris possession de la station de télégraphe et des autres bâtiments publics, et établi des postes dans la ville ». Voir Steele à Strathcona, Tweyfrear Court, 16 août 1900, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC. T.E. Howell mentionne que les soldats du SH ont pu occuper Ermelo « sans opposition », après avoir enduré « une marche longue et très pénible à travers une tempête de poussière aveuglante ». Voir Narrative, p. 10, Fonds Howell fonds, BAC.
- 78 Agar à Mabel, 15 août 1900, Fonds Adamson, BAC. Pour obtenir des commentaires au sujet de Carolina, voir la lettre de Steele à Strathcona, Tweyfrear Court, 16 août 1900, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC.
- 79 Manuscrit Miller, p. 125-126, Fonds LdSH, *Musée Glenbow*. Le combat de la rivière Crocodile n'a pas été totalement raté, car comme Steele l'a

- indiqué après la guerre : « Avant de rentrer au campement, des éclaireurs ont fait une reconnaissance du secteur en face et obtenu de précieux renseignements ». Voir document parlementaire 35a, p. 167. Juste après, a-t-il rappelé, « Nous sommes entrés en contact avec les rebelles à la rivière Crocodile. On a amené le canon et les Boers se sont repliés en hâte. Nous avons fait halte à cet endroit pour la nuit pour permettre au reste de l'armée de nous rattraper. Durant le jour, des soldats sur les flancs ont capturé plusieurs prisonniers et on a pu obtenir des renseignements précieux concernant les mouvements ennemis, qui se sont révélés exacts ». Voir Steele à Strathcona, Badfontein, 3 septembre 1900, dossier 2, vol. 6, Fonds LdSH, BAC.
- 80 Agar à Mabel, 22 mars 1901, Fonds Adamson, BAC. On trouve un compte rendu très détaillé de l'affrontement de la vallée des crocodiles dans Narrative, 14-7, Fonds Howell, BAC.
- 81 *Ibid.*, p. 16.
- 82 À la fin d'octobre 1900, après le démantèlement de la Natal Field Force, le régiment SH en compagnie d'autres unités s'est mis à pourchasser le Général Christiaan de Wet, chef des troupes boers. Pour obtenir un compte rendu de ces actions, voir de Miller, *Painting the Map Red*, p. 340-357.
- 83 Nous n'allons donc pas essayer d'évaluer le leadership d'Agar durant cette période puisque cela ne serait que pures spéculations. Faute de preuve concrète, il serait mal avisé d'émettre des commentaires sur son rôle allégué lors de tirs accidentels qui se sont produits dans son détachement (voir document parlementaire 35a, p. 171), sur sa participation à un prétendu lynchage de prisonniers boers après leur reddition (voir de Miller, *Painting the Map Red*, p. 323-324) ou sur son rôle dans une émeute d'hommes saouls à Machadodorp (voir *ibid.*, p. 338-339).
- 84 Strathcona à Steele, 3 juillet 1901, dossier 5, vol. 4, Fonds LdSH, BAC.
- 85 Agar à Mabel, 2 août 1900, Fonds Adamson, BAC.
- 86 Steele à Strathcona, Frederichstad, 4 novembre 1900, dossier 3, vol. 6, Fonds LdSH, BAC. Voir également l'inscription dans le journal de Bowers du 20 octobre 1900, Fonds de la famille Robson, *Musée Glenbow*.
- 87 Liste des officiers, des sous-officiers et des simples soldats renvoyés en Angleterre pour cause d'invalidité, 1, dossier 8, vol. 6, Fonds LdSH, BAC. Officiellement, Adamson a été porté invalide de l'escadron A le 28 novembre 1900. Voir également la coupure de journal « Officers Coming Home », album de découpages, GD 30 — E83, Fonds John Edwards Leckie, BAC.
- 88 « Paardeberg Anniversary Dinner », p. 1, 28 février 1902, *Globe*.
- 89 Pour avoir un aperçu de ces diverses requêtes, voir Adamson à Borden, 27 mars 1902, vol. 21, II-A-3, GM 9, BAC; Adamson à Jarvis, 5 avril 1902, vol. 21, *ibid.*; Adamson à Jarvis, 5 avril 1902, vol. 22, *ibid.*; et « Parties Recommended and Those Recommending », 1er avril 1902, vol. 23, *ibid.*
- 90 Au début de 1902, à la demande du gouvernement britannique, le ministère de la Milice et de la Défense s'est chargé de mettre sur pied des

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- régiments additionnels pour servir en Afrique du Sud. Les hommes ainsi engagés ont formé les 3e, 4e, 5e et 6e bataillons du CMR. Comme ils ne les avaient pas recrutés personnellement, les commandants de chaque unité rencontrèrent pour la première fois leurs hommes collectivement à Halifax. Chaque unité comprenait environ 509 militaires de tous les grades, et les autorités s'étaient efforcées de donner un caractère régional à chaque régiment et une identité territoriale à chaque escadron constituant. Voir Miller, *Painting the Map Red*, p. 414-423.
- 91 *Ibid.*, p. 418.
- 92 *Ibid.*, p. 417. Voir également la lettre d'Agar à Mabel, 12 juin 1902, Fonds Adamson, BAC, pour connaître ses impressions sur les points forts et les points faibles des officiers du 6 CMR.
- 93 Manuscrit Miller, p. 200, Fonds LdSH, *Musée Glenbow*.
- 94 Agar à Mabel, 12 juin 1902, Fonds Adamson, BAC.
- 95 Agar à Mabel, 11 juin 1902, *ibid.*
- 96 Agar à Mabel, 28 juin 1902, *ibid.*
- 97 Adamson, *Letters*, Agar à Mabel, 24 novembre 1917, p. 317. Durant la traversée jusqu'en Afrique du Sud, Agar a appris notamment que son sergent-major était le fils d'un seigneur terrien irlandais, un certain Colonel Buchanan. Voir la lettre d'Agar à Mabel, 27 mai 1900, Fonds Adamson, BAC. En outre, pendant la Première Guerre mondiale, il a écrit « je commence à mieux connaître les membres de la compagnie en m'assoiant avec eux et en bavardant pendant la journée ». Voir Adamson, *Letters*, Agar à Mabel, 24 mars 1915, p. 49.
- 98 Voir *ibid.*, 21 février 1916, p. 149.
- 99 Voir notamment *ibid.*, 11 mai 1917, p. 280; dans cette lettre, Agar disait refuser que son bataillon devienne « une école d'entraînement à l'intention des officiers d'état-major ». À ce chapitre, il a empêché Talbot Mercer Papineau d'utiliser le régiment PPCLI à ses propres fins, c'est-à-dire accroître ses chances de succès sur la scène publique de l'après-guerre en ajoutant à ses titres de créance un service en temps de guerre. Pour lui permettre d'intégrer le bataillon, Adamson a exigé qu'il s'engage à rester pendant toute la campagne, et non pour une brève période seulement, après quoi il irait dénicher un poste moins dangereux ailleurs, mais Papineau a fini par être tué à Passchendaele.
- 100 Voir *ibid.*, 9 janvier 1917, p. 252, lettre dans laquelle Agar a écrit : « J'ai une vingtaine de candidatures à des commissions à suggérer aujourd'hui, et il m'est très difficile de choisir. Les commandants de compagnie sont des piètres juges, et je suis encore pire. C'est dur de trouver les bons critères à suivre. J'ai décidé de juger les candidats d'après leur cran plutôt que leurs bonnes manières; par conséquent, il y aura probablement sur le lot quelques types bizarres, mais l'avantage, c'est que ça va nous renforcer ».

CHAPITRE 2

Portrait d'un commandant de bataillon :
Le Lieutenant-colonel George Stuart Tuxford à la
deuxième bataille d'Ypres, en avril 1915

Andrew B. Godefroy

Bien que les biographies individuelles et collectives soient capitales pour analyser l'histoire militaire, elles font malheureusement défaut au Canada. La traditionnelle modestie des soldats canadiens, qui ont rarement écrit leurs mémoires ou le récit de leurs exploits en temps de guerre, y est pour quelque chose. Par ailleurs, les universitaires et les militaires sont apparemment peu enclins à écrire des biographies militaires, méconnaissant l'importance du facteur humain au-delà de l'anecdote. Cette lacune est la plus criante dans le cas des officiers supérieurs canadiens de la Première Guerre mondiale. Sur les 126 généraux du Corps expéditionnaire canadien (CEC), seul le commandant en chef, Sir Arthur Currie, a fait l'objet de plus d'une étude universitaire. Parmi les autres, moins de six ont fait l'objet de solides études. On peut douter de l'exhaustivité des évaluations portées sur l'efficacité opérationnelle et tactique des forces canadiennes sur le front occidental, puisqu'on en sait si peu sur les hommes qui l'ont façonnée.

La situation ne s'améliore guère dans les échelons inférieurs du commandement du CEC. Le bataillon d'infanterie, une force d'environ 1 000 hommes sous les ordres d'un lieutenant-colonel, a été la principale unité déployée sur le champ de bataille en France et dans les Flandres¹. Or, près d'un siècle après le recrutement de 260 bataillons de ce type au Canada, en prévision d'un combat sur le front occidental, les renseignements sur les commandants des 48 bataillons qui ont combattu² sont toujours rares³. De toute évidence, nos connaissances du leadership et du commandement de l'armée canadienne pendant la Première Guerre mondiale, notamment de la mise à l'épreuve et de la démonstration des compétences des commandants sur le champ de bataille, sont très insuffisantes. Faute de connaissances de l'institution

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

qu'est le corps d'officiers du CEC ou de la façon de commander sur le terrain, nous tenons souvent pour des faits historiques un très grand nombre d'hypothèses posées pendant plusieurs décennies. Or nous ne pourrions déterminer s'il s'agit de mythes ou non tant que nous ne nous intéresserons pas davantage aux études bibliographiques.

GEORGE STUART TUXFORD

Le présent article se propose de jeter un peu de lumière sur l'un de ces nombreux inconnus, le Lieutenant-colonel (puis Brigadier-général) George Stuart Tuxford, CB, CMG, DSO. Nommé commandant du 5e bataillon (Western Cavalry) en 1914, il est ensuite devenu l'officier général commandant la 3e Brigade d'infanterie canadienne de la 1re Division du Canada. Tuxford était un officier de milice chevronné qui pratiquait le leadership par l'exemple. Sa carrière distinguée sur le champ de bataille est révélatrice de celle d'un groupe d'officiers supérieurs dont l'intelligence, le savoir-faire, le courage et les compétences tactiques et opérationnelles ont mené le Corps canadien à la victoire sur le front



Le Brigadier-général G.S. Tuxford, CB, CMG, DSO avec barrette, et Légion d'honneur.

occidental⁴. Comme plusieurs de ses collègues, à titre de commandant de bataillon, le Lieutenant-colonel Tuxford a été mis à rude épreuve dès les premiers jours. Il a tiré des leçons amères des âpres combats de la deuxième bataille d'Ypres et de ceux de Festubert et de Givenchy au printemps et à l'été 1915.

La carrière militaire de George Stuart Tuxford offre aux étudiants en histoire militaire canadienne l'une des meilleures études de cas du leadership canadien pendant la Première Guerre mondiale. Lorsque Tuxford a pris son service dans le CEC, il était l'un des 12 commandants de bataillon mobilisés au front, il a survécu au carnage de la seconde bataille d'Ypres en avril 1915 et il a été nommé au poste de commandant de la 3e Brigade d'infanterie canadienne en mars 1916. Il conservera ce poste pendant plus de trois ans, devenant ainsi le commandant de brigade ayant les plus longs états de service de tout le Corps canadien⁵. Le présent article ne prétend pas faire une analyse exhaustive de sa carrière de combattant; il porte sur la première expérience de leadership et de commandement de Tuxford sur le champ de bataille en 1915, laquelle a certainement joué par la suite un rôle déterminant dans son comportement en qualité de commandant de niveau opérationnel sur le front occidental.

Né au pays de Galles en février 1870, George Tuxford était de taille moyenne (1 m 75), et il avait les cheveux bruns, le teint clair et des yeux bleus saisissants⁶. George Tuxford a immigré au Canada avec sa jeune épouse durant les années 1890, et ils sont devenus agriculteurs dans les Prairies canadiennes. Le couple s'est établi dans une ferme mixte prospère près de Moose Jaw, en Saskatchewan, et possédait un important troupeau de bétail. À l'été 1898, au plus fort de la ruée vers l'or du Klondike, Tuxford a franchi les Rocheuses avec l'un de ses troupeaux pour apporter « de la viande sur pied à cette ville en plein essor » qu'était Dawson City, au Yukon⁷. C'était à l'époque la plus longue transhumance de l'histoire canadienne.

George Tuxford a commencé son service militaire avant le début des hostilités. De juillet 1905 à avril 1910, il a été officier du 16e bataillon des Mounted Rifles (un terme impropre, car le régiment devait être une unité de cavalerie), le premier régiment de milice de la Saskatchewan. Lorsque le quartier général de la milice a autorisé la création d'un escadron indépendant à Moose Jaw à l'été 1910, le ministre de la Milice et de la Défense de l'époque, Sam Hughes, a personnellement nommé le Major Tuxford au poste de commandant. La nouvelle unité, d'abord appelée escadron « D » du 16e bataillon des Mounted Rifles, n'a pas tardé à

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

atteindre la taille d'un régiment, et a été rebaptisée le 27th Light Horse. Le Major Tuxford écrit dans ses mémoires : « Je reçus l'autorisation de constituer un nouveau régiment de troupes à cheval se composant au départ de trois escadrons qui devaient être cantonnés à Moose Jaw, Swift Current et Maple Creek »⁸. D'autres troupes de Tuxford étaient basées à Moose Jaw, Keeler, Pense et Morse. Il a été promu lieutenant-colonel au commandement de cette unité dont les effectifs augmentaient rapidement.

En 1914, à 44 ans, le Lieutenant-colonel Tuxford avait cessé d'élever du bétail, mais il demeurait actif dans la milice et a naturellement offert ses services au CEC dès le début de la guerre, en août. Son offre a été poliment rejetée. Le Colonel Sam Steele, chargé de former l'aile de cavalerie du premier contingent canadien, a informé Tuxford qu'il avait choisi un autre régiment. Cela n'a pas empêché Tuxford de se mettre au service du Canada. Il note plus tard : « J'ai donc convaincu le Colonel Steele de télégraphier à Ottawa pour demander la permission de convertir les unités de cavalerie qui le souhaitaient en troupes régulières et de les envoyer de l'Ouest à Valcartier [...]. J'ai obtenu l'autorisation de former deux bataillons »⁹.

Après avoir reçu de la part du ministre Hughes, le ministre de la Milice et de la Défense, cet appel aux armes inhabituel, Tuxford a basé son unité improvisée au camp Valcartier, au Québec, où elle a fusionné avec d'autres petites unités indépendantes de milice pour constituer le 5e bataillon (Western Cavalry), 2e Brigade d'infanterie canadienne de la 1re Division du Canada. Le Lieutenant-colonel Tuxford, qui jouissait de la protection du ministre, a été nommé premier commandant du 5e bataillon. Il s'est d'abord rendu en Angleterre avec son unité, puis sur le champ de bataille des Flandres et en France.

Le matin du 22 avril 1915, le 5e Bataillon d'infanterie canadienne se trouvait en première ligne du front canadien, à l'est de la ville d'Ypres. Le bataillon du Lieutenant-colonel Tuxford se composait alors d'une trentaine d'officiers et de 996 hommes¹⁰. Les jours suivants, son



Photographié par Horrace Brown, BAC, PA-107276.

Des soldats canadiens profitant d'un répit dans des tranchées en France.

Portrait d'un commandant de bataillon

unité s'est désespérément battue pour défendre la ville contre les assauts répétés des Allemands, les bombardements d'artillerie et la dernière-née des armes de guerre, le gaz. Au 10 mai, 11 officiers et 278 hommes de son bataillon avaient été tués ou blessés. Bien que ces pertes soient assez légères comparativement à celles qu'ont essuyées d'autres bataillons d'infanterie canadiens lors de la seconde bataille d'Ypres, le 5e bataillon de Tuxford sera l'unité la plus rudement touchée lors des durs combats de la bataille de Festubert et au K.5 (centre de résistance allemand), à la fin mai. Au début juillet, malgré les renforts qu'il avait reçus, le 5e Bataillon d'infanterie canadienne ne comptait plus que 698 hommes, soit 300 de moins que son effectif réglementaire.

COMPTE RENDU APRÈS ACTION DE TUXFORD, BATAILLE D'YPRES EN AVRIL 1915¹¹

Moins d'un an après la seconde bataille d'Ypres, Tuxford, devenu brigadier général et commandant de la 3e Brigade d'infanterie canadienne, a rédigé un « compte rendu après action », qui comporte des observations personnelles parfois très franches sur cette bataille et une critique de son comportement. C'est un document de référence inestimable indiquant où il se trouvait et ce dont il a été témoin à divers moments. Qui plus est, Tuxford relate en détail ce qu'il savait et à quel moment il était mis au courant, et rapporte les décisions qu'il a prises en fonction de ces données et du renseignement. À posteriori, ce compte rendu des mesures que son unité et lui ont prises lors de la seconde bataille d'Ypres constitue un document capital pour évaluer le leadership et le commandement canadien pendant cette bataille. Or de telles évaluations font généralement défaut dans les ouvrages contemporains consacrés au CEC sur le front occidental¹².

Par souci de précision et à titre documentaire, le compte rendu après action du Lieutenant-colonel Tuxford est reproduit intégralement ci-dessous. Les lecteurs désireux d'obtenir une vue d'ensemble et de plus amples détails sur la bataille d'Ypres peuvent consulter l'une des deux histoires officielles canadiennes de la Première Guerre mondiale, la première publiée en 1938 par le Colonel A. F. Duguid et la seconde, en 1962 par le Colonel G. W. L. Nicholson. Le compte rendu de Tuxford date du 10 mars 1916 :



BAC, PA-863.

L'indomptable soldat d'infanterie canadien.

Le 5^e bataillon quitta Steenhorde le matin du 14 avril, fit la première moitié du chemin en omnibus, resta à l'abri avec le Welsh Regiment jusqu'à 17 h, puis traversa Ypres pour se rendre aux tranchées situées au sommet du saillant. Les 7^e, 8^e et 10^e bataillons allèrent aux tranchées de première ligne et le 5^e resta en réserve de brigade.

Les tranchées de première ligne, où ils remplacent les Français, étaient en très mauvais état. C'étaient tout simplement des barricades isolées, qui n'étaient pas reliées les unes aux autres et n'offraient aucune protection contre les tirs ennemis.

Les jours suivants, nous fîmes tout pour améliorer ces tranchées. La nuit du 19, le 5^e bataillon releva le 10^e dans les tranchées de première ligne. Le 8^e bataillon se déplaça vers la gauche; le 7^e était en réserve de brigade et le 10^e, en réserve de division. Le 5^e tenait l'extrême droite de la division canadienne et avait à sa droite les Royal Fusiliers.

Portrait d'un commandant de bataillon

Au cours des deux ou trois jours suivants, les Allemands menèrent plusieurs assauts sur la ligne, qui furent tous repoussés: Le 22, en revanche, ils lancèrent du gaz sur les Algériens et les Turcos, puis ils firent une percée à la gauche de la division canadienne et avancèrent vers Saint-Julien. Pendant tout ce temps, nos transports devaient essuyer le feu pour nous apporter nos rations. Ils furent les premiers à aviser les premières tranchées du repli des Algériens et des Turcos.

Après le 22, l'acheminement des rations devint impossible. Le 23, les Allemands lancèrent du gaz et firent apparemment une percée dans la 3e brigade. Le 24, le Major Hilliam, mon adjudant, me fit sortir vers 4 h pour voir un immense mur de fumée jaune verdâtre qui s'élevait le long de la colline. Nous ne savions pas ce que c'était, mais pensions que cette fumée avait sûrement à voir avec les attaques au gaz dont nous avons entendu parler la veille. Nous comprîmes rapidement. Je téléphonai aussitôt au Colonel Lipsett, qui était à notre gauche, pour me renseigner. Il répondit lui-même, suffoquant et haletant à un point tel que je crus qu'il ne survivrait pas.

Le gaz s'abattit sur le front du 8e bataillon, sur une partie du front du 5e et sur les deux quartiers généraux, puis les Allemands attaquèrent massivement, surtout sur le front du 8e bataillon.

Le 23, la compagnie qui était en réserve au carrefour bombardé avait été intégrée à la brigade à des fins tactiques.

Le matin du 24, le Colonel Lipsett m'adressa un SOS. Apprenant que la situation était grave, je lui envoyai trois pelotons de ma compagnie de réserve et en gardai un pour tenir la colline. Le même jour, je reçus un deuxième SOS et envoyai le dernier peloton, ce qui ne me laissait que deux compagnies pour tenir un front étalé sur 1 100 verges de tranchées. Au cours de la journée, de 100 à 200 Allemands armés de mitrailleuses firent une percée sur la gauche du 8e bataillon et prirent position dans des chaumières, à environ 400

verges, à mi-chemin entre les quartiers généraux des 5e et 8e bataillons, puis ils se retranchèrent.

Au cours de la nuit du 24, le Colonel Lipsett et moi fîmes l'aller-retour au quartier général du Royal Fusiliers, à notre droite, lui demandant de convaincre son quartier général de brigade d'envoyer assez de troupes, si possible, pour relever les 5e et 8e bataillons, qui étaient épuisés après avoir combattu [pendant trois jours] sans rations ni eau et avoir été exposés aux gaz.

Le Major Johnson, commandant des Fusiliers, était d'accord, mais il était impossible de fournir les troupes. Nous réussîmes toutefois à rassembler des équipes composées des Cheshires, du 8e Durham Light Infantry, des Northumberland Fusiliers et d'une ou deux autres unités, soit environ 1 000 hommes, que nous envoyâmes tant bien que mal vers la gauche, dans les ténèbres, relevant ainsi deux ou trois compagnies du 8e bataillon.

La dernière fois que je retournai au quartier général de Lipsett, j'appris que deux divisions britanniques attendaient qu'on vienne les chercher sur la route de Zonnebeck. Il était minuit, la nuit était noire à l'exception de l'éclat des fusées, et personne ne connaissait le chemin. Notre position était extrêmement critique. Il y avait partout des morts et des blessés. Comme j'ai acquis dans les Prairies un bon sens de l'orientation, je descendis tout seul jusqu'à un quart de mille de Zonnebeck, mais il n'y avait pas une seule âme. À mon retour, je débattis avec Lipsett de la possibilité de tenir 24 heures de plus dans l'espoir de recevoir des renforts. Nous conclûmes que, si nous devons nous replier, ce serait de nuit, car c'était impossible en plein jour.

Après que nous eûmes fait tout ce que nous pouvions, je convainquis Lipsett de me donner quelques hommes pour tenir ma ligne. Il m'en proposa 150, j'en acceptai 50. Nous allâmes chercher ces hommes sous la haie où ils se reposaient et, à la pluie battante, nous les postâmes dans les premières tranchées, à droite de ma ligne. Le jeune officier qui les commandait fut abattu avant la nuit.

Portrait d'un commandant de bataillon

En cours de route, je rencontrai le Major Dyer, mon commandant adjoint, qui m'annonça que les Britanniques attaqueraient massivement à l'aube, à notre gauche. Comme nous avions décidé de tenir, cette nouvelle nous réjouit fort. Toutefois, cette attaque n'aurait pas lieu.

Juste avant l'aube, le commandant de la brigade, le Brigadier-général Currie, arriva. Pleins d'espoir, nous préparâmes un bon déjeuner. Le Général Currie n'arrivait pas à croire que les Allemands étaient juste derrière nous, mais une démonstration de leurs mitrailleuses ne tarda pas à le convaincre. Vers 13 h, ne pouvant plus endurer le feu d'artillerie nourri et incessant depuis des jours, un certain nombre de membres du Durham Light fraîchement arrivés jetèrent leurs fusils et passèrent au pas de course devant mon quartier général. On leur ordonna d'occuper les tranchées du haut de la crête, et le Capitaine Ash, mon officier de signalisation, reçut l'ordre d'abattre le premier homme qui tenterait de fuir de nouveau.

Vers 14 h, le Général Currie rédigea l'ordre, émanant du sommet de la hiérarchie, de nous replier et de nous retrancher à mi-chemin du carrefour bombardé, situé à un demi-mille à l'arrière, sur la contre-pente. Je lui demandai : « Quand? » Il me répondit : « Tout de suite ». Je fis remarquer que c'était impossible de jour, mais je dus obtempérer. Le Major Hilliam, mon adjudant, rédigea les ordres à l'intention des deux compagnies qui tenaient le front, et je les signai.

Nos lignes téléphoniques, sans cesse abattues et réparées, ayant été mises hors de service par un obus, il fallut transmettre les ordres par messenger. Hilliam les prit et s'apprêtait à partir lorsque Dyer les lui arracha des mains, déclarant que son ancienneté lui conférait le droit de les porter.

Pour trancher la question, je donnai à Dyer les ordres à l'intention de la compagnie de droite et les autres à Hilliam. Ils partirent aussitôt, franchirent la zone de l'artillerie, où le feu était extrêmement nourri, mais ils furent tous deux touchés un peu plus loin,

Hilliam au poumon et Dyer à un centimètre du coeur. Dyer réussit néanmoins à se traîner jusqu'à dix verges des tranchées, où les hommes le tirèrent, et le message fut transmis.

Je convainquis alors le Général Currie, qui s'était entretenu avec le Colonel Lipsett, de se retirer, ce qu'il fit sous le feu des mitrailleuses allemandes installées dans les chaumières derrière nous. Le Colonel Lipsett et moi avons convenu que, si nous devons nous replier, nous le ferions successivement à partir de la gauche. Toutefois, les hommes qui restaient dans les premières tranchées sortirent presque tous ensemble, laissant mes compagnies A et B tenir la ligne. Je dépêchai alors mon état-major avec l'ordre de s'arrêter à un endroit précis sur la route de Zonnebeck et d'éviter le feu des mitrailleuses ennemies. Mes hommes partirent un à la fois, essuyant le feu d'artillerie nourri qui balayait les contre-pentes de la crête de Gravenstafel.

Je restai seul pendant une vingtaine de minutes, les bâtiments s'effondrant autour de moi comme des châteaux de cartes. Je vis environ 300 hommes des 7e, 8e et 10e bataillons qui descendaient la pente de la rivière et qui, au lieu de s'arrêter à mi-chemin du carrefour pour se retrancher, continuaient plutôt vers celui-ci. Mes deux compagnies qui n'avaient pas encore commencé à se replier, la compagnie A commandée par le Major Tenaille et la compagnie B commandée par le Major Edgar, ne pouvaient donc compter sur aucune aide.

Je descendis en courant au carrefour et trouvai de fait 40 hommes qui, maintenant plus à l'abri de l'autre côté de la route, se dirigeaient vers Ypres. Je leur fis retraverser la route et leur dis que nous allions tous remonter la colline pour aider les deux compagnies du 5e bataillon à se replier.

Ces deux compagnies furent vraiment les dernières de la division canadienne à quitter leurs tranchées. Je rencontrai le Lieutenant McLeod du 8e bataillon, qui me prêta main-forte. Le rechargement des mitrailleuses allemandes qui déclenchaient un tir d'enfilade nourri depuis les chaumières à 400 verges semblait prendre

une minute. Les hommes se couchaient donc pendant qu'elles tiraient et reprenaient leur route dès qu'elles s'arrêtaient.

À mi-chemin du sommet de la colline, les tirs cessèrent. Jetant un regard aux alentours, je vis que la chaumière dans laquelle se trouvait la mitrailleuse avait explosé. C'était l'un de ces heureux concours de circonstances qui surviennent parfois pendant la guerre. Le sergent-major du régiment que j'avais dépêché avec le personnel du quartier général était un artilleur expérimenté. Il s'était dirigé vers deux batteries britanniques qui se trouvaient derrière nous, à droite. Comme il ne voyait pas les chaumières, il avait dirigé leurs tirs en se servant d'une carte.

Un obus allemand frappa l'un des canons de cette batterie, tuant les hommes. Le commandant qui gisait blessé sur le sol, son téléphone hors de portée, cria des ordres à l'autre canon avec le résultat que l'on sait.

À mi-chemin, je rencontrai le Colonel Lipsett et le Major Moore, mon commandant adjoint, et nous nous dirigeâmes vers le sommet de la colline sous un feu d'artillerie des plus nourris. Toutefois, je m'en souviens clairement, au cours des 100 dernières verges, alors que le bruit était si fort qu'il fallait crier pour se faire entendre et que le feu de l'artillerie était ininterrompu, je vis sur ma droite mon cuisinier, le Soldat Purvis, qui marchait prestement, la visière de sa casquette rabattue sur un oeil, et m'adressait un grand sourire. Mon interprète, qui ne me quittait pas, s'en tira avec une balle au centre de son chapeau.

Je vis le Colonel Lipsett couché sur le sol et lui criai de se rapprocher de la crête, sachant qu'il se trouvait juste à la portée des Allemands.

Je tiens maintenant à souligner le courage remarquable de ces hommes des 5e, 7e, 8e et 10e bataillons. Ils s'étaient repliés à un endroit où ils étaient assez à l'abri, mais, lorsqu'ils en reçurent l'ordre, ils gravirent immédiatement la pente d'un demi-mille sous les tirs incessants des mitrailleuses, un feu très nourri d'artillerie, de shrapnel et d'explosifs

brisants. Dès que je les eus envoyés dans les tranchées du haut de la colline et que j'eus dit personnellement aux sous-officiers que nous tiendrions la crête jusqu'à ce que nos deux compagnies se soient repliées et nous aient rejoints et que nous nous replierions alors tous ensemble, ces hommes enclenchèrent immédiatement leurs baïonnettes en disant joyeusement : « Dites-nous ce qu'il faut faire, mon commandant, et nous le ferons ».

Je me mis ensuite à la recherche du Colonel Lipsett et repassai trois fois à l'endroit où je l'avais vu la dernière fois sous les tirs d'artillerie, convaincu qu'il avait été blessé. Je ne trouvai aucune trace de lui. Son ordonnance qui le suivait avait été blessé là où je les avais vus couchés tous les deux, et le Colonel Lipsett l'avait aidé à se rendre au poste de secours situé à l'arrière.

Les compagnies A et B commencèrent à arriver, A à droite et B à gauche, conformément aux ordres. Je tiens à dire ici qu'au cours de cette retraite je n'ai pas vu un seul homme presser le pas, alors que les Allemands battaient du tambour derrière eux et leur criaient : « Vous êtes perdus maintenant, les Canadiens ». Je courus du côté droit et commandai à la compagnie de Tenaille de former une ligne prolongeant notre droite, un homme par verge. La compagnie B fit de même à gauche. Je postai le Sergent Bowie et six hommes sur le flanc gauche pour surveiller un remblai derrière lequel je soupçonnais les Allemands de se cacher. Ce remblai était à quelque 80 verges. Soudain, 150 Allemands en surgirent. Ne pouvant voir si c'étaient des Allemands, des Britanniques ou des Français, Bowie leur fit sur-le-champ une sommation. Ils répondirent aussitôt : « Ne tirez pas, nous sont français ». Bowie cria : « Feu! », en abattit 14 lui-même et ralentit l'assaut.

Les Allemands avançaient maintenant en criant. M'attendant à une charge, je donnai un ordre de tir rapide, qui repoussa complètement l'assaut. Il allait bientôt faire nuit, et j'estimais que nous maîtrisions la situation. Toutefois, rester là aurait été de la folie, un simple débordement suffisant à nous isoler.

Portrait d'un commandant de bataillon

Je tiens à préciser ici que les Royal Fusiliers qui se trouvaient à notre droite ont grandement contribué au bon déroulement du repli des compagnies A et B poursuivies par les hordes allemandes; ils continuèrent à défendre leurs tranchées, affirmant qu'ils n'avaient pas reçu l'ordre de se replier et refusant de le faire.

Je convins alors avec le Major Munroe du 8e bataillon de nous replier par détachements jusque vers 2 h, couverts par les hommes qui restaient sur la crête. Le repli commencé, je descendis voir le Général Currie pour lui expliquer la situation. Ne le trouvant pas, je continuai jusqu'à ce que je rencontre deux batteries britanniques à notre arrière gauche. Je les mis au courant de la situation, dont ils ignoraient tout. Poursuivant ma route, je trouvai le quartier général de la brigade à laquelle appartenait le Royal Fusiliers et mis l'état-major au courant.

Ils ne savaient pas ce qui se passait. Accompagné de mon sergent-major, je parvins enfin au quartier général de notre brigade, à Saint-Jean. Environ 400 hommes, ce qui restait de la brigade, arrivèrent avant l'aube, exténués, intoxiqués par les gaz, affamés et assoiffés.

À 7 h, quatre heures plus tard, la brigade prit la direction de Fontuin pour rétablir la ligne. Nous restâmes pour soutenir la ligne britannique ce jour-là et la nuit qui suivit, puis le lendemain encore, sous un feu d'obus très nourri et essayant beaucoup de pertes. La nuit du 27, nous nous repliâmes par Potijze et Ypres jusqu'à environ deux milles à l'arrière du canal, où nous nous installâmes dans des huttes. Le lendemain matin, le réveil fut sonné par le shrapnel qui perçait le toit des huttes.

Je fis immédiatement sortir les hommes dans les champs, où nous demeurâmes couchés jusqu'à la nuit du 29. Cette nuit-là, la brigade avança de nouveau jusqu'au canal, les 5e et 10e bataillons occupant des secteurs du canal, les 7e et 8e tenus en réserve. Je devais garder quelque 500 verges du canal rejoignant Ypres par le nord et j'étais chargé de faire sauter deux ponts, les numéros 1 et 2.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Il n'y avait pratiquement aucune protection à l'arrière du canal, et nous restâmes couchés pendant six jours et six nuits sous un bombardement d'artillerie absolument incessant, essayant de lourdes pertes chaque jour. Nous fûmes relevés dans la nuit du 5 par les Essex.

Nous parcourûmes alors 17 milles pour aller nous loger à Outersteen, de l'autre côté de Bailleul, où nous arrivâmes vers 11 h, le 6, dans un état d'épuisement total. Là, nous reçûmes la visite du Général Smith-Dorrien.



Les vestiges de la tour de la halle aux draps et des environs, Ypres.

CONCLUSION

Le Lieutenant-colonel Tuxford est l'un des 12 commandants d'infanterie ayant participé à la seconde bataille d'Ypres, mais des dizaines d'autres officiers ont commandé des forces pendant cette bataille. Le compte rendu de Tuxford n'est qu'un témoignage parmi tous ceux qui pourraient étayer cette analyse. Or aucune étude exhaustive n'a encore été entreprise par les chercheurs en histoire militaire canadienne¹³. Nous espérons que ce chapitre, et d'autres articles dans la même veine, encourageront une étude plus approfondie des biographies des commandants tactiques canadiens.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Les bataillons du CEC avaient un effectif d'environ 1 000 hommes recrutés au pays, mais les unités combattant sur le front occidental n'étaient jamais pleinement constituées à cause des pertes constantes au combat et hors combat.
- 2 La plupart des bataillons du CEC furent démembrés en Angleterre pour fournir des renforts aux unités déjà affectées aux divisions canadiennes au combat en France et dans les Flandres. Quarante-huit bataillons d'infanterie et de fusiliers montés formaient l'essentiel de la puissance de combat du Corps canadien.
- 3 Les travaux les plus remarquables publiés récemment sont ceux de Patrick Brennan « Des bons hommes pour une dure tâche : les commandants des bataillons d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien », *Le Journal de l'Armée du Canada*, vol. 9, no 1 (printemps 2006), p. 9-28.
- 4 L'étude du leadership et du commandement dans le Corps expéditionnaire canadien est un domaine en grande partie inexploré, la plupart des études remontant à plusieurs décennies. Les études les plus détaillées portant sur le rôle du corps d'officiers du CEC demeurent celle de K. C. Eyre, « Staff and Command in the Canadian Corps: The Canadian Militia 1896-1914 as a Source of Senior Officers », thèse de maîtrise non publiée, Duke University, 1967, et celle d'A. M. J. Hyatt, « Canadian Generals of the First World War and the Popular View of Military Leadership », *Social History — Histoire sociale*, vol. 24, no 12, (novembre 1979), p. 418-430.
- 5 Le commandant de brigade ayant eu les deuxièmes plus longs états de service est le Brigadier-général Victor W. Odlum, CB, CMG, DSO, qui a dirigé la 11e Brigade d'infanterie canadienne (4e Division canadienne) de juillet 1916 à juin 1919. Il a commandé le 7e bataillon (Colombie-Britannique) au cours de la deuxième moitié de la seconde bataille d'Ypres, après la mort du premier commandant, et assuré le commandement du bataillon jusqu'à sa promotion au commandement de la 11e brigade, en juillet 1916.
- 6 Bibliothèque et Archives Canada [BAC], Fonds d'archives [RG] 24, « CEF Personnel Record for Brigadier General George Stuart Tuxford, 5th Battalion and 3rd Brigade, 1st Canadian Division ». Ci-après désigné sous l'appellation Tuxford - CEF Personnel File.
- 7 Daniel G. Dancocks, *Welcome to Flanders Fields: The First Canadian Battle of the Great War — Ypres*, 1915, Toronto, McClelland and Stewart, 1988, p. 23.
- 8 Citation provenant du site Internet « History of the Saskatchewan Dragoons », à l'adresse <http://www.saskd.ca/27Light.htm>.
- 9 *Ibid.* Le premier bataillon formé par Tuxford se composait d'hommes des 12e, 16e, 27e, 29e, 30e, 31e et 35e bataillons du Light Horse et du

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- Corps of Guides. Il pensait pouvoir ensuite former un deuxième bataillon constitué uniquement de troupes de cavalerie, mais le cours des événements a changé et l'occasion ne s'en est jamais présentée.
- 10 Colonel A.F. Duguid, *Histoire officielle de l'armée canadienne dans la Grande guerre 1914-1919*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1947, Annexe 226. Force du bataillon le 10 février 1915.
 - 11 BAC, RG 24, vol. 1825, dossier GAQ 5-61, « Narrative of Brigadier General Tuxford, CMG », rédigé le 10 mars 1916.
 - 12 Les critiques pourraient avancer que Tuxford a pu vouloir se présenter sous son meilleur jour pour la postérité; cependant, comme le montre son compte rendu, il n'avait pas peur de se critiquer ni de critiquer son organisation pendant les combats. Ainsi, il admet que des erreurs ont été commises et que l'ennemi a pu pénétrer derrière sa position, avoué que des dirigeants moins sûrs d'eux auraient pu juger embarrassant.
 - 13 Tuxford est également l'un des rares commandants supérieurs canadiens à avoir rédigé un mémoire après la guerre, mais il n'est toujours pas publié. L'auteur tente actuellement d'y remédier.

CHAPITRE 3

Le poids du commandement : Les journaux du Capitaine de frégate A.F.C. Layard, RN, durant la Deuxième Guerre mondiale

Michael Whitby

Imaginez l'Atlantique Nord, le samedi 22 avril 1944. Quatre frégates du Groupe de soutien du Canada EG-9 exécutent un ratissage offensif anti-sous-marin à l'ouest de l'Irlande, en compagnie du porte-avions d'escorte HMS *Biter* et du groupe britannique EG-7. Il y a onze jours que les navires sont en mer, et ils ont déjà détruit un sous-marin et en ont efficacement attaqué d'autres.

Sur le pont du Navire canadien de Sa Majesté (NCSM) *Matane*, l'officier supérieur du groupe EG-9, le Capitaine de frégate par intérim Frank Layard de la Royal Navy (RN), est nerveux et fébrile. Il ne se sent tout simplement pas à la hauteur. Le NCSM *Swansea* et le HMS *Pelican* ont détruit le sous-marin *U-448* la semaine précédente, après l'avoir habilement pourchassé durant quatre heures, ce qui l'incite à écrire dans son journal : « Il est certain que le *Swansea* tire brillamment son épingle du jeu. Tout le monde à bord en crève de jalousie, sauf moi. Tout ce que je ressens, c'est de la peur et du désarroi, car je ne sais pas si j'arriverais à faire aussi bien dans une telle situation »¹.

C'est certainement ainsi qu'il voyait les choses le 22 avril. Il écrit dans son journal :

Assez mauvais temps avec un vent du sud-ouest de force 6. Nous avons obtenu un relèvement radiogoniométrique HF à 5,15, et comme nous n'étions pas certains de la distance, j'ai [alors] mis le cap sur le relèvement avec le groupe, et nous avons navigué jusqu'à 11,00, mais nous n'avons ni vu ni entendu quoi que ce soit. J'ai planifié mes déplacements pour la nuit, de façon à nous retrouver

du côté est vers 6 h, pour ensuite faire route vers Lough Foyle, mais on a reçu l'ordre par message de poursuivre les opérations durant la nuit dans une autre zone réduite avec l'appui d'un avion Wellington équipé d'un projecteur Leigh, ce qui a complètement bouleversé mes plans. Nous venions d'arriver à peu près au centre de la zone, déployés côte à côte, quand à 2 h, le sonar a repéré quelque chose à babord. L'écho grésillait sur le sonar, et il est rapidement devenu évident que nous avions affaire à un U-boot. J'avancais lentement, car je ne voulais rien précipiter, mais la distance entre nous a très vite rétréci, et je me suis retrouvé à environ 300 verges, l'angle se déplaçant rapidement vers la droite. Nous avons donné le cap aussi rapidement que possible à tribord pour rester dans l'axe. Quand soudain, devant, on a vu le sillage de la chose, qui devait se trouver juste sous la surface. Je continuais de craindre de m'en approcher si près que je perdrais le contact avant que d'être prêt à attaquer, quand on a aperçu le périscope à peu près par tribord avant. J'étais affolé, et je savais que je devais neutraliser le sous-marin avant qu'il ne lance une torpille ou une GNAT [torpille acoustique]. Nous avons donc avancé à plein régime, et, oubliant que nous avions toujours un contact, nous avons tiré une salve au jugé, ce qui se révéla par la suite avoir été nettement précipité. Nous l'avons tout de même rattrapé par l'arrière. Les autres navires étaient arrivés sur les lieux dans l'intervalle. Le Swansea est passé à l'attaque, et bien que le sous-marin soit resté à notre portée, ainsi qu'à celle du Stormont pendant un certain temps, les conditions sonar, qui n'avaient jamais été bonnes, sont tout à coup devenues horribles; nous n'arrivions tout simplement plus à obtenir un quelconque écho, et le sous-marin allemand est disparu. J'ai ordonné [une] ronde d'observation et une exploration par ratissage, mais la nuit est tombée peu de temps après que l'on ait perdu la trace du sous-marin, et s'il avait réussi à s'éloigner, il pouvait fuir en surface.

Le suspense était insoutenable, et je ressentais la plus vive inquiétude. Ce que j'avais toujours craint s'était produit. Nous avons repéré un U-boot, j'avais foutu le bordel, et nous l'avions perdu. Il faut bien dire que la faible lumière du crépuscule, les mauvaises conditions sonar et l'apparition du périscope sont tous des facteurs qui ont compliqué les choses, mais j'avais l'impression d'avoir laissé tomber l'équipage et le groupe, et j'avais si honte que le suicide me semblait quasi un moindre mal².

Pareille confiance révèle le combat intérieur que son commandement inspirait au Capitaine de frégate Frank Layard. Son journal permet de connaître ses impressions intimes au sujet de la vie quotidienne, de ses escales à terre, des gens, des lieux et des choses qu'il a croisés ainsi que de la guerre maritime. C'est un document absolument fascinant, qui permet de découvrir les exigences du commandement naval en temps de guerre sous un éclairage unique.



Courtoisie de Raymond Layard.

Le Capitaine de frégate Frank Layard, RN.

C'est sa mère qui avait incité Layard à tenir un journal, et il était convaincu qu'il fallait y consigner tout ce qui en valait la peine. « Un journal est comme un confessionnal », a-t-il écrit plus tard, « dans la mesure où tous nos péchés et toutes nos erreurs y sont rapportés et exposés. Cependant, on y retrouve tant le bien que le mal que l'on a fait, et même si j'ai fait beaucoup de choses dans ma vie que je regrette et dont j'ai honte, je crois tout de même posséder certaines qualités qui compensent pour le reste. Il incombe au lecteur de se faire une opinion et de décider si l'actif et le passif s'équilibrent »³.

Layard a écrit à peu près une page par jour, à partir du moment où il est monté à bord du HMS *Osborne* comme cadet, en 1913, jusqu'à ce qu'il parte à la retraite une première fois en 1947 — il a par la suite repris du service pendant la guerre de Corée. Il a cessé de tenir son journal à

une seule reprise au cours de cette période, en 1919-1920, durant son séjour à l'Université de Cambridge, où il a été envoyé pour terminer ses études avec quelques centaines d'autres jeunes officiers qui n'avaient pu étudier au cours de la Grande Guerre, alors qu'ils étaient en service dans la marine. Rudyard Kipling, dans un poème qu'il a écrit à ce propos, prend parti pour ces jeunes hommes : « *Far have they come, much have they braved. Give them their hour of play* »⁴. (Traduction libre : Ils ont beaucoup voyagé, ont affronté tous les dangers. Laissez-les s'amuser.) Layard s'est de toute évidence amusé, puisqu'il n'a pas écrit une seule ligne dans son journal.

Dans le présent chapitre, on s'arrête à la période que Layard a passée en mer lors de la Deuxième Guerre mondiale — et on peut dire qu'il a eu une « bonne » guerre — en insistant sur son commandement de l'EG-9 au cours de la difficile campagne contre les U-boats dans les eaux côtières de la Grande-Bretagne. Quand on lit comment il a fait face à un tout nouveau genre de guerre anti-sous-marine, comment il a composé avec des gens qu'il avait grand-peine à comprendre, les Canadiens, et enfin, comment il a supporté la pression d'un chapelet en apparence interminable d'opérations, on découvre des aspects captivants de la guerre en mer au cœur même de l'action, c'est-à-dire sur le pont. La remarquable franchise de Layard nous permet de brosser un tableau complet et fidèle des aléas du commandement. On mesure le lourd fardeau que les opérations en temps de guerre font peser sur un homme, qui, selon toute vraisemblance, était un marin professionnel comme beaucoup d'autres. Il ne faut pas chercher de grandes leçons ici, au-delà du récit d'un officier qui apprend à composer avec la pression d'un commandement étalé sur plusieurs années de guerre. Pourtant, voilà néanmoins quelque chose qui, en soi, vaut la peine d'être étudié.

Tout leader doit être capable de dissimuler ses peurs les plus intimes. Le journal de Layard nous montre un officier assailli de doutes, qui manque d'assurance et d'esprit de décision. Cependant, les hommes qui ont servi sous ses ordres en dressent un tout autre portrait. Ils décrivent un professionnel dont le sang-froid et la détermination étaient évidents. Un officier en parle comme de « notre capitaine bien-aimé »⁵, et Allan Easton, un officier chevronné de la Réserve de la marine royale du Canada, qui a navigué à ses côtés alors qu'il était le commandant du NCSM *Matane*, rappelle « qu'il respectait les capacités et admirait les connaissances de Layard, mais appréciait encore plus sa réticence à en faire étalage. [...] Je n'aurais pas pu servir auprès d'un meilleur officier »⁶. Le Capitaine F.J. « Johnny » Walker,

RN, un chasseur de U-boots réputé, a évalué Layard en 1942 : « [...] un capitaine de destroyer compétent, qui a démontré un sang-froid manifeste et un jugement sûr dans le feu de l'action »⁷.

Layard était de toute évidence comme le fameux canard qui semble glisser calmement sur l'eau, alors que ses pieds palmés battent frénétiquement sous la surface. On voit qu'il existe un contraste marqué entre la vie intérieure de Layard et son comportement vu de l'extérieur, mais il faut tenir compte de ces deux dimensions pour saisir une personne dans son entièreté. Quoi qu'il en soit, quand il est question de la pression du commandement, ce sont les sentiments profonds d'une personne qui sont les plus révélateurs, et c'est ce sur quoi on entend mettre l'accent dans le présent chapitre.

Décrivons d'abord la situation de Frank Layard avant la guerre⁸. Il a joint les rangs de la marine en 1913, parce que c'est la carrière que ses parents avaient choisie pour lui. Cela dit, il en était heureux et n'a jamais eu de regrets. Pendant la majeure partie de la Première Guerre mondiale, il a servi à bord du croiseur cuirassé HMS *Indomitable* et a été témoin de la bataille du Jutland à partir de sa hune de misaine. Plus tard au cours de la guerre, on l'a affecté à des destroyers, dont il est devenu un fervent adepte, prisant la liberté et la responsabilité du service à bord de ces bâtiments. Au cours des années 1920, outre son séjour à bord d'un gros navire, il été premier lieutenant de destroyers dans les flottes de l'Atlantique, de la Méditerranée et de l'Extrême-Orient. On semble l'avoir tenu en haute estime, puisqu'il a été nommé capitaine par intérim lorsque son commandant a fait une pleurésie à Hong Kong. C'est lui qui a ramené le navire en Angleterre, et ce, même s'il y avait des commandants de relève à la station.

Entre septembre 1930 et décembre 1933, Layard, qui avait été promu capitaine de corvette, a pris le commandement de trois destroyers au sein des flottes de la Méditerranée et de l'Atlantique. Il semble avoir été un commandant moyen : un navigateur passablement habile mais sans panache, un leader réfléchi mais sans enthousiasme. Il était sans nul doute équilibré et compétent, mais il ne possédait pas cette assurance pugnace qu'affichaient les meilleurs officiers de destroyer de l'époque. Les listes de candidats à une promotion étaient courtes, et quand la dernière fois, en décembre 1933, Layard n'est pas promu au grade de capitaine de frégate, il en est anéanti. Il se percevait, purement et simplement, comme un raté.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Après avoir soupesé longuement la chose, il décida de rester dans la marine, mais il fut consterné de voir à quel point on le dirigea rapidement vers une voie de garage. Plutôt que d'être affecté à un autre destroyer ou à un poste d'état-major à Gibraltar, comme il l'avait demandé, on l'a nommé officier du conditionnement physique dans la flotte de réserve. On lui confia ensuite le commandement d'un dragueur de mines, ce qui était vu comme le fond du baril dans l'élite de la marine⁹. En 1936, il est affecté au département d'expérimentation à l'île de Whale. Il y tire remarquablement bien son épingle du jeu, car il y démontre une véritable compréhension des aspects techniques et s'y transforme en quasi-spécialiste de l'artillerie, ce qui ne manque pas d'ironie, car il s'était déjà plaint que les listes de promotion étaient des « récompenses d'artilleur ». Après le déclenchement de la guerre, Layard demandait constamment à être envoyé en mer, mais on le refusait sans cesse, prétextant que son travail sur le HMS *Excellent* était trop important. Enfin, en juillet 1941, son souhait est exaucé, et on le nomme commandant du vieux destroyer à quatre cheminées HMS *Chelsea*. Hormis un hiatus de huit mois en 1943, il a été en mer durant toute la guerre en Europe.

Bien que dans le présent chapitre, on s'attarde aux dernières années de la guerre, des incidents survenus en 1941 et 1942 permettent d'éclairer le contexte du combat naval, tel que l'a vécu Layard. Le premier incident



Courtoisie de Raymond Layard.

Le NCSM Matane dans l'Atlantique Nord escortant un convoi. À la fin de la guerre, de telles frégates étaient d'efficaces chasseurs d'U-boot.

concerne sa préparation en vue de la tâche qui l'attendait. Le HMS *Chelsea* faisait partie des forces d'escorte locales de la zone occidentale d'approche, dont le port d'attache était Liverpool et qui avait pour tâche d'escorter les convois de l'Atlantique Nord et de Gibraltar pendant les premiers ou les derniers moments de leur périple. Dans la semaine qui a suivi son arrivée sur le *Chelsea*, il a rencontré son premier convoi — « cela m'a rappelé la Grande Flotte qui naviguait lors de la dernière guerre »¹⁰, écrit-il — et dès sa seconde sortie, il a été horrifié d'apprendre qu'il serait l'officier supérieur d'escorte (OSE), lequel est chargé de coordonner la défense du convoi. Il avait passé les cinq dernières années à terre, et il n'était pour ainsi dire pas prêt à occuper le poste d'officier supérieur, et à dire vrai, à escorter des convois. Il n'avait pas reçu de formation structurée, et il n'a même pas eu l'occasion de faire une croisière de « rodage » avec son nouveau navire. Tout ce qu'il a pu faire, c'est lire en diagonale les manuels de tactique et les directives sur les convois et consulter des commandants d'escorte aguerris dans son vaste réseau d'amis. Il eut toutefois de la difficulté à absorber cette information, car il devait en même temps réapprendre le travail de capitaine d'un navire de guerre, un vieux destroyer américain à quatre cheminées, qu'il croyait facile à manœuvrer. Compte tenu de tout cela, on peut dire que Layard a passé ses premières semaines en mer sans trop savoir ce qu'il faisait là, et il n'a jamais semblé très à son aise durant toute l'année qui a suivi.

Un épisode du mois d'août 1942 montre bien les défis qui se posaient aux convois en temps de guerre. À ce moment-là, Layard était aux commandes du destroyer *Broke*, et alors qu'il accompagne déjà un autre convoi, il reçoit l'ordre d'aller prêter main-forte au convoi SC-94, que des U-boots sont en train d'attaquer dans la zone que ne peut protéger la force aérienne alliée dans l'Atlantique Nord. Là encore, la perspective de devoir assumer le commandement à titre d'officier supérieur terrifie Layard. Quand il rejoint le convoi, ses navires sont en déroute. Depuis les quatre jours que duraient les combats, six navires marchands avaient été coulés et deux escorteurs avaient subi des dommages sous les assauts des U-boots. Face à des circonstances tactiques aussi nébuleuses que le brouillard épais qui enveloppait le convoi, ne connaissant pas les escorteurs désormais sous ses ordres, sans possibilité d'être mis au courant des faits par l'OSE précédent ou le commandant du convoi, Layard se retrouvait dans une situation qui ne pouvait être qualifiée que de désespérée et dont il a essayé de se sortir du mieux qu'il a pu¹¹. Après seulement douze heures à la tête du convoi, et

après avoir pris une foule de décisions, Layard exécute un quart à la passerelle :

Il faisait très noir, et quand j'ai pris la relève, je n'arrivais pas à savoir où nous étions au juste. On a soudain signalé des torpilles à proximité du navire, et j'en ai vu une passer à l'avant, de tribord à babord, puis, par tribord devant, j'ai vu le sillage d'un U-boot qui fendait l'eau, et le sonar a aussi détecté les secousses d'une forte explosion. Un navire à tribord a alors tiré six coups [l'alerte anti-abordage]. J'ignorais la position des autres bâtiments, je me suis donc tourné vers le U-boot, puis j'ai adopté une vitesse de 20 nœuds, complètement terrorisé, car je craignais de traverser devant le convoi, sur lequel j'avais mis directement le cap ou d'éperonner un des escorteurs. Je n'arrivais pas à me concentrer sur le U-boot, rongé que j'étais par la peur d'emboutir mes propres navires, mais je ne sais trop comment, je me suis retrouvé à pointer dans cette direction. À courte portée, nous avons obtenu un écho clair et tiré une salve peu profonde de 14 grenades sous-marines. Cela fait, je ne pensais plus qu'au moyen de virer de bord avant d'arriver à la hauteur du convoi, et j'ai dû renoncer à chasser le U-boot¹².

Voilà à quoi ressemblaient un combat naval et son déroulement angoissant.

Les attaques contre le SC-94 se sont poursuivies trois jours encore, et les U-boots ont réussi à couler quatre autres navires marchands. Après ces événements, Layard, complètement épuisé, se reprochait la façon dont il avait conduit les opérations : « Quand je repense à tout ça, j'ai l'impression d'avoir vraiment foutu la pagaille dans les manœuvres tant nocturnes que diurnes que nous avons dû mener; je suis déprimé et écoeuré. Il est évident que je ne suis pas un homme d'action, et en situation de crise, je ne suis tout simplement pas à la hauteur ». Layard ne se rendait pas justice, mais ce qu'il faut comprendre ici, c'est que la pression qu'engendrait une telle responsabilité était immense, et l'histoire du convoi SC-94 n'a été qu'un épisode parmi bien d'autres. Chaque fois que Layard accompagne un convoi, les nombreuses décisions qu'il doit prendre le plongent dans les affres du doute : Vais-je

être au rendez-vous? Qui devrais-je charger d'exécuter un balayage destiné à repérer les sous-marins guides ennemis et quel rayon devrait-on couvrir? Quelle est notre position? Combien de temps dois-je garder le contact? Est-ce que je devrais me lancer à la poursuite du sous-marin? Devrais-je m'arrêter et repêcher les survivants? Est-ce que j'aurais dû agir autrement? La perte de ce navire est-elle de ma faute? Layard n'était certainement pas le seul capitaine à ressentir ce genre d'anxiété, mais son attitude se démarque nettement de l'aplomb avec lequel sont relatées les péripéties d'autres commandants d'escorte, comme Donald Macintyre, Johnny Walker et Peter Gretton.

Courtoisie de Raymond Layard.



Le Capitaine de frégate Layard approche l'HMS Broke du croiseur Sheffield pour laisser monter à bord des soldats américains en vue de l'attaque contre Alger.

Au cours de la séance d'auto-flagellation que devient son récit de la bataille du SC-94, Layard déclare ne pas être un homme d'action, mais les événements capitaux du 8 novembre 1942 nous révèlent un autre homme. Dans le cadre des premières manœuvres de l'Opération *Torch*, ou l'invasion de l'Afrique du Nord, on avait envoyé les destroyers HMS *Broke* et HMS *Malcolm* défoncer l'estacade qui bloquait l'entrée du port d'Alger afin d'y débarquer des troupes dont la mission était de prendre le contrôle des installations portuaires avant qu'elles ne soient

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

détruites par les Français. Lorsque le *Broke* de Layard, avec à son bord le Capitaine H.L. Fancourt, l'officier supérieur de l'opération (une autre source de stress, à n'en pas douter), et le HMS *Malcolm* ont tenté une première incursion, les projecteurs français les ont éblouis et désorientés. Ils ont donc dû faire demi-tour sous les tirs ennemis.

Nous avons essayé à deux autres reprises de faire une percée et avons échoué chaque fois. À son second passage, le *Malcolm* a été exposé à un tir nourri et a battu en retraite avec trois chaudières hors d'usage. Nous nous sommes alors passablement éloignés et avons décidé de faire une autre tentative, et ce, malgré le fait que nous avons perdu la moitié de notre puissance. Je connaissais la position de deux bouées qui avaient été mises en place et qui dégageaient une faible lumière. En contournant le brise-mer, je me sentais confiant, et même si Fancourt me conseillait de nous retirer de nouveau, j'ai donné l'ordre d'avancer à plein régime, et nous avons eu raison de continuer, puisque nous avons enfoncé l'estacade aussi aisément qu'un couteau dans du beurre¹³.

Layard fit accoster le *Broke* dans le port et débarquer ses troupes, mais il a ensuite dû changer de poste d'amarrage quand le navire est devenu la cible de tirs. Quand les canons français l'eurent à nouveau dans leur mire, Fancourt décida, à juste titre, que leur position était impossible à tenir, et il ordonna à Layard de fuir. Le *Broke* a été touché à plusieurs reprises pendant sa fuite et le lendemain, le navire tomba en panne et sombra dans une mer démontée. Le destroyer HMS *Zetland* a pu repêcher Layard et la plupart de ses hommes. À son réveil, après avoir enfin dormi après plus de 48 heures de veille, la réalité de la perte du *Broke* le frappa de plein fouet : « Plus je pense aux événements de la journée d'hier, plus j'ai l'impression de ne pas en avoir fait assez pour épontiller et jeter plus de poids dans les hauts par-dessus bord. J'étais si abattu que j'ai fondu en larmes [...] Une réaction émotive je suppose ». De nos jours, on reconnaîtrait là un état de stress post-traumatique¹⁴.

Deux aspects de l'opération d'Alger et de ses suites sont révélateurs de la personnalité de Layard. Le HMS *Broke* a été intensément bombardé. Neuf de ses hommes ont été tués et vingt autres blessés. Tous les gens se demandent comment ils réagiraient s'ils étaient la cible d'un

tir, et Layard n'était pas différent des autres. Dans son journal, il écrit au sujet de son équipage : « Je croyais que l'on avait malheureusement tendance à s'aplatir au sol chaque fois que résonnait un coup de feu, mais j'ai été agréablement surpris de me rendre compte que je n'avais pas un tel réflexe. J'étais tout simplement ravi de constater que dans le feu de l'action, j'étais au moins capable de contenir ma peur [...] » Ce n'était pas de la complaisance, car d'autres officiers ont parlé du sang-froid de Layard. Il a peut-être posé un geste encore plus courageux quand il a personnellement fait le compte rendu de son expérience à l'Amiral Sir Andrew Cunningham, le commandant des forces navales de l'Opération *Torch*, dont le caractère difficile et l'irascibilité étaient légendaires : « Je lui ai raconté notre petite aventure, et je lui ai dit que la perte du navire résultait d'une erreur de jugement de ma part ». Dans son rapport final sur l'attaque d'Alger, Cunningham tient compte de cette sincérité; Layard avait vaillamment combattu, mais il aurait dû garder son navire endommagé près d'Alger¹⁵. Malgré cette évaluation, on a décerné à Layard l'Ordre du service distingué (OSD) « pour son opiniâtreté et son sens de l'initiative ». « Voyez-vous ça!... l'OSD. C'est fantastique », écrit un Layard étonné dans son journal¹⁶.

La guerre peut parfois créer des alliances bizarres, et celle entre Frank Layard et des matelots canadiens en est un exemple. Layard a commencé à travailler étroitement avec la Marine royale du Canada (MRC) en novembre 1943, mais en février 1944, quand il a pris le commandement du Groupe de soutien du Canada EG-9, il s'est retrouvé complètement immergé dans un milieu naval canadien, à commander des matelots canadiens sur des navires canadiens. Bien que l'EG-9 ait été l'un des groupes de soutien les plus efficaces de la campagne côtière, le marin britannique de carrière un peu guindé qu'était Layard et les volontaires canadiens insoucians et débraillés ne faisaient pas toujours bon ménage. Il vaut la peine de se pencher sur la relation qui s'est établie entre eux, car la guerre navale a toujours reposé sur une collaboration entre alliés et parce que les différences culturelles entre les marines nationales et les divergences entre leurs façons de faire respectives peuvent avoir une incidence sur les opérations. C'est aussi un autre facteur de stress lié au commandement.

Après Alger, Layard a travaillé neuf mois à l'amirauté, au sein de la Miscellaneous Weapons Division, dans le cadre de projets comme celui de la bombe « Highball », la version navale de la bombe de Barnes

Wallis conçue pour détruire les barrages. Chose intéressante, il disposait de passablement de temps libre, et il en a profité pour lire toutes les biographies de Nelson sur lesquelles il a pu mettre la main. À la fin de l'été 1943, il a été affecté à la tête d'un nouveau groupe de soutien britannique attaché au port d'Halifax. Bien que la perspective de passer du temps loin de sa famille ne le réjouissait guère, il était heureux de repartir en mer et d'enfin coiffer le chapeau de cuivre d'un capitaine de frégate par intérim. Cette affectation auprès de Canadiens n'a pas commencé sous un bon augure. Quand il s'arrêta à la Derby House, à Liverpool, pour présenter ses hommages au commandant en chef (C en C) de la zone occidentale d'approche, le chef d'état-major l'accueillit en lui disant : « Qu'avez-vous fait pour être envoyé là-bas? », ce à quoi réagit Layard en se disant « ça doit être un boulot épouvantable »¹⁷.

À son arrivée à Halifax, il vécut ce que l'on qualifierait aujourd'hui de choc culturel — il a été sidéré de voir un officier canadien saisir un os dans son assiette pour le ronger : « C'est un chic type, mais ses manières à table sont fort étranges ». Layard était complètement dépité de découvrir l'aspect délabré d'Halifax, en comparaison de la capitale, ses lois conservatrices sur les boissons alcooliques et son manque de culture, telle qu'il la concevait. Le choc institutionnel fut toutefois plus grand encore. Depuis 1939, la taille de la MRC avait quintuplé, et on ne pouvait nier la gravité de la crise de croissance qui affectait tant les activités en mer qu'à terre. L'instruction des officiers était le problème le plus criant. Il n'y avait pas assez d'officiers de la force régulière pour combler les postes importants, et, contrairement à la Royal Navy, la MRC ne disposait pas d'une réserve d'officiers expérimentés comme Layard pour pallier ses manques. Les officiers subalternes étaient précipités dans la bataille de l'Atlantique, avec peu ou pas d'expérience et après avoir suivi l'instruction la plus élémentaire. À terre, la MRC était tout simplement débordée de toutes parts. En 1939, son infrastructure pouvait à peine prendre en charge des effectifs réduits d'environ 3 500 hommes, mais vers le milieu de la guerre, la marine canadienne tentait d'absorber quelque 60 000 hommes¹⁸. Le chaos et le désordre régnaient en maître. Peu de temps après son arrivée à Halifax, Layard voit le film « Corvette K-225 », un film de propagande hollywoodien sur la MRC en temps de guerre. Il écrit : « C'est très bon, mais à mon avis, ce film montre une organisation si différente de la RN qu'on la reconnaît presque. Et de toute façon, la MRC est bien sûr très différente »¹⁹.

Layard récupère le commandement du destroyer HMS *Salisbury* du Capitaine de frégate B.J. de Ste-Croix, RN, qu'il surnomme par la

suite le « grand canadophobe »²⁰, lui qui avait rebaptisé la MRC la Marine royale du chaos²¹. En prenant le commandement, Layard remarque que « l'attitude sur ce navire, sous l'influence du capitaine, est fortement hostile à la MRC. Je crois que c'est déplorable, et j'entends faire de mon mieux pour changer cela »²². Ce qu'il fit, mais il n'est jamais arrivé à se sentir vraiment à son aise auprès des Canadiens. Ce passage du 21 mars 1945 illustre bien la situation. Alors que le groupe de soutien EG-9 sortait de la baie de Scapa Flow : « Nous avons poussé au large à environ 15 h. Je n'ai jamais eu aussi honte de l'équipage d'un navire. Les hommes étaient en camisole et pantalon kaki, sous un duffel-coat sale, des bottes de mer aux pieds, la plupart d'entre eux la cigarette collée au bec, etc. Aucun ne portait la tenue no3. Le destroyer *Iroquois* de la MRC était de l'autre côté du pétrolier, tous ses hommes en tenue du jour. Dieu soit loué! Seul un autre navire de la MRC nous a vus. J'étais furieux, et atterré de voir que pas un seul autre officier y voyait quelque chose à redire »²³.

Bien que Layard ait souvent déploré le comportement et la tenue des Canadiens, il comprenait qu'il était de son devoir d'officier de la marine de s'adapter à eux, et il modifia son style de leadership en conséquence. Alors qu'il était auparavant un capitaine distant, qui intervenait peu, avec les Canadiens, il se mit à participer davantage à la direction quotidienne de ses navires. En raison de l'inexpérience de certains officiers, et tout dépendant de l'efficacité du navire concerné (il aura finalement navigué sur cinq frégates différentes de la MRC), il lui est arrivé de parfois officieusement cumuler les fonctions de premier lieutenant et de capitaine. Il a aussi mis à profit toutes les occasions qui se sont présentées à lui de mener des exercices individuels et collectifs. Enfin, il a fait figure d'enseignant et de modèle en apprenant à ses officiers les compétences fondamentales du leadership et du service en mer.

Afin de relâcher les tensions fréquentes entre le personnel de la RN et celui de la MRC, Layard a aussi tout mis en œuvre pour jeter des ponts entre les officiers supérieurs britanniques et les Canadiens sous leurs ordres. À Plymouth, après que le groupe eut coulé un U-boot lors d'une attaque particulièrement réussie, Layard a persuadé l'amiral qui occupait le poste de chef de l'état-major de monter à bord du NCSM *Saint John* pour féliciter l'équipage. « Je lui ai dit qu'à mon avis, la RN ne traitait pas la MRC équitablement. Les critiques étaient abondantes, alors que l'aide était absente, et nous n'avons jamais vu un officier supérieur de la RN à bord ». Il y avait aussi des problèmes au port d'attache habituel du groupe EG-9, Londonderry, lieu de résidence du Commodore D de la zone

occidentale d'approche, le légendaire Commodore G.W.G. « Shrimp » Simpson. En tant qu'officier supérieur chargé d'assurer l'efficacité opérationnelle de la MRC dans la portion orientale de l'Atlantique, Simpson avait un grand défi à relever, c'est-à-dire transformer des navires de la MRC dont l'équipage était mal entraîné et mal équipé en escorteurs efficaces. Malheureusement, il était parfois très méprisant à l'égard des Canadiens, et bien qu'il faisait le bilan avec les commandants canadiens après chaque opération, il visitait rarement les navires de la MRC. Un jour, Layard fait poliment remarquer au chef d'état-major de Simpson qu'« il est vraiment dommage que [le commodore] ne cherche pas à mieux connaître les commandants canadiens ». De son côté, Simpson reconnaissait l'ampleur de la tâche imposée à Layard. Dans son dernier compte rendu, il écrit que Layard a offert un rendement « à mon entière satisfaction. Il a commandé avec distinction une équipe difficile d'officiers canadiens individualistes »²⁴.

Layard faisait preuve du plus grand professionnalisme avec les Canadiens sous ses ordres — une chose dont ces derniers se rendaient compte et qu'ils appréciaient²⁵. Après que la frégate NCSM *Saint John* eut quitté le groupe, l'officier de contrôle de l'asdic de la frégate, le Lieutenant J.R. Bradley, RCNVR, a envoyé une lettre à Layard dans laquelle il lui rapporte les conversations qu'il a eues avec des membres de l'équipage : « Depuis le départ de Scapa Flow, de nombreux marins sont venus me voir pour me faire part de leur admiration à votre endroit à titre de capitaine de navire et d'officier supérieur du groupe. Ils m'ont dit que vous leur faisiez toujours sentir que leur travail était primordial, peu importe l'humilité de leur tâche, que vous n'oubliez jamais les congés et le courrier, dès que l'occasion s'en présentait, et que vous vous souciez toujours du bien-être et de la sécurité de l'équipage. Ils m'ont dit souhaiter servir de nouveau sous vos ordres ». C'était un véritable concert de louanges, mais les efforts qu'il a déployés pour établir une bonne relation avec ses hommes ont beaucoup fatigué Layard, à une époque où la pression exercée sur lui était déjà forte en raison des combats ardues contre les sous-marins allemands dans les eaux côtières.

On a comparé la bataille de l'Atlantique à une partie d'échecs, mais on peut aussi dire que les combats de certains convois s'apparentaient davantage à un jeu de dames. La campagne côtière du Royaume-Uni était complètement différente, et le jeu de société qui lui ressemble le plus est la « bataille navale », où les joueurs soudent un tableau formé

de petits carreaux à la recherche des bâtiments de leur adversaire. On emploie différentes tactiques pour repérer quelque chose dans le labyrinthe quadrillé de l'autre; cela fait, il faut localiser le bâtiment avant de pouvoir procéder à la « destruction » finale. La séquence de recherche, poursuite et localisation recommence ensuite, jusqu'à ce que tous les bâtiments de la « flotte » adverse aient été détruits. La victoire est tant une question de chance que de logique et de patience.

La situation était comparable dans les eaux britanniques, du mois de juin 1944 jusqu'à la fin de la guerre en Europe. Quand les sous-marins de l'*U-bootwaffe* se sont rapprochés des côtes pour essayer d'arrêter le transport de matériel pour la montée en puissance en Normandie, ils ont laissé les convois venir vers eux, se cachant parmi les milliers d'épaves qui jonchaient le plancher océanique, le long des couloirs de navigation les plus évidents. Les *rudeltaktik* — tactiques de la meute de loups — n'ont pas été utilisées, et les bâtiments en mer n'ont pas non plus eu vraiment l'occasion de communiquer avec le commandement des U-boots à Berlin. Le *sch snorkel* a virtuellement éliminé l'obligation de faire surface et presque transformé les U-boots en véritables sous-marins. Quant aux Alliés, l'efficacité de bon nombre des armes et des tactiques employées pour remporter la guerre des convois au milieu de l'Atlantique — radar, puissance aérienne, radiogoniométrie haute fréquence, analyse cryptographique, évasion — a diminué à divers degrés en tant que facteurs décisifs de la guerre anti-sous-marine. La recherche de U-boots dans ce nouveau milieu ressemblait à la recherche des bâtiments dans un jeu de bataille navale. Les navires devaient trouver un itinéraire parmi la multitude d'épaves et de formations rocheuses au fond de l'océan, classifiant chacune d'entre elles sans cesse déplacées par les puissants courants océaniques et les marées. C'était un travail pénible, et de nouvelles tactiques de recherche et de localisation, certains équipements comme le sondeur acoustique et l'équipement de radionavigation QH ainsi que des cartes précises et à jour de la position des épaves sont devenus les nouveaux outils gagnants de la guerre²⁶. Et à l'instar du jeu de bataille navale, la chance, la logique et la patience, surtout la patience, étaient essentielles.

Dans son journal, Frank Layard décrit bien l'allure qu'a prise cette bataille. Le groupe EG-9 est resté aux premières lignes du début à la fin de la campagne côtière — il n'a connu qu'une seule pause, quand il a accompagné un convoi russe en novembre 1944; la réaction de Layard s'est résumée à un bref « Pouah!! »²⁷. Layard subissait les fortes pressions des opérations côtières, et de nombreuses sources de stress agissaient sur

lui. En juillet 1944, la frégate de Layard, le NCSM *Matane*, subit de lourds dommages après avoir été atteinte par une bombe planante lancée depuis Brest. Démontrant de formidables qualités de marin, et sans nul doute aguerré par son expérience sur le *Broke* à Alger, Layard a réussi à ramener le navire à Plymouth, où son équipage lui fit une ovation après avoir accosté. Six jours plus tard, il était de retour en mer sur un autre navire. De fait, au cours de la campagne côtière, Layard a navigué sur cinq navires différents, et il a parfois dû cumuler les fonctions de cmdt et d'OSE. Chaque fois, il devait s'adapter à un nouvel équipage. « Je me sens déprimé et démoralisé », se plaint-il à une occasion, « et je n'ai pas l'énergie de tout recommencer à nouveau sur un autre navire »²⁸. Hormis ces sources de stress, et d'autres, deux aspects de son travail étaient particulièrement éprouvants : la prise de décisions tactiques durant la campagne côtière et la fatigue.

Le processus décisionnel des officiers supérieurs pendant la campagne côtière reposait essentiellement sur deux choses : la classification du contact et ce qu'il fallait en faire. Prenons une journée malheureusement trop ordinaire pour Layard et le groupe EG-9 :

Nous avons reçu un message au cours de l'avant-midi nous ordonnant d'effectuer une recherche gamma sur 20 milles à notre ancienne position, de haut en bas à partir du C. de la Haye jusqu'à à peu près le milieu de la Manche. À environ 13 h 30, nous avons viré vers l'E[st] pour nous rendre à notre nouvelle position, et nous avons presque immédiatement repéré quelque chose. Après avoir balayé l'endroit avec le sondeur acoustique, nous avons déterminé qu'il y avait assurément quelque chose sur le fond. Nous nous sommes donc installés à nos postes de combat et avons commencé l'attaque au hériçon, ce qui a immédiatement fait apparaître du carburant à la surface de l'eau. Le Meon et le St. J. sont arrivés sur les lieux pendant l'attaque et ensemble, nous avons tiré deux salves de hériçons et deux salves profondes de 10 grenades sous-marines, mais en vain. On ne voyait toujours que des poissons et du carburant, et le tracé du sondeur acoustique ne ressemblait en rien à celle d'un sous-marin. J'ai poursuivi l'attaque, en me disant que c'était probablement une épave. Après trois heures, j'ai finalement conclu qu'il s'agissait d'une épave,

car les tirs avaient été précis et avaient sûrement détruit tout éventuel sous-marin. À environ 17 h 30, nous sommes tous partis et avons entrepris une nouvelle recherche gamma à environ 19 h. J'ai indiqué dans mon rapport que nous avions eu affaire à une épave, et je suis devenu très inquiet quand, à environ 22 h, nous avons reçu un message dans lequel on me demandait d'expliquer comment je m'y étais pris pour établir cette classification, ce qui laissait sous-entendre que j'avais quitté les lieux trop tôt. Ce qui m'a embêté encore plus, c'est lorsque Cooke m'a avisé que le papier du sondeur acoustique se déroulait trop lentement, ce qui signifiait que le tracé sur lequel j'avais fondé en grande partie ma décision était parfaitement inutile. Il est exaspérant de devoir transmettre pareille information. Penser que j'avais fait une erreur me met bien sûr dans tous mes états²⁹.

Comme l'explique l'historien canadien Doug McLean, « l'EG-9 a été l'un des nombreux groupes qui ont appris la leçon de la GAS [guerre anti-sous-marine] en eau peu profonde à leurs dépens, à la difficile école de l'expérience »³⁰. Il fallait élaborer de nouvelles tactiques et, contrairement à ses expériences lors de la guerre des convois, Layard était en aussi bonne posture que n'importe quel autre officier à la tête d'un groupe de soutien. En cas de contact, il fallait en premier lieu consulter la carte des épaves pour voir si le contact correspondait à une épave déjà répertoriée. La navigation devait être précise, et Layard a vite mesuré l'importance de l'équipement de radionavigation QH, la version navale de l'équipement de radionavigation GEE, qui permettait d'obtenir des positions précises d'une simple pression du doigt ou presque. « Ce QH est une vraie merveille », a-t-il écrit. « Je me suis retrouvé à deux reprises à tourner autour d'une épave qui laissait échapper du carburant, sur le parcours vers le nord et sur le parcours vers le sud. Le QH a instantanément confirmé que c'était le même contact, et qu'il n'y avait aucun mouvement »³¹. Les choses n'étaient toutefois pas toujours aussi simples. Certains contacts ne pouvaient être classifiés d'emblée, et ce, même avec l'aide du QH et des cartes des épaves, ou au moyen du sondeur acoustique en répétant les passages selon différents angles. Les contacts qui laissaient planer des doutes étaient généreusement arrosés de salves profondes et de hérissons. « On n'a pas le choix d'attaquer chaque fois qu'un écho est décelé, et il est

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

impossible de savoir si le contact est celui d'un sous-marin ou d'autre chose ». La flotte a subi de lourdes pertes, mais la patience et la persévérance, deux qualités dont Layard était particulièrement bien doté, ont été les clés de la réussite.

Le travail était fastidieux et le stress considérable. Chaque contact exigeait de nombreuses décisions de commandement, surtout la décision de poursuivre ou pas. « Nous avons l'impression d'obtenir un contact toutes les demi-heures », écrit-il pendant une patrouille. « Certains contacts sont des épaves déjà identifiées, alors que d'autres doivent être examinés de plus près, mais on doit vérifier chacun d'entre eux, mettre le navire en position et décider s'il faut aller de l'avant. C'est un processus éreintant. Or, sur l'itinéraire entre le port de Hartland et Trevoise Head, le long duquel le fond de la mer est jonché d'épaves, les contacts se multiplient. Contact, examen, vérification de la position, attaque probable, interprétation des résultats, classification... Je suis bien content de quitter cette patrouille demain et de pouvoir prendre une pause. Les dix derniers jours ont été particulièrement éprouvants »³².

Layard était un vieux loup de mer dans un monde de jeunes marins. Après avoir pris un gin avec deux collègues capitaines de destroyer en septembre 1942, il écrit, dépité : « Quand j'entends parler ces jeunes capitaines de corvette, je vois bien comme je suis vieux en comparaison »³³. Il était plus âgé et de plus en plus fatigué. En 1944, Layard a passé 211 jours en mer, presque deux jours sur trois, et le fardeau du commandement a sapé ses forces. Au cours de chacune de ces journées, Layard devait virtuellement prendre des douzaines de décisions de commandement qui touchaient le fonctionnement de son navire ou la direction de son groupe, et certaines de ces décisions étaient des questions de vie et de mort. Qu'il ait été à la poursuite de U-boots ou en train d'assurer la navigation



Courtoisie de Raymond Layard.

Le Capitaine de frégate Layard sur le pont du NCSM Swansea. Cette photo a capté une partie de l'ennui de la campagne.

courante, Layard passait des heures et des heures sur le pont, de seize à dix-huit heures parfois dans une seule journée. Il devait alors rester en alerte, prêt à réagir en toutes circonstances. Il prenait souvent ses repas à la sauvette sur le pont. Sinon, il se retirait dans la petite chambre des cartes à l'arrière de la passerelle ou dans sa cabine exiguë, un pont au-dessous. Son sommeil était au mieux agité, toujours vaguement conscient qu'il demeurait de l'activité sur le pont, son corps sensible à toute fluctuation du ronronnement des machines et au moindre mouvement du gouvernail, habité par la sourde inquiétude de savoir que le navire était pendant ce temps aux mains d'officiers inexpérimentés. Ce n'était pas une vie qui favorisait la vitalité et la stabilité.

Pour certains commandants, la tension est devenue insoutenable. Un officier d'escorte, le Capitaine de frégate D.A. Rayner, RNVR, qui était resté à peu près constamment en mer depuis le début de la guerre, a bien décrit les effets de cette pression. Lorsque, vers la fin de 1944, sa corvette s'est presque échouée à la suite d'une erreur de pilotage, Rayner se mit à trembler de façon incontrôlable sur le pont. « 'Eh bien,' me suis-je dit, après avoir fait accoster mon navire sans problèmes à Londonderry, 'ça y est — tu as perdu la tête.' C'était vrai. Mon corps n'obéissait plus. En voyant mon reflet dans le miroir, j'ai dû me rendre à l'évidence. Auparavant, les gens à terre me disaient 'vous paraissez jeune pour un capitaine de frégate', mais il y avait un bon moment que l'on ne m'avait fait une telle remarque. D'ailleurs, il n'y avait aucune raison de le faire. J'avais brûlé la chandelle par les deux bouts, et ça se voyait »³⁴. Rayner sollicita immédiatement une affectation à terre. Le collègue de Layard, le chef d'escorte canadien, le Capitaine de frégate J.D. « Chummy » Prentice, a fait de même en novembre 1944, quand il voulut être relevé de son commandement à la tête du groupe EG-11 parce qu'il croyait que la fatigue commençait à affecter son jugement. On peut aussi penser à l'officier canadien Alan Easton, que des ulcères ont contraint à revenir à terre, et au Capitaine Johnny Walker, qui est mort en selle en juillet 1944. Beaucoup d'autres officiers ont connu un sort similaire.

Le stress et la fatigue ont également poussé Layard jusque dans ses derniers retranchements. L'hiver 1944-1945 a été particulièrement pénible, car non seulement Layard était-il encore plus dur qu'à l'habitude avec lui-même, mais on sentait bien que son angoisse allait plus loin que son habituelle anxiété à l'idée de prendre la mer. En février 1945, il écrit, affolé, dans son journal : « Une profonde déprime est en train de faire son nid... sans parler de l'inquiétude et de la nervosité. Oh mon Dieu! Je me dis parfois que je ne suis plus dans la course »³⁵. De plus, la guerre semblait

vouloir durer jusqu'à la fin des temps. Le 19 avril 1945 — trois semaines avant que la guerre ne prenne officiellement fin en Europe — il déplorait : « Il est évident que nous ne recevrons pas l'ordre de cesser les combats et que les Allemands continueront de résister jusqu'à ce que nous ayons conquis chaque mille carré, et cela comprend la Norvège. C'est pourquoi nous ne célébrerons pas la victoire de sitôt ». Et quand bien même cela se produirait, ce ne serait pas encore la fin, car « il faut ensuite prévoir deux ou trois ans de combat en Extrême-Orient. Je suppose que je devrai faire mon devoir et aller là-bas, le cas échéant »³⁶.

Layard se rendait bien compte du fardeau qui pesait sur ses épaules, mais c'est son épouse Joan qui l'a incité à prendre un peu de répit. À sa demande, il a prié les autorités canadiennes de lui trouver un remplaçant, mais chose intéressante, il ne s'est pas étendu sur le sujet dans son journal, comme il le faisait quand quelque chose le tracassait. Il s'est en outre adressé à un responsable civil, plutôt qu'à un officier de la chaîne de commandement, pour demander à être relevé de ses fonctions en mer. On a ainsi l'impression qu'il était prêt à rester en poste, et le fait qu'il pensait au rôle qu'il pourrait continuer à jouer dans cette guerre atteste de la chose. Alors, comment est-il arrivé à continuer? Qu'est-ce qui lui a permis d'aller jusqu'au bout?

Il pouvait compter sur un vaste réseau de camarades officiers, qu'il avait connus au cours de ses affectations antérieures, et il profitait de toutes les occasions qui s'offraient à lui de puiser dans ce bassin de savoir et d'expérience. Que ce soit autour d'une bouteille de gin dans la cabine de l'un ou l'autre, ou lors de ses escales à terre, il se fiait à ses collègues officiers pour lui refiler des tuyaux et discuter de leurs expériences respectives. Bien qu'il ait habituellement écouté avec admiration le récit de leurs prouesses, leur expérience commune lui permettait probablement aussi de se dire qu'il offrait lui-même un rendement conforme aux attentes.

Il recherchait aussi les distractions. Pendant qu'il attendait de reprendre la mer, il faisait régulièrement de longues marches, et il essayait toujours de se familiariser avec la culture locale, que ce soit en visitant d'anciennes églises ou en assistant à des pièces de théâtre. Il adorait également les petites fêtes improvisées. En mer, il avait toujours un livre à portée de la main, et il profitait des quelques minutes dont il disposait à l'occasion pour lire des romans récents et les classiques, voire Shakespeare. Il suivait aussi de très près l'évolution de la guerre, et le système de diffusion du navire faisait entendre chaque jour les nouvelles, afin que ses hommes restent au courant des événements.

Il pouvait aussi se reposer sur un solide réseau familial. Son épouse Joan et lui étaient extrêmement proches, et il conservait précieusement ses lettres. Au cours de la période la plus éprouvante de la campagne côtière, alors qu'il était sur le point de craquer, il a au moins eu la chance d'être attaché au port de Portsmouth ou Plymouth, ce qui le gardait passablement près de son foyer de Hampshire, ce dont il profita. De plus, quand il restait à Londonderry ou à Liverpool en attendant de reprendre la mer, il faisait venir Joan, et il l'invitait à participer aux activités du carré des officiers, ce qui lui permettait d'étendre sa famille navale.

Il est certain que son journal l'a aussi grandement aidé à tenir le coup. Les règlements interdisaient de tenir un journal, mais les officiers qui ont servi auprès de Layard l'on souvent vu griffonner — ils ignoraient quoi — à tout moment du jour ou de la nuit. Pour dire les choses simplement, son journal lui a permis de se défouler, d'extérioriser ce qu'il avait sur le cœur, sans quoi, l'angoisse qui l'habitait aurait peut-être fini par le terrasser.

Dans son excellent ouvrage sur le courage et le moral au sein des équipages des aéronefs américains et britanniques au cours de la Deuxième Guerre mondiale, l'historien Mark Wells soutient que l'aptitude à s'identifier à un groupe était importante pour surmonter le stress du combat³⁷. Ce fut certainement le cas de Frank Layard. Le fait qu'il s'identifiait aux valeurs et aux traditions ancestrales de la Royal Navy lui a probablement permis pour une grande part de relever les nombreux défis et de franchir les multiples obstacles qui ont jalonné sa route, dont le poids du commandement. Même si la loyauté envers une institution ou une profession nous paraît presque dérisoire de nos jours, c'était un aspect fondamental de sa personnalité.

Plus que tout, la formation approfondie et la vaste expérience de Frank Layard au sein de la Royal Navy lui ont instillé le respect absolu du devoir. Peu importait à quel point sa confiance pouvait être ébranlée, peu importait son degré d'épuisement, la priorité inébranlable qu'il accordait à son devoir le poussait à persévérer. Il est difficile de définir un concept abstrait comme le devoir de façon concrète, mais trois entrées de son journal, qui remontent aux premiers mois de la Deuxième Guerre mondiale, permettent de mieux comprendre l'attitude de Layard. Il était à l'époque à terre à l'île de Whale, et la guerre maritime commençait à peine à exiger son lourd tribut. Le 19 octobre 1939, il apprend qu'un collègue, le Capitaine de frégate R.F. Jolly, RN, capitaine du destroyer *Mohawk*, bien que mortellement atteint lors d'une attaque aérienne, n'a succombé à

ses blessures qu'après avoir ramené son navire à bon port. « Ce genre d'histoires m'impressionne énormément. Je me demande alors si je serais capable d'un tel héroïsme »³⁸. Une semaine plus tard, il se portait volontaire en vue d'une mission dangereuse : « J'espère que je ne serai pas choisi, car je ne sais pas si je suis assez brave, mais je sens que je dois faire plus que de rester confortablement assis ici »³⁹. À la fin de novembre 1939, le sacrifice du croiseur auxiliaire *Rawalpindi* face aux croiseurs de bataille *Scharnhorst* et *Gneisenau* faisait la nouvelle, et Layard apprit la mort d'un autre camarade sur le destroyer *Gypsy*, à la suite de l'explosion d'une mine. « Chaque fois qu'une nouvelle catastrophe navale survient, je ressens cet horrible sentiment d'incompétence : 'Comment aurais-je réagi dans une situation similaire. Me serais-je courageusement acquitté de mon devoir ou me serais-je déshonoré en restant paralysé par la peur?'⁴⁰ ».

Frank Layard avait une conception inébranlable de son devoir, pas simplement son devoir envers son pays ou la Royal Navy, mais son devoir envers sa profession. Cette vision a été au fondement de sa réussite, et c'est ce qui l'a poussé à essayer une autre fois d'entrer dans le port d'Alger, à travailler avec et non contre ses Canadiens et à tenter sans relâcher de comprendre toute la complexité de la guerre anti-sous-marine dans les eaux côtières. Oui, c'est vrai, c'était un homme rongé de doutes, mais son expérience peut être rassurante pour ceux qui doutent eux aussi de leur capacité. Et il y a une leçon à tirer de tout cela, même si c'est une leçon qui peut sembler aller de soi. Les marines ont besoin de héros plus grands que nature comme les Walker, Vian et Cunningham, mais que seraient-elles sans des professionnels fiables comme Frank Layard?

Enfin, l'attaque d'un U-boot en avril 1944, dont il a été question au début du présent chapitre et que Layard croyait avoir ratée, a dans les faits été couronnée de succès. En 1986, après réévaluation à la direction des archives de l'amirauté, il a appris qu'il avait coulé le U-311. Encore là, Frank Layard a fait beaucoup mieux que ce qu'il pensait⁴¹.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Journal de Layard, 9 avril 1944. L'original du journal se trouve au Royal Navy Museum, à Portsmouth. La famille détient toujours les droits d'auteur.
- 2 Journal de Layard, 22 avril 1944.
- 3 Manuscrit de Layard, 1. Après avoir pris sa retraite, Layard a repris et résumé certaines parties de son journal sous forme de manuscrit. Le manuscrit est entre les mains de la famille.

Le poids du commandement

- 4 Rudyard Kipling, « The Scholars » in *Rudyard Kipling's Verse: The Definitive Edition*, New York, Doubleday, 1940, p. 795-797.
- 5 J.R.S. « Broke, 1942 », *The Naval Review*, vol. 56 (1958), p. 442 à 444.
- 6 Alan Easton, *50 North: An Atlantic Battleground*, Toronto, Ryerson Press, 1963.
- 7 Captain D Western Approaches, formulaire S-206, 26 nov. 1942, Layard Papers.
- 8 Les détails sur la carrière de Frank Layard proviennent de son journal ou de la *Royal Navy List*. Il a aussi rédigé des articles sur ses débuts dans la marine, qui ont été publiés dans *Naval Review* au cours des années 1970. Le récit de certaines de ses expériences pendant la Première Guerre mondiale est également paru dans l'ouvrage de Max Arthur, *The True Glory: The Royal Navy, 1914-1939*, Londres, Hodder Stoughton, 1996.
- 9 Le Capitaine de frégate (retraité) J. Baker-Creswell au Vice-amiral (retraité) Peter Gretton, 5 octobre 1981. National Maritime Museum, Greenwich, Gretton Papers, vol. 23, partie 1, MS 93/008.
- 10 Journal de Layard, 28 juillet 1941.
- 11 Au sujet du convoi SC-94, voir Anti-Submarine Warfare Division, « Analysis of U-Boat operations in the Vicinity of Convoy », S.C. 94. 31st July - 13th August, 1942. 15 Sep. 1942; Captain D Liverpool, « S.C. 94 », 20 Aug. 1942; « Report of Proceedings Received From Commanding Officer HMS Broke », nd, tous au BAP, ADM 199/2007.
- 12 Journal de Layard, 9 août 1942; voir aussi HMS Broke, « Report of Attack on U-boat » nd, BAC, RG 24, vol. 11334, 8280-SC-94
- 13 Journal de Layard, 8 novembre 1942.
- 14 Voir aussi Commanding Officer Operation TERMINAL to Commander Eastern Naval Task Force, « Operation TERMINAL — Report », 11 novembre 1942, et CO HMS Broke, Report of Proceedings, 11 novembre 1942, tous deux au Bureau des archives publiques (BAP), ADM 199/204.
- 15 Report of Naval C-in-C Allied Expeditionary Force for Operation Torch, BAP, ADM 199/904.
- 16 Citation de l'Ordre du service distingué. Layard Papers. La remise de cette distinction à Layard a été publiée dans la Gazette du Canada le 16 mars 1943.
- 17 Journal de Layard, 7 septembre 1943.
- 18 Pour en savoir plus sur la croissance de la MRC, voir W.A.B. Douglas, Roger Sarty et Michael Whitby, *Rien de plus noble : histoire officielle de la Marine royale du Canada pendant la Deuxième Guerre mondiale*, St Catharines, Vanwell, 2002.
- 19 Journal de Layard, 17 octobre 1943. L'historien du cinéma Thomas Doherty, en décrivant le film « Corvette K-225 » (Universal Studios, 1943), que c'est « une marque de bon voisinage et d'estime envers la marine canadienne ». Thomas Doherty, *Projections of War: Hollywood,*

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- American Culture and World War II*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 153.
- 20 Journal de Layard, 22 janvier 1944.
- 21 Manuscrit de Layard, 1943, p. 66.
- 22 Journal de Layard, 11 octobre 1943.
- 23 Journal de Layard, 21 mars 1945.
- 24 Commodore D Western Approaches, formulaire S-206, 25 juin 1945, Layard Papers.
- 25 Le dévouement que les hommes qui ont navigué avec Layard lui vouent est tout à fait remarquable. Pour lire un témoignage de son passage sur un navire, voir Fraser M. McKee, *NCSM Swansea: The Life and Times of a Frigate*, St. Catharines, Vanwell, 1994.
- 26 Pour en savoir plus sur la campagne dans les eaux côtières, voir W.A.B. Douglas, Roger Sarty et Michael Whitby, *Blue Water Navy: The Official Operational History of the RCN, 1943-45*, St. Catharines, Vanwell, 2006.
- 27 Journal de Layard, 21 novembre 1944.
- 28 Journal de Layard, 27 juillet 1944.
- 29 Journal de Layard, 1er août 1944.
- 30 Manuscrit du Capt D.M. McLean, « A Canadian Escort Group in British Waters: A History of Escort Group 9 », Archives d'histoire maritime, Direction — Histoire et Patrimoine, 2000/5
- 31 Journal de Layard, 6 juillet 1944.
- 32 Journal de Layard, 9 septembre 1944.
- 33 Journal de Layard, 1er septembre 1942.
- 34 D.A. Rayner, *Escort: The Battle of the Atlantic*, Londres, William Kimber, 1955, p. 230.
- 35 Journal de Layard, 2 février 1945.
- 36 Journal de Layard, 19 avril 1945.
- 37 Mark K. Wells, *Courage and Air Warfare: The Allied Aircrew Experience in the Second World War*, Londres, Frank Cass, 1995, p. 61.
- 38 Journal de Layard, 19 octobre 1939.
- 39 Journal de Layard, 26 octobre 1939.
- 40 Journal de Layard, 25 novembre 1939.
- 41 F.M. McKee, « Some Revisionist History in the Battle of the Atlantic », *The Northern Mariner*, vol. I, no 4 (octobre 1991), p. 27 à 32.

CHAPITRE 4

« Un guerrier formidable » : Le Sergent Thomas George Prince

P. Whitney Lackenbauer¹

Dès que j'ai revêtu l'uniforme, je me suis senti devenir un meilleur homme.

Tommy Prince²

Depuis une décennie, les chercheurs et les citoyens en général s'intéressent grandement aux Autochtones qui ont servi dans les forces armées au cours des deux guerres mondiales et pendant le conflit en Corée³. Aucun d'eux n'est plus célèbre que le Sergent Thomas George Prince, M.M. (1915-1977), un des sous-officiers les plus décorés de toute l'histoire militaire canadienne. Titulaire de 11 décorations au total, dont la médaille militaire et la U.S. Silver Star, Prince est le plus bel exemple de la contribution majeure apportée par les peuples autochtones aux efforts de guerre canadiens au XXe siècle; il incarne le type même de « l'Amérindien en guerre »⁴. Par ailleurs, au plan biographique, il a connu une existence tragique, celle d'un soldat qui n'a jamais obtenu le soutien de ses compatriotes malgré un grand dévouement envers son peuple et son pays. À l'étranger, on le considérait comme un guerrier audacieux et courageux, mais dans son propre pays, c'était un « héros déchu » qui a fini ses jours alcoolique, errant dans les rues de Winnipeg⁵.

À cause de cette contradiction, les journalistes et les historiens se sont emparés de l'histoire de Tommy Prince pour dénoncer le traitement discutable accordé par le Canada à ses soldats et anciens combattants autochtones. Entre autres conséquences, le jour du Souvenir en 2005, les anciens combattants autochtones ont bénéficié d'une attention considérable, notamment un « voyage spirituel » spécial en Europe et des séances de photo très médiatisées avec la gouverneure générale. Le nom du Sergent Prince a été souvent mentionné dans les éloges témoignés aux

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Autochtones pour leur apport en temps de guerre⁶. Bien qu'il demeure le soldat autochtone le plus célèbre de l'époque moderne, il convient de raconter à nouveau son histoire et ses exploits. La vie de Prince en tant que soldat et ancien combattant vaut la peine en soi d'être étudiée et mérite une analyse plus poussée que les éloges subjectifs qui dominent dans les textes sur les relations entre les Autochtones et les militaires. Grâce à son courage et à son audace, ainsi qu'à sa valeur personnelle sur le champ de bataille, Prince est devenu célèbre, ce qui l'a catapulté dans un rôle très influent de porte-parole des Autochtones après la Deuxième Guerre mondiale. Enrôlé en 1950 dans la Force spéciale de l'Armée canadienne, il a participé deux fois aux opérations en Corée, où les blessures physiques et les traumatismes psychologiques l'ont grandement affecté. Sa dépression nerveuse au front en décembre 1952, un fait peu connu, révèle que ce fier guerrier n'était pas un surhomme. Toutefois, le fait que Prince a terminé ses jours aux prises avec des problèmes psychologiques ne diminue en rien son héroïsme ou son courage. L'histoire de sa vie nous rappelle plutôt que le stress opérationnel peut détruire même les soldats les plus résolus.

Thomas George Prince est né en 1915 dans une famille nombreuse de 11 enfants sur la réserve de Brokenhead, à environ 42 milles au nord-ouest de Winnipeg. Des ancêtres de Prince, qui était l'arrière-arrière-petit-fils du chef Peguis des Sauteaux, avaient servi la Couronne durant les opérations de résistance à la rivière Rouge en 1870, en tant qu'éclaireurs le long du Nil en 1885 de même que sur les champs de bataille en Europe au cours de la Première Guerre mondiale⁷. Tommy est entré au pensionnat à l'âge de 5 ans. « J'étais un gamin du genre de Tom Sawyer », a-t-il rappelé, « un vrai délinquant ». Ses professeurs se souviennent qu'il avait de grandes ambitions, mais préférait la chasse et la pêche aux études. Comme beaucoup de jeunes Autochtones, il a eu un premier avant-goût de la vie militaire dans les cadets de l'armée, pendant son séjour au pensionnat. « J'aimais ça faire partie des cadets à Elkhorn », a-t-il dit un jour à un journaliste. « Dès que j'ai revêtu l'uniforme, je me suis senti un meilleur homme. J'ai même essayé de le porter en classe »⁸. Il est vite devenu un excellent tireur. Adolescent, il désirait devenir avocat. Il a plutôt terminé ses études en huitième année et quitté l'école à 14 ans. « Je ne voulais pas abandonner les études », s'est plaint Prince, « mais mon père n'avait pas d'argent ». À l'époque de la Grande Crise, il travaillait comme bûcheron et faisait d'autres menus travaux⁹.

Le déclenchement de la guerre lui offrit de nouvelles perspectives. En juin 1940, à l'âge de 24 ans, Prince s'est enrôlé dans le Corps royal du génie canadien (CRGC). Après six semaines d'entraînement dans la 1^{re} Compagnie du parc du génie, le sapeur Tommy Prince a été envoyé en Angleterre. Plein d'enthousiasme au début, il a bientôt perdu ses illusions, ayant pour tâches d'actionner un tour mécanique et de monter la garde. Il a alors trouvé un exutoire pour son énergie dans les sports, au point de devenir une des vedettes de son régiment; un de ses camarades a dit de lui qu'il courait à travers le terrain de football « comme un éclair »¹⁰. C'était simplement pour lui une façon de rompre la monotonie de la vie de garnison en Angleterre. John Haslam, un de ses collègues dans le CRGC, a mentionné que l'ennui et la monotonie « le rendaient fou ». Pour se tenir occupé, Prince courrait une distance de cinq milles à chaque jour et pratiquait régulièrement la boxe. « Je me suis engagé pour combattre, pas pour rester assis à boire du thé », avait déclaré Prince à Haslam avant le recrutement de parachutistes volontaires à partir du milieu de l'année 1942¹¹.

Le Bataillon canadien de parachutistes cherchait à recruter des volontaires de toutes provenances, y compris dans les unités déjà rendues outre-mer; toutefois, les candidats se voyaient imposer les normes les plus

rigoureuses. Après tout, le grade le plus bas dans ce bataillon correspondait à sergent, et les candidats d'un rang inférieur devaient être aptes à devenir sous-officier pour avoir des chances de succès. Prince a été le premier membre de son régiment à se porter volontaire : le parachutisme, une spécialité relativement nouvelle et excitante, allait lui permettre de participer réellement aux combats. Admis dans le 1^{er} Bataillon de parachutistes canadiens, il fut un des neuf volontaires (sur une centaine) de son groupe de recrues qui ont

Courtoisie du Musée des Forces aériennes canadiennes.



Des membres du FSSF chargent des armes lourdes sur une mule dans les montagnes italiennes.

gagné leurs épaulettes en étudiant à l'école de parachutisme britannique de Ringway près de Manchester. Peu après, des volontaires ont été recrutés au sein du 1^{er} Bon Para Can pour faire partie d'une unité de commandos en voie de formation¹².

La première Force d'opérations spéciales (FOS), mise sur pied au milieu de 1942, était composée uniquement de Canadiens et d'Américains. Cette unité spéciale, dont les officiers et les soldats provenaient des armées des deux pays, avait au départ la taille d'une brigade; sa mission consistait en principe à mener des raids et à effectuer du sabotage dans les contrées d'Europe sous occupation nazie. Ce rôle particulier ne s'est jamais matérialisé, mais l'historien James Wood a conclu récemment que « cette troupe en est venue à symboliser l'unité d'action des nations démocratiques. Elle est restée dans nos mémoires... à cause de son bilan remarquable au combat et de sa composition binationale distinctive »¹³. À l'époque, on en parlait comme d'une « super unité de commandos », une « force spéciale mixte chargée de mener des actions offensives en faisant appel à des militaires américains et canadiens ultra spécialisés » menant des attaques de parachutistes et des débarquements ou combattant en régions montagneuses et dans le désert. Les règles de sélection de la troupe mettaient l'accent sur « la jeunesse, l'endurance et la forme physique »¹⁴.

Al Lennox, un sergent de peloton dans la 1^{ère} FOS pendant la guerre, a indiqué : « Tom était le type idéal pour ce genre d'unité. Il était brave et intelligent. Dans ses jeunes années, il se débrouillait pour survivre à même la nature, chassait son propre gibier, apprenait à traquer le gibier et à marcher de la bonne façon, sans faire le moindre bruit. Tous ces atouts sont très utiles dans ce genre d'unité »¹⁵. D'ailleurs, on avait à l'origine proposé de baptiser les membres de la force « les Braves », de donner à ses sous-unités les noms de tribus autochtones américaines, et de choisir en guise de blason des tomahawks croisés¹⁶. Tommy Prince convenait en tous points pour un tel rôle. Avec ses camarades, il a passé avec succès les tests pour devenir parachutiste, après quoi on l'a envoyé au Montana suivre un entraînement portant sur le maniement des armes de petit calibre, les techniques de démolition et le combat à mains nues, instruction complétée par des exercices physiques intenses. Les apprentis commandos pratiquaient aussi le ski, l'escalade, la survie dans un climat froid et la conduite de véhicules à chenilles ancêtres des motoneiges. À la fin de 1942, vu l'évolution de la situation stratégique, on a décidé d'envoyer la 1^{ère} FOS combattre en Méditerranée.

L'utilisation de nouvelles armes et tactiques, y compris les opérations amphibies, s'est alors ajoutée à ce programme d'entraînement poussé¹⁷.

Prince s'est vite taillé une solide réputation¹⁸. Les camarades du sergent vantaient ses prouesses sur le terrain, et en particulier son « sens naturel du terrain », comme l'a raconté le journaliste McKenzie Porter. Une fois au front, Prince « rampait avec la rapidité et l'agilité d'un serpent et profitait pour se dissimuler des moindres dépressions sur un terrain quasiment plat. En plus d'être un excellent tireur, il agissait avec l'adresse d'un loup sur le terrain ». Prince prétendait que c'était « inné » chez lui et il ne voulait surtout pas que ses camarades oublient son origine amérindienne. Chaque fois qu'il recevait du courrier, il s'exclamait : « J'ai reçu des signaux de fumée du grand chef »¹⁹. Selon ses biographes, sa propension à rappeler sa race en toutes occasions intriguait les autres soldats. « Quand un homme portait l'uniforme de l'armée, on se fichait de son origine. Mais Prince se sentait obligé de représenter le peuple amérindien et veillait à ce que les autres n'oublient pas son origine raciale »²⁰.

« Toute ma vie », a confié Prince, « j'ai voulu faire quelque chose pour aider mon peuple à regagner sa réputation. Je voulais montrer que les Amérindiens sont aussi bons que n'importe quel Blanc »²¹. Ces motivations ont sans doute poussé Prince à s'engager dans l'armée et à y accomplir des exploits. D'après plusieurs chercheurs, en particulier aux États-Unis, les Amérindiens s'enrôlaient pour pouvoir s'intégrer à la société dominante des Blancs. Les propos de Prince tendent à le confirmer; mais ça ne doit pas servir à dénigrer les militaires amérindiens (y compris Prince), ce qui arrive quand on les dépeint comme des « tontos serviles, des Autochtones qui cherchent d'abord et avant tout à s'identifier aux Blancs et à devenir "leurs compagnons fidèles et fiables" »²². Prince ne se contentait pas d'un rôle de soutien; il voulait être à l'avant-scène, au cœur de l'action. Il recherchait la célébrité et associait ses propres actions à sa perception générale de la situation des Amérindiens. « Prince ne dit pas très explicitement ce qu'il souhaite pour les Amérindiens, mais on comprend en l'écoutant qu'il compare leur passé à leur présent, et qu'il se préoccupe beaucoup de leur réputation », a conclu le journaliste McKenzie Porter après l'avoir interviewé. « Consciemment ou inconsciemment, grâce à son héroïsme, il a fait progresser la cause des Amérindiens »²³. Il allait démontrer sur le terrain son courage, sa ruse et son audace.

C'est en Amérique du Nord que les membres de la 1 FOS ont pour la première fois eu l'occasion de mettre leurs capacités à l'épreuve. À

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

l'été 1942, les troupes japonaises s'étaient emparées des îles d'Attu et Kiska dans l'archipel des Aléoutiennes. À la mi-août 1943, la FOS a débarqué à l'île de Kiska dans le cadre d'une opération interarmes visant à expulser les envahisseurs. Bien que prêts à subir de lourdes pertes, les membres de la force n'ont rencontré aucune opposition puisque les Japonais avaient déjà évacué les lieux²⁴. Tommy Prince était déçu. « Il exultait à l'idée de combattre », a révélé McKenzie Porter, « et il a été consterné en arrivant de voir que les ennemis s'étaient retirés. Ça lui a fait craindre de ne jamais avoir la possibilité de tester son courage »²⁵.

Le haut commandement allié a alors décidé d'expédier la 1 FOS en Italie. À l'automne 1943, ses membres se sont embarqués pour l'Afrique du Nord puis ont gagné l'Italie pour se joindre à la 5e Armée américaine. Les troupes alliées venaient de débarquer à Salerne (au sud de Naples) au début de septembre, y établissant une tête de pont. Le commandant allemand en Italie, le Feld-maréchal Albert Kesselring, a alors ordonné à ses hommes de défendre chaque parcelle de terrain farouchement, si bien que la campagne s'est bientôt « transformée en un jeu de massacre, une bataille d'attrition implacable »²⁶. Le 20 novembre, Prince et ses camarades sont arrivés sur place en vue de participer à la campagne de Naples et Foggia. Ils se sont bientôt retrouvés dans le massif montagneux escarpé au sud et à l'est de Cassino, où les troupes allemandes, installées sur une série de bastions au sommet des collines, dominaient le champ de bataille. « Tout au long du mois de novembre », a rapporté un journaliste, « les soldats de l'ensemble de la 5e Armée américaine ont piétiné, arrêtés par une série de montagnes érigées en forteresse ... À partir de leurs positions avantageuses en surplomb, les soldats allemands avaient réussi à repousser toutes les tentatives de progression alliées ». Vu leur entraînement spécial et leur équipement spécialisé pour les opérations en montagnes, et malgré leur inexpérience des combats, les membres de la 1 FOS allaient s'attaquer aux positions fortifiées sur des sommets impressionnants, tenues par des troupes allemandes aguerries. Et ils ont été à la hauteur des espérances²⁷.

Au début de l'année suivante, Prince a enfin reçu son baptême du feu. Son régiment avait reçu l'ordre d'expulser les ennemis du mont La Difensa qui, à une altitude de 1 259 mètres (4 000 pieds), dominait la vallée au nord-est de Cassino. La nuit du 6 au 7 janvier, sous le commandement d'un Canadien, le Lieutenant-colonel Thomas P. Gilday, le 3e Régiment s'est lancé à l'assaut, avec en tête le 1er Bataillon. « ... et a chassé de ces arêtes rocheuses un bataillon du 132e

« Un guerrier formidable »

Régiment de grenadiers... »²⁸ Durant l'attaque, « Prince a pour la première fois vu des hommes criblés de balles par les mitrailleuses légères Spandau, qui crâchaient si vite qu'on aurait cru entendre un moteur de motocyclette emballé », raconte le journaliste Mackenzie Porter. « Il a appris à marcher accroupi chaque fois qu'il entendait le bruit des mortiers Nebelwerfer projetant en l'air neuf grosses bombes qui arrivaient en flottant sans faire plus de bruit que le battement des ailes d'un oiseau, puis éclataient autour de lui dans un vacarme comparable à des portes qui claquent, déchiquetant les hommes ». La guerre est un jeu de massacre, a expliqué Carl von Clausewitz dans son ouvrage célèbre *De la guerre* et Prince s'en est rendu compte de visu. Au cours de sa première nuit au combat, il a pu observer des chars sauter sur des mines, les membres d'équipage étant du coup pulvérisés. Il a vu des corps démembrés par les mines antipersonnel. « Tout au long de cette nuit infernale, illuminée par les fusées éclairantes et les tirs, Prince a entendu des hommes qui n'étaient jamais allés à l'église invoquer leur créateur; il a aussi vu des soldats semblables auparavant à des lions se transformer en canards hébétés, et vu marcher des spectres enflammés dégageant une odeur écoeurante qui avaient été auparavant des hommes ». Néanmoins, « il continuait à foncer malgré le danger » :

Une fois rendu au sommet à l'aube, en distinguant vaguement la ligne irrégulière de ses camarades qui titubaient des deux côtés, et en face les Allemands livides qui sautaient hors des trous pour s'enfuir, il a senti dans ses poumons un souffle qui lui a fait pousser un grand cri d'exultation, puisqu'il venait à ce moment-là de connaître l'extase qui unit les fantassins dans les bars et les pubs, et de se rendre compte que sur le sentier de la guerre au XXe siècle, un Indien pouvait encore se montrer plus brave que beaucoup de visages pâles²⁹.

Durant les semaines subséquentes, la 1 FOS est parvenue à repousser plusieurs contre-attaques allemandes³⁰. Pourtant, les tirs d'artillerie féroces de l'ennemi, la privation de sommeil et l'obligation de patrouiller continuellement la nuit affectaient cruellement les soldats sur la ligne de front. Le temps était rigoureux, le terrain était difficile et les Allemands résistaient farouchement. Le journal de guerre du 1er Bataillon canadien de service spécial décrit bien la nature des opérations

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

le 8 janvier 1944 : « Aujourd'hui, la liste des pertes comprend une centaine de noms; la moitié des soldats ont subi des engelures et des traumatismes, tandis que les autres ont été blessés ou tués au combat. Il fait très froid dans les collines, il y a beaucoup de vent et de neige. La résistance allemande est très forte, les tirs d'artillerie et de mortier font des ravages ». Ça cognait dur, jusqu'à ce que les autorités retirent la FOS pour la réorganiser en vue d'une offensive. À ce stade, près de la moitié des effectifs des régiments engagés étaient hors de combat³¹. Par ailleurs, la 1 FOS était en train de se forger une réputation sur le champ de bataille. Au pays, le journaliste Russ Munroe affirmait que « les Allemands avaient surnommé ces braves commandos-parachutistes les "hommes au visage sale et au pantalon bizarre" »³².

Le Caporal Tommy Prince devenait lui aussi reconnu pour ses qualités de combattant. Le Lieutenant-colonel Gilday l'a rencontré pour la première fois près de Cassino, quand « il est allé repérer un chemin permettant d'éviter les patrouilles et les mines ennemies, puis il est revenu rapidement transmettre des renseignements sur une position ennemie ». Gilday était impressionné : « Je l'ai immédiatement réservé pour le quartier général de mon bataillon, et j'ai décidé d'en faire mon homme de confiance. Il savait qu'il était extrêmement habile pour s'orienter et trouver son chemin... savoir où se trouvaient les autres, sans qu'eux aient la moindre idée de l'endroit où il était »³³. Grâce à son expérience acquise avant la guerre au Manitoba, Prince s'est vite fait connaître par son aptitude à agir silencieusement, rapidement et audacieusement. Voici un récit révélateur d'un de ses camarades :

Prince avait l'habitude de traîner une paire de mocassins dans son sac. Il ne disait jamais à personne où il allait, s'éclipsant simplement dans la nuit. Les Allemands le prenaient pour un fantôme ou un démon. Ils ne pouvaient pas se figurer comment il avait réussi à franchir les lignes et les sentinelles. Il était parfaitement silencieux... Au lieu de venir comme un serpent pour les tuer, il se contentait de voler quelque chose comme une paire de chaussures juste à leurs pieds. Ou il laissait derrière des objets, par exemple une carte d'appel; pour leur laisser savoir qu'il était venu. De temps en temps, il tuait un des Allemands, en lui tranchant la gorge pour ne réveiller personne. Quand les Allemands au réveil trouvaient un des leurs gisant mort au milieu de la

troupe, ils avaient la trouille. Ils n'arrivaient pas à croire que Prince était un humain en chair et en os; ils le prenaient donc pour un esprit du mal, ou encore pire, le diable, pour eux, nous étions la brigade du diable³⁴.

On peut douter d'une telle crédulité de la part des Allemands, mais il est évident que Prince avait un grand prestige aux yeux de ses camarades soldats. C'était un bon guerrier, et il fut bientôt promu sergent. Sa tâche consistait à faire des reconnaissances, et la résistance opiniâtre de l'ennemi en terrain montagneux lui offrait maintes possibilités d'affiner ses techniques³⁵.

En janvier 1944, après quatre mois de combats féroces, la 5e Armée américaine n'avait progressé que de 70 milles au-delà de la tête de pont de Salerne. Pour briser l'embâcle, les alliés réalisèrent alors un débarquement amphibie audacieux dans le but de contourner les lignes de défense allemandes et de s'emparer du port d'Anzio, à 35 milles au sud de Rome. L'attaque surprise déclenchée le 22 janvier, une réussite tactique, permit d'établir une tête de pont, mais le Commandant allemand Kesselring organisa à la hâte une force de défense improvisée pour contrer les envahisseurs alliés. La pluie, le terrain accidenté et la résistance des défenseurs conjugués ont empêché les alliés de réussir une percée décisive. Le 2 février, la 1 FOS prit en charge un secteur d'une superficie de 11 000 verges (environ le quart du territoire total occupé par les alliés) le long du canal Mussolini, formant une barrière naturelle entre la 316e division allemande et les troupes alliées sur le flanc est de la tête de pont. Le reste de la zone de débarquement étant dans une impasse, les membres de la FOS passèrent à l'offensive en menant des raids tactiques très efficaces et des patrouilles téméraires. Pendant 90 jours, ils réussirent à désorganiser les Allemands, à enrayer les tentatives de contre-attaque en masse à partir de leur secteur, jouant ainsi « un rôle important dans la défense de la tête de pont »³⁶.

À Anzio, le Sergent Prince a obtenu sa première décoration pour bravoure. Les chars et les canons allemands infligeaient aux alliés de lourdes pertes en effectifs et en matériel près de Littoria; alors, le 8 février, Prince s'est porté volontaire pour remplir une mission de reconnaissance spéciale en solo. À la faveur de l'obscurité, il est parvenu à dérouler un fil téléphonique jusqu'à une distance de 1 800 verges en territoire ennemi puis à installer un poste d'observation dans une ferme abandonnée, à 200 verges devant les lignes adverses. C'était une position précaire, mais l'audace de Prince a porté fruit. Positionné dans la ferme, avec son

téléphone de campagne, il a pu transmettre les coordonnées exactes des troupes ennemies, que les artilleurs alliés étaient incapables autrement d'apercevoir. Vers midi le lendemain, la communication s'étant interrompue soudainement, Prince a présumé avec raison qu'un obus avait coupé le fil. Il a vite évalué la situation. Si les Allemands soupçonnaient sa présence, ils continueraient à bombarder la ferme. Par contre, s'il essayait de battre en retraite, il serait abattu. En restant inactif, il ne pourrait pas transmettre à ses camarades des renseignements vitaux. Heureusement, il a trouvé une solution audacieuse et courageuse.

« De façon ingénieuse », suivant le texte de sa citation, « le Sergent Prince a mis des vêtements civils disponibles et, directement à la vue des observateurs ennemis, est sorti du bâtiment pour réparer la ligne de téléphone et pour rétablir le contact permettant l'observation des cibles ». Prince avait revêtu un vieux chapeau noir, un veston noir et une écharpe blanche typiques que l'ancien habitant avait laissé dans la maison, puis il s'est rué dehors en imitant un paysan italien. Sous les yeux des Allemands, il a ensuite inspecté le poulailler pour voir s'il était endommagé, a pris une houe et fait semblant de sarcler (en fait, il avait suivi la trajectoire du fil jusqu'au moment de trouver la coupure), s'est penché comme pour lacer ses souliers et a enfin rabouté la ligne. Poursuivant sa petite comédie, il a brandi les poings en direction des Allemands et des alliés, avant de rentrer dans la maison pour reprendre les communications avec son unité. Sa ruse avait bel et bien convaincu les Allemands que ce n'était qu'un paysan, puisqu'ils ont cessé de bombarder sa position. Au bout de 24 heures de surveillance, il a regagné les lignes alliées dans l'obscurité. « Vous êtes fou », lui a dit à ce moment-là un officier. « Si les Allemands vous avaient capturé habillé ainsi, ils vous auraient fusillé sur-le-champ ». Mais les supérieurs ont apprécié cet exploit à sa juste valeur : les renseignements transmis par Prince avaient permis à l'artillerie alliée de détruire quatre positions



Photographié par C.J. Woods, BAC, PA-142287.

Le Sergent Tommy Prince (à droite), membre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, au palais de Buckingham après avoir reçu sa médaille militaire.

allemandes. Le Lieutenant-colonel Gilday a donc recommandé aux autorités de décerner à Prince la Médaille militaire pour « bravoure exceptionnelle au combat ». D'après le texte de sa citation, « le courage du Sergent Prince et son dévouement au mépris de sa propre sécurité sont une source d'inspiration pour ses camarades et font honneur à son unité »³⁷.

Prince était l'homme idéal pour mener des patrouilles actives à Anzio. Néanmoins, ses compagnons « avaient des opinions mitigées face à son mépris évident pour sa sécurité ». Bill Johnson, qui a servi dans les rangs de la 1 FOS en Italie, s'est rappelé avoir entendu un soldat dire, au moment où Prince partait pour une de ses nombreuses patrouilles, « voilà Prince qui essaie de gagner une autre médaille pour prouver sa bravoure »³⁸. Les risques étaient élevés, mais les résultats valaient la peine, et Prince obtenait de bons résultats. Le 9 mai, on a retiré la Force du front pour qu'elle se prépare en vue de nouvelles opérations offensives. Deux semaines plus tard, le 1er Régiment a joué le rôle de fer de lance durant la percée de la 1 FOS à partir de la tête de pont d'Anzio. Les soldats, bien que confrontés à une vive résistance et à des contre-attaques féroces, ont entraîné le 2e Corps du Général Keyes dans l'assaut final vers Rome. Prince a été parmi les premiers soldats alliés à pénétrer dans la capitale italienne le 4 juin, lorsque la FOS s'est emparée des sept ponts sur le Tibre dans la partie nord de la ville. Cet épisode mit fin aux opérations de cette unité en Italie; on l'a ensuite retirée à la fin de juin afin de la préparer pour sa prochaine mission. Le Général Mark Clark, commandant de la 5e Armée, a couvert d'éloges les membres de la FOS :

Le rôle joué par les troupes d'élite du Détachement canado-américain est si bien connu qu'il est à peine besoin de le rappeler en ce moment. Les âpres combats que vous avez livrés sur le front principal, au cœur de l'hiver, la part importante que vous avez prise à l'établissement et à la défense de la tête de plage au cours de ce siège historique qui a duré quatre mois, la façon dont votre groupe relativement restreint a maintenu une action agressive sur un front équivalent à celui d'une division complète et, enfin, votre conduite brillante lors de la poussée finale et des rudes batailles qui ont abouti à la prise de Rome sont entrés dans l'histoire et ont forgé un nouveau chaînon glorieux de notre tradition militaire³⁹.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Prince avait vécu tous ces événements, goûté au plaisir de la victoire, et acquis une réputation de bravoure.

En tant que soldat de la 1 FOS, Prince a continué tout au long de la guerre à participer à des actions distinctes du corps principal des armées canadiennes. Exactement un an après l'intervention de son unité à l'île de Kiska dans les Aléoutiennes, il a pris part à une autre opération amphibie, le débarquement dans le sud de la France. Le 15 août 1944, la FOS a facilement atteint ses objectifs en capturant les deux îles de l'archipel d'Hyères les plus à l'est pour protéger le flanc gauche de l'offensive pendant les débarquements sur la côte d'Azur. Transférée quelques jours plus tard sur le continent, elle est entrée à nouveau en action juste à l'ouest de Cannes, dans le cadre du 6e Groupe d'armées. Les soldats de la FOS, après avoir progressé rapidement en fonçant vers l'est le long de l'étroite plaine côtière, se sont heurtés à une résistance farouche à la fin du mois dans la région montagneuse derrière Nice. Ce fut une rude épreuve pour Tommy Prince et ses compatriotes de la FOS, seuls soldats canadiens à servir dans le sud de la France. Là encore, Prince a fait sa part pour que leurs actions ne passent pas inaperçues⁴⁰.

Le 1er septembre, le Sergent Prince a mené une patrouille de reconnaissance en duo, s'aventurant à 15 milles au-delà des lignes ennemies près de L'Escarène, en France. Sur un terrain accidenté en montagne, lui et son partenaire ont pu recueillir « des renseignements utiles et précis au sujet des positions avancées ennemies, des positions d'artillerie et d'une zone de bivouac ». En revenant vers leurs lignes pour transmettre les informations obtenues, Prince et le soldat qui l'accompagnait sont tombés sur une escarmouche opposant un peloton allemand à une escouade de résistants des Forces françaises libres qui étaient encerclés. Tapis derrière la scène, Prince et son camarade se mirent alors à canarder les Allemands, en tuant au moins six et en blessant d'autres présumément. Le chef du peloton allemand, secoué par ces lourdes pertes et ignorant la présence des deux Canadiens, a donné l'ordre de retrait. Quand l'officier français lui a demandé « où est le reste de votre compagnie? », Prince a désigné le soldat et dit « ici ». « Mon Dieu », s'est exclamé l'officier, « je pensais que vous étiez au moins cinquante! »⁴¹

Prince et son partenaire de patrouille, accompagnés par les résistants français, sont revenus aux lignes de la FOS le 3 septembre, pour s'empresse de fournir les renseignements sur les positions allemandes. « Le rapport de patrouille était précis au point que le régiment du Sergent Prince a pu avancer le 5 septembre 1944 pour occuper des nouvelles hauteurs, puis chasser l'ennemi de la zone de

bivouac », était-il écrit dans la recommandation subséquente pour qu'on lui décerne la médaille américaine Silver Star. Durant les cinq jours précédant, Prince avait parcouru à pied une cinquantaine de milles pratiquement sans se reposer. « Le sens du devoir et le dévouement exemplaires manifestés par le Sergent Prince relèvent des traditions militaires les plus nobles et font honneur non seulement à lui-même, mais aussi à l'ensemble des Forces alliées »⁴².

Le 9 septembre, la FOS a avancé rapidement le long de la côte d'Azur, franchissant 45 milles. Elle s'est ensuite établie sur une position à la frontière de l'Italie, patrouillant activement un front étendu, patrouilles qui lui ont occasionné de lourdes pertes. C'était un combat sans merci. Les batteries et la supériorité numérique des Allemands obligeaient les hommes à demeurer à l'abri pendant de longs moments, sans perspective de relève. Le nombre de cas d'épuisement au combat grimpait en flèche: « Les hommes étaient restés trop longtemps en première ligne sans se reposer⁴³ ». Toutefois, le Sergent Tommy Prince ne semblait pas en souffrir. Il était toujours prêt à s'exposer au danger et suggérait des façons imaginatives de harceler l'ennemi. Mais le sort de la FOS avait été scellé par les autorités en Amérique du Nord. À la fin de 1944, les difficultés administratives avaient rendu ce genre d'unité moins utile, et on n'avait plus besoin de ses compétences spécialisées et de ses techniques opérationnelles. Le 5 décembre, la force spéciale a été démantelée près de Villeneuve-Loubet. Vu sa formation de parachutiste, Prince a bientôt été renvoyé en Angleterre pour rejoindre les rangs du 1er Bataillon de parachutistes canadiens⁴⁴.

En pratique, la guerre était terminée pour Prince. Il est retourné en Angleterre au début de 1945, où on l'a invité à une cérémonie au Palais de Buckingham. Son frère Morris, qui avait aussi été militaire pendant la guerre, s'est joint à lui pour cette occasion mémorable. Le Roi George VI a décoré Tommy Prince en lui décernant d'abord la Médaille militaire, puis au nom du Président des États-Unis, la Silver Star avec ruban. Le Roi l'a d'ailleurs reconnu, l'ayant déjà rencontré auparavant lors d'une inspection dans le comté de Surrey en 1942; il a alors discuté avec lui de ses expériences militaires, et aussi de sa vie de jeunesse dans sa réserve indienne au Manitoba. « Il m'a parlé pendant deux minutes », s'est vanté Prince par la suite, « alors que la plupart des autres n'ont eu droit qu'à une trentaine de secondes ». À peine 55 soldats canadiens ont obtenu la Silver Star, desquels 3 seulement se sont aussi mérités la médaille militaire. Prince faisait partie d'une élite sélecte⁴⁵. Mais la victoire en Europe est survenue avant que Prince aille rejoindre sur le

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

terrain le 1 Bon Para Can; il s'est toutefois intégré à cette troupe pour le voyage de retour en Amérique du Nord.

Son histoire a fait les manchettes quand il est revenu à Winnipeg le 24 juin. « Il est très taciturne et extrêmement modeste à propos de ses réalisations depuis son enrôlement il y a environ cinq ans », a écrit un journaliste au moment de son arrivée. « Si vous lui demandez ce qu'il a fait pour mériter ses décorations, sa réponse vous en dira très peu. Ses amis vous expliqueront mieux que lui pourquoi il a mérité ses médailles ». Les lecteurs du journal *Winnipeg Free Press* ont alors appris qu'il était un des soldats les plus décorés de toute l'armée canadienne, ayant reçu la médaille militaire et la Silver Star, fait l'objet de plusieurs mentions au tableau d'honneur dans les dépêches et, d'après les rumeurs, gagné le droit à d'autres décorations. Mais Prince minimisait ses exploits à Anzio. « Je n'ai pas fait grand-chose pour mériter une médaille », a-t-il dit aux journalistes. « J'ai simplement installé un poste d'observation d'artillerie et permis de nous débarrasser de quelques positions ennemies ». Selon lui, il a tout simplement fait son devoir; il avait une tâche à accomplir, et il l'a accomplie. Tout comme ses camarades. « Ce n'est qu'un aspect : les types dans l'infanterie et les autres services en ont fait autant et même plus », a-t-il précisé. « C'est seulement que vous n'en avez pas encore entendu parler. Il faut se lever de bonne heure pour rivaliser avec ces gars ». Prince avait l'esprit d'équipe, et apparemment, il était disposé à servir sur le théâtre d'opérations du Pacifique. « Je garde mon statut A-1 dans l'armée, et ce sont les dirigeants de l'armée qui décideront s'ils souhaitent ou non que je reste pour aller combattre dans la région du Pacifique. J'irai certainement s'ils veulent de moi; sinon, je vais commencer ma vie civile ». Dans l'intervalle, il est allé habiter chez des amis à Winnipeg en attendant le verdict du quartier général sur son avenir dans l'armée. Il a reçu son avis de libération le 21 août 1945⁴⁶.

Le guerrier Tommy Prince a donc réintégré la vie civile. Dans son enfance, Doris Small l'a rencontré plusieurs fois et a conservé de lui le souvenir d'« un homme joyeux, espiègle et rieur quand il était avec des enfants [...] mais taciturne et réservé avec les adultes ». Elle se souvient des fois où il racontait ses expériences outre-mer aux écoliers pour donner un sens à leur existence :

Tom Prince est venu à notre école pour nous enseigner une leçon d'histoire, pour nous dire à quel point nous sommes chanceux d'avoir un toit au-dessus de notre

école, des livres pour lire et des crayons pour dessiner et écrire, alors qu'une foule d'enfants dans les villes et villages dévastés de l'Europe n'ont rien de tout ça. Il avait coutume d'apporter des tablettes de chocolat qu'il séparait en morceaux pour les distribuer, à condition qu'on l'amuse en chantant une chanson ou en récitant un poème ou un conte. C'était un homme bon et gentil. Il venait souvent, puis ses visites ont cessé. Les bases militaires à côté de la ville ont fermé, et la vie a repris un cours normal⁴⁷.

Pourtant, il n'y a pas eu de retour à la « normalité » pour Prince. Comme beaucoup d'autres anciens combattants, sa vie avait été bouleversée. D'abord, il a divorcé de sa première épouse, et son père est décédé⁴⁸. Une femme l'a assailli avec une bouteille brisée au cours d'une soirée dansante en 1946, si bien qu'il s'est retrouvé avec une lacération faciale ayant nécessité 64 points de suture, incident qui l'a amené à quitter définitivement la réserve de Brokenhead. Mais il était difficile de trouver du travail en temps de paix, même pour un héros de guerre. Obligé de gagner sa vie en coupant du bois, il a vite réalisé qu'il était redevenu « un Indien ordinaire ». Après avoir occupé un emploi de concierge à Winnipeg, il a décidé de lancer sa propre entreprise de nettoyage, achetant une camionnette et les fournitures nécessaires grâce à l'aide financière de réinstallation versée par le ministère des Anciens combattants. Sa petite entreprise est vite devenue rentable⁴⁹.

L'ancien combattant âgé de trente ans était souvent appelé à la rescousse pour servir de porte-parole à son peuple. « Avant que l'on puisse dire "Grand chef Sitting Bull" », a souligné un journaliste très zélé, « ce jeune brave Chippewa a repris le sentier de la guerre. Mais cette fois-ci, son fusil de tireur d'élite a été remplacé par les paroles et les écrits »⁵⁰. Au début de décembre 1946, l'association des Indiens du Manitoba a demandé à Prince d'agir comme vice-président et principal porte-parole de l'organisme, dans l'espoir que son prestige en tant que héros de guerre ajouterait du poids dans les pourparlers avec les représentants fédéraux⁵¹. Il accepta de défendre les intérêts de son peuple, motivé par la constatation que les Autochtones se trouvaient devant de sombres perspectives après la guerre. « À son retour d'Europe, en visitant certaines réserves indiennes du Nord, il a été bouleversé de voir les conditions qui y régnaient », a indiqué un éditorialiste. « Ma tâche est d'unifier les Indiens du Canada, pour que nous puissions parler d'une voix aussi forte

que possible à la Chambre des communes », avait expliqué Prince. Son témoignage devant le Comité parlementaire mixte spécial mis sur pied en 1947 pour réexaminer la *Loi sur les Indiens* marque son heure de gloire en tant que défenseur de la cause indienne⁵². Ses prescriptions étaient osées, sans équivoque et visionnaires. À son avis, si le gouvernement consentait à abolir la *Loi sur les Indiens* et à respecter les traités originaux, les Indiens pourraient retrouver confiance en eux-mêmes et redevenir autosuffisants. Le temps était venu d'établir entre les Autochtones et les Blancs un nouveau pacte fondé sur la confiance et la coopération⁵³.

Prince s'intéressait tout particulièrement à la bande de Brokenhead et exprimait beaucoup de rancœur du fait que les promesses sacrées des traités n'avaient pas été respectées. Il se plaignait de l'affaiblissement des droits autochtones sur la pêche, la chasse et le piégeage et prônait un « programme d'aide à long terme » comprenant une aide financière, la construction d'hôpitaux et d'écoles et l'amélioration des conditions sanitaires⁵⁴. « Je suis retourné dans cette réserve après ma libération des forces armées », a-t-il dit au comité, « mais je n'ai pas pu y trouver de gagne-pain parce que c'est impossible d'y gagner sa vie ». Il croyait que l'agriculture était la clé du développement futur, le territoire de la réserve se caractérisant par « de la terre noire vraiment fertile, un sol idéal pour l'agriculture ». L'année précédente, un incendie avait ravagé environ le tiers du terrain de la réserve, ce qui constituait une bonne préparation pour labourer la terre. Les arbres ayant été coupés, Prince souhaitait que les jeunes hommes fassent preuve d'initiative et obtiennent des prêts gouvernementaux pour commencer à cultiver. « On a quelques vétérans qui savent bien se servir de machines », a-t-il ajouté, « ils l'ont prouvé en utilisant eux-mêmes des machines dans l'armée ». Mais le chef de bande, qui ne savait ni lire ni écrire comme l'a souligné Prince, avait rejeté ce projet. Le président du comité mixte a souligné que Prince « voulait non seulement devenir lui-même cultivateur, mais aussi montrer un exemple que les autres pourraient suivre ». Mais pour permettre un tel changement, il fallait éduquer les « hommes plus âgés ». Le président du comité voyait en Prince un Indien progressiste qui « essaie d'aider ses congénères à s'aider eux-mêmes [*sic*] »⁵⁵.

Selon Prince, s'il y avait un groupe capable d'apporter des changements profitables, c'était sûrement celui des vétérans amérindiens ayant servi outre-mer. Mais au contraire, ceux-ci obtenaient des compensations limitées, inéquitables et insuffisantes comparativement aux Blancs. Prince a ainsi déclaré : « Il y a environ 3 000 jeunes Autochtones qui ont combattu de l'autre côté de l'océan pour le Roi et

pour leur pays. Ces combattants avaient des tâches à accomplir dans l'armée, et ils ont rempli leur devoir à la perfection ». Toutefois, les octrois individuels de 2 320 \$ accordés aux anciens combattants étaient dans leur cas versés directement au ministère des Mines et des Ressources naturelles, « et les vétérans autochtones n'y peuvent rien, on les traite comme des travailleurs ordinaires. Comment peut-on améliorer leurs conditions de vie si on ne leur donne pas la possibilité de mettre en pratique leurs compétences et de donner l'exemple à leurs frères amérindiens »⁵⁶? Pour lui, la clé du succès était de prêcher par l'exemple. Ce sont les actions qui comptent, et non les belles paroles.

« Je voudrais savoir pourquoi un homme au bilan remarquable comme M. Prince, qui nous a parlé ici de façon très judicieuse, ne travaille pas pour le ministère des Affaires indiennes », s'est interrogé le député Raymond MacNichol pendant les audiences du comité en 1947. Le président du comité a répliqué : « Vous pourriez probablement aborder le sujet avec la Commission du service civil et obtenir que M. Prince soit attaché au personnel de la Division des Affaires indiennes. Si vous réussissez, vous rendriez un grand service au Comité et à tous les Indiens [sic] du Canada »⁵⁷. Mais Prince n'a pas suivi cette voie. Il était « fâché et frustré par le jargon juridique employé pour réfuter ses arguments ». Comme les audiences traînaient en longueur, Prince a tenté de convaincre les autres chefs amérindiens d'en appeler directement au Roi George VI pour obtenir des changements. Mais ça ne s'est pas produit. Même si le gouvernement a fini par modifier la *Loi sur les Indiens* pour en éliminer les clauses les plus pernicieuses, Prince a quitté Ottawa complètement désillusionné. Il était convaincu de la nécessité de détruire le mythe stéréotypé des Autochtones simples d'esprit et arriérés. « Il était rendu obsédé par l'idée de changer cette perception », ont souligné ses biographes. « D'une façon ou d'une autre, il fallait d'abord redorer le blason des Indiens pour assurer leurs futurs progrès ». Malheureusement, Prince n'a pas pu réaliser ce rêve avec son entreprise de nettoyage puisqu'en rentrant chez lui, il a constaté que ses « amis » avaient fracassé son camion, et que le reste de l'équipement avait été volé. Il est ensuite allé travailler en forêt comme bûcheron, puis dans une usine papetière et enfin dans une cimenterie locale⁵⁸.

Au début du mois d'août 1950, lorsque le gouvernement canadien a lancé un appel au recrutement de volontaires pour la Force spéciale de l'Armée canadienne appelée à combattre en Corée, Tommy Prince s'est réenrôlé immédiatement. Pourquoi l'a-t-il fait? « J'avais une dette d'honneur envers mes amis tués au combat » dans la guerre précédente,

a-t-il expliqué par la suite⁵⁹. Le 17 août, le soldat Prince a été intégré au 2^e Bataillon du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (2 PPCLI), un régiment aux traditions militaires bien établies. Le 14 septembre, on lui a redonné le grade de sergent intérimaire pour contribuer à l'instruction pré-déploiement des recrues inexpérimentées aux BFC de Sarcee et de Wainwright en Alberta. L'entraînement portait surtout sur le maniement des armes de petit calibre, mitrailleuses, roquettes antichar, grenades, charges de démolition et mines. Prince enseignait aussi les méthodes de camouflage et de dissimulation⁶⁰. Ses exploits antérieurs, combinés à sa personnalité puissante, impressionnaient ses subalternes. On l'a entendu dire un jour à un groupe de recrues en cours d'instruction : « Vous faites à présent partie du régiment Princess Patricia. Vous êtes forts! Vous buvez, vous jouez, vous aimez et vous laissez avec ardeur! Vous pouvez décider vous-mêmes quoi boire, comment jouer, qui aimer. Mais c'est nous qui décidons qui vous devez haïr et combattre »⁶¹. Il avait de grandes attentes face à lui-même, et pour les hommes sous ses ordres.

Le 2 PPCLI a été la première unité d'infanterie canadienne à arriver sur le théâtre d'opérations en Corée. Cette guerre a été une campagne épuisante menée dans une contrée froide et montagneuse, où les soldats étaient privés du confort habituel de leur foyer. En Corée, les soldats « enduraient des rigueurs et des privations extrêmes », a indiqué l'historien Brent Watson dans sa remarquable histoire sociale de la FSAC, vivant « comme des clochards sans même les commodités les plus élémentaires »⁶². Prince, quant à lui, était content de se retrouver dans un milieu militaire. Dans le premier contingent dont les membres passaient en général pour de la « racaille », Prince était le « chasseur » chevronné de retour dans son élément.

Robert Hepenstall a conclu que l'armée était minée par deux problèmes majeurs en Corée : l'abus d'alcool et le sommeil pendant les quarts de garde⁶³. Même si Prince buvait excessivement, il ne supportait pas que des soldats dorment en montant la garde; il s'agissait d'une grave infraction militaire risquant de mettre en péril un peloton au complet. Le soldat Dan Johnson a raconté cette anecdote :

Le Sergent Tommy Prince, en faisant sa ronde un soir, a trouvé un soldat penché au-dessus du bord de sa tranchée, endormi au poste. Il s'est amené derrière lui, l'a saisi par le cou et a commencé à l'étrangler. Des militaires qui n'étaient pas en service, réveillés par le

bruit, ont attrapé Prince et ont eu du mal à lui faire lâcher prise.

« Vous savez ce que j'aurais pu lui faire! », s'est exclamé Prince.

« Oui », a-t-on répondu.

« Eh bien », a crié Prince, « c'est ça qui va arriver au prochain type que je trouve endormi pendant son quart de garde »⁶⁴.

Dans une zone de guerre aux multiples dangers, Prince tolérait mal l'incompétence susceptible de mettre en péril la vie de ses hommes. À la fin de mars, son peloton a rejoint le reste de la compagnie au sommet d'une montagne. D'une crête voisine, un tireur d'élite chinois se mit à abattre des militaires canadiens. D'après le récit du Soldat Herman Thorsen, le Sergent Prince a alors scruté le terrain avec ses jumelles et l'a appelé. « Tu vois cet arbre avec le rocher à côté? », lui a demandé Prince. « Eh bien, ce n'est pas un rocher, c'est l'ombre d'un trou, et le tireur est caché dans ce trou ». Thorsen a regardé plus attentivement et a aperçu un mouvement. Prince a alors levé son fusil et fait feu. « Il n'y a plus eu ensuite le moindre tir contre nous depuis cet endroit », a confirmé Thorsen⁶⁵. À une autre occasion, pendant que Prince et les soldats de son peloton se reposaient sur la contre-pente de leur position, ils ont reçu un appel radio annonçant que l'artillerie alliée allait bombarder des objectifs plus loin sur le front. Mais les obus ont commencé à éclater autour d'eux, et « un gros éclat a atterri entre le pouce et l'index de Prince ». Le Lieutenant Brian Munro a raconté qu'ils ont alors « sauté en hâte dans les tranchées, et prévenu le bataillon »⁶⁶. Prince était demeuré calme sous les tirs, donnant à ses hommes l'exemple par son courage.

La nuit du 24 au 25 avril 1951, le 2 PPCLI a livré les combats les plus célèbres menés par des troupes canadiennes durant la guerre de Corée, lorsque les Chinois ont lancé leur offensive à Kap'young. Bien qu'isolés et surclassés en nombre, a expliqué l'historien Brent Watson, « les membres de ce régiment, installés sur leurs positions en haut de la colline 677 surplombant la vallée de la rivière Kap'young, ont réussi à repousser une après l'autre les vagues d'attaquants chinois »⁶⁷. Pour sa part, le Sergent Prince « a donné l'exemple aux hommes grâce à son courage et à son calme pendant que les Chinois s'apprétaient à attaquer dans un tumulte de clairons, de coups de sifflet et de cris »⁶⁸. À mesure que les Chinois approchaient, la panique a gagné les soldats canadiens retranchés, ruinant leur moral et suscitant des remarques du genre « foutons le camp d'ici!

». Le Sergent Prince et les autres sous-officiers les ont dissuadés de fuir, donnant des ordres à l'effet qu'ils ne devraient quitter les lieux que tous ensemble⁶⁹. Finalement, la compagnie est restée sur place, et grâce à ses leaders expérimentés, à son entraînement spécial et au moral élevé de ses membres, elle a défendu avec succès la colline 677. Pour sa contribution importante à la victoire des forces du Commonwealth à Kap'yong, le 2 PPCLI a obtenu collectivement une citation du Président des États-Unis; c'est la seule unité canadienne à s'être mérité une telle distinction. Même si les militaires n'ont reçu l'insigne individuel de cette citation pour orner leur uniforme qu'après la guerre, ce sont eux, dont faisait partie Tommy Prince, qui ont démontré « un héroïsme extraordinaire et une conduite remarquable » au combat⁷⁰.

Durant sa première période de service en Corée, le Sergent Prince a gagné le respect de ses subordonnés, sans toutefois avoir de bonnes relations avec les commandants de sa compagnie. Ainsi, le Major George Flint, un membre du 1 PPCLI faisant partie de la force permanente, avait un esprit rigide et entretenait des rapports difficiles avec les hommes de sa compagnie. Prince, qui était proche de ses soldats, s'était rendu compte qu'ils doutaient des capacités de leader de Flint, et craignait que ceux-ci ne s'en prennent au major; toutefois, le fait d'en informer le Colonel James Stone aurait envenimé ses propres relations avec le major. « Il y avait un conflit entre Prince, son supérieur dans le peloton et les membres de son peloton », a expliqué Robert Hepenstall. « Les officiers jalousaient un peu Prince du fait que les hommes admiraient ses talents de combattant ». Quant à Flint, il se méfiait de Prince qu'il jugeait trop téméraire tant pour lui-même que pour ses subalternes; en effet, en tant qu'officier, c'est lui qui assumait la responsabilité ultime pour tous ses subalternes⁷¹. Son opinion à propos du sergent était peut-être attribuable en partie à la jalousie et à une animosité personnelle, mais des camarades de Prince ont par la suite émis des critiques similaires.

Les antécédents militaires de Prince lui avaient permis d'acquérir une expérience précieuse, mais avaient également été éprouvantes. Il avait développé des varices aux jambes, et les patrouilles en terrain accidenté en Corée lui causaient beaucoup de mal. Ses camarades ont remarqué qu'il était épuisé, qu'il se traînait en montant et descendant les côtes, « avec l'aide d'une canne en plus de son courage et de sa détermination »⁷². Quand il a enfin accepté de se soumettre à un examen physique, les médecins ont découvert « de l'arthrite dans le genou qui devait continuellement lui faire très mal et qui réduisait

considérablement son agilité ». En octobre 1951, malgré ses objections véhémentes, Prince a été renvoyé au Canada⁷³, où on l'a affecté à un poste d'instructeur à la BFC Borden.

Prince n'appréciait guère d'être cantonné à des fonctions moins martiales. « Il était mal adapté pour ce rôle », a indiqué Hepenstall. Prince avait beau être « un excellent guerrier, il ne pouvait pas fonctionner adéquatement dans un autre contexte. Les autorités avaient de la difficulté à lui trouver un emploi approprié dans l'armée. Il n'était pas du genre à parader, et à cause de son peu d'éducation, il ne valait rien pour donner des exposés ». On l'a alors mis en charge des magasins, mais il avait la mauvaise habitude d'insulter les jeunes élèves-officiers quand ils venaient chercher de l'équipement. Il s'est fait également des ennemis au mess des sergents parce qu'il méprisait ouvertement ceux qui n'avaient jamais combattu outre-mer⁷⁴. Au milieu de 1952, le journaliste de la revue *Maclean's*, McKenzie Porter, en visitant le camp militaire, a observé une situation de toute évidence pénible :

Les militaires vieillissants âgés de plus de 35 ans, qui recherchent un nid douillet en attendant de toucher leur pension de retraite, considèrent parfois qu'un poste de sergent instructeur à la base de Borden, qui offre une semaine de travail de cinq jours, des nappes blanches sur les tables, des fauteuils en cuir, une piscine, un cinéma, des sports organisés, de la bière et des spiritueux, des lampes de chevet et des draps propres, est « l'emploi idéal ». Mais le Sergent Prince souhaite combattre à nouveau, même s'il est âgé de 36 ans et qu'un de ses genoux souffre d'arthrite parce qu'il a passé trop de temps accroupi dans les tranchées. Il exprime ses volontés en gueulant au mess des sergents, de manière respectueuse dans la salle des rapports, et sur un ton amer en marmonnant, quand il fait une démonstration « éclatante » aux jeunes élèves-officiers pour qu'ils puissent s'amuser à lancer des grenades.

En général, l'humeur massacrate du Sergent Prince irrite ses camarades. La plupart de ses collègues instructeurs, qui eux aussi ont combattu auparavant, acceptent avec flegme la réalité que la vie militaire en temps de guerre prend la forme de « tâches fastidieuses

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

90 % du temps, et d'un enfer 10 % du temps ». Aucun d'eux n'a honte d'admettre qu'il aurait échangé volontiers l'enfer pour des tâches encore plus fastidieuses. Pourtant, voilà un homme qui, bien que conscient de cette réalité, réclame continuellement de pouvoir goûter à nouveau à l'enfer. « Eh bien », a déclaré cyniquement un sergent, « je suppose qu'il n'y a pas assez d'enfer pour le satisfaire ».

Les jeunes recrues étaient impressionnées par les exploits de Prince, alors que les sous-officiers le jugeaient « avide de médailles ». Même s'il arborait déjà « dix rubans sur la poitrine », ont-ils dit à Porter, « plus que tout autre sous-officier de l'armée canadienne, il en veut encore plus »⁷⁵.

Qu'est-ce qui explique le désir fervent de Prince de retourner en Corée? Était-ce le besoin psychologique de retrouver la « méritocratie » sanglante des combats? Bien que déjà très décoré, ce héros se sentait-il obligé de prouver qu'il était encore un guerrier? Voulait-il ainsi prouver que le courage faisait partie intégrante de son identité culturelle? « Contrairement à beaucoup d'Autochtones, le Sergent Prince est loquace », a souligné Porter dans son article. « Quand il ne parle pas des combats, il discute au sujet des Autochtones. Vient un temps, après avoir ingurgité quelques bières, où ces deux sujets se mêlent



Sergent Tommy Prince, membre du 3 PPCLI, en route afin de commencer sa deuxième période de service en Corée, le 6 octobre, 1952.

dans son esprit. "Il fait savoir clairement", a dit un sergent, "qu'il n'a aucun complexe d'infériorité à cause de sa couleur de peau" »⁷⁶. Prince ne se considérait peut-être pas inférieur, mais il avait certainement quelque chose à prouver. Il continuait à se considérer un représentant de son

« Un guerrier formidable »

peuple; or, c'est uniquement sur le champ de bataille qu'à ses propres yeux, il avait réussi à démontrer sa valeur à ce niveau.

Toujours un guerrier dans l'âme, Prince a cru qu'il avait pris assez de mieux et s'est donc porté volontaire pour une deuxième période de service en Corée. En octobre 1952, les autorités militaires ont approuvé sa candidature, puis il s'est embarqué avec les troupes du 3 PPCLI. Au cours de la traversée, il a rencontré le soldat amérindien de la Saskatchewan Allan Bird à qui il a dit « je ne reviendrai pas avant d'avoir gagné la croix de Victoria en Corée »⁷⁷. Mais Prince s'est heurté à des problèmes dès son arrivée en Extrême-Orient. Les sous-officiers professionnels qu'il avait insultés au Camp Borden n'étaient plus des novices : ils avaient connu les combats pendant un an, et n'étaient plus « d'humeur à supporter ses affronts, ni disposés à écouter le récit de ses exploits de guerre ». À une fête, les esprits se sont échauffés; une fois ivres, Prince et le Sergent Dick Buxton, lui aussi un sous-officier supérieur très décoré, se sont battus à coups de poing. Plus généralement, les relations de Prince avec les membres de son nouveau peloton n'étaient pas aussi harmonieuses que durant son premier séjour là-bas :

Dans le 2e Bataillon, les hommes écoutaient volontiers ses prouesses au combat. Ils acceptaient aussi d'ignorer, ou du moins de passer outre, son agressivité et son désir exacerbé de gagner de nouvelles médailles. Mais ce n'était plus tellement le cas dans le 3e Bataillon. Ses détracteurs avaient beaucoup parlé de lui en mal. Il avait maintenant la réputation d'être un fanfaron, on ne voulait plus l'entendre raconter ses exploits guerriers, et ses hommes n'avaient plus confiance en lui pour les patrouilles⁷⁸.

D'ailleurs, d'après d'anciens soldats ayant servi en Corée aux côtés de Prince, il avait la réputation de mettre inutilement ses soldats en péril. Ed Higham a émis les réflexions suivantes aux funérailles de Prince :

Comment peut-on juger un homme comme Prince? Il recherchait la gloire, et malgré ses qualités admirables sur beaucoup d'autres plans, il représentait une menace pour tout le monde. Les hommes avaient peur de patrouiller avec lui, parce qu'il courait trop de risques et mettait inutilement leur vie en danger. On savait que

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

même les leaders du bataillon devaient retenir Tom parfois, lui causant de l'amertume. Pourtant, la plupart des hommes l'admiraient pour cette témérité, à condition que Tom n'exige pas qu'eux-mêmes fassent autant fi de leur propre sécurité⁷⁹.

Le zèle de Prince au combat semblait déconnecté des nouvelles réalités du champ de bataille coréen. À l'automne 1952, c'était devenu exclusivement une guerre défensive. Tandis que les diplomates négociaient pour tenter de mettre fin au conflit, l'armée de terre canadienne livrait « une bataille de patrouilles ». Il n'y avait plus de raids par des compagnies; au mieux, les forces canadiennes lançaient des offensives avec des troupes de la taille d'un peloton. Des patrouilles de combat comptant jusqu'à une trentaine d'hommes pouvaient attaquer un avant-poste ennemi, faire des prisonniers ou exécuter des manœuvres de diversion. Des patrouilles en embuscade (avec habituellement de 15 à 30 soldats) permettaient de contrôler le « no man's land », écartaient l'éventualité d'une attaque surprise ennemie et gênaient continuellement les adversaires. Les patrouilles de reconnaissance à quatre hommes ou plus, dirigées par un officier ou un sergent, servaient à recueillir des informations sur les mouvements ennemis, les itinéraires, les ouvrages de défense et les obstacles. Des patrouilles permanentes positionnées à courte distance devant les positions de la compagnie, prévenaient des actions des troupes chinoises. « Les patrouilles étaient un travail exténuant, et les erreurs pouvaient être coûteuses », a rappelé le Lieutenant Robert S. Peacock⁸⁰. Or ces missions, bien que périlleuses, ne se prêtaient guère à des actes d'héroïsme téméraires.

À la fin d'octobre, le 3 PPCLI s'est retrouvé pour la première fois à la ligne de front vis-à-vis « le Crochet », une crête fortifiée longue de trois kilomètres à l'extrémité est d'une série de collines aboutissant à Sami-Ch'on. Cette zone, nœud crucial de la ligne Jamestown dans le secteur, était systématiquement bombardée par les Chinois à coup d'obus et de roquettes, et les fantassins chinois s'y aventuraient souvent. Le principal rôle opérationnel confié au PPCLI était de contre-attaquer dans la zone du Crochet et d'autres positions tenues par le 1 Black Watch lorsque celles-ci étaient tombées aux mains des Chinois. À ce stade-ci de la guerre, comme l'a expliqué l'historien David Bercuson, ce « massif escarpé et accidenté » constituait un ensemble de positions formidables : « les trois principales localités défendues étaient truffées de bunkers d'où on pouvait tirer en profondeur, reliés par des tunnels et

garnis de sacs de sable, avec en parallèle des tranchées. Les positions étaient ceinturées de barbelés. Les soldats dormaient par groupe de quatre à six dans des casemates aménagées sur les contre-pentes ». Ces installations souterraines, pouvant atteindre quatre mètres de profond, protégeaient les hommes des tirs d'artillerie ennemis⁸¹. C'était un paysage sinistre. L'historien William Johnston a écrit à propos de la zone du Crochet qu'elle « était littéralement devenue un immense cimetière. On ignore combien de cadavres il y avait à l'avant dans les zones en angle mort ou les lieux de rassemblement des troupes ennemies »⁸².

Le 18 novembre, les Chinois ont procédé à un tir d'obus intensif avant de lancer, à 21 h, un assaut contre le secteur du Crochet avec des troupes de la taille d'un bataillon, parvenant à s'emparer d'un bastion dans les positions avancées. Cette nuit-là, les compagnies B et C (3 PPCLI) reçurent l'ordre d'aller défendre la colline 146, d'aider une unité britannique à nettoyer la position principale, de « pourchasser les trainards ennemis » et d'évacuer les blessés. À l'aube, la contre-attaque alliée avait réussi; mais entretemps, des tirs d'obus sporadiques avaient atteint les troupes canadiennes, tuant cinq membres du Princess Patricia et en blessant neuf autres. Bien que blessé à la jambe, Prince a continué à se battre⁸³. L'ex-combattant de la guerre de Corée Claude Petit se rappelle avoir vu le Sergent Prince dans un abri, en train de retirer avec sa baïonnette un éclat de shrapnel logé dans sa jambe. Quelqu'un lui a dit d'aller à l'arrière pour faire examiner sa jambe, mais il a répliqué : « Allez au diable, je n'ai pas de temps pour ça ». Comme l'a souligné Petit, « c'était typique de sa part »⁸⁴.

Prince s'était toujours fixé des objectifs exagérés. Le commandant de peloton Robert Peacock a dit au réalisateur d'un film documentaire que « Tommy faisait continuellement des pieds et des mains, mettant de la pression... Il avait la réputation de rester ferme, et on n'aurait pas dû... le pousser au bout de lui-même, ou lui permettre d'embarquer dans l'épisode final, quand il s'est littéralement effondré... c'est vraiment dommage, parce qu'il s'agissait d'un personnage légendaire⁸⁵ ». Le fardeau quotidien qu'impliquaient la défense de positions en première ligne et les missions de patrouille affectait le psychisme des soldats canadiens et a eu des effets particulièrement dommageables pour Tommy Prince⁸⁶.

C'était la veille de Noël, une nuit froide où la neige durcie enveloppait les positions canadiennes, mais les soldats n'avaient pas le temps de se reposer ou d'être nostalgiques. Les hommes du 3 PPCLI ont dû alors effectuer sept patrouilles en attente et une patrouille de

reconnaissance, en plus de tendre une embuscade. Le quartier général du bataillon a ainsi envoyé Prince avec une petite troupe pour fouiller la position « Varsovie », une grande crête d'environ 1 000 verges de long à travers la vallée, en face du « Crochet ». Ils devaient découvrir si les Chinois y construisaient des abris en vue d'une attaque. Le Lieutenant Robert Peacock a raconté que les membres de la patrouille ayant traversé son secteur, il les avait comptés à leur passage à l'aller. « Pas mal de temps » après leur départ, lui-même et les hommes de son peloton ont entendu des explosions ou des éclats de mortier en avant de leur position. La patrouille de Prince venait d'être attaquée sur le trajet de retour. À 23 h 30, la patrouille est arrivée à la position de la compagnie B. Les soldats ayant vite été identifiés, Peacock a demandé à Prince, « le sergent en chef, ce qui s'était passé et où se trouvait l'homme manquant ». Prince a répondu que tous les membres de la patrouille étaient présents et qu'il devait revenir immédiatement au quartier général de son bataillon pour faire rapport au capitaine-adjutant. En interrogeant les autres membres de la patrouille, le Lieutenant Peacock a appris que des obus de mortiers chinois étaient tombés près de leurs arrières au retour, et que le dernier homme de leur équipe (le Soldat Power) manquait à l'appel. Aussitôt, Peacock a ordonné au sergent de son propre peloton d'organiser une équipe de recherche et sauvetage. Quatre soldats sont alors partis à sa recherche; après avoir repéré les trous d'obus dans la neige, à 23 h 55, ils ont pu récupérer le soldat blessé et inconscient⁸⁷.

Il est significatif de noter que dans ses mémoires, Peacock n'a pas mentionné expressément Prince, de toute évidence par respect pour son camarade. Il fait allusion simplement à un « sergent très expérimenté et très décoré ». Néanmoins, Peacock et les autres se sont rendus compte que Tommy Prince avait poussé trop loin ses limites :

Le sergent soutenait mordicus que la patrouille était complète. De toute évidence, le chef de la patrouille avait paniqué et perdu les pédales quand des obus de mortier se sont mis à pleuvoir sur leurs arrières. Je l'ai mis en état d'arrestation et je l'ai renvoyé au QG de son bataillon, séparément des autres membres de la patrouille, en informant des circonstances les responsables au QG. Ces derniers ont fini par laisser tomber l'affaire, ayant conclu évidemment que le sergent avait perdu la boussole à force d'essayer désespérément d'en faire trop. Sa résistance psychologique permettant de supporter les

tensions des patrouilles s'était dégradée avant ses capacités physiques, au point qu'il avait laissé derrière un soldat blessé, qui aurait pu mourir de froid ou être capturé par l'ennemi. Le sergent possédait une grande expérience au combat acquise au cours de la Deuxième Guerre mondiale, et il avait précédemment servi en Corée. Tout le monde le considérait comme un excellent combattant. Dans les deux campagnes, il avait servi de façon honorable; mais il avait persisté dans ses efforts même en sachant qu'il dépassait ses limites. J'ai pensé que ses supérieurs immédiats auraient dû se rendre compte que l'homme était trop épuisé émotionnellement, et voir à l'installer à un endroit où il aurait pu se reposer et retrouver son équilibre. Chacun de nous s'est dit que « c'est Dieu qui décide de notre destin », et j'ai été soulagé quand cette situation pénible a pris fin⁸⁸.

« À mon avis, c'est un cas très très triste », a confirmé le sergent de peloton Don Ardelian. « C'était un soldat tout à fait remarquable, un des meilleurs que notre pays ait jamais produits, et pourtant, nous l'avons laissé terminer sa carrière dans l'indignité ». Ardelian a pris soin de préciser que Prince n'était pas le seul responsable. « Ça n'aurait pas dû se passer ainsi, à mon avis. Si ses supérieurs avaient été à la hauteur, ils auraient détecté des "indices" qu'on abusait de ce type, qu'il ne passerait pas à travers, ce qui fut le cas... »⁸⁹ Heureusement, les supérieurs de Prince n'ont pas insisté pour qu'il soit jugé en cour martiale; d'après leur jugement informel, Prince souffrait sans doute « d'épuisement attribuable aux combats ». Les autorités l'ont plutôt relégué à un poste administratif, et il a passé plusieurs semaines à l'hôpital entre janvier et avril 1953⁹⁰. Les jours de Prince sur le champ de bataille étaient définitivement révolus.

D'après les opinions exprimées par ses camarades, on peut déduire que, à la fin de 1952, Prince souffrait du syndrome de stress post-traumatique (SSPT), une maladie mentale provoquée par les réactions négatives du cerveau à des tensions trop intenses. Ce fléau a toujours fait des victimes en temps de guerre, mais c'est seulement au XXe siècle qu'ont débuté les études sérieuses concernant les névroses dues aux séquelles des combats. C'est pendant la Première Guerre mondiale que les premiers diagnostics de « choc traumatique causé par les bombardements » sont posés, mais en pratique, l'intérêt pour ce genre

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

de troubles a diminué après la fin du conflit. Le psychanalyste américain Abram Kardiner a codifié ses principales caractéristiques en 1941, et les expressions comme « épuisement physique » et « épuisement au combat » sont entrées dans le vocabulaire pendant la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, il a fallu attendre jusqu'en 1980 pour que la profession psychiatrique reconnaisse officiellement que les troubles de stress post-traumatique représentent une maladie mentale⁹¹. Depuis lors, des chercheurs, des cliniciens et des responsables militaires se sont penchés très attentivement sur les causes et séquelles de cette maladie. Des études récentes démontrent que plus un soldat participe à un grand nombre de missions, plus il risque de développer des symptômes ou des troubles de stress post-traumatique⁹².

Il est toujours difficile de diagnostiquer des troubles de stress opérationnel. Terry Copp et Bill McAndrew, dans leur essai faisant autorité sur l'épuisement au combat, ont expliqué que « les facteurs individuels, situationnels et organisationnels contribuent conjointement à déterminer le point de rupture chez une personne »⁹³. En outre, la mémoire est intrinsèquement liée à la perception du « soi », mettant ainsi en relation



BAC, PA 114890.

Sergent Tommy Prince en Corée avec un groupe de commandement de sous-unité du PPCLI.

la conscience de soi avec le passé et le présent⁹⁴. Pour sa part, Prince s'était fixé des attentes très élevées en tant qu'Indien et soldat; de plus, il a participé à des missions de combat à répétition, subi des blessures physiques affaiblissantes et s'est retrouvé dans une situation opérationnelle frustrante. Les traumatismes émotionnels, aggravés par les traumatismes physiques, ont apparemment produit chez lui des séquelles pathophysiologiques⁹⁵. Toutefois, on n'a jamais diagnostiqué un SSPT chez Prince de son vivant, et il est impossible de prouver concrètement que ses symptômes résultaient bel et bien d'une telle maladie. Néanmoins, ces souffrances et symptômes étaient réels, de sorte que ses blessures psychologiques étaient aussi réelles. Alors que de nos jours, les malades bénéficient habituellement d'une thérapie et de soins psychologiques intensifs, du soutien de leurs pairs et d'un milieu clinique leur permettant d'affronter leurs souvenirs douloureux et de guérir, Prince a dû se contenter de la loi de la jungle des rues de Winnipeg pour affronter ses démons intérieurs⁹⁶.

L'affirmation que Prince souffrait du syndrome de stress post-traumatique diminue-t-elle pour autant son étoffe de héros? Est-ce par crainte de ternir sa réputation qu'à la fin de décembre 1952, on n'a pas dévoilé publiquement ses expériences douloureuses dans les médias et les déclarations politiques (un silence qui persiste d'ailleurs)⁹⁷? Faut-il dépeindre le Sergent Prince comme un soldat surhumain d'un bout à l'autre pour qu'il ait le statut de héros de guerre canadien? L'histoire du Lieutenant-général (désormais sénateur) Roméo Dallaire, commandant des forces de maintien de la paix lors du génocide au Rwanda, a récemment attiré l'attention sur les effets du SSPT chez les militaires canadiens. Dallaire, hanté par l'échec apparent de ses efforts pour arrêter les atrocités au Rwanda, a sombré progressivement dans une profonde dépression après son retour au Canada. Le 20 juin 2000, on l'a retrouvé à moitié dévêtu, saoul et inconscient sous un banc de parc; l'incident a fait les manchettes au pays et fait ressortir le problème du SSPT. En bonne partie à cause de la franchise de Dallaire à propos de sa maladie, dont il a dit un jour qu'il valait mieux « la garder dans un tiroir », à présent, le syndrome de stress post-traumatique est considéré comme « un problème d'ordre public plutôt que privé ». Selon l'estimation de Dallaire, jusqu'à 3 000 militaires canadiens souffrent de cette maladie, la plupart d'entre eux sans se plaindre⁹⁸.

Le silence entourant les cas d'anciens combattants comme Prince s'explique entre autres par l'humiliation perçue que suppose la reconnaissance que les humains ne sont pas infailibles dans une culture

militaire hyper-macho qui privilégie l'altruisme, la loyauté et le sens du devoir. « Ceux qui succombent au SSPT se retrouvent en quelque sorte dans une situation militaire classique comparable au film *Catch 22* », a écrit le journaliste Scott McKeen dans le *Edmonton Journal* le 14 avril 2001. « Les soldats peuvent rechercher de l'aide, et on leur accordera peut-être alors des traitements pour soigner leurs cauchemars, leur anxiété chronique et leur colère incontrôlée. Mais s'ils demandent de l'aide, cela soulève des questions chez leurs camarades et laisse croire à un manquement au devoir ». À l'instar de beaucoup d'anciens combattants de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre de Corée, Prince n'a pas essayé de se faire soigner pour ses blessures psychologiques. Selon les historiens, avant que les vétérans de la guerre du Vietnam n'aient porté sur la scène publique le problème du « choc causé par les bombardements » durant les années 1970, on ne faisait guère de distinction entre les maladies neuropsychiatriques et la simple lâcheté⁹⁹. Pour un soldat féroce et individualiste décoré plusieurs fois pour son courage, qui agissait sans se soucier de sa sécurité personnelle sur les champs de bataille, et qui se voulait un exemple pour son peuple, le fait de demander de l'aide aurait eu des conséquences désastreuses.

À présent, la profession médicale admet que le SSPT est une maladie mentale, « aussi réelle ou légitime que les problèmes de santé physique », et qu'elle s'accompagne souvent « d'autres problèmes personnels, sociaux, spirituels et psychologiques ». Ces symptômes peuvent prendre diverses formes dont « la dépression, l'anxiété, l'alcoolisme et la toxicomanie, ainsi que la difficulté de s'entendre avec les membres de la famille, les amis et les compagnons de travail »¹⁰⁰. Parmi les réactions courantes à ce traumatisme, mentionnons : paniquer ou être anxieux; éviter tout ce qui se rattache à l'événement traumatisant; se sentir triste à pleurer, désespéré, déprimé, enragé ou coupable; abuser de l'alcool ou d'autres drogues; subir un changement de personnalité; éprouver des problèmes de concentration, de désorientation et/ou de pertes de mémoire; avoir du mal à dormir ou être excessivement éveillé; sursauter pour rien; avoir des sautes d'humeur, surtout en piquant des colères; s'entendre difficilement avec les gens; revivre les événements traumatisants (éveillé ou endormi); et être envahi par le souvenir des événements¹⁰¹. La vie de Prince après la guerre a été marquée par plusieurs de ces réactions. Mentalement et physiquement, c'était un homme brisé à son retour au Canada.

Quand il a cessé de combattre en Corée, Prince boitait. Il a fallu l'opérer aux genoux à cause de l'arthrite et des cartilages endommagés,

et il ne pouvait plus exercer le métier de soldat. En octobre 1953, on lui a accordé sa libération de l'armée avec mention honorable, en plus d'une pension pour invalidité. En réintégrant la vie civile, Prince avait peu de chances d'obtenir un emploi convenable. « Mal qualifié et incapable de se trouver une place malgré l'essor économique de l'après-guerre », ont expliqué ses biographes, « Prince devait se contenter de menus travaux et il était en butte au mépris des travailleurs blancs qui ignoraient ses exploits guerriers. Ses talents de chasseur, qui en avaient fait un des meilleurs soldats du Canada, n'étaient d'aucune utilité à Winnipeg au début des années 1950 »¹⁰². Prince a fait les manchettes en juin 1955 en sauvant un homme de la noyade dans la rivière Rouge. Après avoir ramené en sécurité sur le quai le type qui se débattait, en le tenant avec une « prise d'étranglement » du type commando, Prince s'est en allé tout simplement. Mais un témoin qui l'avait reconnu a indiqué son nom à la police et aux journalistes. « Je savais ce que j'aurais ressenti en me retrouvant dans l'eau sans savoir nager, avec quelqu'un à côté qui aurait assisté à ma noyade sans réagir », avait déclaré Prince à l'époque. Aux yeux d'un journaliste local, le héros de guerre s'était également révélé un « héros de paix »¹⁰³.

Cependant, l'héroïsme n'était pas tellement une source de réconfort dans la période d'après-guerre; après tout, « les médailles ne se mangent pas »¹⁰⁴. Sans uniforme, Prince s'est vite rendu compte que la société ne le traitait plus à l'égal des Blancs. Même si l'ensemble des Autochtones faisaient face à de la discrimination, un comité sénatorial a souligné au milieu des années 1990 que « ...les expériences que les anciens combattants avaient vécues pendant la guerre et les sacrifices qu'ils avaient faits ont rendu cette discrimination d'autant plus intolérable et frustrante à leur retour à la vie civile. Mais ils continuèrent d'être victimes de préjugés et d'être traités injustement, ce qui les laissa désillusionnés et leur donna le sentiment d'avoir été trahis »¹⁰⁵. Peu après son retour au pays, Prince s'est trouvé un emploi dans une fabrique de crème glacée à Winnipeg; mais il a su que certains Blancs refusaient de travailler avec lui simplement parce qu'il était un « Indien ». Ses prouesses outre-mer n'avaient pas suffi pour abolir les préjugés raciaux. Le gérant de l'usine avait beau l'appuyer, l'ancien soldat, incapable de supporter cette humiliation, a préféré démissionner. « C'était pour lui une leçon amère », ont indiqué Bruce Sealey et Peter Van de Vyvere, « qui a transformé sa personnalité »¹⁰⁶.

Prince menait une vie instable. Il avait eu cinq enfants avec sa nouvelle concubine Verna Sinclair après 1953, et la famille déménagea

plusieurs fois ensuite, faisant la navette entre Winnipeg et la réserve de Brokenhead. Hanté par ses souvenirs douloureux de la guerre, il avait du mal à dormir et son arthrite aux genoux empirait. En 1961, il a sombré dans l'alcoolisme et la pauvreté. Puis, sa conjointe Verna l'ayant accusé d'agression, le couple s'est séparé en 1964 et les enfants ont été placés dans des foyers d'accueil¹⁰⁷. D'après un rapport d'un travailleur social rédigé à l'époque, Prince était un homme tiraillé par les contradictions :

Sous plusieurs aspects, cet ancien combattant continue à me laisser perplexe. Nul doute qu'il est intelligent et qu'il a été un soldat très brave et habile; mais malheureusement, il ne possède pas semble-t-il les qualités requises pour s'adapter à la vie civile. On peut facilement attribuer ces difficultés d'adaptation au fait qu'il est Autochtone, et donc victime de préjugés sociaux — et il essaie constamment de se justifier par ce prétexte — mais cela n'explique pas tous les problèmes qui l'affligent. C'est un type très impulsif qui ne sait pas se contrôler, même s'il s'est plié pendant des années à la discipline stricte de l'armée. Il se montre parfois très chaleureux et compréhensif envers sa famille, et particulièrement sa conjointe, mais il lui arrive aussi d'être carrément paranoïaque et brutal¹⁰⁸.

Prince s'est retrouvé seul, coupé des autres : la dépression, l'alcoolisme et les douleurs chroniques l'avaient démoli. Sobre, il avait tendance à être solitaire, mais il recherchait la compagnie après avoir bu. Quand ses vieux camarades de l'armée en avaient assez d'entendre ses racontars d'homme ivre, il se trouvait des « nouveaux amis » qui encourageaient sa propension à boire. « L'abus d'alcool a accéléré sa déchéance physique », ont signalé ses biographes, « et les gens s'étonnaient de le voir vieillir aussi vite »¹⁰⁹.

Tommy Prince restait farouchement indépendant. Même si les blessures de guerre (de même que l'alcoolisme) l'empêchaient d'occuper un emploi à temps plein, il gagnait de quoi subsister en exécutant des petits travaux de construction, puis en travaillant à l'agence d'entraide de Winnipeg Help-All. En 1976, avec pour tout bagage une simple valise, il demeurait au centre de services sociaux de l'Armée du Salut; sa chambre grande de six pieds par huit pieds était meublée seulement d'un lit branlant, d'une commode à quatre tiroirs et d'une chaise en bois. Ses

« Un guerrier formidable »

seules possessions étaient des découpures de journaux décrivant les hommages qu'on lui avait rendus aux cérémonies du jour du Souvenir¹¹⁰. Claude Petit a raconté :

J'ai appris qu'il buvait excessivement et dégringolait la pente, qu'il s'était débarrassé de ses médailles et de « tout le reste »; c'est malheureux, voyez-vous... En réalité, quelqu'un aurait dû les conserver... surtout au régiment... c'est là qu'il a passé le gros de sa vie, il ne connaissait que ça, c'était sa famille... Quand on rentre dans le système de l'armée, la routine devient la raison de vivre... et c'est probablement pour ça qu'il était incapable de garder un emploi, ou que le patron le mettait à la porte, après quoi il recommençait à se saouler... C'est regrettable, les autorités auraient dû s'occuper de lui¹¹¹.

Les policiers de Winnipeg, dont certains le connaissaient bien, le ramenaient toujours chez lui au lieu de l'enfermer dans la « cage aux ivrognes ». C'était leur façon de rendre hommage au héros et d'en prendre soin. Prince, qui pourtant prétendait mordicus que tout allait bien et qu'il était heureux, menait ainsi une existence solitaire¹¹².

Toutefois, on n'avait pas oublié le fier soldat décoré. Son ancien régiment établi dans les casernes Kapyong à Winnipeg, et qui l'invitait toujours aux cérémonies du jour du Souvenir, lui a fait en août 1975 l'honneur d'une cérémonie spéciale à la réserve de Brokenhead. Au cours des célébrations de la fête autochtone, la fanfare du PPCLI a donné un concert de 45 minutes, après quoi on lui a rendu un hommage spécial accompagné d'une citation¹¹³. Mais une fois la cérémonie terminée, Prince est retombé dans l'obscurité et s'est retrouvé à nouveau errant dans les quartiers défavorisés de Winnipeg. L'année suivante, il a subi une raclée aux mains de jeunes voyous, et par la suite, il a été poignardé par un jeune homme qui l'avait pris pour un autre. Avec le temps, Prince avait perdu ses illusions. Quand un journaliste lui a demandé s'il accepterait de combattre encore pour son pays, il a répliqué : « Non, sûrement pas! Il n'est pas question que je retourne combattre pour ces salauds », ajoutant aussitôt qu'il accepterait de lutter « n'importe quand pour sa génération »¹¹⁴. Périodiquement, ses enfants le récupéraient à l'hôtel National ou à l'auberge de l'Armée du Salut et leurs retrouvailles contribuaient à lui redonner espoir. Il a fini par surmonter son l'alcoolisme, sans toutefois réussir à vaincre ses cauchemars. Prince a avoué à un journaliste local que

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

« les derniers temps, il revivait constamment les scènes terrifiantes des deux guerres, et que chaque matin au réveil, ses draps étaient mouillés par les larmes et la sueur »¹¹⁵. Prince n'a jamais pu guérir des blessures psychologiques dues au stress opérationnel subies pendant la guerre.

En 1977, à l'âge de 62 ans, Tommy Prince est décédé à l'hôpital pour anciens combattants de Deer Lodge. Malgré sa déchéance, il demeurait un héros pour les Manitobains et ses camarades de régiment. Plus de 150 personnes ont assisté à ses funérailles, représentant selon les propos d'un journaliste « un éventail de tous les âges, une cérémonie rassemblant autant des Autochtones que des Blancs, des gens au paletot usé à la corde, des dames chics en manteau de fourrure, des soldats et des officiers haut gradés, le lieutenant-gouverneur, deux consuls étrangers et un vieillard muni d'une canne qui s'est amené devant le cercueil pour voir la mention "Guerrier Prince, matricule H-25272, Sergent Thomas" »¹¹⁶. Cinq Autochtones ont joué du tambour funéraire et chanté un chant funèbre pendant qu'on descendait son cercueil dans la fosse :

Les filles de Tommy Prince, Beryl et Beverly, ont alors fondu en larmes. Quand l'officier en charge de la cérémonie a remis à Beverly le drapeau canadien qui avait recouvert le cercueil, la pluie de larmes a redoublé. Où étaient-ils auparavant tous ces étrangers, autant militaires que civils, qui maintenant honoraient son père, l'air triste et de façon très respectueuse? Où se trouvaient-ils les années précédentes quand son père, handicapé par ses blessures dues aux balles de mitrailleuses, était obligé d'exécuter des menus travaux pour survivre? Fallait-il attendre sa mort pour qu'on lui témoigne des honneurs et du respect? Ces gens étaient-ils réellement sincères, ou n'était-ce pas plutôt une cérémonie colorée de la part des Blancs, servant de divertissement¹¹⁷?

Des questions difficiles restent en suspens. Mais une chose est claire : comme l'a exprimé Don Genaille, un des camarades d'armée de Prince : « C'était un guerrier formidable »¹¹⁸!

Récemment, les Forces canadiennes ont pris des mesures pour

reconnaître officiellement l'apport militaire des peuples autochtones, et le nom de Prince occupe une place éminente dans ces hommages. Ainsi, on a baptisé de son nom la caserne Tommy Prince à la Base des Forces canadiennes de Petawawa ainsi que la salle d'exercice Tommy Prince au centre d'entraînement du secteur Ouest de la Force terrestre à Wainwright. Mentionnons aussi le corps de cadets numéro 533 (Tommy Prince) du PPCLI à Winnipeg. En outre, les Forces canadiennes ont lancé en 2000 le projet de formation de l'armée Sergent Tommy Prince pour augmenter le nombre d'Autochtones servant dans l'infanterie et autres GPM liés aux armes de combat. Le cas de Prince lui-même tend à confirmer l'idée que les Autochtones excellent dans ces domaines militaires, vu leurs traditions, leur culture et leurs expériences de vie. Dans le cadre de ce programme, les recrues reçoivent une instruction militaire spécialisée tenant compte de leurs perceptions et valeurs autochtones¹¹⁹.

Le nom de Prince continue à attirer l'attention médiatique. En 2000, ses médailles de guerre, qui avaient été mises en gage pour un prêt ou perdues lors d'un incendie, se sont retrouvées à une vente aux enchères à London en Ontario¹²⁰. Le désir de sa famille de les récupérer a alors fait les manchettes au pays. Le 10 août, ses proches ont « remporté » la mise et les ont récupérées en offrant la somme stupéfiante de 75 000 \$, grâce aux dons de groupes autochtones, de la Légion royale du Canada et du ministre des Anciens combattants, Ron Duhamel¹²¹. En novembre 2001, on a ajouté ses médailles à la collection du Musée de l'homme et de la nature du Manitoba où elles sont exposées en permanence. L'année suivante, 25 ans après sa mort, l'ambassadeur de France au Canada a également remis à la famille de Prince une attestation en hommage à sa bravoure et à ses exploits en France au cours de la Deuxième Guerre mondiale¹²². On a aussi honoré sa mémoire par une pièce de monnaie, une plaque en bronze, trois peintures murales et un monument en pierre installé à l'angle de l'avenue Selkirk et de la rue Sergeant Tommy Prince à Winnipeg. Une statue en son honneur a été érigée dans un parc à Scantbury, dans la réserve de Brokenhead, en face de celle du chef Peguis, son grand-père¹²³. On a écrit au moins une pièce de théâtre à son sujet, et en 2004, l'assemblée législative du Manitoba a adopté à l'unanimité une résolution visant à honorer Prince « pour sa contribution et les sacrifices qu'il a consentis pour le Canada et la province du Manitoba »¹²⁴. Il demeure le soldat autochtone le plus connu du XXe siècle.

Selon Robert Hepenstall, durant sa première période de service

en Corée, « Prince comptait parmi les 10 % de membres du bataillon qui étaient réellement efficaces au combat. Le soldat Prince faisait des merveilles sur les champs de bataille, mais les démons hantant son esprit l'ont ensuite rendu inapte à la vie en garnison. Ses démons intérieurs ont fini par le détruire et le tuer, mais pas au cours d'une guerre. Certains types sont indestructibles durant une guerre, et Prince était un de ceux-là »¹²⁵. Ses prouesses individuelles résultant de son courage et de son audace ont inspiré les hommes autour de lui. « Le métier de soldat était toute sa vie, l'armée était son foyer », a expliqué Peter Worthington. « Ses camarades de tous les grades avaient pour lui un respect absolu; ce type légendaire, estimé par ses pairs et adulé par les jeunes recrues, était aussi une source de fierté pour les officiers. Il représentait un emblème pour l'armée »¹²⁶. C'était peut-être vrai, mais son bilan en tant que sous-officier en Corée paraît moins reluisant.

La deuxième période de service en Corée de Prince a démontré qu'il n'était pas infailible. Les tensions des combats, ainsi que ses pulsions personnelles, l'avaient gravement affecté. Le Lieutenant Robert Peacock a déclaré subséquemment que Prince « n'aurait jamais dû retourner en Corée. À mon avis, cet homme était anéanti psychologiquement. Les supérieurs qui l'ont renvoyé là-bas ont-ils commis un acte criminel? Ils pensaient probablement lui accorder ainsi une faveur »¹²⁷. Indubitablement, le Sergent Prince aurait été d'accord. « Toute ma vie, j'ai voulu faire quelque chose pour aider mon peuple à regagner une bonne réputation », a-t-il expliqué. « Je voulais prouver que les Autochtones sont aussi compétents que n'importe quel Blanc »¹²⁸. Il n'était pas question pour lui de laisser tomber son peuple. Par ailleurs, Prince considérait qu'il avait une dette d'honneur envers ses camarades tués sur les champs de bataille en Europe. « Plusieurs ont contribué à façonner Tommy Prince », a-t-il avoué à un journaliste en 1975. « Mes soldats ont contribué à forger ma personnalité. J'ai laissé beaucoup d'hommes là-bas. C'est à eux que revient le mérite pour la vie de Tommy Prince »¹²⁹. S'étant imposé à lui-même des obligations, et ayant une réputation à préserver, il a repoussé ses limites au point de finir par s'effondrer.

Hélas, les traumatismes de la guerre ont suivi Prince dans son cheminement consécutif. Dans son étude émouvante sur les Autochtones américains ayant participé à la guerre du Vietnam, Tom Holm a émis les réflexions suivantes :

« Un guerrier formidable »

On s'attend à ce que les anciens combattants oublient les horreurs du champ de bataille et leurs compagnons d'arme, et à ce qu'ils reprennent leur vie normale. Mais le champ de bataille est une chose difficile à oublier. Si on plaçait les expériences de vie d'un ancien combattant sur un graphique en les mesurant en fonction de ses réactions émotionnelles dans chaque cas, les situations de combat donneraient sûrement un pic égal et voire même supérieur aux pics de la plupart des autres expériences significatives.

D'ailleurs, Holm conclut que les taux élevés de SSPT et d'alcoolisme chez les anciens combattants autochtones prouvent qu'il est carrément impossible d'oublier ensuite les horreurs de la guerre¹³⁰. Tommy Prince s'est retrouvé aux prises avec ces deux problèmes. Sur les champs de bataille d'Europe et de Corée, il a fait progresser sa cause, c'est-à-dire rétablir la fierté et l'honneur des Autochtones, de la seule façon possible pour lui : grâce à son courage, à sa détermination et à son audace. Il serait injuste de lui enlever son côté humain en ignorant, au lieu d'en discuter ouvertement, l'effondrement psychologique survenu à la fin de sa carrière. En fait, ses maux ont contribué autant que ses exploits à nous faire réaliser les difficultés qu'il a endurées après la guerre. Les chercheurs et les militaires doivent absolument dissocier le SSPT de la notion « d'échec » pour arriver à comprendre et à contrecarrer les séquelles physiques et psychologiques des combats, qui peuvent affecter même les guerriers les plus courageux. « C'est un soldat parmi les meilleurs, un homme dont le Canada peut être fier », a conclu un journaliste en juin 1945¹³¹. Et il demeure un symbole de courage. Le fait de tenir compte de sa déchéance due à la guerre ne lui enlève aucunement son étoffe de brave soldat, pleinement méritée. Au bout du compte, cela démontre que le Sergent Tommy Prince, malgré son héroïsme, était un être humain.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Je remercie Jennifer Arthur, Yale Bélanger, Katharine McGowan, Alastair Neely, Scott Sheffield, l'Adjudant Darcy R. Wanvig et Jim Wood de m'avoir révélé les résultats de leurs recherches et/ou fourni des commentaires et des critiques.
- 2 Janice Summerby, « Prince de la Brigade » dans *Soldats autochtones, Terres étrangères*, Ottawa, ministère des Approvisionnements et Services,

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

1993. Ce texte est disponible en ligne à l'adresse : http://www.vac-acc.gc.ca/general_f/sub.cfm?source=history/other/native/prince
- 3 Voir notamment l'ouvrage de Fred Gaffen, *Forgotten Soldiers*, Penticton, Theytus Books, 1985; et celui de L. James Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, Regina, Canadian Plains Research Centre, 1999; le *Rapport final v.1 : Un passé, un avenir* de la Commission royale sur les peuples autochtones (ci-après appelé « CRPA »), Ottawa, Groupe Communication Canada, 1996; l'article de Michael D. Stevenson, « The Mobilisation of Native Canadians During the Second World War », *Revue de la société historique du Canada*, 1996, p. 205-226; et l'essai de R. Scott Sheffield, *Red Man's on the Warpath*, Vancouver, UBC Press, 2003.
 - 4 Voir notamment de Summerby, *Soldats autochtones*; le *Rapport final* de la CRPA et l'article de Salim Karam, « Journée autochtone au QGDN », paru dans *La feuille d'érable*, 5/25, 26 juin 2002, p. 3. Prince apparaît également sur la couverture du texte de R.S. Sheffield, *En quête d'équité — Étude sur le traitement réservé aux anciens combattants des Premières Nations ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée, ainsi qu'aux personnes à leur charge*, Ottawa, Table ronde nationale sur les anciens combattants des Premières nations, 2001. À propos du thème de « l'Indien en guerre », voir de R.S. Sheffield, *Red Man's on the Warpath*. Bill Twatio l'a aussi surnommé « l'ultime guerrier autochtone » dans l'article « Bitter legacy for brave native soldiers: out of uniform they were 'just another poor goddamn Indian' », *Toronto Star*, 11 novembre 1994.
 - 5 Prince a fait l'objet de quelques biographies, la plus approfondie étant celle de D. Bruce Sealey et Peter Van De Vyvere intitulée *Manitobans in Profile: Thomas George Prince*, Winnipeg, Peguis Publishers, 1981. Cet aperçu descriptif intéressant de la vie de Prince parle peu de ses expériences en Corée et passe complètement sous silence les troubles qui l'ont affecté pendant sa deuxième période de service. D'autre part, il n'y a aucune liste d'ouvrages de référence, ce qui limite l'utilité de cette biographie. Mentionnons également comme pièce essentielle le film documentaire sur vidéocassette *Fallen Hero: The Tommy Prince Story*, d'une durée de 45 minutes, réalisé par Audrey Mehler, David Paperny Films Inc., 1999. Il s'agit d'un point de départ idéal pour comprendre l'existence de Prince et les répercussions qu'on eu ses expériences sur sa famille, ses amis, les chefs indiens et ses compagnons d'arme. Il a également été le sujet d'un topo récent d'une minute au canal Historia. Voir à ce sujet « Tommy Prince », <http://www.histori.ca/minutes/>.
 - 6 Les représentants des Premières nations, des Métis et des Inuits espéraient que ce pèlerinage en France et en Belgique contribuerait à attirer l'attention sur leurs revendications. Voir par exemple de Michelle MacAfee, « Aboriginal veterans wrap up trip », *Presse canadienne*, 2 novembre 2005. Certaines analyses ont alimenté un débat à savoir si Prince était bel et bien le soldat autochtone « le plus décoré ». Voir à ce

- sujet l'article de Peter Worthington, « Soldier Modest About Exploits: Canadians Don't Know Enough About Most-Decorated Native Vet », paru dans le *Calgary Sun* le 13 novembre 2005, reprenant les informations d'un article antérieur du même auteur, « The Best and the Bravest: Sgt. Tommy Prince Wasn't 'Canada's Most Decorated Aboriginal' », *Toronto Sun*, 26 août 2001. Le Sergent Charles Byce avait obtenu la médaille militaire et la médaille de conduite distinguée pendant la Deuxième Guerre mondiale, tandis que Francis (Peggy) Pegahmagabow, un Ojibwa de Parry Sound, s'était mérité la médaille militaire et deux barrettes à la Première Guerre mondiale. Voir Adrian Hayes, *Pegahmagabow: Legendary Warrior, Forgotten Hero*, Huntsville, Fox Meadow Creations, 2003, p. 8.
- 7 Janice Summerby, *Soldats autochtones, Terres étrangères*, ministère des Anciens Combattants, 1993, p. 25; chef Albert Edward Thompson, *Chief Peguis and His Descendants*, Winnipeg, Peguis Publishers, 1975; Procès-verbaux et témoignages du Comité spécial mixte (ci-après appelé « CSM ») du Sénat et de la Chambre des communes institué pour continuer et terminer l'étude de la *Loi sur les indiens*, p. 1552.
 - 8 McKenzie Porter, « Warrior: Tommy Prince », *Maclean's* 65/17, 1er septembre 1952.
 - 9 Brian Cole, « Hero condemns "punks" of today », *Winnipeg Free Press*, 10 novembre 1976, p. 6; Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*. Par la suite, Prince a reproché au ministère des Anciens combattants de l'avoir obligé à abandonner les études faute d'argent.
 - 10 « Sgt. Prince », *Winnipeg Free Press*, 25 juin 1945, p. 3.
 - 11 Prince avait essayé plusieurs fois sans succès de s'enrôler dans l'infanterie avant de finalement être accepté dans le Corps du génie. Prince y voyait une marque de racisme, mais ses biographes ont souligné à juste titre que « Prince n'était qu'un des nombreux hommes non qualifiés qui voulaient simplement obtenir trois repas par jour et mettre du piquant dans leur vie ». Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince*, 3, p. 18-21. À propos de la politique d'enrôlement gouvernementale, voir de R.S. Sheffield, *In the Same Manner as Other People...*, thèse de maîtrise, Université de Victoria, 1995 et l'article « "Of Pure European Descent and of the White Race": Recruitment Policy and Aboriginal Canadians, 1939-1945 », *Canadian Military History* 5/1, printemps 1996, p. 8-15.
 - 12 Porter, « Warrior: Tommy Prince »; Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 19.
 - 13 Wood, *Canadian Army*, p. 1. Les écrits les plus facilement accessibles se trouvent dans l'ouvrage de G.W.L. Nicholson, *Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Seconde Guerre mondiale, Vol. II : Les Canadiens en Italie, 1943-1945*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1967, p. 453-457, 666-671, et celui de Stanley W. Dziuban, *Military Relations Between the United States and Canada, 1939-1945*, Washington, Office of the Chief of Military History, Department of the Army, 1959,

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- p. 259-268. Voir aussi de R.D. Burhans, *The First Special Service Force: A War History of the North Americans, 1942-1944*, Washington, Infantry Journal Press, 1947 et de R.H. Adleman et G. Walton, *The Devil's Brigade*, Philadelphie, Chilton Books, 1966.
- 14 « 1st Special Service Force HQ Located at Helena, Montana », *Globe and Mail*, 7 août 1942; « Troops Will Train in Both Countries, Ralston Explains », *ibid.*, 7 août 1942; « U.S.-Canadian Super-Specialists are now in Training in Montana for Possible Action in Canada », *Toronto Daily Star*, 6 août 1942; « Clearing Aleutians of Japs May Be New Commando Job », *Hamilton Spectator*, 7 août 1942. La 1 FOS imposait une limite d'âge pour les officiers (35 ans) et les militaires du rang (32 ans) et exigeait des candidats une excellente forme physique.
- 15 Entrevue de Lennox dans le livre *Fallen Hero*.
- 16 « Name of "Braves" may be selected for combat unit », *Hamilton Spectator*, 7 août 1942.
- 17 Wood, *Canadian Army*, p. 44, 50 et 51.
- 18 Cela ne s'est pas produit immédiatement. Peter Cottingham, qui a servi aux côtés de Prince dans la FOS, a rappelé un bref cours d'appoint sur le parachutisme suivi après leur arrivée au Montana. À leur premier saut, Prince a apparemment refusé de sortir de l'avion. « C'était bizarre puisque Tom avait déjà exécuté une douzaine de sauts; et selon la règle, si un parachutiste ne sautait pas, on rejetait automatiquement sa candidature et il était renvoyé aussitôt à son unité précédente ». Toutefois, l'avion est retourné survoler la zone de largage et Prince a alors sauté. Mais en arrivant au sol, « il avait l'air très gêné et il a dit exactement "je suppose que je suis un Autochtone peureux" ». Cottingham a fait remarquer que « Prince venait simplement d'avoir une défaillance mais il s'est vite repris et il a tout fait pour prouver à chacun qu'il n'était absolument pas « un Autochtone peureux ». Paroles citées dans l'ouvrage de Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 4.
- 19 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 20 Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 21.
- 21 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 22 Alton Carroll, *Medicine Bags and Dog Tags: How the Military Influenced American Indian Traditions and How the Image of Indians Influenced the Military*, thèse de doctorat, université de l'État d'Arizona, 2004, p. 15. L'historien d'origine cherokee Tom Holm se méfie du stéréotype voulant que l'engagement des Autochtones dans les forces armées soit un geste désespéré pour se donner une « légitimité » et pour prouver aux Blancs leur valeur. Selon lui, la vie militaire représente plutôt un prolongement des coutumes familiales et des traditions tribales de guerrier. *Strong Hearts Wounded Souls: Native American Veterans of the Vietnam War*, Austin, University of Texas Press, 1996, p. 20.
- 23 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 24 « Clearing Aleutians of Japs May Be New Commando Job », *Hamilton Spectator*, 7 août 1942; Wood, *Canadian Army*, p. 67; Alistair Neely, *First*

« Un guerrier formidable »

- Special Service Force*, sur le site : <http://www.execulink.com/~kiska/FOSFHomepage.index.html> (consulté la dernière fois le 9 décembre. 2005). L'historien Galen Perras expose systématiquement cette campagne dans son ouvrage *Stepping Stones to Nowhere: The Aleutian Islands, Alaska, and American Military Strategy, 1867-1945*, Vancouver, UBC Press, 2003, p. 136-157.
- 25 Porter, *Warrior: Tommy Prince*. D'autres ont été autant déçus. Voir notamment l'article « Felt "Let Down" on Kiska, Returned Buddies Say » paru dans le *Globe and Mail*, 9 septembre 1943.
- 26 B.H. Reid, « Italian Campaign », dans *The Oxford Companion to World War II*, éd. I.C.B. Dear, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 573-574. Voir aussi de Dziuban, *Military Relations*, p. 266.
- 27 « Canadians Had Large Role in Unique Fighting Outfit », *Hamilton Spectator*, 29 juin 1945. Pour obtenir un aperçu plus détaillé, voir l'article de Burhans, *First Special Service Force*. Voir également du Major S.C. Waters, « Anzio, the Right Flank, with Particular Reference to the Role of the 1st Special Service Force », dans le *Canadian Army Journal*, août-septembre 1948, p. 18.
- 28 Nicholson, *Histoire officielle*, p. 455.
- 29 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 30 « Canadians Had Large Role in Unique Fighting Outfit », *Hamilton Spectator*, 29 juin 1945.
- 31 Passage cité dans l'ouvrage de Wood, « Canadian Army », p. 74. Voir aussi de Nicholson, *Histoire officielle*, p. 455.
- 32 « Special Service Force Sees Heavy Action Near Nettuno », *Hamilton Spectator*, 11 février 1944.
- 33 Entrevue avec Gilday reproduite dans *Fallen Hero*. À propos de Gilday, voir « Obituaries - Thomas Gilday Led Elite Battalion », *Toronto Star*, 28 juin 2001, p. B7.
- 34 Doris Small, *Thomas George Prince: October 1915 - November 25, 1977*, <http://web.mala.bc.ca/firstnations/doris/princet.htm> (consulté la dernière fois le 30 novembre 2005).
- 35 La nuit, Prince s'en allait seul ou avec une petite patrouille, rampait vers les lignes ennemies et estimait le nombre d'opposants. « Il s'aventurait en rampant le jour et observait les courriers ennemis qui se faufilaient parmi les plantations d'oliviers, et observait leurs positions défensives », a expliqué par la suite Mackenzie Porter. « Avant chaque attaque, il s'infiltrait à l'avant du bataillon et revenait avec des renseignements à propos d'une piste qui permettrait aux jeeps ambulanciers de circuler, un bois pouvant abriter le camion avec la radio, ou un vallon qui dissimulerait l'approche d'un peloton ». Armé d'un fusil pour tireur d'élite, il partait chasser en solitaire, traquant les proies ennemies. « Un jour, Prince est allé abattre un franc-tireur allemand qui tuait des hommes de son bataillon; il a engagé avec lui une sorte de duel au fusil comme dans un film, et l'a

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- abattu en le faisant dégringoler de son arbre comme un gros oiseau mort ». Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 36 Dziuban, 266; Nicholson, *Histoire officielle*, p. 456. C'est pendant son passage à Anzio que la 1 FOS s'est vu attribuer son célèbre surnom « Brigade du diable ».
- 37 Cet épisode fameux a été reconstitué d'après les sources suivantes : Porter, *Warrior*; Reader's Digest, *The Canadians at War 1939/45, vol.2*, Toronto, Reader's Digest Canada, 1969, p. 375; Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*; Charmion Chaplin-Thomas, « Fourth Dimension: February 7, 1944 », *La feuille d'érable*, 2 février 2005, p. 14; et Laura Neilson Bonikowsky, « Tommy Prince, Canadian Hero », *National Post*, 9 novembre 2005, p. A23. Passage cité dans l'article « Pte Thomas Prince Citation Is Released », *Winnipeg Free Press*, 27 décembre 1944, p. 16 et l'ouvrage de Gaffen, *Forgotten Soldiers*, p. 56.
- 38 Passage cité dans Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*.
- 39 Nicholson, *Histoire officielle*, p. 476.
- 40 Dziuban, *Military Relations*, p. 266-267; Nicholson, *Histoire officielle*, p. 669-670.
- 41 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 42 « U.S. Medals Given to 14 Canadians For Gallant Deeds », *Globe and Mail*, 26 février 1945; « Honored », *Winnipeg Free Press*, 2 mars 1945; « Scantbury Man Wins U.S. Medal », *ibid.*, 21 mars 1945. Après la guerre, une rumeur a circulé selon laquelle le commandant français aurait aussi recommandé l'attribution à Prince de la *Croix de Guerre*, mais le courrier ayant été tué en cours de route, le message ne serait jamais parvenu au Général Charles de Gaulle. C'est ce qui explique l'erreur dans certains articles de journaux disant que Prince aurait bel et bien reçu cette décoration française. Voir notamment « The Patricia Salute Deeds of Tommy Prince », *Winnipeg Free Press*, 5 août 1975, p. 3.
- 43 Wood, *Canadian Army*, p. 130.
- 44 I.C.B. Dear et Shelby Stanton, « USA », 5(f), dans *Oxford Companion*, p. 1201; Dziuban, *Military Relations*, p. 267.
- 45 « U.S. Medals Given to 14 Canadians For Gallant Deeds », *Globe and Mail*, 26 février 1945, p. 9; Summerby, *Soldats autochtones*.
- 46 CSM, p. 1552.
- 47 Small, *Thomas George Prince*.
- 48 CSM, p. 1552.
- 49 Pour connaître les avantages offerts aux anciens combattants autochtones, voir l'article de Sheffield, *A Search for Equity*. Juste après son retour au Canada, Prince a dit aux journalistes qu'il envisageait dans la vie civile de faire des travaux de génie, et que « ça lui plairait de travailler à la construction de la route de l'Alaska ». « Sgt. Prince », *Winnipeg Free Press*, 25 juin 1945, p. 3.
- 50 « Indians Find Champion In Indian World War Hero », *Winnipeg Tribune*, 7 décembre 1946, p. 17. Bruce Larsen a brossé un tableau

semblable de Prince sur le « sentier de la guerre » à Ottawa dans son article « Indian War Hero Heads New Battle », *ibid.*, 4 décembre 1946, p. 1, 5 : « Le Sergent Tommy Prince, l'Amérindien de Scantbury qui avait semé la terreur parmi les troupes allemandes et italiennes durant la guerre venant de se terminer caractérisée par des attaques sauvages et des tirs de précision mortels, dirige maintenant ses congénères amérindiens visés par les traités sur un autre sentier de la guerre. Ces Autochtones luttent pour obtenir des réformes en profondeur au bénéfice des Amérindiens du Canada ». Voir également les articles « Bemedalled Warrior Leads Fight for Indian Rights », *The Indian Missionary Record*, avril 1946, p. 6; « Wants Treaty Rights Restored: Tom Prince Appeals For Fellow Indians », *Winnipeg Tribune*, 5 juin 1946; et « New Champion of the Indian », *ibid.*, 7 décembre 1946, p. 6.

- 51 À propos de l'Association des Indiens du Manitoba et du Comité spécial mixte, voir Yale Belanger, *Seeking a Seat at the Table: A Brief History of Indian Organizing in Canada, 1870-1951*, thèse de doctorat, Université Trent, 2005, chapitre 6. En guise d'exemple d'article paru dans un journal d'envergure nationale qui décrit ses antécédents militaires, voir « Manitoba Indians Ask Treaty Rights Lost to Province », *Globe and Mail*, 6 juin 1947, p. 12.
- 52 « New Champion of the Indian », *Winnipeg Tribune*, 7 décembre 1946, p. 6. Prince appuyait Tootoosis et se disait « entièrement en faveur de l'unité nationale ». À ses yeux, un front uni des Autochtones permettrait d'atteindre deux objectifs : premièrement, en collaborant au sein d'une même organisation nationale, « nous pourrions mieux nous comprendre mutuellement », et deuxièmement, tous les mémoires soumis à l'examen du gouvernement fédéral « auront beaucoup plus de poids ». Par ailleurs, il insistait sur le fait que « nous devons aussi coopérer et faire des compromis avec le gouvernement au sujet de nos traités », ajoutant que « après avoir conclu un compromis avec le gouvernement, les Autochtones bénéficieront de meilleures conditions de vie ». Comité spécial mixte permanent (ci-après appelé « CSM »), Procès-verbaux et témoignages, no 30, p. 1581, passage cité dans la thèse de Belanger, *Seeking a Seat*, p. 171.
- 53 CSM, p. 1585-1586 et 1591. Les Indiens avaient « cru que les Blancs tiendraient les promesses de ces traités », a déclaré Prince. « Ils étaient très contents de nous offrir ces conditions, mais aujourd'hui, on se rend compte que les choses ont changé. Comment est-ce que je pourrais marcher dans la rue, bomber le torse et dire "j'ai confiance en mon voisin, mon voisin me fait confiance", alors que je n'ai pas obtenu ce qu'on m'avait promis? » À ses yeux, la mission du comité était de tirer des conclusions et de faire des recommandations « qui lieraient réellement les Blancs et les Peaux rouges afin de rétablir la confiance mutuelle, pour que nous puissions marcher côte à côte et faire face à ce monde en ayant foi et confiance en l'autre. Dans ce cas, je vous ferais confiance, et vous me feriez confiance ». CSM, p. 1508-1509.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 54 Prince avait aussi invité les membres du comité à « se rendre au Manitoba pour visiter non seulement la réserve dont il est ici question, mais aussi chaque réserve en particulier. Vous comprendriez alors notre point de vue et vous vous efforcerez d'améliorer les conditions de vie de nos gens ». CSM, p. 1568, 1637 et 1653.
- 55 CSM, p. 1569-1570 et 1597-1598.
- 56 CSM, p. 1581. À propos des inégalités dans le traitement accordé aux anciens combattants, voir le neuvième rapport du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, et *Le soldat autochtone et l'après-guerre*, mars 1995; CRPA, *Rapport final v.1*; et Sheffield, *En quête d'équité*.
- 57 CSM, p. 1658. D'autres ont vu en Prince un futur militant des droits autochtones. Ainsi, un éditorial paru dans le *Winnipeg Tribune* intitulé « New Champion of the Indian » laissait entendre que « s'il y avait plus de dirigeants de la trempe de Tommy Prince, les bandes amérindiennes du Canada s'uniraient dans leur lutte en vue d'obtenir plus de considération et de meilleures installations » 7 décembre 1946, p. 6.
- 58 Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 28-29.
- 59 « 'Recruit' Prince Decorated In '44 Has Another Go », dans *Winnipeg Free Press*, 16 août 1950; « I owed something to my friends », *Winnipeg Sun*, 28 novembre 1977. Les annonces de recrutement pour la FSAC (rebaptisée par la suite 25e Groupe-brigade d'infanterie canadienne) ont paru pour la première fois dans les journaux du pays le 8 août. Brent Watson, « Recipe for Victory: The Fight for Hill 677 During the Battle of the Kap'young River, 24-25 April 1951 », *Canadian Military History*, printemps 2000, p. 7-8. Comme les trois quarts des soldats appartenant à la FSAC, Prince possédait déjà une expérience militaire et, à 34 ans, il était plus âgé que la moyenne des membres de la force active. Pour obtenir un aperçu plus général des procédures d'enrôlement, voir l'ouvrage de Brent Byron Watson, *Far Eastern Tour: The Canadian Infantry in Korea, 1950-1953*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 2002, p. 13-14.
- 60 Journal de guerre du 2 PPCLI, gracieuseté de l'Adjudant Darcy Wanvig. Blessé, Prince est entré à l'hôpital militaire de Calgary le 17 septembre 1950, mais on ignore la nature de sa blessure.
- 61 Paroles de Prince citées dans l'ouvrage de Granatstein et Bercuson, *War and Peacekeeping*, p. 105.
- 62 Watson, *Far Eastern Tour*, p. 142.
- 63 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 68.
- 64 Paroles de Johnson citées dans Watson, *Far Eastern Tour*, p. 151.
- 65 Paroles de Thorsen citées dans Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 82.
- 66 Paroles de Munro citées dans *ibid.*, p. 317.
- 67 Le livre de Watson, « Recipe for Victory », p. 7-24, est un bon point de départ pour connaître le déroulement de la bataille de Kap'young. Voir également le texte « 2 PPCLI Action Kap'young Area », DHH, dossier

« Un guerrier formidable »

- 145.2P7013(D5); H.F. Wood, *Strange Battleground: The Operations in Korea and Their Effects on the Defence Policy of Canada*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1966; et le livre écrit par le Colonel James R. Stone et Jacques Castonguay, *Korea 1951: Two Canadian Battles*, Ottawa, Musée canadien de la guerre, 1988.
- 68 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 69 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 93.
- 70 Voir de Michelle Fowler, « "For extraordinary heroism and outstanding performance": Kap'young, 2 PPCLI and the controversy surrounding the US Presidential Unit Citation », *Canadian Military History*, 13/4, automne 2004, p. 19-28.
- 71 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 112.
- 72 *Ibid.*, p. 52.
- 73 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 74 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 311.
- 75 Porter, *Warrior: Tommy Prince*.
- 76 *Ibid.*
- 77 « Indian Veterans Remember: Allan Bird SL4779 », *Saskatchewan Indian*, octobre 1989, p. 5. Voir également l'article « Back To War », *Winnipeg Free Press*, 14 octobre 1952.
- 78 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 312. À propos de la bagarre entre Prince et Buxton, voir aussi de R.S. Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum: A Platoon Commander Remembers Korea, 1952-1953*, Toronto, Lugus, 1994, p. 66.
- 79 Passage cité dans l'ouvrage de Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 7. Prince avait l'impression que certains membres de son peloton étaient racistes et anti-amérindiens. Pourtant, ses camarades ont rappelé que le sergent « ne se privait jamais de faire des remarques désobligeantes envers les Blancs; et quand quelqu'un avait le culot de lui répondre, il n'appréciait pas tellement ». Un accrochage est survenu un jour où Prince s'apprêtait à partir en patrouille; un de ses hommes, un Métis (de sang mêlé amérindien et non-amérindien) est tombé et a été incapable de se relever. Après que Prince l'ait engueulé et lui ait ordonné de faire la corvée de cuisine, l'homme s'est levé brusquement et a dévalé la colline. Un des membres de la patrouille s'est alors moqué « Ça c'est un bon amérindien ». Furieux, Prince a répliqué « C'est son côté blanc, descendre en courant la colline ». Incident relaté dans l'ouvrage de Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 113.
- 80 Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, p. 26-27; William Johnston, *A War of Patrols: Canadian Army Operations in Korea*, Vancouver, UBC Press, 2003, p. 331-332; David Bercuson, *Blood on the Hills: The Canadian Army in the Korean War*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 211; C.P. Stacey, *Canada's Army in Korea The United Nations Operations, 1950-53, and their Aftermath*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1956.
- 81 Bercuson, *Blood on the Hills*, p. 208. C.P. Stacey a expliqué que « la 29e Brigade, postée à gauche de la 28e, défendait des positions de part et

d'autre de la rivière Sami-chon. À environ 5 000 verges au-delà de son confluent avec l'Imjin, il y avait un ruisseau coulant vers l'est; cette vallée était surplombée par une crête, qui traversait un massif surnommé « le Crochet », et qui se prolongeait vers le sud-est sur encore 1 500 verges jusqu'à la colline 146. Les membres du 1 Black Watch montaient la garde le long de cette ligne, une compagnie défendant la zone du Crochet, une autre la colline 146, une troisième le secteur intermédiaire et une quatrième la colline 121 (au sud du Crochet). Le secteur du Crochet, situé à deux milles et demi au nord de Sanggorangpo, dominait une bonne partie de nos arrières, raison pour laquelle les ennemis l'attaquaient en priorité». Section historique, état-major général, quartier général de l'armée, *L'Armée canadienne en Corée: les opérations des Nations Unies de 1950 à 1953 et leurs suites — Bref compte rendu officiel*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1956, p. 66.

- 82 Johnston, *War of Patrols*, p. 329.
- 83 Summerby, *Soldats autochtones*; « Manitoban War Hero Wounded », *Winnipeg Free Press*, 25 novembre 1952, p. 1. La compagnie C est demeurée dans le secteur du Crochet jusqu'au 22 novembre, tandis que la compagnie B a continué à défendre la colline 146 jusqu'au 24 novembre. Le bataillon a passé le reste du mois à s'entraîner et à se préparer pour le retour à la ligne de feu de la 25e brigade. Section historique, *L'Armée canadienne en Corée*, p. 66.
- 84 Entrevue avec Petit dans *Fallen Hero*.
- 85 Entrevue avec Peacock dans *ibid.*
- 86 Johnston, *War of Patrols*, p. 335.
- 87 Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, p. 79-80; Musée et archives du PPCLI, registre des opérations du 3 PPCLI, 24 décembre 1952, feuille no 2; Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 312-313. Le journal de guerre pour décembre résume cet épisode en une seule phrase : « L'équipe d'embuscade a perdu un homme tué par un tir de mortier ennemi pendant son trajet de retour ». Journal de guerre du 3 PPCLI, 24 décembre 1952. Mais personne n'avait été tué, comme le confirme le registre des opérations du 3 PPCLI.
- 88 Peacock, *Kim-chi, Asahi and Rum*, p. 80. Allan Bird, un soldat amérindien ayant servi aux côtés de Prince en Corée, a laissé entendre que « Prince a subi un choc dû aux bombardements » après avoir été atteint par des éclats pendant la patrouille. Bird s'est trompé pour certains détails (affirmant que le sergent avait laissé derrière trois hommes, qui auraient été tués), tout comme le journal de guerre du 3 PPCLI. Néanmoins, il a compris en gros ce qui était arrivé à son camarade à la fin de décembre 1952, expliquant en conclusion que « on a renvoyé le Sergent Prince chez lui parce qu'il avait subi un choc causé par les bombardements ». « Indian Veterans Remember: Allan Bird SL4779 », *Saskatchewan Indian*, octobre 1989, p. 5.
- 89 Entrevue avec Ardelian dans *Fallen Hero*.

- 90 La division des forces du Commonwealth n'a enregistré qu'un nombre relativement restreint de victimes de troubles neuropsychiatriques du milieu de 1952 à 1953, mais le cas de Prince n'avait pas grand-chose à voir avec ces cas, attribués à « des réactions aiguës au stress de combat chez des individus immatures et peu motivés ». Johnston, *War of Patrols*, p. 336; Bill Rawling, *La mort pour ennemi : la médecine militaire canadienne*, Ottawa, 2000, p. 252. Johnston a souligné que le taux des victimes de troubles neuropsychiatriques était inférieur à 2 % des effectifs, comparativement à près de 25 % pendant les périodes de combat intenses de la Deuxième Guerre mondiale.
- 91 Allan Young, *The Harmony of Illusions: Inventing Post-Traumatic Stress Disorder*, Princeton, Princeton University Press, 1995, p. 3-5; A. Kardiner, *The Traumatic Neuroses of War*, Psychosomatic Medicine Monograph II-III, Washington, National Research Council, 1941; Terry Copp and Bill McAndrew, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 43. L'American Psychiatric Association a ajouté le SSPT, y compris le « syndrome des vétérans de la guerre du Vietnam », à la liste des maladies mentales dans son guide datant de 1980, *Diagnostic And Statistical Manual Of Mental Disorders* (DSM). Il s'agissait d'une mesure controversée : le SSPT étant considérée « la seule maladie psychiatrique dont on sait clairement qu'elle provient de causes externes au lieu d'être attribuable à des faiblesses ou des lacunes internes ». Sarah Jane Growe, « PTSD », *Toronto Star*, 24 septembre 2000.
- 92 Document d'information MDN/FC « Troubles de stress post-traumatique », BG-04.036, 15 novembre 2004. Selon la définition officielle des Forces canadiennes, l'expression « traumatisme lié au stress opérationnel (TSO) » désigne « toute difficulté psychologique persistante, y compris l'anxiété, la dépression et le syndrome de stress post-traumatique (SSPT), résultant des tâches opérationnelles effectuées par les hommes et les femmes des FC ». Les déclarations officielles insistent sur le fait que ces maladies ne sont pas un signe de lâcheté ou de maladie mentale : elles frappent les militaires sans discrimination et sont des maladies en bonne et due forme. Bien qu'elles puissent avoir des effets aussi paralysants qu'une blessure physique, souvent, elles sont plus difficiles à discerner. « Les effets d'un TSO peuvent apparaître immédiatement après le stress ou le trauma opérationnel », explique-t-on dans la description du programme de soutien social, « mais il est possible que les symptômes ne se manifestent que bon nombre d'années plus tard... Malheureusement, un TSO non diagnostiqué a souvent une incidence sur de nombreux aspects de la vie d'un membre des FC ou d'un ancien combattant ainsi que sur celle de sa famille entière ». Parmi les séquelles courantes, mentionnons une plus grande irritabilité, l'isolement social, des troubles d'insomnie et une hypervigilance. Programme de soutien social aux victimes de stress opérationnel (SSVSO)), « Les traumatismes liés au stress opérationnel », *Bulletin du*

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- personnel des Forces canadiennes 10/05 (19 octobre 2005). Tommy Prince a eu plusieurs de ces symptômes après son retour. Sa vie s'est dégradée, sa famille a éclaté et il s'est réfugié dans l'alcool.
- 93 Copp et McAndrew, *Battle Exhaustion*, p. 153.
- 94 Graham Richards, *Mental Machinery: The Origins and Consequences of Psychological Ideas*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1992, p. 159-161; Mary Warnock, *Memory*, Londres, Faber and Faber, 1987, p. 57-60; Young, *Harmony of Illusions*, p. 4.
- 95 Voir le tableau dans l'ouvrage de Young, *Harmony of Illusions*, p. 23.
- 96 Pour être efficace, un traitement en milieu clinique doit « permettre aux malades d'affronter leurs souvenirs traumatisants et d'allonger les périodes durant lesquelles la mémoire filtre les souvenirs accumulés », et il faut inculquer aux patients « des schèmes cognitifs réalistes pour remplacer les anciens schèmes autodestructeurs ». Young, *Harmony of Illusions*, 8-9. Malheureusement, Prince ne disposait pas du soutien social ni de l'appui des pairs dont peuvent maintenant bénéficier les anciens combattants souffrant de troubles liés au stress opérationnel. Les réseaux de soutien font en sorte qu'à leur retour, les soldats n'ont pas à surmonter seuls leurs maux psychologiques. La camaraderie est un facteur primordial sur le terrain et à la maison, la sympathie mutuelle et le dévouement ont autant d'importance. De nos jours, conscients de la nécessité de traiter rapidement les troubles SSPT, les dirigeants militaires ont mis en place de meilleures procédures d'examen postdéploiement. Ce processus, qui intervient de 3 à 6 mois après leur retour de mission, consiste à remplir une série de questionnaires uniformisés sur la santé (dont un sur les symptômes SSPT), puis à passer une entrevue approfondie avec un psychologue. Les membres des FC qui développent un SSPT ou une autre maladie due au stress opérationnel reçoivent des soins dispensés par une équipe multidisciplinaire regroupant des aumôniers, des psychologues et psychiatres, des infirmières en santé mentale, des travailleurs sociaux et des spécialistes en toxicomanie. Voir le Programme de soutien social aux victimes de stress opérationnel (SSVSO), « Les traumatismes liés au stress opérationnel », document d'information MDN/FC, « Trouble de stress post-traumatique (TSPT) », BG-04.036, 15 novembre 2004.
- 97 Cet épisode ne figure pas dans la plupart des sources, dont l'ouvrage de Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince, celui de Summerby, Soldats autochtones*; et dans l'ensemble des articles de louanges dans les journaux.
- 98 Roméo A. Dallaire avec la participation de Brent Beardsley, *J'ai serré la main du diable : la faillite de l'humanité au Rwanda*, Outremont, Québec, Libre expression, 2003; CBC Archives, "The Ghosts of Rwanda," 11 juin 2000, document disponible en ligne à l'adresse <http://archives.radio-canada.ca/index.asp?IDLan=0>.
- 99 Growe, « PTSD ». Pour connaître un autre ancien combattant autochtone ayant probablement souffert de SSPT, voir de Janice (Byce) Phillips, «

« Un guerrier formidable »

- Special Place Required » (lettre au rédacteur en chef *du Toronto Sun*, 19 novembre 2005. La journaliste Sarah Jane Growe a rapporté que « D'après le U.S. Department of Veterans' Affairs, 30,9 pour cent des 3 140 000 militaires ayant combattu durant la guerre du Vietnam War ont éprouvé des troubles SSPT à un moment quelconque de leur existence. Une étude datant de 1990 a révélé que 20 après ce conflit, 15,9 pour cent de ces anciens combattants, soit environ 500 000 hommes, souffraient encore d'une maladie SSPT sérieuse, et 11,1 pour cent encore de certains symptômes du genre. Selon d'autres études, le quart des ex-combattants de la guerre du Vietnam ont subi une arrestation moins de deux ans après leur libération, et on croit que 200 000 d'entre eux se droguent ou abusent de l'alcool, un trait caractéristique du SSPT. Le taux de divorce dans leur cas est le double de la population en général, tandis que le taux de suicide est supérieur de 23 pour cent ». Ce facteur a certainement contribué à l'aversion de ces anciens combattants face à la guerre. À propos de ce dernier phénomène, voir le livre d'Andrew E. Hunt, *The Turning: A History of Vietnam Veterans Against the War*, New York, Londres, New York University Press, 1999.
- 100 Document d'information MDN/FC « Trouble de stress post-traumatique (TSPT) », BG-04.036, 15 novembre 2004.
- 101 « On n'est jamais seul! », *Salut*, Anciens Combattants Canada, automne 2005.
- 102 Sealey et De Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 42-44.
- 103 « War Hero Tommy Prince Saves a City Man's Life », *Winnipeg Free Press*, 21 juin 1955, 1, 4; « I owed something to my friends », *Winnipeg Sun*, 28 novembre 1977.
- 104 « You Can't Eat Medals », *The Native Voice*, juin 1950, p. 4.
- 105 *Sénat du Canada, Le soldat autochtone et l'après-guerre, rapport du Comité sénatorial permanent des affaires autochtones*, Ottawa, mars 1995, p. 15
- 106 Sealey et De Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 43.
- 107 Voir de Lloyd Dohla, « Thomas Prince: Canada's Forgotten Aboriginal War Hero », *First Nations Drum*, automne 2002. Document aussi disponible en ligne à l'adresse <http://www.firstnationsdrum.com/Fall2002/HisPrince.htm>.
- 108 Passage cité dans l'ouvrage de Sealey et De Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 45.
- 109 *Ibid.*, p. 44-46. Allan Young a décrit les trois types de réactions des gens souffrant de troubles SSPT face aux dissonances cognitives découlant de leurs expériences traumatisantes. D'après sa conception, Prince aurait semble-t-il tenté de désamorcer ses souvenirs douloureux et de les vider de leur charge émotionnelle en engourdissant systématiquement ses émotions (à force de boire de l'alcool). Or, cette habitude entraîne un processus cyclique ayant pour effet de métaboliser les souvenirs dans la mémoire inactive; mais l'anxiété demeure parce qu'il est impossible d'enfouir définitivement les souvenirs, « ils persistent pendant des dizaines d'années,

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- d'où une grande souffrance morale et un comportement mésadapté aux plans social et psychologique ». *Harmony of Illusions*, p. 8-9.
- 110 Cole, « Hero condemns “punks” of today », p. 6; « I owed something to my friends », *Winnipeg Sun*, 28 novembre 1977.
- 111 Entrevue avec Petit dans *Fallen Hero*.
- 112 Cole, « Hero condemns “punks” of today », p. 6; Sealey et Van de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 6-7.
- 113 « The Patricias Salute Deeds of Tommy Prince », *Winnipeg Free Press*, 5 août 1975; « Indian war hero Tommy Prince dies », dossier des découpures de journaux conservé aux archives du musée du PPLCI. De plus, son nom avait été proposé pour participer à l'inauguration des Jeux Pan-Américains. Voir « Beat of the City », *Winnipeg Free Press*, 27 octobre 1966, p. 3.
- 114 « Pauper's burial for war hero », dossier des découpures de journaux conservé aux archives du musée du PPCLI ; Brian Cole, « Hero condemns “punks” of today », *Winnipeg Free Press*, 10 novembre 1976, 1, 6. La Fraternité des Indiens du Manitoba a également rendu hommage à Prince à la fin de 1976. Voir à ce sujet « MIB conference opens », *Winnipeg Free Press*, 7 décembre 1976, p. 2.
- 115 Cole, « Hero condemn's “punks” of today », p. 6; « Pauper's burial for war hero », dossier des découpures de journaux conservé aux archives du musée du PPCLI. Selon Allan Young, le « SSPT est une maladie liée au temps. Sa particularité pathologique est de faire en sorte que le sujet revit le passé (réminiscences) au présent, sous forme d'images et de pensées intrusives, et qu'il a tendance à ressasser les événement anciens ». Young, *Harmony of Illusions*, p. 7.
- 116 « “A hell of a warrior” buried with Indian, military honors », dossier des découpures de journaux conservé aux archives du musée du PPCLI, et « Crowds flock to see Prince laid to Rest », *Winnipeg Free Press*, 1er décembre 1977, p. 3. En ce qui concerne ses funérailles et les hommages posthumes, voir également « Hero » et Deaths » *Winnipeg Free Press*, 28 novembre 1977, 7, 28; « Hero's burial for Prince », *ibid.*, 29 novembre 1977, 1, 4; « Full Honors Wednesday For Prince », *ibid.*, 29 novembre 1977; « Prince Honors Urged », *ibid.*, 30 novembre 1977; « Tommy Prince », *Winnipeg Tribune*, 1er décembre 1977.
- 117 Sealey et de Vyvere, *Thomas George Prince*, p. 6.
- 118 *A hell of a warrior*.
- 119 Andrew Iarocci, *Canadian Forces Base Petawawa: The First Century, 1905-2005*, Waterloo, Laurier Centre for Military and Strategic Disarmament Studies, 2005, p. 48; « Bold Eagle: Youth Development Combined with Traditional Culture », *Ojimaakaan*, 2000, 22, 25; *PPCLI, History of the Regiment*, 2-16/18; lettre du LGén Claude Couture, SMA(RH-Mil) au SMA (IE), 27 octobre 2003, fichier du MDN 1000-11 (DIGEMM 3).
- 120 « Lost and found », *The Beaver*, octobre-novembre 2001, p. 4.

- 121 À propos des médailles de Prince, voir : « Dealer Set To Action Medals Of War Hero Tommy Prince », *London Free Press*, 11 février 1997, p. A6; « Canada's Most-Decorated Aboriginal War Veteran's Medals Up For Auction », *North Bay Nugget*, 24 juillet 2001, p. A8; « Medals Of Famous Native Veteran To Be Auctioned », *Sarnia Observer*, 24 juillet 2001, p. A2; « War Hero's Medals For Sale », *Toronto Star*, 25 juillet 2001; « Regional Report », *Windsor Star*, 25 juillet 2001, p. B1; « Ottawa Joins Battle To Get War Hero's Medals Back », *Winnipeg Free Press*, 26 juillet 2001; « Veteran's Valour Shouldn't Be Forgotten », *Orillia Packet and Times*, 2 août 2001, p. 6; « War Hero's Medals On Sale Today », *Edmonton Journal*, 9 août 2001, p. D10; « Group Ready To Bid On Medals », *Barrier Examiner*, 9 août 2001, p. A8; « Group Hopes To Bring Hero's Medals Home », *Kingston Whig-Standard*, 9 août 2001, p. 10; « Native War Hero's Medals Up For Auction », *Niagara Falls Review*, 9 août 2001, p. A8; « Native Hero's Medals Auctioned », *St. John's Telegram*, 9 août 2001, p. A10; « Native Determined To Buy Back War Medals », *Vancouver Sun*, 9 août 2001, p. A4; « Regional Report », *Windsor Star*, 9 août 2001, p. B1, 10 août 2001, p. B1; « Family Gets Long-Lost Medals Of Native Hero », *Edmonton Journal*, 10 août 2001, p. A6; « War Hero's Family Wins Medals: Most-Decorated Aboriginal », *Halifax Daily News*, 10 août 2001, p. 12; « London: Family Wins War Hero's Medals », *Kingston Whig-Standard*, 10 août 2001, p. 9; « Aboriginal War Hero's Kin Buy Back Medals », *Montreal Gazette*, 10 août 2001, p. A9; « War Hero's Medals Back With Family », *Niagara Falls Review*, 10 août 2001, p. A12; « Family Pays \$75,000 For Aboriginal War Hero's Medals », *Welland Tribune*, 10 août 2001, p. A2; « Manitoba: Native War Hero's Family Buys Medals At Auction », *Ottawa Citizen*, 10 août 2001, p. A7; « Medals Coming Home! Stunning Bid Returns Hero's War Honours », *Winnipeg Free Press*, 10 août 2001; « Tommy Prince's Medals Fetch \$75,000: Decorations Going Back Home To Winnipeg After Family's Successful Bid », *Vancouver Sun*, 11 août 2001, p. A6; « War Hero's Medals Back In Manitoba », *Legion Magazine*, novembre-décembre 2001, p. 65.
- 122 Tiré des archives de nouvelles de la CBC : « Prince medals return to province », 5 novembre 2001; « War hero's memorial to be unveiled », 2 septembre 2002; « French government to honour Prince », 22 novembre 2002; divers articles disponibles sur le site <http://www.src.ca/regions/manitoba/index.shtml>.
- 123 « Coins », *Winnipeg Free Press*, 10 mars 1978; « Sgt Prince Honored », *ibid.*, 20 avril 1978; Assemblée législative du Manitoba, 13 mai 2004, 2080; « Monument To Prince Planned », *Winnipeg Free Press*, 17 septembre 1989; « Not To Be Forgotten », *Winnipeg Free Press*, 18 décembre 1988; « Tommy Prince Statue Unveiling Set », *Winnipeg Free Press*, 5 novembre 1989; « What About Tommy Prince As A Name For New City Avenue? », *Los Angeles Times*, 31 août 1986, p. 8; « What's stopping us from honouring Prince? », *Winnipeg Free Press*, 25 octobre 1987, NT/5; « War Hero's Name

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- Rejected Again », *ibid.*, 31 décembre 1989; « Street Renamed », *ibid.*, 3 janvier 1990; « Prince Honor Slated », *ibid.*, 24 mai 1990; « Winnipeg Honours War Hero », *Legion Magazine*, janvier-février 2002, p. 56.
- 124 Vit Wagner, « Indian war hero's story told », *Toronto Star*, 30 novembre 1995; Assemblée législative du Manitoba, 13 mai 2004, p. 2080-2089. La Fraternité des Indiens du Manitoba a aussi créé un fonds éducatif portant le nom de Prince. Voir l'article « Prince's name on trust fund », *Winnipeg Free Press*, 10 avril 1978, p. 36.
- 125 Hepenstall, *Find the Dragon*, p. 66.
- 126 Peter Worthington, « Soldier Modest About Exploits: Canadians Don't Know Enough About Most-Decorated Native Vet », *Calgary Sun*, 13 novembre 2005.
- 127 Entrevue avec Peacock dans *Fallen Hero*.
- 128 Passage cité dans Bonikowsky, « Tommy Prince, Canadian Hero ».
- 129 « The Patricias Salute Deeds of Tommy Prince », *Winnipeg Free Press*, 5 août 1975, p. 3.
- 130 Holm, *Strong Hearts Wounded Souls*, p. 7.
- 131 « More about Sgt. Prince », *Winnipeg Free Press*, 25 juin 1945, p. 3.

CHAPITRE 5

Quand le leadership compte vraiment :
Bert Hoffmeister et le moral des troupes à la
bataille d'Ortona, décembre 1943¹

Douglas E. Delaney

Dans un combat acharné, le moral importe autant sinon plus qu'une bonne tactique. Sur une échelle de 1 à 10, le moral passe de 4 à 9 dès qu'un commandant supérieur surgit sur le front, au milieu des balles qui sifflent².

Colonel S.W. (Syd) Thomson,
commandant du *Seaforth Highlanders of Canada*
à la bataille d'Ortona

Parfois il faut plus qu'une bonne tactique. Parfois le moral, fruit d'un solide leadership, est ce qui fait gagner les batailles. Napoléon Bonaparte pensait que le moral est plus important que les armes, les effectifs et la tactique réunis. Il affirmait même que le moral est trois fois plus important que la condition physique³. Près d'un siècle et demi après les victoires et la défaite finale de Napoléon, et malgré les progrès vertigineux de l'armement et de la tactique, le Maréchal Vicomte Montgomery of Alamein abondait dans le même sens : « Le moral est le facteur le plus déterminant dans une guerre »⁴. Les soldats canadiens qui servirent sous Montgomery l'apprirent eux aussi, et nulle part mieux que dans la ville italienne d'Ortona en décembre 1943. Le combat interminable et sanglant pour s'emparer de la ville et de son petit port mit à rude épreuve le moral des soldats de la 2e Brigade d'infanterie canadienne (2 BIC) et il éprouva les qualités de chef des officiers et sous-officiers qui les commandaient. Mais il éprouva surtout le courage de leur nouveau commandant, le Brigadier Bert Hoffmeister.

La bataille d'Ortona survint à la fin de l'offensive épuisante menée par la 8e Armée britannique le long de la côte Adriatique, qui avait

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

débuté le 24 novembre par la traversée du fleuve Sangro. Quand la brigade de Hoffmeister entra dans la ville, le 20 décembre, près d'un mois de rudes efforts avaient réduit l'offensive à une lente progression, si bien que Montgomery, alors commandant de la 8e Armée, avait revu son objectif initial, qui était de parvenir jusqu'à Rome, pour se contenter de se rendre jusqu'au fleuve Pescara avant l'hiver afin que les troupes puissent se reposer, récupérer et refaire leurs forces en vue d'entreprendre une nouvelle offensive au printemps. La ville d'Ortona, carrefour routier et ferroviaire doté d'un port opérationnel, était considérée comme une partie importante de ce plan. La tâche de prendre la ville revint au commandant de la 1re Division d'infanterie canadienne, le Major-général Chris Vokes, qui à son tour la confia à la brigade de Hoffmeister :

Lorsque j'ai reçu mes ordres pour Ortona, on me l'a décrite comme étant un point vital qui jouerait un rôle très important dans les communications et l'approvisionnement de la 8e Armée, car il y avait un centre ferroviaire et un port pouvant accueillir des navires, ce qui était très important du point de vue logistique. À aucun moment je n'ai remis ce choix en question. J'avais reçu des ordres et nous nous sommes mis au travail⁵.

Malheureusement, Ortona ne devint jamais le centre logistique que les états-majors de division et de corps d'armée avaient espéré. Huit jours de combats réduisirent finalement la ville et ses installations en un amas de décombres. Ce qui restait de la ville en justifiait à peine le prix.

Le Lieutenant-colonel B.M. Hoffmeister, commandant du Seaforth Highlanders, pendant la campagne de Sicile, août 1943.



BAC, PA132779.

La lutte féroce livrée pour le contrôle de la ville a également surpris les états-majors du renseignement canadien et britannique. Après un long et brutal combat pour repousser les Allemands loin des fleuves Sangro et Moro, et après avoir percé les défenses du ravin situé au sud d'Ortona, les états-majors du renseignement, au niveau de l'armée jusqu'à celui de la brigade, croyaient que les Allemands devraient retraire jusqu'à la prochaine rive défendable, celle de Arielli, à 5 kilomètres au nord de la ville. Le 18 décembre, le 5e Corps d'armée britannique transmit à Hoffmeister le résumé renseignement suivant :

ARIELLI cependant est fortement défendue, tout comme ORSOGNA, dans les deux cas par des parachutistes. En fait, comme les parachutistes ont temporairement colmaté les brèches à divers points de la ligne de front, ils occupent maintenant des positions clés pour couvrir la retraite de formations qui, autrement, ne pourraient peut-être pas se sortir du pétrin⁶.

D'ordinaire les soldats désignés pour couvrir une retraite restent sur place juste assez longtemps pour permettre aux troupes de passer. Logiquement, donc, les états-majors du renseignement prévoyaient que les soldats de la 1re Division de parachutistes allemande se retireraient de leurs positions au nord d'Ortona. Ils avaient complètement tort. Au 21 décembre, les parachutistes allemands, appartenant à une division fraîche, avaient repris le secteur côtier. Ils restèrent sur place et combattirent farouchement pour tenir la ville. Si quelqu'un de la 8e Armée avait deviné juste, on aurait pu encercler la ville avant de l'attaquer, mais on n'en fit rien⁷. La ville n'étant pas encerclée, la brigade de Hoffmeister dût attaquer un ennemi à la fois déterminé à se battre et tout à fait libre de renforcer et relever ses troupes à partir du nord. Pour comble de malheur, le mauvais temps empêcha la *Desert Air Force* de bombarder les concentrations ennemies au nord d'Ortona⁸. La bataille se révéla bien plus difficile que prévu.

Bien que le combat de rues soit brutal quand on le regarde d'un point de vue purement tactique, il est en réalité « très simple » à planifier pour un commandant. Syd Thomson, l'un des commandants subordonnés de Hoffmeister, décrit la bataille comme « probablement le genre d'opération le plus simple, un combat de rues [...] parce que les caractéristiques [du terrain] s'étalaient sur la carte en plein devant vous, ou sur les photos [aériennes], et nous pouvions dire que cette maison était

entre nos mains, mais pas celle-là. Le lendemain nous décidions de nous emparer de telle ou telle rue, et ainsi de suite »⁹.

Routes et chemins de fer, maisons et hôpitaux : tout cela facilite l'établissement des limites, le découpage du terrain en secteurs de sous-unité et l'assignation des objectifs, ce que fit Hoffmeister les 20 et 21 décembre. Il choisit le point de repère le plus évident de la ville — la route Ortona-Orsogna, orientée grosso modo nord-sud — et attribua la moitié ouest au *Seaforth Highlanders of Canada*, laissant au *Loyal Edmonton Regiment* la tâche de nettoyer la moitié est de la ville. Il mit en réserve son troisième bataillon d'infanterie, le *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* (PPCLI). Ces décisions étaient faciles à prendre. À partir du moment où il donna ses ordres, il se demanda surtout quand déployer sa réserve et comment maintenir l'armement et le ravitaillement de ses troupes avancées — en somme, pas le genre de tâches qui sollicite trop les méninges d'un commandant.

La vraie difficulté pour l'attaquant dans un combat de rues est l'exécution, et cela pour diverses raisons. La première est l'avantage que le champ de bataille urbain offre à des défenseurs astucieux. À Ortona, les soldats de la 1re Division de parachutistes allemande avaient à déterminer les zones de défense et les zones d'abattage. Ils placèrent des obstacles sur les accès les plus évidents et y postèrent des mitrailleuses et des armes antichars. Dans son compte rendu de combat, l'état-major de la 1re Division canadienne décrit ainsi les difficultés qui se posaient aux attaquants à Ortona :

Toutes les routes, sauf celles qui menaient aux « champs d'abattage » prédéterminés, étaient bloquées par des maisons démolies qui formaient d'admirables barricades. Ces amas de décombres étaient placés de façon à pouvoir être balayés [par le tir de mitrailleuses] à partir d'en haut et de derrière, aussi bien que de devant [...] Les décombres étaient d'ordinaire parsemés libéralement de mines et de pièges [...] Les principales voies d'accès pour les chars, naturellement limitées aux rues, étaient couvertes par des canons antichars placés de façon à pouvoir tirer à bout portant¹⁰.

Ne pas savoir quelle maison était piégée ni quelle fenêtre allait cracher un tir de mitrailleuse faisait de l'attaque un entreprise lente et coûteuse : « Sauf lorsque les conditions étaient idéales, les troupes

n'avançaient pas le long des rues, mais frayaient leur chemin de maison en maison. Dans certains cas, il fallait "creuser des trous de souris" [percer les murs d'immeubles adjacents], ce qui se faisait à la main et prenait donc un certain temps »¹¹. En tout, il fallut huit jours de combats incessants aux soldats de la 2 BIC pour avancer de seulement 1 100 mètres à travers les défenses urbaines.

Ortona fut moins un effort bien orchestré qu'une série d'engagements isolés menés « par pelotons de quatre ou cinq »¹². Le combat bâtiment par bâtiment, pièce par pièce faisait que le soldat voyait rarement plus que trois ou quatre de ses camarades, ce qui l'amenaient à se demander par exemple : « Sommes-nous les seuls ici ? » ou « Risquons-nous d'être isolés ? » Les camarades tombés étaient un rappel constant du danger d'être éventrés par des balles ou démembrés par un piège. Si bien que l'omniprésence « de la tension et de la nervosité à Ortona » fit des victimes¹³. En un peu plus d'une semaine de combats, la 2 BIC eut en tout 305 tués, blessés ou disparus¹⁴. En fait, depuis le déclenchement des hostilités sur les bords du Moro au début de décembre, les bataillons de la brigade de Hoffmeister avaient perdu 50 % des effectifs de leur infanterie¹⁵.

Photographié par le Lieutenant T. Rowe, BAC, PVA-131064.



Le Major-général C. Vokes discute des opérations pour franchir la rivière Moro avec le Brigadier Hoffmeister et le Brigadier Wyman, le 8 décembre 1943.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Ce genre de situation rend les fantassins tendus. À vrai dire, les victimes d'épuisement au combat représentèrent environ 20 % des pertes de la brigade pour le mois de décembre, nombre qui culmina à la bataille d'Ortona¹⁶. Il fallut un leadership extraordinaire pour amener les hommes à continuer ces combats « par pelotons de quatre ou cinq ». Jim Stone, qui mena sa compagnie du *Loyal Edmonton Regiment* à travers les rues, les ruelles et les trous de souris d'Ortona, a reconnu l'importance du leadership à ce niveau :

Le combat de rues est remporté par les hommes, pas par les armes — des hommes réellement en contact avec l'ennemi, [et qui sont] majoritairement commandés par des sous-officiers subalternes. Il faut être vraiment bien entraîné pour réussir. Ce sont ces sous-officiers subalternes qui conduisent cinq ou six hommes dans des endroits dangereux [et qui] gardent le momentum de toute attaque entreprise¹⁷.

Cependant les leaders eux-mêmes — du caporal jusqu'au colonel — ont besoin d'être dirigés. Les gens qui doivent se montrer au grand jour pour « conduire cinq ou six hommes dans des endroits dangereux » ont besoin de savoir qu'ils ne sont pas les seuls à s'exposer, surtout quand les risques sont si grands. À Ortona, les sous-officiers et les officiers subalternes ont encaissé un pourcentage disproportionné de pertes, ce qui est significatif : s'ils avaient cédé à la peur et au doute, l'attaque aurait certainement échoué. Hoffmeister comprit l'importance de montrer à tous ses subordonnés qu'ils n'étaient pas seuls : « [quand vous êtes commandant] vous devez être prêt à vous porter en avant et à vous mêler aux soldats sous le tir des obus, à montrer que vous savez ce qu'ils supportent et que vous n'avez pas peur de vous exposer un peu quand c'est nécessaire »¹⁸. Ortona lui donna amplement l'occasion de démontrer son aptitude à agir ainsi et à influencer le moral des troupes. La nature même du combat de rues l'exigeait.

Hoffmeister avait mené de nombreuses actions à titre de commandant de bataillon ou de brigade depuis le débarquement de Sicile en juillet 1943, mais Ortona dépassa tout ce qu'il avait dû affronter jusque-là. En tant que commandant de brigade, il y avait peu de choses qu'il pouvait faire pour influencer sur la bataille. Cette bataille ne se prêtait pas à l'utilisation massive de la puissance de feu qu'il avait apprise au sein du 8e Corps d'armée de Montgomery¹⁹. En novembre 1943, lors

d'une séance de formation des officiers, il décrivit ce qui était pour lui la séquence d'attaque idéale : d'abord un bombardement aérien, ensuite un mitraillage par les chasseurs, puis un barrage d'artillerie, ensuite un tir à la mitrailleuse, au mortier et au canon antichar par le Groupe d'appui de la brigade, suivi de près par un assaut d'infanterie. Et il soulignait qu'une force d'attaque « ne doit pas avancer au-delà de la portée de ses armes [d'appui] », et surtout de son artillerie.

L'inconvénient de cette approche est qu'elle ne favorisait pas le combat urbain. Le bombardement ne pouvait guère détruire ou neutraliser les défenseurs; il ne faisait qu'ajouter aux décombres, renforcer les obstacles et compliquer davantage le déplacement des véhicules. Ortona n'était pas non plus une bataille de manœuvre. Hoffmeister n'avait pas assez de troupes pour attaquer la ville et l'isoler; même son supérieur, Chris Vokes, avait du mal à rassembler les effectifs nécessaires pour investir l'ouest de la ville afin de couper le principal itinéraire de ravitaillement des Allemands au nord. Au lieu de cela, les bataillons de Hoffmeister durent mener une bataille très décentralisée, où le plus gros du tir d'appui venait de chars solitaires avançant petit à petit pour anéantir les canons antichars de l'ennemi, pendant que les « pelotons de quatre ou cinq » fantassins se déplaçaient de maison en maison, délogeant les ennemis de leurs centres de résistance.

La nature des combats de rues qui l'attendaient n'allait pas de soi pour Hoffmeister au moment de son premier assaut sur Ortona le 20 décembre, mené avec l'appui d'un régiment blindé (*The Tree Rivers Regiment*), d'une batterie antichar et de la pleine puissance de feu de l'artillerie divisionnaire. Ses troupes étaient arrivées de deux directions, l'attaque principale étant menée par le *Loyal Edmonton Regiment* qui avait avancé, en suivant de près un barrage d'artillerie bien minuté, à partir du sud-ouest²⁰. Le *Seaforth*, lui, qui avait relevé le *Hastings and Prince Edward Regiment* de la 1 BIC le long de la route côtière au sud d'Ortona, s'était dirigé vers la ville en provenance du sud. Parallèlement à ces deux actions, le PPCLI s'était déplacé vers le côté nord du ravin afin de protéger le flanc gauche de la brigade en cas de contre-attaque ennemie.

Tout au long du combat, Hoffmeister contrôlait bien la situation à partir de son quartier-général tactique. Au début, il se percha sur une hauteur située à « environ 2 000 verges [au sud] d'Ortona », d'où il avait une « vue merveilleuse » de la bataille²¹. Il pouvait voir le *Loyal Edmonton Regiment* et le *Seaforth* converger vers la ville; à un moment donné, il intervint pour empêcher les unités de se tirer dessus lorsqu'elles atteignirent simultanément les approches sud²². Cependant, peu après que

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

les bataillons eurent pénétré dans la ville et disparu de sa vue, Hoffmeister transporta son quartier-général à la périphérie d'Ortona²³. Comme les bâtiments et les décombres de la ville limitaient les champs d'observation à une centaine de mètres, moins dans bien des cas, aucune position ne pouvait donner à Hoffmeister la vue dont il avait besoin pour avoir une bonne idée du déroulement de la bataille. Il dut donc se porter vers l'avant, et cela à maintes reprises. Voici comment l'officier du renseignement de la 2 BIC décrit la routine de Hoffmeister : « Durant la matinée, le brigadier entrait en coup de vent dans la ville, jusqu'aux troupes avancées, venant très près de se faire abattre. Il a fait cela chaque matin pendant la bataille d'ORTONA »²⁴. Une façon de faire dangereuse, mais qui convenait à la situation tactique.

Elle convenait à la situation tactique à deux égards surtout : pour assurer le contrôle (pour peu que cela fût possible) et, avant tout peut-



Photographié par le Lieutenant T. Rowe, BAC, PA-116852.

Les soldats de la compagnie « B » du Loyal Edmonton Regiment traversent Ortona, le 21 décembre 1943.

être, pour maintenir le moral de ses hommes. Comme le rappelle l'un des opérateurs radio de Hoffmeister : « Il savait d'instinct [...] que sa présence inspirerait confiance aux troupes. Et il voulait absolument savoir ce qui se passait »²⁵! En ce qui regarde le contrôle, il pouvait parler aux troupes en contact avec l'ennemi, se faire une idée de leurs combats et déterminer ce qu'il leur fallait pour les mener. Vu les difficultés des communications sans fil ou par lignes terrestres sur le terrain accidenté d'une ville assiégée, le face à face était le moyen principal de transmettre les directives : « Il n'y avait pas beaucoup de place pour les ordres à Ortona. Ils se donnaient verbalement ou par messageur »²⁶. Mais l'effet résiduel de ses incursions avancées eut peut-être encore plus d'impact sur la bataille. Ses visites à l'avant frappèrent les soldats : « Vous pensiez simplement : [...] il est là. Je pense que je dois y être moi aussi »²⁷. Au moment où les soldats de tous grades supputaient vite leurs chances d'être tués ou blessés, cela avait son importance. L'exemple de Hoffmeister déteignit également sur toute la chaîne de commandement. Des officiers subalternes comme Jim Stone reconnurent l'importance de la présence du commandant aux yeux des soldats engagés dans la bataille :

Ma présence a été utile [...] J'ai montré une certaine insouciance devant les projectiles ennemis qui volaient autour. Et cela a poussé les hommes à se demander : « Qu'est-ce que je fais là à traîner derrière pendant que lui y va? » Voilà pourquoi, je pense — cela paraît un peu égocentrique — on a surtout besoin de leaders AUDACIEUX dans les villes²⁸.

Maintenir le moral est un vrai tour de force quand les soldats sont effrayés et morts de fatigue. Jock Gibson, sergent-major de compagnie d'infanterie au sein du *Seaforth Highlanders*, croisa Hoffmeister pendant qu'il apportait des munitions à un peloton en première ligne : « Je n'en croyais tout simplement pas mes yeux — voir un brigadier en plein milieu d'une bataille »²⁹. Hoffmeister s'était aventuré au-delà du quartier général de bataillon du *Seaforth* pour avoir un meilleur aperçu de ce qui se passait. Le *Seaforth* était son ancien régiment et Hoffmeister connaissait Gibson, qui avait été son cornemuseur dans la compagnie « B » trois ans plus tôt. Après plusieurs jours de combat sans presque dormir, Gibson avait évidemment l'air hagard. Hoffmeister sourit et lui dit en se moquant : « Tu ne t'es pas rasé aujourd'hui, pas vrai Jock? »

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Gibson sourit à son tour et répondit : « Non Monsieur, j'ai été pas mal occupé »³⁰. Ils ne se dirent pas grand-chose d'autre. D'ailleurs, il n'y avait pas grand-chose d'autre à dire. Au milieu de tant de destruction, deux hommes fatigués venaient de s'échanger quelques sarcasmes de soldat, ce qui a donné à Gibson l'élan dont il avait grand besoin pour garder le moral. Au lieu de s'asseoir dans son poste de commandement et de se tracasser pour des choses qui échappaient à son contrôle, comme le combat maison par maison, Hoffmeister s'efforçait de consolider le moral des troupes dans ce qui était vite devenu une bataille meurtrière. Syd Thomson se souvient d'une visite du brigadier qui l'a particulièrement marqué :

Ce jour-là, Bert est venu dans Ortona et a dit : « Quel spectacle, Syd, quel spectacle formidable, tu es extraordinaire ». Il m'a donné une tape dans le dos alors que tout ce que je voulais dire c'est : « Pour l'amour du ciel, Bert, je ne pourrais pas avoir un peu de repos [?] » Je n'arrivais absolument pas à le lui dire. Il était tellement formidable ainsi [...] J'étais si impressionné par la façon dont il m'inspirait et il donnait tellement de courage aux hommes. Vous ne pouviez rien lui dire³¹.

Voilà un commandant qui comprenait ses hommes.

Il comprenait également leurs craintes. Au bout de trois jours de combat, il alla visiter un hôpital de campagne aménagé dans une école abandonnée de San Vito Chietino³². Les infirmières et les médecins militaires travaillaient sans relâche auprès des blessés, littéralement entassés dans les corridors après quelques jours d'un combat éprouvant. Hoffmeister comprenait à quel point le personnel médical s'était dépensé pour soigner ses soldats, mais ce qu'il voyait le bouleversa. Ce n'est pas simplement le nombre des blessés qui l'attristait, c'est également l'état de ceux qui avaient déjà été soignés : « On voyait encore sur leur visage et leurs mains le sang qui avait coulé de leurs blessures ». Vu les circonstances, la plupart auraient sans doute pensé que ce n'était pas important : il fallait d'abord traiter les blessures, et c'est ce qu'on avait fait. Mais Hoffmeister comprenait qu'un soldat blessé n'a pas seulement besoin d'un traitement médical : il a besoin de sentir qu'il n'est pas abandonné. Il a besoin qu'on le lave, qu'on lui parle et qu'on le rassure; et cela dépassait manifestement les capacités du

personnel médical, écrasé de travail. Hoffmeister savait également que les soldats encore au combat avaient besoin de croire qu'on prendrait bien soin d'eux si jamais ils tombaient.

Après avoir discuté de la situation avec l'un des médecins, Hoffmeister demanda par la chaîne de commandement médicale des infirmières volontaires qui pourraient se charger de réconforter les blessés. Malgré les règlements interdisant aux femmes de servir si près du front, dès le lendemain un contingent d'infirmières militaires britanniques — il n'y avait pas de pénurie de volontaires — arriva à San Vito Chietino, à seulement six kilomètres des troupes de combat. « Travaillant sous le tir des obus et à portée de feu des mortiers allemands à longue portée »³³, elles apportèrent aux soldats le réconfort essentiel qui, aux yeux de Hoffmeister, leur avait tant manqué.

L'ignorance de ce qui se passe pèse aussi sur le moral du soldat. Hoffmeister le comprenait; depuis longtemps il pensait que tenir les hommes informés pouvait atténuer leur peur de l'inconnu et leur sentiment d'isolement. Il lui arrivait rarement de filtrer les ordres pour n'indiquer aux hommes que ce qu'ils « avaient besoin de savoir pour accomplir [leur] travail »³⁴. Ce qu'il fallait, quant à Hoffmeister, c'était leur fournir assez d'information pour qu'ils ne s'inquiètent pas trop de ce qui se passe. Et généralement, cela voulait dire leur communiquer à peu près tout ce qu'il savait. Ce n'était pas chose facile à Ortona, mais Hoffmeister fit de son mieux. Le registre du renseignement de la 2 BIC montre que le quartier général de Hoffmeister émit de nombreux comptes rendus de situation concernant des identifications et des dispositifs ennemis, le mouvement de civils et l'avance de formations de flanc³⁵. Dès le début du combat, par exemple, le message suivant fut adressé à toutes les unités du groupe-brigade : « Le commandant de brigade ordonne aux hommes de tous grades de prendre garde aux MINES CACHÉES et aux PIÈGES des Allemands dans les décombres et autour d'ORTONA³⁶ ». Au quatrième jour de combat, un compte rendu de situation informa les bataillons que la 1 BIC tentait de déborder Ortona à l'ouest. Il est impossible de déterminer jusqu'à quel point l'information parvint à chacun des soldats, mais selon l'habitude de Hoffmeister de transmettre le plus de renseignements possible aux échelons les plus bas possible, l'intention était claire : il voulait convaincre ses subordonnés qu'il avait la situation bien en main et qu'il en était de même pour ses supérieurs.

Hoffmeister regardait également au-delà de la bataille — l'impact à plus long terme qu'elle pouvait avoir sur le moral des hommes. Les victoires, si difficiles qu'elles soient, sont l'élément moteur du



Photographié par Laurie Andrain, BAC, PA-115149.

Le Sergent Charles Lord (en premier plan) et le Soldat Richard Greaves de la compagnie « A », PPCLI, mettent en position leurs hommes près d'Ortona.

moral. Les hommes qui viennent d'encaisser une série de défaites y penseront deux fois avant de se donner à fond. C'est pourquoi Hoffmeister choisit de continuer l'assaut d'Ortona, même après que Vokes lui eut offert de l'annuler en plein milieu des combats³⁷. Sa brigade avait combattu avec acharnement et avait beaucoup souffert, de sorte que la décision n'était pas facile à prendre pour Hoffmeister. Il devait choisir entre envoyer encore plus d'hommes à l'hôpital à San Vito, dans l'espoir d'obtenir la victoire, ou bien concéder la défaite et admettre que ceux qui étaient tombés jusque là l'avaient fait en vain :

Chris Vokes m'a demandé si j'aimerais abandonner, et j'ai répondu : « absolument pas, abandonner à ce moment-ci voudrait dire laisse tomber la brigade, et l'effet sur le moral de la brigade serait tout simplement épouvantable ». Par-dessus le marché, on m'avait représenté l'objectif comme étant extrêmement important, absolument essentiel pour la 8e Armée, et j'ai dit que rien n'avait

Quand le leadership compte vraiment

changé en ce qui regarde la 2e Brigade [;] nous allons passer au travers, et c'est ce que nous avons fait³⁸.

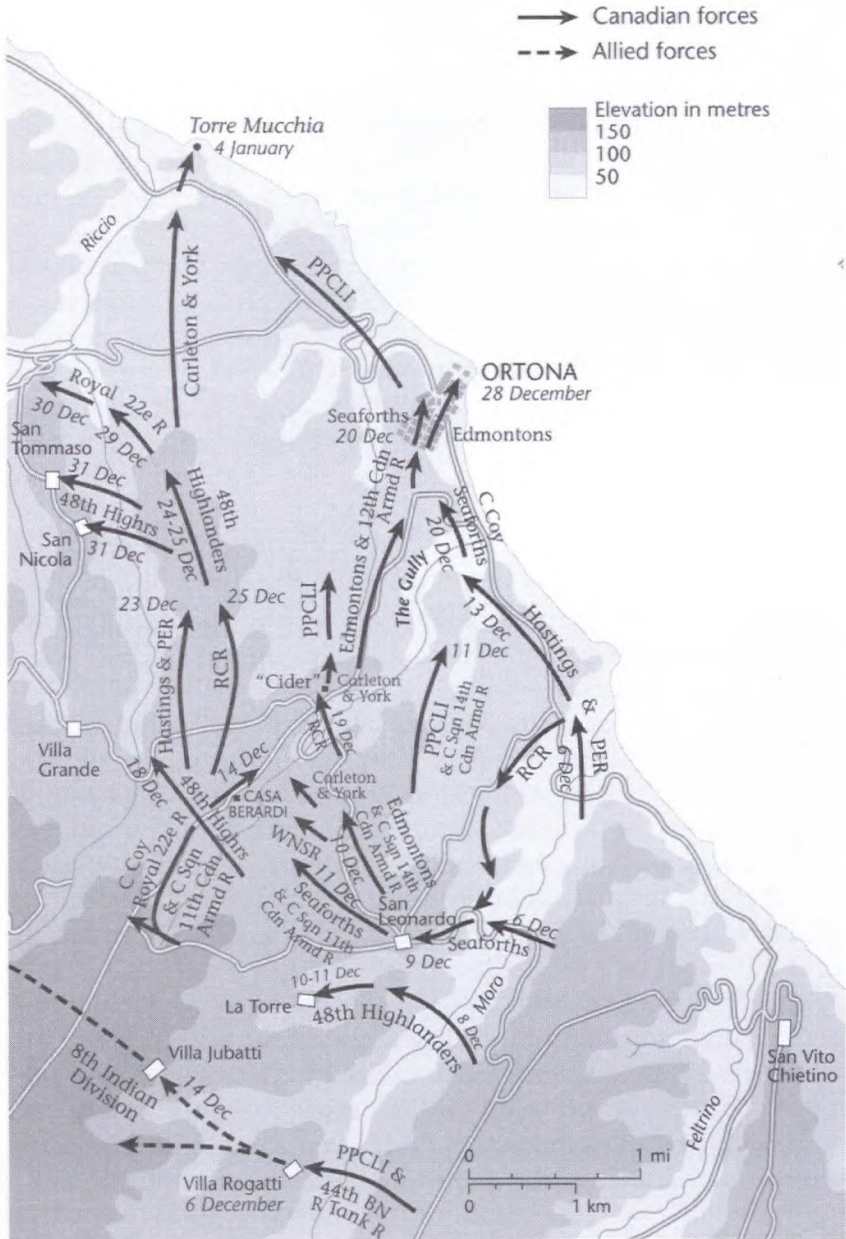
C'était la bonne décision, mais elle fut douloureuse.

La bataille d'Ortona proprement dite prit fin le 28 décembre. De bonne heure ce matin-là, après que les patrouilles eurent signalé que l'ennemi avait déserté la ville, Hoffmeister annula son projet de faire passer le PPCLI parmi les rangs décimés du *Loyal Edmonton Regiment*³⁹. Il ordonna plutôt au PPCLI de contourner le flanc gauche pour couper la route côtière au nord d'Ortona. Pendant ce temps, la 1 BIC se préparait à attaquer San Nicola et San Tommaso, et Vokes envisageait d'envoyer la 3 BIC rejoindre la 1 BIC dans les environs de Torre Mucchia sur la côte⁴⁰. Ces actions mirent essentiellement fin à l'offensive de la côte Adriatique. Le temps était trop exécrable, les pertes trop nombreuses et les gains trop rares pour que l'on puisse continuer l'opération⁴¹. Un mois de combats meurtriers était enfin terminé.

Il est difficile d'imaginer la bataille d'Ortona sans Hoffmeister. Il est impossible de dire si elle aurait eu une conclusion heureuse sans lui, mais il est clair qu'il avait beaucoup réfléchi au moral de ses hommes et qu'il fit le maximum pour qu'ils continuent à combattre. Cela voulait dire surtout se faire voir et partager les risques. Il n'y avait pas grand-chose d'autre qu'il pût faire pour ses hommes. Étant donné le relief accidenté de la ville, la nécessité de combattre maison par maison, la quasi-inutilité d'une puissance de feu massive, l'impossibilité pour la *Desert Air Force* de décoller à cause du mauvais temps, il ne pouvait guère les aider — sauf se montrer à eux. Quand des soldats aperçoivent leur chef, au moins peuvent-ils sentir qu'ils ne sont pas seuls ni mésestimés, ou qu'ils sont en train de mourir pour rien. Et les soldats de Hoffmeister poursuivirent le combat.

Le 25 décembre, le *Seaforth Highlanders* tint un remarquable souper de Noël dans l'église Santa Maria di Constantinopoli, située à 700 mètres à peine des troupes de première ligne. L'une après l'autre les compagnies furent ramenées à l'arrière pour déguster un peu de dinde et de tartelette de Noël, plus une bouteille de bière par soldat. Au milieu du « crépitement meurtrier des mitrailleuses », du « fracas des bâtiments qui s'écroulaient » et du « rugissement des canons », ils mangèrent leur repas avec gratitude et, dans un geste de défi, chantèrent des cantiques de Noël⁴². Hoffmeister, qui commandait le *Seaforth* seulement trois mois plus tôt, fut invité à prendre part à la fête, ce qu'il fit aux côtés du nouveau commandant du *Seaforth*, Syd Thomson. L'aumônier du régiment nota

LES GUERRIERS INTRÉPIDES



dans son journal que durant le souper de la compagnie « C », les troupes « acclamèrent » Hoffmeister ainsi que Thomson peu après leur entrée dans l'église. Au plus fort de la bataille, après avoir enduré tant de coups durs, ils réservèrent une ovation aux deux hommes qui les avaient conduits dans un véritable petit enfer urbain. Voilà un témoignage qui en dit long.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

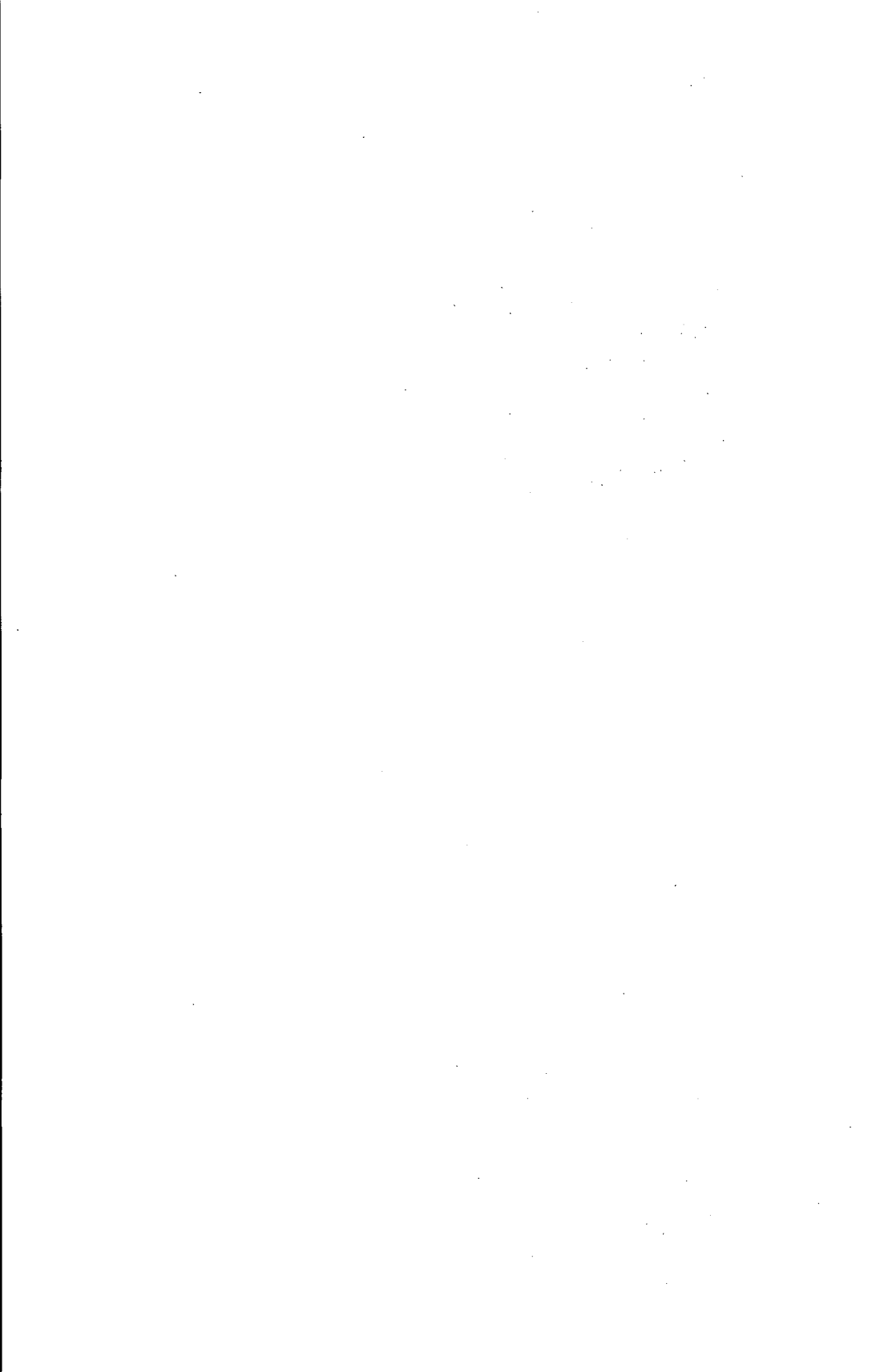
- 1 Cet article est basé en grande partie sur un texte de Douglas E. Delaney, *The Soldiers' General: Bert Hoffmeister at War*, Vancouver, UBC Press, 2005, chapitre 6.
- 2 Collège militaire royal du Canada (ci-après CMR), collection William J. McAndrew (ci-après la collection McAndrew), Colonel S.W. Thomson, entrevue avec William J. McAndrew, Sydney, Colombie-Britannique, 6 avril 1980, p. 2.
- 3 D'après le site anglophone <http://www.military-quotes.com/Napoleon.htm>, 24 août 2005.
- 4 D'après le site anglophone <http://www.military-quotes.com/database/m.htm>, 24 août 2005.
- 5 CMR, collection McAndrew, entrevue avec le Général B.M. Hoffmeister par W. McAndrew et B. Greenhous, 1980 (ci-après l'entrevue McAndrew/Greenhous-Hoffmeister), p. 68.
- 6 Bibliothèque et Archives Canada (BAC), RG 24, vol. 10776, dossier 224B5.O23 (D1), *Intelligence Summaries 5 (British) Corps, 5 Corps Intelligence Summary, no 256* (pour la période se terminant à 23 h le 18 décembre 1943).
- 7 Brereton Greenhous, « Would it not have been better to bypass Ortona completely...? » *Revue canadienne de défense*, avril 1989, p. 51-55. Pour d'autres critiques sur les qualités de général de Vokes, voir Cessford, « Hard in the Attack », p. 256-258; et Zuehlke, *Ortona*, p. 377-380.
- 8 Bibliothèque et Archives Canada (BAC), RG 24, vol. 10982, *Dewar Account*.
- 9 Extraits d'une entrevue avec le Brigadier S.W. Thomson, réalisée le 15 juillet 1960 à Victoria, Colombie-Britannique. Repris dans Robert L. McDougall, *A Narrative of War: From the Beaches of Sicily to the Hitler Line with the Seaforth Highlanders of Canada, 1943-1944*, Ottawa, The Golden Dog Press, 1996, p. 156.
- 10 LHCMA, Allfrey Papers, 4/8. « ORTONA » Rapport du quartier général, 1re Division d'infanterie canadienne, 16 février 1944, p. 2-3.
- 11 *Ibid.*, p. 5.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 12 Collection MacLeod, *Canadians in Italy*, WWII, Vol. 8, entrevue avec le Major Stewart Lynch, *Deaforth Highlanders* (n.d.). Lynch commandait un peloton de fusiliers dans le *Seaforth Highlanders of Canada* durant la bataille d'Ortona.
 - 13 *Ibid.*
 - 14 BAC, RG 24, vol. 14074, WD 2 CIB, Rapports sur les « Effectifs de combat approximatifs », du 20 au 29 décembre 1943.
 - 15 Archives du *Seaforth Highlanders of Canada* (ASHC), journaux personnels, mémoires, entrevues, récits, Major-général C. Vokes, « Narrative: Crossing MORO R [River] and subsequent operations including capture of ORTONA », (ci-après le récit Vokes Moro) 14 mai 1944.
 - 16 La répartition des pertes des unités de la 2 BIC pendant la période du 28 novembre 1943 au 12 février 1944 s'établit comme suit :
 - (a) *Princess Patricia's Canadian Light Infantry* — 241 pertes au total (23,2 % de cas d'épuisement au combat);
 - (b) *Seaforth Highlanders* — 261 pertes au total (22,5 % de cas d'épuisement au combat);
 - (c) *Loyal Edmonton Regiment* — 224 pertes au total (16,9 % de cas d'épuisement au combat).
- Statistiques tirées de Terry Copp et Bill McAndrew, *Battle Exhaustion: Soldiers and Psychiatrists in the Canadian Army, 1939-1945*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, p. 58.
- 17 Collection MacLeod, *Canadians in Italy*, WWII. Vol. 7, entrevue avec Jim Stone (n.d.).
 - 18 CMR, collection McAndrew, entrevue McAndrew/Greenhouse-Hoffmeister, p. 141.
 - 19 ASHC, PDMIA, Journal du Capitaine W.H. Melhuish, conférence sur le Brigadier Hoffmeister.
 - 20 Pour le plan de barrage du 20 décembre, voir BAC, RG 24, vol. 14074, WD 2 CIB, Appendice 23, *Barrage Trace*, 20 décembre 1943. Concernant le rôle joué par le *Loyal Edmonton Regiment* à la bataille d'Ortona, voir Shaun R.G. Brown, « "The Rock of Accomplishment" The Loyal Edmonton Regiment at Ortona ». *Canadian Military History*, vol. II, no 2, automne 1993, p. 11-22.
 - 21 La description de la vue qu'on avait à partir du quartier général tactique de Hoffmeister est faite par Allfrey. LHCMA, *Allfrey Papers, 4/1, Diaries*, 20 décembre 1943.
 - 22 BAC, RG 24, Vol. 14074, 2 CIB WD, *Intelligence Log*, inscriptions pour 14 h 11, 14 h 15 le 20 décembre 1943.
 - 23 Le principal quartier général de brigade a été déménagé plus tard à l'emplacement laissé vacant par le quartier général tactique.
 - 24 BAC, RG 24, Vol. 10982, *Dewar Account*.
 - 25 Entrevue avec Denis Meade, 6 décembre 2000.

Quand le leadership compte vraiment

- 26 Entrevue téléphonique avec le Colonel Syd Thomson, 10 décembre 2000.
- 27 Entrevue Meade.
- 28 Collection MacLeod, entrevue Stone.
- 29 Collection MacLeod, entrevues MacLeod, Vol. 6, entrevue avec Jock Gibson.
- 30 Entrevue avec Jock Gibson, Langley, Colombie-Britannique, 9 décembre 2000.
- 31 CMR, collection McAndrew, entrevue Thomson-McAndrew.
- 32 Les détails de la visite, tirés d'une entrevue avec Hoffmeister, sont racontés dans Zuehlke, *Ortona*, p. 290-291.
- 33 Hoffmeister, cité dans le même ouvrage.
- 34 War Office (UK), *Operations Military Training Pamphlet, no. 2, Part III — Appreciations, Orders Intercommunications and Movements — 1939*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 1941, p. 6.
- 35 BAC, RG 24, WD 2 CIB, *Intelligence Log December 1943*. Pour des rapports sur la situation de l'ennemi, voir les inscriptions pour 19 h 25 le 20 décembre 1943, 14 h 25 le 23 décembre 1943, 23 h le 27 décembre 1943. Sur les actions de la 1re BIC, voir les inscriptions pour 10 h 50 le 24 décembre 1943. Concernant les restrictions de mouvement imposées aux civils, voir l'inscription pour 9 h 50 le 21 décembre 1943.
- 36 BAC, RG 24, Vol. 14074, WD 2 CIB, *Intelligence Log*, inscription pour 14 h 50 le 22 décembre 1943.
- 37 CMR, collection McAndrew, entrevue McAndrew/Greenhouse-Hoffmeister, p. 70.
- 38 *Ibid.*
- 39 BAC, RG 24, vol. 14074, WD 2 CIB, *Intelligence Log*, inscriptions pour 8 h et 9 h 40 le 28 décembre 1943. Voir aussi BAC, RG 24, Vol. 10982, *Dewar Account*.
- 40 ASHC, PDMIA, récit Vokes Moro. Voir aussi LHCMA, *Allfrey Papers*, 4/2, 27 et 28 décembre 1943.
- 41 Nicholson, *Canadians in Italy*, 338.
- 42 ASHC, PDMIA, Journal du Major Durnford, 25 décembre 1943.



CHAPITRE 6

Quatre aviateurs courageux :

Clifford Mackay McEwen, Raymond Collishaw,
Leonard Joseph Birchall et Robert Wendell McNair

David Bashow

Au fil de l'histoire, quels ont été les critères qui ont contribué à définir l'excellence des leaders de l'élément aérien dans les conditions de combat? Ces critères sont étonnamment difficiles à classer, à qualifier et à quantifier, en raison principalement du caractère souvent unique et de la grande variété des circonstances dans lesquelles se déroulent les guerres aériennes. Les leaders efficaces de l'élément aérien sont ceux qui possèdent les qualités du caméléon, qui savent jouer divers rôles auprès d'un grand nombre de personnes, en tenant compte des personnalités, des besoins du service, des conditions du combat et d'une foule d'autres variables. Cependant, les leaders de l'élément aérien doivent d'abord et avant tout diriger par l'exemple et, non seulement être fin prêts à mettre leur propre vie en péril, mais aussi à le faire de manière à inspirer la confiance et à insuffler chez les autres le courage d'engager le combat contre l'ennemi. Souvent, cette manière d'être semble être liée à un *savoir-faire* plutôt difficile à définir, c'est-à-dire la capacité de prendre les bonnes décisions dans *n'importe quelle* situation. Bill Grierson, aviateur distingué hautement décoré du Corps d'aviation royal canadien (CARC) durant la Deuxième Guerre mondiale, qui a servi à titre de navigateur en chef au sein du 35e Escadron du Bomber Command de la Royal Air Force (RAF), raconte ce qui suit à propos du commandant de son unité, le Commandant d'escadre Jimmy Marks :

Dans mon livre *We band of Brothers*, depuis longtemps tombé dans l'oubli, je raconte que si Jimmy nous avait tous demandé de nous étendre sur le sol et de le laisser marcher sur nous, nous l'aurions fait sans

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

poser de questions. Telle est la magie du véritable leadership.

Je n'ai encore jamais pu m'expliquer comment une telle magie a pu s'opérer au sein du Bomber Command, quand chaque avion volait entièrement isolé dans le ciel noir et meurtrier de l'Europe. Plutôt que de tenter d'expliquer ce phénomène, je me contenterai de donner un exemple. À l'époque où j'ai servi au sein du Bomber Command (d'octobre 1941 à mars 1943), les pertes représentaient en moyenne un impitoyable 5 pour cent par raid. Chaque fois que vingt équipages sortaient, nuit après nuit, l'un d'entre eux ne revenait pas. Et pourtant, sous les ordres de Jimmy Marks, nous sommes arrivés à faire, contre toute attente, une série de cent sorties sans perdre un seul équipage. Comment ce leader a-t-il pu inspirer les équipages à ce point, alors qu'ils devaient respecter le silence radio durant les vols et qu'ils se trouvaient entièrement isolés dans le ciel noir de l'Europe du temps de la guerre? [...] Hank Malkin, l'un des capitaines du 35^e Escadron de la RAF, a répondu, lorsqu'il s'est fait demander, au milieu des félicitations, comment il avait réussi à atterrir alors que deux de ses membres d'équipage étaient blessés et malgré l'état de son Halifax, dont il ne restait plus que deux moteurs sur un côté et dont les pneus avaient été arrachés par des tirs : « Mais Jimmy s'attend à ce que nous ramenions ses avions ».

— Le Commandant d'escadron
W.R.F. Grierson-Jackson, DFC, AFC,
citation à l'ordre du jour¹

Dans l'exemple cité, le leader était britannique et, de surcroît, très courageux, mais, heureusement, le Canada ne manquait pas de militaires de la trempe de Jimmy Marks. Ces guerriers distingués se sont aussi montrés capables de motiver et d'inspirer tant leurs subordonnés que leurs pairs, en donnant l'exemple sans compter, en faisant preuve d'un dévouement exceptionnel et en mettant au cœur de leurs préoccupations le bien-être des personnes dont ils avaient la responsabilité.

Si l'approche plutôt draconienne adoptée à l'égard du manque de

Musée de l'aviation du Canada (MASC) 26306.



Clifford M. « Black Mike » McEwen en uniforme de grande tenue après la guerre, 1918.

sens moral (MSM), imaginée et instaurée par les Britanniques pour aider les membres de la Royal Air Force et, conséquemment, les membres du Corps d'aviation royal canadien, à faire face aux dommages psychologiques subis au cours des combats durant la Deuxième Guerre mondiale, peut être perçue comme une main de fer dans la façon d'encourager les troupes, le leadership inspirant peut être vu comme le gant de velours. Bien que de nombreux aviateurs canadiens aient fait montre d'un leadership inspirant, les quatre hommes courageux mentionnés dans le titre du présent chapitre, qui étaient issus de milieux distincts et qui ont servi dans des opérations et des

environnements de guerre très différents, ont démontré qu'ils possédaient des qualités de leadership exceptionnelles tout au long de leur carrière remarquable. Leur contribution personnelle est à jamais tissée dans la trame de notre héritage, dans l'histoire glorieuse de la Force aérienne qui constitue une source de fierté et d'inspiration pour tous les militaires en service, anciens combattants et Canadiens. Voici l'histoire de ces hommes.

CLIFFORD MACKAY MCEWEN

Clifford M. « Black Mike » McEwen, dont le surnom ne fut aucunement inspiré par des motifs sinistres mais plutôt par son teint, qui bronzait rapidement et devenait très foncé, fut un chef guerrier inspirant dans tous les sens du mot. Né à Griswold, au Manitoba, le 2 juillet 1896, il fait ses études à Moose Jaw et à l'Université de la Saskatchewan, et s'établit à Radisson, dans cette même province.

Mike McEwen s'enrôle dans le 196^e Bataillon du Corps

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

expéditionnaire canadien (CEC) de l'Université Western le 24 mars 1916, quelques mois seulement avant son vingtième anniversaire de naissance. Après avoir servi en Angleterre, au sein du 196^e Bataillon puis du 15^e Bataillon de la Réserve, Mike McEwen reçoit sa commission de sous-lieutenant, le 28 avril 1917, puis en juin, il est affecté au Royal Flying Corps (RFC). À la fin de sa formation de pilote, il est affecté au 28^e Escadron puis, en octobre 1917, il est envoyé au front, en Italie, où il se montrera un pilote de chasse remarquable. À cette époque, il subit l'influence du flamboyant et très populaire as canadien, le Major William George « Billy » Barker, commandant d'escadrille basé non loin du 66^e Escadron. En Italie, Bill Barker s'avérera le roi incontestable de l'audace. Ses exploits deviendront légendaires. L'un d'eux remonte à juin 1918 : Bill Barker qui, semble-t-il, est accompagné par les Lieutenants Gerald Alfred Birks, de Montréal, et Clifford Mackey McEwen, de Griswold, au Manitoba, laisse tomber un message au-dessus du terrain d'aviation de Godega, dans lequel il lance le défi suivant :

Le Major W.G. Barker et les officiers sous ses ordres saluent le Capitaine Bronmoski, du 41^e Reconnaissance, Portobouffole et Ritter von Fiala, du 51^e Pursuit, Garjarine et le Capitaine Navratil, de la 3^e Compagnie, ainsi que les pilotes sous leurs ordres, et les prient de bien vouloir leur accorder l'honneur de les rencontrer dans les airs. Afin d'éviter au Capitaine Bronmoski, à Ritter von Fiala, au Capitaine Navratil et aux hommes de son groupe d'avoir à les chercher, le Major Barker et ses officiers bombarderont le terrain d'aviation de Godigo [sic] à 10 h tous les jours durant les deux prochaines semaines, si les conditions météorologiques le permettent².

Il n'existe aucune preuve tangible que les Autrichiens aient répondu à ce défi. En fait, il serait peut-être plus pertinent de signaler qu'il n'existe aucune preuve concluante que ce défi ait même été lancé, quoique ce geste n'eut rien eu de surprenant de la part de Barker, dont l'audace est bien documentée. McEwen servait à cette époque au sein du 28^e Escadron, mais il n'était pas inhabituel d'affecter des pilotes d'unités voisines à une même opération. Cette histoire, dont l'authenticité pourrait bien être en partie douteuse, est devenue une « légende persistante »³.

Mais peu importe l'authenticité de cette histoire, McEwen s'avère

Quatre aviateurs courageux

un pilote de reconnaissance très efficace durant la Première Guerre mondiale. Équipé de chasseurs Sopwith Camels, le 28^e Escadron ... a servi en France durant une courte période avant d'être envoyé en Italie. Le 30 décembre (1917), alors qu'il était au-dessus de Liential, en Italie, McEwen a participé à la destruction d'un ballon d'observation; le lendemain, il a descendu son premier avion, un Albatros piloté par un Autrichien. À mesure qu'ils acquéraient de l'expérience, McEwen et ses compagnons devenaient de plus en plus frustrés des tactiques d'appui rapproché convenues pour escorter les bombardiers. Ils décidèrent de ne plus attendre que l'ennemi les attaque et mirent au point une stratégie dans laquelle ils disloquaient les formations ennemies avant qu'elles ne puissent attaquer. Ainsi, le nombre des avions abattus par McEwen et par son escadron a commencé à augmenter. Cette nouvelle stratégie a fait ses preuves le 19 juin 1918, lorsque McEwen et deux autres pilotes ont mis une formation de Bergs en fuite avant même que ceux-ci ne puissent atteindre les bombardiers. Abattant l'un des Bergs au passage, McEwen s'est retrouvé seul parmi cinq aéronefs ennemis et a réussi à s'échapper en volant à basse altitude le long de l'étroite vallée d'Astico...⁴

Officier habile et sans peur, McEwen comptera 27 victoires durant les neuf mois qu'il passera en Italie, et ses exploits lui vaudront de se voir décerner la Croix militaire (MC), la Croix du service distingué dans l'Aviation (DFC) et une barrette (qui indique que la décoration a été obtenue deux fois) ainsi que la Médaille de bronze italienne de la bravoure. La citation qui paraît dans la Gazette du 3 novembre 1918 lorsqu'il se voit accorder la barrette de la DFC décrit très explicitement son esprit combatif :

Un pilote brillant et courageux qui a détruit personnellement vingt appareils ennemis [nombre atteint au moment de la recommandation]. Il n'hésite jamais à engager le combat contre l'ennemi, au risque de sa vie quand il le faut et même lorsque l'ennemi est

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

supérieur en nombre, et il ne manque jamais de lui infliger des pertes importantes. Son esprit combatif et son solide leadership ont inspiré tous ceux qui ont volé à ses côtés⁵.

Le nombre d'aéronefs détruits dont il est question dans ce document ne tient pas compte des exploits qu'a accomplis McEwen par la suite, et l'une de ses victoires ne sera reconnue que beaucoup plus tard. Le 18 février 1918, McEwen, Barker et le reste de l'Escadrille C du 28e Escadron font une patrouille offensive à 15 000 pieds d'altitude, au-dessus de la ville de Rustigno. McEwen décrit le déroulement de l'offensive dans les termes suivants dans son compte rendu de combat :

Le moteur de mon avion a commencé à connaître des ratés. J'ai laissé la patrouille pour retourner vers les lignes, en direction du sud-est. Comme le moteur s'est remis à fonctionner normalement, j'ai fait demi-tour pour rejoindre la patrouille; lorsque j'ai de nouveau traversé les lignes, j'ai vu un aéronef ennemi qui volait au-dessous du mien. J'ai tiré plusieurs rafales et l'aéronef ennemi n'a pas même essayé d'éviter mes tirs; il est tombé en chute libre, sans aucun contrôle. Comme mes lunettes étaient embuées, je l'ai perdu de vue à 4000 pieds d'altitude. Il était alors hors de contrôle au-dessus de Rustigno⁶.

La buée dans les lunettes de McEwen l'ayant empêché de voir l'impact de l'aéronef ennemi, cette victoire ne sera officiellement classée que dans la catégorie des « mises hors de contrôle ». Des années plus tard, lorsque les restes enchevêtrés de l'aéronef en question seront retrouvés dans la région où l'attaque avait eu lieu, la victoire sera reclassée dans la catégorie supérieure de « destruction »⁷.

Le 1er mai 1919, McEwen est rapatrié au Canada. Entre les deux guerres mondiales, il demeure au sein du Corps d'aviation royal canadien, qui vient d'être mis sur pied; il est affecté à la Commission de l'air et participe très activement aux premiers travaux de levés aériens du CARC. En 1930, il fréquente l'École d'état-major de la RAF puis il assume le commandement de la Station de Trenton du CARC, qui deviendra plus tard un point central du Programme d'entraînement aérien du Commonwealth britannique (PEACB). Dans les premières

années de la Deuxième Guerre mondiale, il assume successivement le commandement de la 1re Région d'entraînement, à Toronto, de la 3e Région d'entraînement, à Montréal, et du quartier général du 1er Groupe, à St. John's, à Terre-Neuve. En 1942, il est muté en Angleterre à titre de commodore de l'air; il deviendra commandant de deux stations de bombardiers qui, réunies, formeront la 62e Base d'opérations à Linton, dans le Yorkshire. Le travail qu'il accomplit à cette base lui vaudra d'être cité à l'ordre du jour :

Cet officier a été nommé commandant de la 62e Base d'opérations en juin 1943; depuis cette date, cinq escadrons ont été mis sur pied ou convertis une fois rattachés à la base, se joignant à trois escadrons de Lancaster II qui y étaient déjà établis. Le Commodore de l'air McEwen a réussi, grâce à ses efforts incessants et à son solide leadership, à assurer un niveau d'efficacité opérationnelle très élevé à la Base. Son talent et son ardeur au travail lui valent d'être comblé d'éloges⁸.

Cependant, les réalisations militaires exemplaires de McEwen perdraient de leur lustre si elles devaient être comparées au leadership inspiré dont il fera montre en qualité d'officier d'aviation commandant du 6e Groupe du Bomber Command, poste qu'il occupera de février 1944 jusqu'à la fin des hostilités en Europe. Le travail qu'il accomplira à ce titre constitue un véritable exploit, car le rendement du 6e Groupe durant sa première année d'existence (de janvier 1943 à janvier 1944), alors qu'il était commandé par le Vice-maréchal de l'Air George Brookes, s'était avéré plutôt moyen. Bien que cette période ait été très éprouvante pour tous les groupes de combattants au sein du Bomber Command et que les critiques dirigées au début contre la formation canadienne aient été en partie non fondées ou exagérées, il est *vrai* que le 6e Groupe présentait certaines lacunes, par ailleurs compréhensibles, sur les plans de l'entraînement et de la tactique, et que le moral des troupes n'était pas toujours à son meilleur. En effet, les membres du 6e Groupe, qui subissent de terribles pertes au combat durant la première année d'existence de leur unité en raison du rythme effréné des campagnes de bombardement, se retrouvent en état de choc et ont piteuse mine. Bref, l'unité a besoin d'être reprise en main avec affection et fermeté. À cette époque, le problème le plus difficile à résoudre est probablement la nécessité de remonter le moral des troupes, au plus bas en raison des pertes subies, particulièrement

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

durant la pénible deuxième bataille de la Ruhr, au printemps de 1943, et au cours de la série de raids de Berlin, durant l'hiver suivant.

Cependant, en février 1944, Mile McEwen remplace George Brookes à titre d'officier d'aviation commandant et le sort du Groupe tourne complètement à ce moment. Le groupe est désormais dirigé par un leader dynamique et capable qui a fait ses preuves durant la Grande Guerre; McEwen est un fervent incorrigible de l'entraînement ardu, réaliste et exigeant ainsi que d'une stricte discipline. McEwen, qui est loin d'être un commandant de salon, n'hésite pas à diriger ses troupes à leur tête et à les accompagner dans les missions les plus ardues, quitte à désobéir aux ordres explicites de Sir Arthur Harris, le timonier du Bomber Command. Les équipages du 6e Groupe, qui savent que leur commandant est parfaitement conscient des dangers auxquels ils font face et qu'il prend les mêmes risques, deviennent aussi efficaces que les autres équipages du Bomber Command et même meilleurs que la plupart d'entre eux. « Les troupes ne tarderont pas à tenir la présence de McEwen pour acquis et finiront même par le considérer comme un porte-bonheur. De leur point de vue, la présence de l'homme à la moustache à leur côté garantit que tout se passera bien. Ils se sentaient attirés par cet aviateur plein de vivacité qui était prêt à affronter les mêmes dangers qu'eux et qui n'arrivait pas à dormir lorsqu'il envoyait ses troupes faire un raid sans lui, suite à un ordre lui interdisant d'y participer »⁹. Howard Ripstein, mitrailleur dorsal durant la guerre, affecté au 426e Escadron *Thunderbird*, décrit en ces termes le style de leadership de McEwen :

À titre d'officier d'aviation commandant du 6e Groupe, Black Mike avait pour credo que le leadership doit s'exercer par l'exemple, même si cela signifiait, dans son cas, qu'il était dans l'illégalité lorsqu'il volait dans des opérations, habituellement vêtu de l'uniforme d'un sergent. Malgré l'interdiction presque absolue décrétée par les autorités, « Bomber » Harris fermait les yeux sur les actions de McEwen... Cependant, les membres du 6e Groupe et même d'autres unités se sont vite rendu compte de la tolérance de Harris. Le Colonel d'aviation (ret) Bill Swetman, DSO, DFC, commandant du *Thunderbird* en temps de guerre, se souvient très nettement d'un vol auquel McEwen a ainsi participé, alors qu'il effectuait le dernier de sa deuxième série de

vols opérationnels. À la toute dernière minute, le sergent-pilote McEwen a été déposé près du Lancaster Mark II de Swetman, sur la piste du terrain d'aviation de Linton-on-Ouse, puis il est grimpé à bord, se transformant en commandant d'aviation.

Ce vol a été particulièrement intéressant, car de nombreux bombardiers volaient en désordre, leurs feux de position allumés. Jusqu'à ce moment, les feux de position étaient habituellement allumés pour le décollage puis éteints dès que la côte britannique était atteinte; ils n'étaient rallumés que pour l'atterrissage, au moment du retour. Black Mike n'a pas tardé à modifier cette façon de faire en ordonnant que les opérations se fassent « tous feux éteints » beaucoup plus généralement. De quelle manière est-il arrivé à imposer cette nouvelle règle? Il a menacé d'obliger des chasseurs à abattre les aéronefs des contrevenants; Bill Swetman m'a confirmé que McEwen avait bel et bien proféré cette menace. Sur terre et dans les airs, McEwen était intraitable sur la discipline, les normes et l'entraînement — et tenait à ce que l'entraînement soit très poussé. Néanmoins, il était parfaitement conscient du stress subi par ses équipages et son personnel de piste. Dans la mesure du raisonnable, la porte de son bureau, dans la maison Allerton Hall, qui servait de quartier général du Groupe, était toujours ouverte pour les hommes et les femmes du Groupe qui voulaient le voir.

Black Mike ne dormait jamais lorsque le 6e Groupe participait à une opération. Il assistait au plus grand nombre possible de débriefings, lesquels étaient alors appelés « interrogations », jasant sans façon avec les membres des équipages fatigués, dont plusieurs deviendront des amis intimes de McEwen après la guerre¹⁰.

La reconnaissance du rendement exceptionnel contribue au moral des troupes. Le Vice-maréchal de l'Air Brookes ne semble pas avoir accordé beaucoup d'importance au besoin d'obtenir des décorations pour le personnel sous ses ordres. Cependant, il en allait autrement de Mike McEwen, qui était très conscient de la nécessité de reconnaître le

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

travail de son personnel, tant les combattants que les membres des équipes de soutien; en juillet 1944, il mettra de fortes pressions pour convaincre ses commandants de base de présenter un plus grand nombre de recommandations pour décorations. La lettre du Colonel d'aviation Johnnie Fauquier, alors commandant de la 62e base « Beaver », à Linton, reflète l'insistance avec laquelle McEwen présentait ses projets aux commandants des 408e, 415e, 420e, 425, 426e et 432e Escadrons :

L'état-major du 6e Groupe (CARC) a exprimé son désir de voir augmenter le nombre de recommandations présentées par notre base aux fins d'attribution de décorations non immédiates et fait remarquer que les autres groupes du Bomber Command en présentent un nombre beaucoup plus élevé, sans compter que le 6e Groupe a la réputation d'être l'un des plus efficaces du point de vue opérationnel. Dans cette optique, il est considéré que le 6e Groupe ne reçoit pas une part équitable des décorations et titres honorifiques, en grande partie en raison du petit nombre de recommandations présentées... En vue d'améliorer la situation, chacun des escadrons doit présenter au moins dix recommandations chaque mois aux fins d'attribution de décorations non immédiates. Le présent ordre ne modifie en rien les directives existantes concernant les recommandations visant la remise de décorations immédiates¹¹.

Cette invitation pressante de la part de Black Mike McEwen obtient l'effet voulu et, dès l'été 1944, le nombre de titres honorifiques décernés au personnel du 6e Groupe augmente considérablement. Cette reconnaissance a pour effet d'améliorer le moral des troupes et incite probablement le personnel du 6e Groupe à fournir le rendement exceptionnel noté durant la dernière année de la guerre.

En fait, sous l'habile direction de McEwen, le 6e Groupe fournira un rendement jamais égalé au sein du Bomber Command au cours de la dernière année de la guerre en Europe, et son taux de pertes au combat deviendra *le plus bas* parmi toutes les unités du commandement, et cela *même* s'il devait parcourir la plus grande distance pour atteindre les objectifs ennemis, depuis les bases les plus au nord du Yorkshire. Sir Arthur Harris aura une si haute opinion du rendement de McEwen, à la

Quatre aviateurs courageux

tête du 6e Groupe, qu'il exercera de fortes pressions, avec éloquence et d'une manière soutenue, pour lui faire décerner le titre de chevalier en reconnaissance de sa contribution à l'effort de guerre. Cependant, comme les lois et règlements canadiens interdisent à quiconque d'accepter de tels honneurs chevaleresques, les efforts de Harris s'avéreront inutiles. À la fin, Harris acceptera malgré lui de décerner à McEwen un titre de moindre importance que celui de chevalier mais tout de même très significatif. Black Mike sera donc fait Compagnon de l'Ordre du Bain, conformément à la liste des honneurs du Jour de l'An 1945, et se verra, le 2 février suivant, dûment décerner par le roi George VI la Croix de l'Ordre du Bain, au palais de Buckingham.



MDN, PMR-71788.

Raymond « Collie » Collishaw au poste de pilotage de son chasseur, 1917.

Mais l'offensive alliée des bombardiers ayant été menée à l'échelle internationale, d'autres pays ne tarderont pas à reconnaître le leadership solide et dynamique de McEwen. La France le nommera officier de l'Ordre national de la Légion d'honneur et accordera une mention spéciale au 6e Groupe pour souligner sa participation aux opérations menées durant l'invasion de la Normandie et la libération subséquente de la France. Les États-Unis, à titre de partenaires principaux durant l'offensive interalliée des bombardiers, ne tariront plus d'éloges à l'égard de McEwen et le nommeront commandeur de la Légion du Mérite en juin 1945.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Le Vice-maréchal de l'Air McEwen a servi à l'étranger à partir de la fin de 1942, au quartier général du CARC, à titre d'officier d'aviation commandant du 6e Groupe de bombardiers du CARC, qui relevait du Bomber Command de la RAF. Son efficacité remarquable au sein de l'état-major et à titre de commandant opérationnel du groupe de bombardiers canadiens, dans la planification et l'exécution des tâches assignées au CARC, dans le cadre de l'étroite collaboration entre les forces aériennes de l'Armée américaine et les forces aériennes britanniques, et la facilité avec laquelle il a amené ces forces à établir des relations cordiales entre elles caractérisent son travail remarquable. Ces réalisations s'expliquent grâce aux liens efficaces qu'il a su établir avec le personnel des forces des États-Unis en sa qualité d'officier d'aviation commandant du 1er Groupe du Commandement aérien de l'Est; la coopération entre ces forces s'est avérée la clé de leur succès¹².

Lorsque la guerre prend fin en Europe, Black Mike est nommé commandant du groupe de bombardiers de la Force Tiger, le nouveau commandement opérationnel affecté dans la région du Pacifique comme renfort. Cependant, les deux bombes atomiques lâchées sur les villes de Hiroshima et de Nagasaki, en août 1945, rendent le déploiement inutile.

Mike McEwen renonce à son uniforme en avril 1946, après 30 ans de service exceptionnellement distingué. Cependant, il maintient jusqu'à la fin de sa vie des liens étroits avec plusieurs de ses subordonnés et compagnons d'armes du temps de la guerre. Durant ses années de retraite, il continue à lutter pour défendre la cause des anciens combattants et à contribuer à l'avancement de l'aviation au Canada, en occupant avec distinction les postes de vice-président national de la Légion royale canadienne, de vice-président du Dominion Council of the Last Post et de directeur des Lignes aériennes Trans-Canada, appelées Air Canada de nos jours. Mike McEwen s'éteint en 1967, l'année du Centenaire du Canada, laissant derrière lui un formidable héritage de réalisations au service du pays.

RAYMOND COLLISHAW

Raymond « Collie » Collishaw est né à Nanaimo, en Colombie-Britannique, le 22 novembre 1893; il est le fils d'un mineur itinérant dont la vie errante a pris fin à Nanaimo, où il s'est installé avec l'espoir de gagner de l'argent en travaillant dans les mines de charbon, dans le but de retourner en Californie y chercher de l'or. Collishaw abandonne ses études à 15 ans puis trouve un emploi dans le Service de protection des pêches canadiennes. En 1911, il fait une croisière dans le cercle arctique sur le navire *Alcedo*, à la recherche de la malheureuse expédition de Stefansson, puis il travaille sur la côte ouest du Canada durant sept ans et finit par devenir capitaine en second de l'un des bâtiments standard de patrouille côtière.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, il essaie de s'enrôler dans la Marine royale du Canada, mais comme ses démarches restent sans réponse, il décide de se tourner vers le Royal Naval Air Service. Il finit par être accepté en tant que sous-lieutenant stagiaire d'aviation et on l'informe qu'il pourra devenir sous-lieutenant d'aviation *en titre* s'il suit le cours de formation au pilotage...à ses frais. Cette pratique est courante à cette époque du début de la guerre. Collishaw et plusieurs de ses collègues vivent donc dans ces conditions misérables; la Marine royale les envoie en Grande-Bretagne, à la station aéronavale de Redcar, où ils recevront une formation en pilotage très rudimentaire. Collishaw travaille fort, profitant bien des excellents conseils de John Alcock qui, avec Arthur Brown, fera la première traversée de l'Atlantique sans escale. Sa formation ne se déroule toutefois pas entièrement sans encombre. À un moment donné, alors qu'il se rend livrer, à bord de son aéronef, un message pour la petite amie d'un copain qui vit dans la région, il s'écrase sur une rangée de latrines, détruit complètement son aéronef et se retrouve couvert d'excréments et de papier hygiénique. Bien que de telles aventures soient propices aux légendes, ni la jeune fille ni les supérieurs de Collishaw ne sont impressionnés. Malgré tout, dès l'été de 1916, Collishaw, qui est considéré comme plus talentueux que la moyenne, reçoit son brevet de pilote et est affecté à la 3^e Escadre navale, sur le continent; cette escadre de bombardiers dotée de biplans Sopwith 1/2 Strutters effectue des bombardements à grande distance et d'autres tâches depuis Luxeuil-les-Bains, en France. Collishaw abat ses deux premiers aéronefs ennemis au-dessus de Luneville le 25 octobre, mais son appareil est abattu le 27 décembre¹³. Il se tire néanmoins indemne de l'attaque. Il est ensuite affecté au 3^e Escadron

naval, où il pilote le petit Sopwith Pups, à bord duquel il multipliera bientôt le nombre de ses victoires.

En ce qui concerne les pertes d'aéronefs subies par les forces alliées en 1916, bien que leur nombre puisse paraître dérisoire en comparaison de celles qui seront subies en 1917, Collishaw en viendra à se demander si le Major-général Hugh Trenchard, commandant du Royal Flying Corps en France, n'avait pas manqué de prudence en envoyant sans cesse ses équipages mener des opérations offensives de l'autre côté des lignes ennemies.

Bien que sa façon de voir appuie en apparence le principe de guerre voulant qu'il faille adopter une attitude offensive, elle allait fortement à l'encontre du principal principe de guerre selon lequel il « faut être le plus fort au moment vital ». En fait, sa stratégie a eu pour effet de faciliter la tâche de l'ennemi, qui n'avait plus qu'à compter le nombre de nos aéronefs en patrouille pour décider du nombre d'aéronefs dont il aurait besoin pour assurer sa supériorité sur ces appareils. La guerre aérienne engagée entre les chasseurs rivaux s'est graduellement transformée en une guerre d'usure au cours de 1917 et 1918. Personne ne peut nier que la décision d'envoyer sans relâche des petites forces de chasseurs britanniques qui finissaient par se faire écraser par des forces ennemies supérieures en nombre a largement contribué à la lourdeur des pertes subies en France par les escadrons de chasse britanniques. En réalité, la manière d'assurer le contrôle opérationnel au sein du RFC dénotait un manque d'imagination complet, et les ordres d'opération se traduisaient généralement par l'exécution de patrouilles offensives à l'aube et à la brunante, jusqu'à la limite de l'endurance. Ces scènes se sont répétées durant des années, comme une idée fixe. Les responsables du contrôle opérationnel des chasseurs allemands avaient, bien sûr, parfaitement saisi que leur ennemi avait adopté cette approche inflexible, et de nombreuses autobiographies de personnalités allemandes ont depuis fourni la preuve incontestable que les forces ennemies ont su tirer profit du manque de souplesse du RFC dans ses entreprises en

Quatre aviateurs courageux

assurant leur supériorité numérique pour écraser les patrouilles amies¹⁴.

En avril 1917, Collishaw est affecté au 10e Escadron naval, nouvellement mis sur pied et équipé de triplans Sopwith. Plus facile à manier que le Pup, ce petit aéronef de patrouille permet une vitesse ascensionnelle supérieure grâce à ses trois ailes et une meilleure visibilité au-dessus du pilote, et ne nécessite qu'un très petit rayon de virage. Les nombreuses victoires de Collishaw à bord de ce type d'aéronef ne l'empêcheront pas de voir que le triplan présente des lacunes.

Avec le recul, je me rends maintenant compte que le triplan Sopwith manquait considérablement de puissance et que si ses moteurs avaient été plus puissants, la situation aurait pris un tout autre tournant. Les moteurs plus puissants existaient déjà, mais ils n'ont été installés que plus tard, sur de nouveaux modèles d'aéronefs, particulièrement sur le Sopwith Camel.

En fait, les escadrons navals affectés à l'armée en France utilisaient trois modèles de triplans Sopwith. La société Sopwith a donné la fabrication en sous-traitance à deux autres sociétés. Les aéronefs produits en sous-traitance se sont avérés défectueux; les haubans porteurs et les haubans de retenue dont ils étaient dotés étaient trop petits et les croisillons étaient inadéquats sous le train d'atterrissage. De plus, il existait deux types de moteurs : un modèle britannique et un modèle français; le modèle français était de loin supérieur. Le mauvais choix de matériels pour nos aéronefs a entraîné des tas de problèmes et la fin de l'utilisation des triplans¹⁵.

Raymond Collishaw contribuera malgré tout grandement à la visibilité de ce type d'aéronef. À l'époque où il était affecté au 3e Escadron naval, son escadrille avait fait peindre en noir le capot des Pup pour en faciliter l'identification dans les airs. Lorsqu'il devient commandant d'escadrille au sein du 10e Escadron naval, il utilise ce moyen sur les triplans, donnant ainsi naissance à la fameuse « escadrille noire » (Black Flight). Comme les Britanniques se montrent très réticents

à reconnaître publiquement leurs héros, les exploits de ce groupe remarquable et charismatique ne deviendront célèbres que beaucoup plus tard. Collishaw et ses quatre collègues — John Edward Sharnan, d’Oak Lake, au Manitoba, Ellis Vair Reid, de Belleville, en Ontario, William Melville Alexander, de Toronto, et Gerald Ewart Nash, de Stoney Creek, en Ontario — auront combattu à bord de triplans très faciles à distinguer. Cependant, leurs aéronefs n’étaient pas entièrement noirs comme beaucoup ont pu le croire, à tort. Mel Alexander explique ce qui s’est passé en ces termes :

J’ignore pourquoi Collie l’a appelée l’Escadrille noire, mais j’ai ma petite idée là-dessus. Un bon jour, nous nous sommes rendu compte que nos appareils avaient été peints. Peints en noir d’un bout à l’autre de la partie en métal (du capot du moteur au poste de pilotage). Les flasques de roues étaient aussi peints en noir, [mais] les haubans et les ailes avaient été épargnés. De plus, on avait peint en petites lettres sur l’aéronef de chacun des cinq membres de l’escadrille, près de la cabine de pilotage, le nom tactique du pilote : Black Maria (Collishaw), Black Roger (Reid), Black Death (Sharnan) et Black Sheep (Nash)¹⁶.

Collishaw apportera plus tard les précisions suivantes : « Le nom *Black Maria* était peint en blanc des deux côtés de la cabine de pilotage, juste en avant du siège du pilote. Je crois bien que les lettres mesuraient environ trois pouces de hauteur. L’idée de l’Escadrille noire répondait à notre besoin de doter nos aéronefs de caractéristiques distinctes. La nécessité de marquer [nos] triplans s’explique principalement par l’arrivée sur la scène des triplans allemands, que nous devons distinguer des nôtres »¹⁷. Mel Alexander raconte ensuite ce qui suit : « Collie a peut-être appelé son appareil *Black Maria* parce qu’il connaissait les Black Marias [voitures de police]. Il avait dû se faire embarquer dans l’une d’elles à l’époque où ils faisaient des mauvais coups! »¹⁸

L’honneur d’être parmi les petites unités ayant obtenu le plus grand nombre de victoires sur le front ouest durant l’été sanglant de 1917 revient sûrement à l’Escadrille noire du 10^e Escadron naval. Celle-ci effectue un grand nombre de vols opérationnels durant l’offensive de Messines, contre des pilotes ennemis qui comptent parmi la crème de la

Force aérienne allemande, entre autres, les membres du cirque volant de Richthofen, la *Jagdgeschwader 1* (1re Escadre); l'Escadrille noire se trouve bientôt engagée dans un combat féroce et implacable. En deux mois, soit du 1er juin au 27 juillet, Collie détruit à lui seul 30 aéronefs ennemis, des Albatros de patrouille pour la plupart (sauf six). Il accumule des journées de deux ou trois victoires. Le 15 juin, il descend quatre aéronefs ennemis et trois semaines plus tard, soit le 6 juillet, il compte six victoires en une seule sortie, près de Menin. Mais ses exploits ne forment qu'une partie de l'ensemble, car l'Escadrille noire aura abattu le nombre remarquable de 68 aéronefs durant cette période alors qu'elle n'aura perdu que deux des siens.

En 1917, les combats aériens de la Grande Guerre sont devenus incessants et ils sont, compte tenu de leur nature, très stressants et exigeants, particulièrement durant les périodes intenses d'activités. Collishaw donnera plus tard sa perception des principes fondamentaux de la tactique de cette période :

Il n'était pas rare que des adversaires se retrouvent « face à face » durant un combat. Les pilotes de chasse vivaient alors une expérience des plus terrifiantes. Les deux adversaires pouvaient ouvrir le feu alors qu'ils n'étaient séparés que d'environ 1200 pieds. Ils pouvaient voir les balles traçantes s'entrecroiser, les leurs et celles de leur opposant, sentir leur aéronef vibrer sous l'impact des balles et entendre le bruit assourdissant des tirs évités de justesse. Les pilotes essayaient d'éviter des balles qui ne prenaient que 3,5 secondes pour parcourir la distance de 1200 pieds qui séparait les deux aéronefs et qui venaient d'en dessus ou d'en dessous. Aucune règle ne régissait les combats aériens. Chaque adversaire ne pensait qu'à éviter les balles, qu'à prendre l'autre de vitesse pour se placer derrière la queue de son appareil. Presque invariablement, les manœuvres ramenaient les adversaires à un nouveau face à face. Ces combats tournoyants dans les airs ou « dogfight » étaient les plus excitants de tous. Des douzaines d'aéronefs pouvaient être vus dans toutes les directions, deux par deux, entraînés dans une valse aérienne. Lorsqu'un pilote se sortait d'un combat et repérait un adversaire potentiel, il avait de fortes chances de se faire attaquer par derrière

par un nouvel attaquant. Personne ne pouvait faire plus que d'essayer d'éviter les tirs de ses attaquants et d'attaquer à son tour. Lorsque des adversaires s'approchaient l'un de l'autre, chacun ne pensait qu'à trouver le moyen de contourner l'autre pour l'attaquer de derrière, du côté faible de celui-ci, et d'empêcher l'autre d'en faire autant. Par conséquent, lorsque des pilotes ennemis se rencontraient dans les airs, ils finissaient presque toujours par s'engager dans une valse. Chaque pilote tenait son adversaire dans une étreinte serrée, au gré d'une valse tourbillonnante qui les forçait à effectuer des virages fortement inclinés, en surveillant le visage de l'autre de très près¹⁹.

La chance légendaire de l'Escadrille noire ne pouvait durer éternellement. Le 26 juin, après avoir obtenu six victoires officielles, Nash est le premier du groupe original à tomber, accordant du même coup une 30^e victoire au *Leutnant* Karl Allmenröder. Allmenröder est un as des as du *Jasta 11* (11^e Escadron de chasse), mais Nash trompe la mort et est fait prisonnier de guerre. Le 22 juillet, l'Escadrille noire perd aussi Sharnan, dont l'aéronef est abattu; Sharnan meurt sous des tirs au sol. Durant la guerre, il aura réussi à détruire huit aéronefs ennemis, dont sept à titre de membre de l'Escadrille noire, et se verra décerner une barrette pour sa Croix du service distingué (DSC), obtenue antérieurement. Ellis Reid aura détruit 19 aéronefs durant cette période. Cette série de victoires remarquables lui vaudra d'obtenir la Croix du service distingué et une citation à l'ordre du jour. Mel Alexander aura abattu huit aéronefs à titre de membre de l'Escadrille noire, et quatre, plus tard durant la même année. Avant la fin de la guerre, le compte de ses victoires confirmées s'élèvera à 23, ce qui lui vaudra, à lui aussi, une Croix du service distingué. Mel Alexander aura accumulé 557 heures de vol, bon nombre d'entre elles dans des combats.

Mel Alexander vente sans réserve les mérites du leadership de Collishaw; il croit fortement que le talent naturel de Collishaw, qui lui permet de conserver une attitude positive malgré les difficultés, a été l'une des clés du succès collectif de l'Escadrille noire. « Ce type, Collishaw, je ne l'ai jamais vu déprimé, pas une seule fois. Peu importe si les choses allaient mal — et elles allaient parfois très mal — Collishaw arrivait à s'en sortir. C'était sa force. Parler? Il parlait jusqu'à s'en étourdir. Rire? Il était merveilleux »²⁰.

Au milieu de l'été, Raymond Collishaw a grandement besoin d'une période de répit. Il se fait donc donner l'ordre de retourner au Canada en permission; il part couronné de la première des deux citations à l'ordre du jour qu'il recevra pour ses exploits en temps de guerre ainsi que de la Croix de Guerre décernée par la France, de la DSC et de l'insigne de l'Ordre du service distingué (DSO), obtenu en août. Il ne tardera pas à revenir.

En effet, il retourne au front vers la fin de l'automne et assume le commandement d'une série d'unités successives de Sopwith Camel, mais au départ, il reçoit l'ordre de ne pas prendre part aux combats aériens. Cependant, étant un leader charismatique et inspirant, Collishaw tient à accompagner les nouveaux pilotes. Une fois installé aux côtés d'un nouveau pilote, il le laisse tirer sur des aéronefs biplaces ennemis plus ou moins inoffensifs puis, mine de rien, il glisse à la position de tir, abat un aéronef ennemi, donne une tape dans le dos du pilote d'une façon tout à fait désintéressée et le félicite d'avoir abattu son premier avion²¹.

Il se fait enfin offrir la possibilité de prendre la barre du 203^e Escadron de la Royal Air Force (RAF) (après la fusion du Royal Flying Corps et du Royal Naval Air Service, en avril 1918); Collishaw connaît aussi beaucoup de succès durant cette deuxième période de combat. Il accumule 19 autres victoires confirmées (au moins) durant 1918, ce qui l'amène à occuper la seconde place sur la liste de pointage de l'Empire britannique, à égalité avec le grand as irlandais Edward « Mick » Mannock, qui compte 61 victoires dans des combats aériens (Collishaw accumulera deux victoires en Russie, en 1919). Collishaw se verra décerner d'autres récompenses, dont la nouvelle Croix du service distingué dans l'Aviation (DFC), une nouvelle citation à l'ordre du jour et une barrette à son insigne de l'Ordre du service distingué. La citation parue pour cette dernière récompense témoigne magnifiquement de son habileté et de son audace en tant que pilote de chasse ainsi que de ses incroyables aptitudes au leadership :

Un commandant d'aviation brillant et exceptionnellement brave qui a détruit 51 appareils ennemis [nombre atteint au moment de la recommandation]. Un jour, tôt en matinée, il a attaqué un aérodrome ennemi, avec un autre pilote. Voyant que l'on sortait trois appareils d'un hangar en feu, il a plongé trois fois pour tirer des rafales à très basse altitude et lâcher des bombes sur les

quartiers. Il a ensuite attaqué un aéronef ennemi qui descendait vers l'aérodrome et l'a vu tomber en flammes. Plus tard, comme il revenait d'une opération de reconnaissance au cours de laquelle il avait évalué les dommages causés aux hangars, trois Albatros de patrouille l'ont attaqué et poursuivi jusqu'à nos lignes; il a fait demi-tour pour attaquer l'un des appareils, qui est tombé hors de contrôle pour s'écraser au sol²².

Le 1er octobre 1918, Collishaw est promu lieutenant-colonel; il retourne au Royaume-Uni et participe à la formation de l'Aviation canadienne, qui n'en est alors qu'à l'état embryonnaire. Il choisira de demeurer au sein de la RAF après la guerre. En 1919, il dirige le 47e Escadron, qui part vers le sud de la Russie pour aider les Bélarussiens à combattre la révolution bolchévique. Au cours de cette campagne, il descend deux Albatros de patrouille de la force aérienne de l'armée rouge et bombarde des troupes et des installations bolchéviques; ses exploits lui valent de se voir décerner trois décorations par la Russie tsariste et d'être nommé officier de l'Ordre de l'Empire britannique par la Grande-Bretagne. Malgré ces exploits, l'intervention alliée en Russie n'aboutit pas aux résultats escomptés et, en janvier 1920, après de nombreuses expériences déchirantes, Collishaw s'échappe de la Russie et se rend en Crimée.

Il est alors affecté en Mésopotamie (région iraquienne), où il assume le commandement du 30e Escadron, qui mène des opérations contre les bolchéviques au Kurdistan; ses exploits dans ce théâtre lui vaudront d'être cité pour une troisième fois à l'ordre du jour. Il vivra de nombreuses autres aventures durant la période d'entre les deux guerres, au cours de laquelle il grimpera progressivement les échelons de la hiérarchie et assumera des responsabilités de plus en plus grande au sein de la RAF.

Dès 1939, Ray Collishaw atteint le grade de commodore de l'air et assume le poste de commandant de l'Aviation du Groupe de l'Égypte (202e Groupe), qui est responsable des unités de la RAF en Afrique du Nord. Depuis le début de la guerre, en septembre, Collishaw et son commandement concentrent leurs efforts sur l'élaboration d'une stratégie et de tactiques connexes visant à neutraliser la force aérienne italienne (*Regia Aeronautica*) et à obtenir la supériorité aérienne en Afrique du Nord. Il s'agit d'une mission de taille puisque la force sous les ordres de Collishaw ne dispose que d'antiques aéronefs, des chasseurs

biplans Gloster Gladiator et des bombardiers Vickers Wellesley. Cependant, dès le premier jour de la guerre, les équipages de Collishaw se mettent à la tâche sans perdre une minute : ils attaquent un terrain d'aviation et détruisent 18 aéronefs ennemis, ne perdant que trois de leurs propres aéronefs dans les combats. Ils ne tardent pas à effectuer de nouvelles attaques innovatrices, de façon à ralentir le renforcement de l'Afrique du Nord par les puissances de l'Axe. Ils bombardent des ports ennemis, des concentrations de troupes et des navires; ces opérations mènent, entre autres, à la destruction du croiseur italien *San Giorgio* et d'un dépôt important de munitions. Même s'il commande des forces qui possèdent une puissance de feu nettement inférieure à celle des forces italiennes et qui sont aussi moins nombreuses, Collishaw compense ces lacunes en donnant des conseils judicieux aux membres de son état-major et à ses équipages sur les tactiques aériennes; il leur suggère entre autres d'employer des moyens offensifs agressifs et la ruse dans les tactiques de déception. Citons en exemple un cas où, ne disposant que d'un seul chasseur moderne Hawker Hurricane, Collishaw choisit de « ... tirer le meilleur parti possible de la situation en se déplaçant continuellement d'une base à l'autre tout en permettant aux forces italiennes de voir ses déplacements. Il a l'idée d'effectuer avec un seul aéronef plusieurs attaques contre des formations italiennes afin de leur faire croire qu'il dispose de plusieurs Hurricanes. Leurrées par les apparences, les formations italiennes dispersent leurs nombreux chasseurs un peu partout dans le territoire nord-africain, ce qui a pour effet de diluer leur force »²³. Lord (Arthur W.) Tedder, maréchal de la Royal Air Force, dira un jour de Collishaw qu'il est « l'incarnation même de l'esprit de l'offensive »²⁴ en hommage aux tactiques innovatrices et agressives dont ce dernier est l'auteur.

Cependant, dès septembre 1940, les forces italiennes sont un peu mieux organisées et entreprennent, sous les ordres du Général Graziani, une opération offensive massive depuis la Libye vers l'Ouest de l'Égypte. Les forces britanniques répondent par un retrait stratégique, mais les forces de Collishaw mènent une guerre de harcèlement continue qui oblige les forces italiennes à gaspiller des ressources, car elles doivent laisser des patrouilles en attente pour surveiller leurs fortifications. Les attaques de Collishaw ont aussi pour effet de saper considérablement le moral des forces italiennes. Des renforts plus modernes finissent par arriver, sous forme de bombardiers Vickers Wellington et de deux escadrons complets de chasseurs Hawker Hurricane. Une fois encore, les équipages de Collishaw mènent des opérations de harcèlement innovatrices, qui

prennent les forces italiennes complètement par surprise durant l'opération *Compass*, qui devait être une reconnaissance offensive menée près de Sidi Barrani. Cependant, le succès retentissant des attaques de Collishaw et les gains importants obtenus par la force terrestre du Major-général R.N. O'Connor forcent les forces terrestres de la 7e Division blindée à s'enfoncer plus profondément dans la région de l'Ouest de l'Égypte et en Libye. Selon l'historien britannique John Terraine, « la coopération entre ces deux esprits ardents s'est toujours avérée absolument remarquable »²⁵. Grâce en grande partie à l'efficacité des opérations de mitraillage au sol de la zone arrière et des lignes de communication de l'ennemi menées par le 202e Groupe, les Britanniques finissent par capturer Benghazi et d'importants groupes de terrains d'aviation dans la région. Collishaw a l'entière responsabilité de la campagne aérienne et réussit par ses attaques à miner complètement le moral des forces ennemies, à un point tel que la *Regia Aeronautica* s'en trouve pour ainsi dire paralysée. Les résultats de l'opération *Compass* sont les suivants : 10 divisions italiennes détruites, 20 généraux et 130 000 soldats ennemis capturés et plus de 1200 aéronefs ennemis détruits ou capturés.

Cependant, les Allemands, qui n'ont reconnu que tardivement l'importance stratégique de l'Afrique du Nord, confient à Erwin Rommel, un jeune général « prometteur », la mission de reprendre et de tenir la région au profit des puissances de l'Axe. Rommel entreprend donc une longue série d'offensives qui obligent Collishaw et ses ressources aériennes à se démener, avec des moyens limités, pour contrer et retarder ses actions. Durant cette longue et triste période pour les forces alliées, malgré l'habileté, l'enthousiasme et le courage extraordinaires avec lesquels Collishaw assume son commandement, le nombre limité des ressources aériennes entraîne d'inévitables déceptions et attire d'aussi inévitables critiques. Même s'il admire grandement Collishaw, Arthur Tedder, commandant en chef de la Desert Air Force, dira de lui qu'il était « un éléphant dans un magasin de porcelaine » : trop pressé d'accomplir lui-même toutes les tâches quotidiennes nécessaires (ce qui laissait ses officiers d'état-major « frustrés et misérables ») et souvent exagérément optimiste quant à ses capacités compte tenu des ressources dont il disposait, en militaires ou en aéronefs »²⁶. Les contemporains de Collishaw n'ont pas toujours apprécié son optimisme et son approche participative vis-à-vis du leadership, mais Collishaw était très conscient des capacités de la force qu'il commandait dans les circonstances dans lesquelles il se trouvait.

Dans le théâtre nord-africain de l'après-opération *Compass*, Collishaw fait montre de courage dans ses convictions, résistant aux exigences de l'armée, qui veut que la RAF concentre ses attaques contre les ressources blindées de l'ennemi et agisse comme une artillerie autonome. Il fait remarquer astucieusement que durant l'avance de la 7e Division blindée, au cours de l'opération *Compass*, la *Regia Aeronautica* avait lâché « ... des milliers de bombes au cours d'attaques d'une grande intensité contre la Division » et que ces attaques s'étaient finalement avérées entièrement inefficaces. Il conclut en faisant valoir que les petits chars bien protégés ne constituent pas des objectifs intéressants alors que, au contraire, les véhicules non protégés en mouvement sont des objectifs beaucoup plus rentables. Il soutient que les lignes de communication ennemies constituent des objectifs de grande importance et que la façon la plus efficace de mettre à profit les ressources aériennes est d'attaquer ces lignes de communication. Il finit par imposer son point de vue à l'armée²⁷.

En juillet 1942, Ray Collishaw est rappelé en Grande-Bretagne, où il est promu vice-maréchal de l'Air; il obtient le commandement du 14e Groupe, le Fighter Command, qui est chargé d'assurer la défense de l'Écosse et de la base Scapa Flow. Cependant, comme le projet est sur le point de se matérialiser, vers le milieu de 1942, les Allemands, qui ont d'autres problèmes importants à régler en Europe, ne considèrent plus Scapa Flow comme une priorité. En moins d'un an, Collishaw est officiellement retiré de la RAF, même s'il a été nommé compagnon du très honorable Ordre du Bain (CB) « en reconnaissance du succès obtenu dans les opérations interalliées menées au Moyen-Orient »²⁸ en 1941; il est peu probable que cet homme courageux se soit retiré volontairement de la RAF au milieu d'une guerre ouverte. Il semble plutôt que la Royal Air Force aura commis une grossière méprise.

De retour au Canada, Collishaw continue de servir jusqu'à la fin de la guerre, mais cette fois à titre d'officier de liaison régional des forces aériennes au sein de l'organisation de la protection civile. Il retourne ensuite en Colombie-Britannique où il connaît du succès en tant que partenaire dans une société minière et à titre d'écrivain historien. Ses mémoires, intitulées *Air Command: a Fighting Pilot's Story*, sont publiées en 1973; il est admis aux temples de la renommée de l'Aviation de la Colombie-Britannique et de l'Aviation canadienne avant son décès, qui survient le 28 septembre 1976. Vers la fin de sa vie, il écrit ce qui suit concernant son service pendant la Grande Guerre :

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Je crois bien que l'époque où j'ai assumé le commandement en Afrique du Nord, dans une situation où nous devions, face à un ennemi supérieur en nombre, miser sur notre supériorité sur les plans de la stratégie, de la déception et du combat, fut celle où j'ai donné le meilleur de moi-même. Et pourtant, je suis surtout connu de tous mes compatriotes canadiens pour le travail que j'ai accompli durant des jours plus insouciantes où, à titre de pilote de chasse, mes responsabilités se limitaient à commander une escadrille au sein d'un escadron, en France, mais où j'ai eu la chance d'abattre un certain nombre d'aéronefs ennemis sans me faire tuer à mon tour²⁹.

Compte tenu de la brièveté de ses propres commentaires sur le rôle qu'il a joué dans les combats aériens de la Grande Guerre, Raymond Collishaw ne risque pas de se faire accuser d'être passé maître dans l'art d'exagérer.

LEONARD JOSEPH BIRCHALL

Leonard Joseph Birchall est né le 6 juillet 1915 à St. Catharines, en Ontario. Il sert d'abord au sein du Corps royal canadien des transmissions puis, en 1937, il se joint au CARC, où il suit une formation de pilote. Len Birchall est affecté au 5e Escadron, basé à Dartmouth, en Nouvelle-Écosse, à des tâches de reconnaissance de la zone côtière, à bord d'hydravions à coque Supermarine Stranraer, mais en réalité, il effectue déjà, plusieurs mois avant le début des hostilités, des patrouilles défensives à bord de « Strannies » (Stranraer), des hydravions antédiluviens mais solides et fiables. Une fois la guerre déclarée, il pilote régulièrement d'antiques biplans dans des opérations d'escorte de convois et des patrouilles anti-sous-marines dans les eaux côtières de la Nouvelle-Écosse.

[Traduction] En mai 1940, le renseignement annonce que l'Italie se prépare à déclarer la guerre contre le Canada. Étant donné qu'un certain nombre de navires marchands naviguent dans les eaux canadiennes, certaines précautions sont prises. Le 1er juin 1940, Birchall décolle de Gaspé avec l'ordre de repérer et de

suivre le Capo Lena, qui sillonne les eaux du Saint-Laurent, près de l'île d'Anticosti. Le navire est repéré et suivi jusqu'à la tombée de la nuit, au moment où Birchall et son équipage retournent à Gaspé. Le jour suivant, le navire se trouve à l'entrée du golfe du Saint-Laurent, beaucoup plus près de la haute mer qui pourra lui servir de sanctuaire, lorsqu'il est repéré de nouveau par Birchall. Comme ce dernier n'a reçu aucune nouvelle de la déclaration de guerre, il revient à la base à la tombée de la nuit. La Marine royale du Canada (MRC) prend la relève de la surveillance du Capo Lena.

Aux petites heures du 10 juin 1940, Birchall et ses membres d'équipage sont avertis qu'ils doivent se tenir prêts à décoller. Ils sont en vol lorsqu'ils reçoivent le message attendu : l'Italie vient de déclarer la guerre au Canada. Ses membres d'équipage s'intéressent désormais davantage aux activités des navires marchands italiens en général, mais plus particulièrement à celles d'un autre navire de charge italien, le Capo Nola. Celui-ci est parti de la ville de Québec et se dirige rapidement vers l'Atlantique. Birchall et son équipage ont la tâche de l'arrêter. L'équipage repère le navire près de l'île du Bic. Le capitaine du Capo Nola repère aussi le Stranraer qui s'approche et, sans plus tarder, fait échouer son navire et y met le feu. Birchall fait amerrir son appareil non loin, juste au moment où un petit navire de la MRC arrivait sur les lieux. Un détachement de marins canadiens débarquent sur le navire italien pour éteindre l'incendie. Birchall décolle et transmet par radio à la base l'information sur ce qui vient de se passer. Cette collaboration entre la Force aérienne et la Marine permet au Canada de faire ses premiers prisonniers de guerre italiens³⁰.

Peu de temps après, l'escadron se fait équiper d'hydravions à coque bimoteurs relativement modernes fabriqués par la société Consolidated Catalina. En décembre 1941, Birchall se joint au 413^e Escadron et pilote de nouveau des hydravions de la Consolidated Catalina, depuis Sullom Voe, dans les îles Shetland, effectuant dans un froid glacial des patrouilles

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

monotones au large de la mer du Nord. Cependant, à la suite de l'attaque de Pearl Harbour par le Japon et des avancées japonaises en Asie du Sud-Est, par exemple à Hong Kong, à Singapour, à la Malaisie et à Bornéo, le 413e Escadron et son commandant intérimaire, le Commandant d'aviation Leonard Birchall, sont envoyés au Ceylan (de nos jours le Sri Lanka), une île d'une importance stratégique capitale, pour y jouer un rôle de reconnaissance et pour appuyer la flotte orientale de la Royal Navy (RN), commandée par l'Amiral Sir James Somerville.

Le nouvel équipage de Birchall, qui est composé d'un navigateur, l'Adjudant « Bart » Onyette, un compatriote canadien, et de sept membres britanniques de la Royal Air Force, se réunit en mars dans la ville de Pembroke Dock, dans le sud du pays de Galles, où l'on modifie les Catalina pour qu'ils répondent aux exigences du climat tropical. Au moins les membres d'équipage n'auront plus froid durant leurs opérations! À l'époque, il est courant de réunir des membres de différentes provenances pour former un équipage, même au sein d'un escadron opérationnel du CARC affecté à une mission précise; cette situation se reproduit aussi à l'inverse : en effet, près de 60 pour cent de tous les membres du CARC ayant participé à la guerre seront affectés à des escadrons de la RAF. Cependant, les membres de l'équipage de Birchall quittent Pembroke Dock sans avoir eu l'occasion d'effectuer des vols opérationnels ensemble et se connaissent donc à peine. Le vol en direction de Ceylan prend 14 jours, car l'Escadron passe par Gibraltar, Le Caire et Karachi.

L'équipage arrive enfin à Koggala, au Ceylan, durant l'après-midi du 2 avril 1942. Les membres passent la journée suivante à s'installer dans leur nouvel environnement. Le 4 avril, Birchall et ses membres d'équipage s'apprentent à se rendre à Addu Atoll, une base de la Royal Navy située à quelque 680 milles au sud-ouest de Ceylan, pour y passer une journée et se familiariser avec l'endroit. Ils s'attendent à y passer la nuit puis à revenir au Ceylan le jour suivant. Cependant, un équipage néerlandais qui devait exécuter une mission de patrouille de guerre à Kogalla le 4 avril annule son engagement à la dernière minute, et Birchall se fait demander d'exécuter la patrouille à sa place. Il accepte.

La mission dont les membres d'équipage du Catalina QL-A ont pris connaissance au cours du briefing du 4 avril 1942 n'avait rien de spécial — ils devaient effectuer un vol au-dessus de l'océan Indien, depuis un endroit situé à environ 250 milles au sud-est de Ceylan. Le 413e s son ancienne base de Sullom Voe, dans les îles

Shetland. Le Commandant d'aviation Leonard Birchall, maître à bord, s'attendait à revenir en moins de 24 heures de sa première sortie depuis la nouvelle base de l'Escadron, à Kogalla.

Mais les choses se sont passées autrement.

En effet, dès le début de la soirée, trois membres d'équipage étaient morts. Les autres se trouvaient à bord d'une frégate japonaise, au début d'une odyssée dont le journaliste canadien Dave McIntosh dira dans son livre qu'elle fut « trois ans et demi d'enfer sur terre »³¹.

À l'insu de Birchall et des membres de son équipage, la 1re Flotte aérienne japonaise, commandée par le Vice-amiral Chuichi Nagumo, est en route vers Ceylan. Cette force puissante, à l'origine de l'attaque de Pearl Harbour, est dotée de plus de 300 avions de combat de première ligne embarqués sur cinq porte-avions, de quatre navires de guerre, de deux croiseurs lourds, d'un croiseur léger et de huit frégates. Cette flotte a alors pour tâche principale, dans le cadre d'une mission connue sous le nom d'*Opération C*, de protéger le flanc ouest japonais, qui comprend la route maritime qui s'étend de Singapour à Rangoon (Yangon de nos jours), en Birmanie (Myanmar de nos jours), en attaquant les forces navales britanniques et les bases situées dans l'océan Indien, entre autres le port de Colombo, au Ceylan. Durant l'*Opération C*, la flotte aérienne se livre à des attaques ou à des raids qui n'ont encore rien d'une invasion planifiée.

Birchall et son équipage décollent avant le lever du jour et effectuent sans incident le vol en direction de la zone désignée de patrouille et une série de patrouilles croisées. Durant le vol, l'équipage reçoit un message en provenance de la base de Colombo lui demandant d'élargir sa zone de patrouille plus au sud. Vers 16 h, à la brunante, comme il s'appête à retourner à la base, le navigateur Onyette demande à « Birch » d'effectuer une autre série de patrouilles croisées, car il veut obtenir un double point de repère de ligne de navigation afin de pouvoir calculer le cap exact pour le retour à la base. L'équipage exécute cette tâche puis Onyette détermine que l'aéronef est à 350 milles au sud de Ceylan. Au moment où l'équipage entreprend de changer de cap pour retourner à la base, le Sergent L.A. Colarossi aperçoit par le côté gauche de l'aéronef un petit point noir au loin à l'horizon, direction sud.

Croyant qu'il pourrait s'agir d'un navire, Birchall changea de direction et descendit à 2000 pieds

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

d'altitude pour vérifier de quoi il s'agissait. En s'approchant, il se rendit compte que le « petit point noir » était en fait le premier navire d'une énorme flotte de croiseurs, de navires de guerre, de destroyers et de navires de ravitaillement, qui devenaient maintenant visibles³².

Cependant, étant donné que l'équipage n'a pas été averti, au cours du briefing précédant le vol, de la présence possible d'une flottille japonaise dans cette zone, il tient pour acquis que les navires de guerre font partie de la Flotte orientale britannique et que celle-ci effectue des opérations à partir d'Addu Atoll. Birchall décrira plus tard la situation comme suit :

« Comme nous nous rapprochions suffisamment pour identifier les principaux navires, nous avons tout de suite compris ce qui nous attendait; mais plus nous nous rapprochions, plus leur nombre augmentait et nous avons alors dû poursuivre jusqu'à ce que nous puissions les compter et les identifier tous. À ce moment-là, il ne nous restait que peu de chances... La seule chose qu'il nous fut possible de faire, ce fut de piquer et de nous éloigner à la vitesse maximale d'environ 150 nœuds ». Sans la couverture nuageuse, le Catalina était une proie facile pour les chasseurs japonais basés sur des porte-avions : « Un message fut chiffré immédiatement et nous débutions sa transmission quand un obus détruisit notre matériel radio... Nous étions maintenant l'objet d'attaques permanentes. Des obus mirent le feu à nos réservoirs internes. Nous avons réussi à éteindre l'incendie, mais un autre s'est déclaré et l'appareil s'est mis à perdre des morceaux. Nous ne pouvions sauter en parachute à cause de notre basse altitude, mais je réussis à amerrir le Catalina avant que la queue ne se détache »³³.

Fred Phillips, radiotélégraphiste britannique, s'est employé fébrilement à transmettre un message pour avertir la base de Colombo et réussit à répéter l'avertissement deux fois avant que le tir d'un chasseur Zero lui fasse échapper le manipulateur des mains et détruise

la radio. Il racontera plus tard ce qui s'est passé après l'écrasement de leur aéronef dans l'océan :

En un rien de temps, dit Phillips, nous nous sommes retrouvés dans l'eau jusqu'aux hanches, cherchant un moyen de sortir de l'appareil dans la demi obscurité. L'odeur âcre de la cordite et de l'essence brûlée remplissait la cabine. À la toute dernière minute, juste au moment où l'aéronef se brisait en morceaux et coulait, Onyette s'est approché de moi, m'a attrapé, enfilé un gilet de sauvetage, tiré vers l'écouille et donné une fichue de poussée. Je suis sorti comme un bouchon de champagne. Bart m'a sauvé la vie...

Tout s'est déroulé très vite après. Nous étions huit dans l'eau, nageant aussi vite que possible pour nous éloigner de l'essence en flammes qui se répandait sur l'eau et de l'effet de succion causé par le Cat qui coulait, sachant que les quatre grenades sous-marines attachées sous les ailes allaient exploser dès qu'elles atteindraient 20 mètres de profondeur. Lorsque l'appareil a finalement disparu sous la surface, nous nous sommes rendu compte que Colarossi, qui n'était nulle part en vue, avait coulé aussi.

Pendant que nous flottions à la surface de l'eau, je croyais que le pire était passé, que nous allions tous survivre, même si nous devions être faits prisonniers de guerre. J'avais tort.

Les Zero sont revenus, les mitrailleuses prêtes à tirer, nous arrosant de tirs chaque fois qu'ils passaient. Certains d'entre nous arrivaient à plonger sous l'eau au bon moment et à éviter les tirs. Davidson et Henzell, dont les gilets de sauvetage étaient entièrement gonflés, n'ont pas eu cette chance. Ils ont tous deux été déchiquetés par les balles.

Soudainement, les Zero ont changé de direction et sont repartis, sans doute, avons-nous pensé, parce qu'ils étaient à court de munitions. Peu de temps après, un petit bateau est arrivé pour nous amener à bord du destroyer Isokaze³⁴.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Les membres de l'équipage ne tardent pas à comprendre que leur sauvetage n'a rien à voir avec la compassion. Len Birchall continue à raconter les événements :

Les Japonais nous ont embarqués parce qu'ils voulaient savoir si nous avions eu le temps d'envoyer un avertissement et pour obtenir de l'information sur les moyens de défense mis en place pour protéger Ceylan. Nous avons nié avoir transmis un message et leur avons raconté que nous n'étions arrivés à Colombo que la veille et que nous ne savions rien des moyens de défense de Ceylan. Même sous les terribles coups que les Japonais nous donnaient, nous avons réussi à ne rien changer à notre histoire, et il nous a semblé que ceux-ci y avaient cru. Nous avons ensuite été enfermés dans une soute à peinture à l'avant du navire, dans laquelle trois d'entre nous pouvaient s'étendre, deux pouvaient s'asseoir et un devait rester debout. Nous y sommes demeurés durant les trois jours qui ont suivi l'attaque contre Ceylan. Nous n'avons reçu aucun traitement médical et nous n'avons eu pour toute nourriture qu'un bol de soupe par jour.

Après l'attaque, nous avons été envoyés sur le porte-avions Akagi. Nous sommes arrivés à Yokohama le jour qui a suivi le fameux raid aérien de Jimmy Doolittle contre Tokyo. Nous avons été forcés de parader devant une foule qui profitait de nous pour donner libre cours à sa colère. Je n'ai su qu'après la guerre que notre message s'était rendu et qu'il avait été utile...³⁵

En effet, les Japonais s'en tiennent à leur décision d'attaquer Ceylan, et passent à l'action le 5 avril 1942. Cependant, le message de Birchall permet aux forces de Ceylan de se préparer et aux navires marchands britanniques qui s'y trouvent de quitter le port vers un endroit sûr. De plus, « ... les Japonais ont la surprise de voir le ciel rempli de chasseurs britanniques et d'obus qui éclatent. Ils perdent 18 aéronefs, abattus par des Hurricane de la RAF et des Fulmar de la Flotte aérienne de la RN. Cinq autres aéronefs japonais sont abattus par des tirs antiaériens. Le jour suivant, les Japonais effectuent deux



Le Sous-lieutenant d'aviation R.W. McNair du 411^e Escadron de l'ARC au volant de sa moto sur une piste d'atterrissage de chasseurs en Angleterre, novembre 1941.

petits raids en Inde, mais une fois encore, ils subissent une défaite aux mains de la RAF et de la RN³⁶ ».

Ces attaques auront des répercussions désastreuses pour les Japonais. En effet, Ceylan ne subit que peu de dommages durant les raids, mais les Japonais perdent un nombre d'aéronefs tel qu'ils ne disposeront que de deux de leurs cinq porte-avions dans la bataille de la Mer de Corail qui se déroulera le mois suivant, une lacune qui favorisera grandement les Américains. De plus, les Japonais doivent affecter des recrues sur les trois porte-avions qui retournent au Japon, en remplacement des membres d'équipage morts durant les attaques contre

Ceylan. Ces recrues ne sont pas très efficaces durant la bataille des Îles Midway, qui a lieu exactement un mois après l'envoi du message de Birchall. Il serait exagéré de dire que c'est entièrement grâce à Birchall que l'invasion de Ceylan par les Japonais a pu être évitée, et Winston Churchill, contrairement aux rumeurs persistantes, n'a jamais appelé Birchall le « sauveur de Ceylan »³⁷, mais Len Birchall se verra décerner plus tard, durant sa captivité, la Croix du service distingué dans l'Aviation (DFC) :

...transmis en temps opportun, son avertissement a permis aux forces de se préparer et d'infliger de lourdes pertes à l'ennemi. Le Commandant d'aviation Birchall arrivait d'Angleterre, où il avait mené à bien plusieurs opérations... Il n'est pas revenu de sa mission...³⁸

Et pourtant, pour Leonard Birchall, la partie la plus difficile et la plus exigeante de la guerre ne fait que commencer. Promu commandant

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

d'escadre durant sa captivité, il devient officier supérieur des Alliés pendant son séjour au camp de prisonniers de guerre de Yokohama. À ce titre, il a une conduite exemplaire et endure des traitements brutaux parce qu'il ne cesse d'intervenir lorsque les Japonais battent des prisonniers ou qu'ils refusent de les soigner. Son exemple lumineux réconforte et inspire aussi les prisonniers des autres camps. Après la guerre, les autorités des forces alliées seront informées de son courage remarquable devant des contraintes extrêmes et lui accorderont, en vertu de ses « actes de bravoure » le très rare et prestigieux titre d'officier de l'Ordre de l'Empire britannique. La citation vaut la peine d'être mentionnée :

En avril 1942, après l'écrasement de son hydravion de patrouille, cet officier a été capturé après avoir transmis un message pour avertir les forces alliées qu'une force importante de navires de guerre japonais s'approchait de Ceylan. Durant les trois années et demie qu'il a passées dans des camps de prisonniers de guerre, le Commandant d'escadre Birchall, qui y agissait à titre d'officier supérieur des Alliés, n'a jamais cessé de se préoccuper au plus haut point du bien-être des autres prisonniers de guerre. Il a fait l'impossible, à maintes occasions et au mépris le plus complet de sa propre sécurité, pour empêcher les représentants japonais des différents camps où il a séjourné de battre sadiquement les prisonniers et pour obtenir les soins dont ils avaient grandement besoin. En exemple de sa bravoure extraordinaire, mentionnons le jour où, au camp de Niigato, il a encouragé les prisonniers à faire une grève pour protester contre les mauvais traitements qui leur étaient infligés. À un autre moment, comme les Japonais voulaient forcer des prisonniers de guerre malades à travailler, le Commandant d'escadre Birchall s'est senti obligé, à ses risques et périls, d'empêcher par la force leur surveillant, un militaire du rang japonais, de les obliger à travailler. Cette intervention a valu au Commandant d'escadre Birchall de passer plusieurs jours en isolement. Cependant, les prisonniers de guerre malades ont pu se reposer. Même s'il était battu chaque fois qu'il intervenait pour protéger ses hommes, le Commandant d'escadre

Quatre aviateurs courageux

Birchall n'a jamais cessé de tout tenter pour améliorer le sort des autres prisonniers. Il a aussi tenu à jour un registre où il consignait des renseignements détaillés sur les traitements infligés aux prisonniers des camps où il a séjourné et rédigé des certificats de décès chaque fois que l'un d'eux mourait. Sa bravoure constante et le dévouement admirable dont il a fait preuve tout au long de sa longue captivité envers les prisonniers de guerre qui l'accompagnaient s'inscrivent dans les traditions les plus nobles du Corps d'aviation royal canadien³⁹.

Après la guerre, Len Birchall fait une carrière enrichissante et satisfaisante dans le CARC. Il devient membre de l'équipe de la poursuite des États-Unis dans le cadre des procès tenus en 1947 sur les crimes de guerre commis au Japon. La citation parue à l'occasion de sa nomination par les Américains à titre d'officier de la Légion du Mérite, en 1950, mentionne que durant son incarcération en tant que prisonnier de guerre « ... le Colonel d'aviation Birchall (qui était alors Commandant d'escadre) a travaillé sans relâche et avec un courage extraordinaire pour améliorer le bien-être physique et psychologique des prisonniers de guerre britanniques, américains et canadiens sous ses ordres. Ses exploits sont devenus légendaires dans tout le Japon et ont redonné une foi et une force renouvelées à plusieurs centaines de prisonniers malades et démoralisés. Après sa libération, il a fourni des renseignements et des preuves d'une valeur inestimable dans le cadre des enquêtes sur les crimes de guerre »⁴⁰.

Plus tard, à titre de colonel d'aviation, il assumera le commandement des stations Goose Bay et North Bay du CARC, deviendra attaché adjoint auprès de l'état-major interarmes de l'Armée canadienne à Washington, DC, servira à titre d'officier supérieur d'état-major au quartier général du Commandement du matériel aéronautique et deviendra membre de la délégation canadienne de l'OTAN à Paris. Il sera promu commodore de l'air (brigadier-général) en 1960 et deviendra chef des opérations au quartier général de la Force aérienne. Finalement, en 1963, il sera nommé commandant du Collège militaire royal du Canada, où, jusqu'à sa retraite du service actif, en 1967, son leadership exemplaire en fera un modèle des plus inspirants auprès des jeunes élèves-officiers dont il sera responsable.

Leonard Joseph Birchall mourra à Kingston, en Ontario, à l'âge de 89 ans. Cependant, sa retraite de la Force régulière n'aura pas marqué la fin de sa contribution au mieux-être des Canadiens. Il restera actif

dans la Réserve aérienne durant plusieurs années et deviendra colonel honoraire de son ancienne unité du temps de la guerre, le 413e Escadron. En fait, il est le seul militaire canadien jusqu'ici à avoir obtenu cinq agrafes sur sa Décoration des Forces canadiennes, pour ses 62 années de service au sein de la Force aérienne. Malgré les nombreuses et pénibles épreuves subies durant la guerre et ses souvenirs douloureux, Leonard Birchall gardera jusqu'à la fin de sa vie un esprit d'une force irréprouvable, un merveilleux sens de l'humour et une grande passion pour la vie. En apprenant que la Reine-mère Elisabeth allait se voir décerner, à titre de colonel honoraire, une cinquième agrafe à sa Décoration des Forces canadiennes, cet homme plein de toupet a lancé avec esprit qu'il devrait se rendre au palais de Buckingham pour la lui présenter parce qu'il avait plus d'ancienneté qu'elle!

Durant de nombreuses années, Leonard Birchall cherchera farouchement, avec éloquence et sans la moindre hésitation, à obtenir une majoration de la pension de retraite des survivants de la débâcle de Hong Kong et des militaires qui ont été incarcérés par les Japonais dans des conditions tout à fait inhumaines durant la Deuxième Guerre mondiale. Cette position s'avérera très peu populaire et causera un malaise du point de vue politique, car les relations des années 1990 entre le Canada et le Japon étaient tout à fait différentes de celles des années 1940. Ses nombreux amis feront des pressions durant des années pour qu'il soit décoré de l'Ordre du Canada, en reconnaissance des nombreux services qu'il aura rendus au pays, mais sa nomination sera rejetée sommairement à plusieurs reprises. Finalement, en 1999, les efforts accomplis par ses nombreux amis porteront leurs fruits; le gouvernement ne peut alors plus résister aux pressions du groupe et lui accorde l'insigne de l'Ordre du Canada. Cependant, Leonard Birchall ne se verra décerner que le titre de membre, soit le grade le plus bas, alors que d'autres personnes ont reçu celui de compagnon, soit le plus élevé, même si elles ne lui arrivent pas à la cheville si l'on compare leurs réalisations ou compte tenu qu'elles ont évité en toute connaissance de cause de risquer leur vie en refusant de servir durant la guerre. Qu'il suffise de le dire, de temps à autre, que les Canadiens auraient intérêt à faire un examen de conscience pour définir en quoi consistent exactement, dans leur pays de liberté, l'héroïsme, le dévouement, les accomplissements et la citoyenneté; ce sont là des valeurs que les Leonard Joseph Birchall de ce monde ont payé de leur sang et de leurs souffrances.

ROBERT WENDELL MCNAIR

Né le 15 mai 1919, six mois seulement après la Grande Guerre, dans la petite ville de Springfield, dans la vallée de l'Annapolis, en Nouvelle-Écosse, Robert Wendell « Buck » McNair est le deuxième d'une famille de trois garçons. Issu d'un milieu marqué par une ascendance écossaise et ayant établi depuis son plus jeune âge des liens avec la branche maternelle allemande de sa famille, Robert devient une personne entêtée et déterminée. Il grandit dans différents lieux, d'abord de la Nouvelle-Écosse rurale, puis à Prince Albert, en Saskatchewan, et à Edmonton et à Rocky Mountain House, en Alberta. Le jeune Robert n'aime généralement pas beaucoup l'école, et il finit par trouver un emploi à titre d'opérateur radio au sein de la société Canadian Airways, vers la fin des années 1930. Il ne tarde pas à devenir un mordru de l'aviation. En effet, dès le début, quelques vols à bord du Noorduyn Norseman suffisent à lui donner la piquûre. Au début de septembre 1939, tandis qu'il travaille à Prince Albert à titre d'opérateur de relève pour le compte de la Canadian Airways, il entend Neville Chamberlain déclarer solennellement que le monde vient d'entrer en guerre contre l'Allemagne.

Robert avait alors 20 ans et trois mois et demi. Il n'a pas hésité une seconde sur ce qu'il devait faire. Il a immédiatement tapé une demande d'enrôlement au sein du Corps d'aviation royal canadien, à Ottawa, et dans les semaines qui suivirent il se vit offrir un poste provisoire, sans doute en raison de son expérience à titre d'opérateur radio et dans les aéronefs. Cependant, la société pour laquelle il travaillait ne pouvait pas le remplacer à la dernière minute. Comme Robert ne voulait pas non plus mettre dans l'embarras ses amis de la Canadian Airways — dont Wilfred « Wop » May, DFC, et Con Farrell, deux aviateurs qui s'étaient distingués durant la Première Guerre mondiale —, il n'a pas profité de cette première ouverture. Wop permis de tuer le Baron von Richthofen, un as parmi les aviateurs allemands, en 1918.

Robert a de nouveau communiqué avec le CARC dès qu'il lui a finalement été possible de prendre congé de son emploi, mais cette fois le CARC l'a informé qu'il avait perdu sa chance d'obtenir le poste provisoire qui

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

lui avait été offert et que s'il s'enrôlait, il aurait à commencer au bas de l'échelle, à titre d'aviateur de deuxième classe (av2), le grade le plus bas. Robert n'avait aucune objection à commencer à la base, pourvu qu'il soit accepté, mais la réponse du CARC tardait à venir. En effet, comme tout le monde cherchait alors à s'enrôler à tout prix et, compte tenu de l'affluence initiale des volontaires, le CARC a pris un certain temps pour régler les formalités de toutes ces personnes et envoyer les nouvelles recrues suivre une formation. En désespoir de cause, Robert a même fait une demande d'enrôlement auprès des Forces aériennes françaises, à leur bureau d'Ottawa, mais elles lui ont répondu qu'elles étaient désolées, qu'elles n'acceptaient pas de recrues. Robert a dû se résigner à attendre son tour⁴¹.

De toute façon, la guerre ne tarde pas à accommoder Buck McNair. À peine une semaine après la capitulation de la France, le 28 juin 1940, il se présente au dépôt des effectifs du CARC, à Toronto. Il vient de se lancer dans une grande aventure. Dès le début, Buck montre une grande détermination, qui pourrait être vue comme un signe de son caractère indépendant et têtue, à participer aux combats en tant que pilote de chasse, à bord de Spitfire. McNair suit la formation habituelle de pilote à Windsor et à Kingston, en Ontario, et progresse comme il se doit, mis à part quelques transgressions excusables en raison de sa jeunesse, que ses supérieurs voient généralement comme les signes d'un esprit combatif. À la fin de janvier 1941, ses aptitudes au pilotage sont évaluées comme « au-dessus de la moyenne » et il a accumulé les 100 heures prescrites. Vers la fin de mars, Buck McNair reçoit son brevet de pilote, une commission de sous-lieutenant d'aviation et une affectation à l'étranger à titre de pilote de chasse. Il ne lui reste plus qu'à se soumettre à son destin.

Les pilotes ont quitté Kingston le 25 mars; Robert est rentré chez lui, à North Battleford. Il a profité de son congé pour rendre visite à Mickey Sutherland [son ancien mentor] et à sa femme, à Winnipeg. Mickey y travaillait comme ingénieur pour le compte de Trans-Canadian Airways. Il était très fier de son protégé, même si, naturellement, il se sentait un peu envieux. Puis Robert a reçu l'ordre de se présenter à Debart [en

Quatre aviateurs courageux

Nouvelle-Écosse]; en chemin, il a rendu visite à certains membres de sa famille, dans les Maritimes.

Son navire était enfin prêt. Un groupe de militaires sont embarqués à bord du SS California, un navire converti en croiseur marchand armé. Le navire est parti moins d'une journée après le début de l'embarquement, en route sur l'Atlantique pour l'Angleterre — et la guerre⁴².

À leur arrivée en Angleterre, Robert et certains de ses collègues ne tardent pas à recevoir des autorités l'ordre de se rendre dans une unité d'entraînement opérationnel (UEO) sur les Spitfire, à Grangemouth, sur le Firth of Forth, en Écosse. Robert effectue son premier vol dès le 16 mai et c'est le coup de foudre.

Durant la première moitié de juin 1941, Robert a vécu une période intense d'entraînement sur le Spitfire. Il était incroyablement impressionné par le chasseur lisse, svelte et facile à manœuvrer, comme tous les pilotes de chasse. Après avoir accumulé un certain nombre d'heures de vol, il a commencé à diriger les autres pilotes. Il volait au-dessus de vallées écossaises et autour de montagnes ou montait en flèche au-dessus des montagnes, à l'extrémité des vallées. En fait, il a accumulé tellement d'heures sur le Spitfire qu'il s'est fait dire de ralentir. Il s'est alors entraîné sur le [Miles] Master, car il voulait avant tout voler...⁴³

McNair, qui se montre naturellement d'un esprit très combatif, est encouragé et guidé par des pilotes aguerris, particulièrement par le Commandant d'aviation « Hilly » Brown, DFC avec une barrette, commandant de l'UEO, un compatriote canadien qui a abattu 18 aéronefs en France et durant la bataille d'Angleterre. Brown est, selon les dires du personnel sous ses ordres, « un sacré bon gars »⁴⁴; tous les jeunes novices l'admirent et cherchent à l'égaliser.

Buck McNair est ensuite affecté à la station Digby de la RAF, où il se joint au 411e Escadron (CARC), sa première unité opérationnelle. Peu de temps après, le 27 septembre 1941, il participe à son premier combat durant une sortie d'escorte de chasseurs dans le nord de la France, et il réussit à causer des dommages à un Messerschmitt 109 (Bf 109).

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Plusieurs semaines plus tard, revenant d'une mission offensive de chasseurs, McNair a aperçu sept Bf 109 qui décrivaient des cercles en basse altitude au-dessus de la Manche, où se trouvait un pilote britannique dont l'aéronef avait été abattu. Faisant fi de tout risque, il a plongé au milieu des aéronefs, abattant immédiatement un chasseur allemand, puis il a transmis calmement un message pour demander l'aide du Service de recherche et sauvetage. Les Bf-109 ont alors fait bloc pour l'attaquer de tous les côtés; la fumée a envahi sa cabine, mais il a tout de même réussi à abattre un autre aéronef ennemi avant que le sien ne prenne feu. À 400 pieds d'altitude, il s'est éjecté, et son parachute s'est ouvert au moment où il frappait la surface de l'eau⁴⁵.

Peu de temps après, le Commandant d'aviation Percival Stanley Turner, personnage très coloré, est affecté à titre de commandant du 411e Escadron. Pilote de chasse et leader très agressif, il a servi dans la campagne française, puis au sein du 242e Escadron (canadien), durant la bataille d'Angleterre, sous les ordres du légendaire Douglas Bader, l'as britannique cul-de-jatte. Les exploits de Turner dans les combats lui attirent instantanément le respect de tous. Turner, qui sait reconnaître les gens qui ont un talent de leadership, repère le jeune McNair durant le long hiver de 1941-1942. Lorsque Stan Turner se fait affecter à l'île de Malte à titre de commandant d'escadron, en février 1942, il demande à Buck McNair de se joindre à lui au sein du 249e Escadron (RAF), à titre de commandant d'escadrille. Au début de mars, les deux hommes sont installés sur l'île, prêts à recevoir les premiers Spitfire.

Robert McNair fait vraiment ses preuves durant l'opération de défense de l'île de Malte, où il devient l'un des pilotes les plus remarquables de son escadron. Durant sa première sortie de combat dans la région, le 19 mars, il cause des dommages à un Bf 109, comme il semble en avoir pris l'habitude. À peine une semaine plus tard, il abat un chasseur bimoteur Junkers 88 et cause des dommages à deux autres de ces aéronefs. Plus tard, à la tête d'une section de quatre Spitfire, il attaque un groupe de Messerschmitt qui escortent une formation mixte de bombardiers en piqué Junker 87 (Stuka) et de bombardiers Junker 88. Dans la mêlée qui s'ensuit, il abat l'un des chasseurs d'escorte et endommage l'un des bombardiers. Il se voit décerner une DFC bien méritée en mai; voici un

extrait de la citation parue à cette occasion : « ... un pilote habile et courageux. Il poursuit invariablement ses attaques avec la plus grande détermination, sans tenir compte des risques. Il a détruit au moins cinq aéronefs ennemis et en a endommagé sept autres ... »⁴⁶.

Il se fait aussi toute une réputation, parce qu'il n'hésite pas à dire ce qu'il pense et à prendre des décisions d'une manière impromptue, au risque d'être brusque, lorsqu'il pense que la situation l'exige. Le 25 mars 1942, la pagaille se met de la partie lorsque deux pilotes de Hurricane, à court de carburant au-dessus du terrain d'aviation de Luga, essaient d'atterrir alors que des pilotes de Bf 109 les en empêchent. Le Colonel d'aviation « Woody » Woodhall, contrôleur principal de la RAF (un autre personnage légendaire du Fighter Command), demande l'aide de McNair et de sa section. Même s'ils essaient de se distancer des Bf 109, les pilotes de Hurricane hésitent et n'osent pas s'approcher du sol. Devenu furieux à ce moment, McNair sait que Paul Brennan, son ailier, et lui sont *aussi* en danger et que le niveau de carburant de leur aéronef est *aussi* dangereusement bas. Buck McNair, qui est tout à fait capable de donner des directives de façon très sèche, crie alors à la radio aux pilotes hésitants des Hurricane : « Pour l'amour du Christ, déniaisez-vous puis atterrissez la prochaine fois. Sinon, si les 109 ne vous descendent pas, c'est moi qui le ferai! »⁴⁷ Plus tard, Paul Brennan racontera l'incident dans son livre :

Buck s'exprimait d'une manière atroce sur les ondes radio et il ne cessait de répéter aux Hurriboys [pilotes de Hurricane] qu'il allait les abattre s'ils ne descendaient pas. Notre aéronef commençait à manquer de jus [carburant] et nous étions tout à fait contrariés. Les Hurriboys ont riposté avec une insulte courtoise, mais ils ont tous fini par rentrer au bercail et nous avons décampé vers Takali.

Comme je n'avais toujours pas d'indicateur de vitesse, Buck devait me diriger pour me permettre d'atterrir. Je me suis placé dans l'échelon à sa droite, et nous avons commencé un circuit. L'extrémité au vent de la piste d'atterrissage formait un véritable dédale de trous creusés par des bombes, et je me suis rendu compte qu'il me faudrait atterrir très court. Comme nous approchions, Buck m'a lancé à la radio « Tu files à 120 milles », puis quelques secondes plus tard : « Ta

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

vitesse est descendue à 100 milles, mais je crois que tu vas encore trop vite. Fais un autre tour ». J'étais tellement à bout que je ne me souciais plus de bousiller mon aéronef, et j'ai donc décidé d'atterrir.

Nous étions plutôt inquiets des nouveaux gars, mais ils ont atterri peu de temps après. Aucun d'eux n'avait réussi à descendre des avions mais Buck et moi avions tous deux obtenu deux victoires confirmées. Nous avons célébré nos victoires par une danse de guerre en face du terrain de dispersion...⁴⁸

« Laddie » Lucas est une autre légende du Fighter Command ayant servi à l'île de Malte. Dans son livre *Malta: The Thorn in Rommel's Side*, il raconte ce qui suit à propos de Buck McNair :

Robert Wendell McNair était ... un Canadien facile à reconnaître. Il ne pouvait s'empêcher de critiquer toute chose ou toute personne qui ne répondaient pas à ses normes. Il disait franchement ce qu'il pensait, sans jamais se couvrir. Il tolérait mal les imbéciles.

[À l'annonce de l'arrivée de renforts...] [le Colonel d'aviation Woodhall], qui sirotait son habituel pink gin, eut cette réflexion : « Jumbo a dit que des renforts arriveront bientôt ». Buck McNair renchérit aussitôt : « Il était maudiquement plus que temps, monsieur! », exprimant du coup l'avis de tous. Il avait le don de saisir l'atmosphère du moment et de l'exprimer en toutes lettres. Il était, bien sûr, un leader de premier ordre à bord de son chasseur, agressif au point d'être sans pitié, ce qui ne l'empêchait pas de cacher une inquiétude profonde, dont il m'a un jour confié le secret — sa vue se détériorait [elle avait commencé à se détériorer à la suite d'un accident survenue après son affectation à l'île de Malte] et il avait peur de ne pas pouvoir servir jusqu'à la fin de la guerre. Il craignait constamment qu'un médecin finisse par s'en apercevoir et le force à se retirer des opérations. Pour Robert McNair, au milieu de la Deuxième Guerre mondiale, ce retrait aurait été pire que la mort⁴⁹.

Quatre aviateurs courageux

À la fin de juin, McNair est de nouveau envoyé en Angleterre, mais il abat un autre Bf 109 avant de partir. De retour en Angleterre, il se joint au 411e Escadron, à titre de commandant d'escadrille, cette fois. En août, il descend un Focke Wulf 190 au-dessus de Dieppe. En septembre, il est renvoyé au Canada grâce à des fonds recueillis par la vente d'obligations de guerre, puis il retourne en Angleterre en 1943. En mai, il assume temporairement le commandement du 416e Escadron, à titre de commandant d'aviation, puis un mois plus tard, il est affecté au poste de commandant du 421e Escadron.

L'après-midi du 28 juillet, McNair escortait des forteresses volantes lorsque le moteur de son Spitfire a commencé à vibrer très fortement. McNair était à dix milles au large de la côte de la France lorsque son Spitfire a pris feu, et il s'est vu forcé de sauter en parachute dans la Manche. Brûlé gravement près d'un œil, son canot de sauvetage en morceaux, il ne pouvait que flotter au gré des vagues dans la mer et compter sur son gilet de sauvetage pour se garder à la surface. Un hydravion à coque Walrus est venu le chercher, mais sa douleur était telle qu'il savait qu'il venait de subir des dommages permanents. Malgré de fortes migraines et une perte partielle de vision, il a continué à tirer, portant à seize le nombre des appareils qu'il aura abattus. Il a reçu deux barrettes pour sa DFC⁵⁰.

Le leadership courageux et inspirant dont McNair fait preuve au sein du 421e Escadron lui vaut d'être promu commandant d'escadre et de recevoir le commandement de la 126e Airfield, à Biggin Hill; cette nouvelle escadre de chasseurs est mise sur pied pour contrer l'invasion qui se prépare. Entièrement centré sur son travail et sans compromis, McNair est brusque tant avec ses supérieurs qu'avec ses subordonnés, selon son habitude, comme le mentionne à plusieurs reprises Hugh Godefroy, un autre talentueux commandant d'escadre de chasse canadien du temps de la guerre. Les souvenirs de Godefroy remontent à l'époque où McNair était commandant d'escadron et, plus tard, à celle où il était commandant d'escadre, sous les ordres du Vice-maréchal britannique Harry Broadhurst, durant la préparation de l'invasion de la Normandie.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Buck McNair, qui venait de connaître beaucoup de succès durant son affectation à l'île de Malte, commandait le 421^e Escadron. Ce bel occidental blond avait la réputation de critiquer ouvertement le personnel des quartiers généraux. Ses supérieurs étaient forcés de le tolérer parce qu'il était un pilote de chasse audacieux et agressif et qu'il avait un talent naturel de leader. Rien n'avait plus d'importance à ses yeux que son escadron. Il tenait à ce que son personnel obéisse à ses consignes de vol sans poser de questions et à ce qu'il suive son exemple en faisant preuve du même courage obstiné dans les combats. Il flanquait à la porte tous ceux qui se montraient hésitants. Par contre, il défendait quiconque l'appuyait, au risque d'être traduit en cour martiale. Il croyait au système du mérite et rejetait l'idée d'accorder une promotion en vertu de l'ancienneté. À un moment donné, tandis qu'il profitait d'une permission de 48 heures, il a reçu un message radio lui annonçant la promotion de l'un de ses pilotes à titre de commandant d'escadrille. Buck n'avait pas autorisé ce changement. La face livide sous l'effet de la rage, il a pris le téléphone pour appeler le Maréchal en chef de l'Air [Sir Trafford] Leigh-Mallory, au quartier général du Fighter Command, avec lequel il a été mis directement en contact.

« Leigh-Mallory à l'appareil ».

« Ici McNair. Si vous voulez commander cet escadron, amenez-vous ici et menez-le. Mais tant que j'en serai le commandant, c'est moi qui déciderai des promotions. Compris? »

Il a raccroché brusquement, sans même attendre de réponse. Le maréchal de l'Air a passé la demi-heure suivante à essayer de trouver qui l'avait appelé. Heureusement, il n'y est pas arrivé. Buck a choisi lui-même la personne qui occuperait le poste vacant de commandant d'escadrille et le remplacement s'est fait en douce, localement.

Le soir venu, il se transformait entièrement. Il refusait absolument de parler du travail. Il se mêlait à tous et entretenait des rapports d'égal à égal. L'alcool le

rendait peut-être plus tolérant, et il buvait juste assez pour profiter pleinement des moments d'insouciance. Il se montrait généreux envers les femmes, se disant incapable de les regarder souffrir. Pendant un certain temps, une traceuse de route d'une beauté frappante qui travaillait dans la salle des opérations a retenu presque toute son attention, mais il n'a jamais eu l'intention d'établir une relation suivie avec elle. Sans que personne ne s'en rende compte, les bombardements continuels dans l'île de Malte avaient produit une fissure dans sa carapace⁵¹. Il avait les nerfs à fleur de peau. Un soir, au bar, un pilote l'a appris à ses dépens. Le jeune homme, qui remplaçait quelqu'un dans l'unité de Buck, était fasciné par son commandant. Il restait suspendu à ses lèvres. Debout près de Buck, le jeune homme a commencé à siffler à un moment où la conversation tombait, imitant le son d'une bombe en chute libre. Le sourire de Buck s'est évaporé. Le jeune s'est retrouvé sur le plancher, assommé d'une droite à la mâchoire rapide comme l'éclair. Buck lui a dit, lentement et clairement : « Je ne trouve pas ça drôle du tout. Ne t'avise jamais de recommencer ».

Dès que son quartier général de campagne a été établi, Broadhurst a entrepris d'organiser des réunions hebdomadaires à l'intention de tous les commandants d'escadre sous ses ordres. Broady, comme on l'appelaït, avait dirigé une escadre durant la bataille d'Angleterre et s'était fait une réputation d'officier d'état-major efficace et de commandant d'unité strict. Il avait admis ouvertement, au départ, qu'il estimait que les Canadiens, et plus particulièrement Buck McNair, ne lui seraient d'aucune utilité. Buck avait volé sous ses ordres à Hornchurch, avant son départ pour l'île de Malte, et il avait des sentiments réciproques à son endroit. Je me souviens très clairement de la première réunion du commandant d'escadre que Broady a organisée dans son quartier général. Elle a eu lieu, selon la tradition des peuples du désert, dans une tente de campagne longue et rectangulaire, meublée d'une table de conférence mobile, de cartes de campagne et de

chaises pliantes. Broady présidait la réunion assis à une extrémité de la table et, par hasard, Buck McNair occupait la chaise située à l'autre extrémité. Tout au long de la réunion, Buck est resté assis les bras croisés, sa chaise en retrait, avec un air désapprouvateur. La réunion n'avait d'autre objet que de donner l'occasion au vice-maréchal de nous dire exactement ce qu'il attendait de nous. Ses remarques n'ayant suscité aucun commentaire, Broadhurst, plutôt que de nous demander si nous avions des questions à poser, s'est penché en avant sur sa chaise, a lancé un regard furieux à Buck et lui a dit :

« McNair, tu me déçois. C'est la première fois que je te vois assis ici sans ouvrir ta grande gueule. Es-tu malade? »

Dans le long silence qui a suivi, Buck toisait son regard sans même cligner des yeux⁵². Finalement, il a répondu en souriant :

« Vos petites réunions nuisent à ma vie sociale, monsieur ».

Pendant une seconde, Broady a serré la mâchoire, braquant les yeux sur Buck, à l'autre bout de la table. Juste au moment où la tension devenait insupportable, Broady a soudainement rejeté la tête en arrière et s'est mis à rire d'une manière incontrôlable. Nerveusement, le groupe a suivi son exemple.

Mais la prémonition de McNair se concrétise concernant les conséquences qu'entraîneraient ses problèmes de vision, même si son cœur courageux l'empêche de flancher malgré la douleur constante. En avril 1944, après une série d'examen approfondis, le Commodore de l'Air Livingstone, un Canadien, qui est alors ophtalmologiste en chef au sein de la RAF, informe gentiment Buck qu'il ne pourra plus effectuer de vols opérationnels. Les examens ont révélé la présence, derrière l'œil gauche, d'environ trois douzaines de minuscules caillots de sang, ce qu'on appelle une thrombose. Buck est immédiatement retiré des vols opérationnels, puis il est nommé officier des opérations au quartier général de la 17e Escadre et affecté à l'opération *Overlord*, un nom de code qui fait référence à l'invasion prochaine de la Normandie. À cette époque, il a pour seule consolation la reconnaissance officielle de son

extraordinaire leadership au sein de la 126^e Escadre, dont témoigne son admission au sein de l'Ordre du service distingué.

Depuis qu'il a reçu une deuxième barrette pour sa Croix du service distingué dans l'Aviation, le Commandant d'escadre McNair a effectué de nombreux autres vols opérationnels et détruit un autre aéronef ennemi, ce qui porte à seize au moins le nombre total des aéronefs ennemis qu'il a détruits, en plus de ceux qu'il a endommagés. À titre de commandant d'escadre, il a été chargé de superviser l'entraînement tactique intensif de son personnel. Il a obtenu des résultats des plus satisfaisants. L'escadre, sous ses ordres, a détruit au moins treize aéronefs ennemis. Le Commandant d'escadre McNair a su donner un exemple magnifique tout au long de sa carrière grâce à son noble esprit de combat, à son courage et à son sens du devoir, dans les airs et sur terre. Il a su inspirer les pilotes sous ses ordres grâce à sa confiance et à son enthousiasme³³.

Buck McNair finira la guerre en tant que commandant adjoint d'une escadre de la Force aérienne tactique et se verra à ce titre confier la responsabilité de cinq terrains d'aviation répartis sur le continent européen, en plus de la surveillance de quinze escadrons opérationnels de chasseurs. Après la guerre, la France l'honorera en lui décernant la Croix de guerre avec palme et en lui accordant le titre de Chevalier de la Légion d'honneur.

Tout au long de la guerre, McNair assume ses responsabilités de combattant et de leader avec une grande ténacité et beaucoup de courage, ne demandant jamais à autrui de faire ce qu'il ne ferait pas volontairement lui-même. Plusieurs de ses jeunes subordonnés auront la vie sauve parce qu'il ne fait jamais de compromis sur ce point. Le Capitaine d'aviation Karl Linton, DFC, de Plaster Rock, au Nouveau-Brunswick, qui deviendra un as avec cinq victoires sur l'ennemi, fait partie du nombre. Il est rare que McNair reste neutre dans un débat, et depuis qu'il a été forcé de vivre l'expérience désagréable de plonger dans la Manche, il est absolument déterminé à éviter à ses pilotes de se trouver dans cette situation inutilement. Karl Linton raconte ce qui suit :

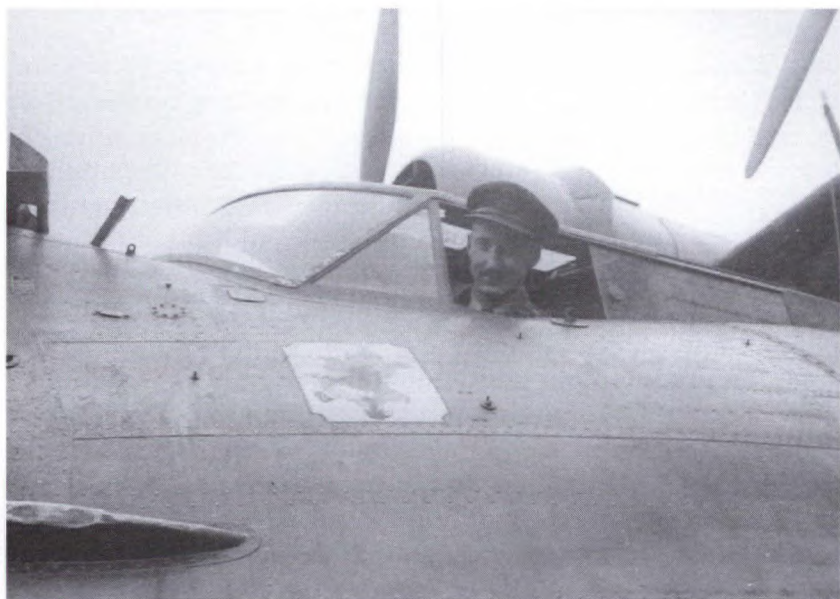
LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Un jour, en 1943, nous étions engagés dans un combat tournoyant à environ cinq à dix milles à l'intérieur de la France, tournant comme des abeilles au milieu des vrombissements d'un groupe d'au moins soixante aéronefs, des « 109 » et des « 190 ». Tout à coup, j'ai aperçu un avion derrière le mien; il était éclairé par les tirs de ses mitrailleuses et canons, mais je savais que c'était un Spitfire. Cependant, je me suis aussi dit que les effets de la déflexion de l'appareil étaient insuffisants et qu'il devait en fait être en train de suivre un Jerry qui se trouvait derrière mon appareil. Bref, un tir du Spit a atteint mon aéronef, Buck McNair et d'autres pilotes s'en sont aperçus, puis Buck a transmis à mon groupe, par radio, l'ordre de se diriger vers l'Angleterre, et aux autres aéronefs, de « couvrir » le mien. Nous avons découvert plus tard que j'étais à environ six milles à l'intérieur de la France. Mon moteur avait des ratés, mais j'ai quand même réussi à faire grimper mon appareil à 36 000 pieds d'altitude pour faire du vol plané. Buck a poursuivi le Spit qui m'avait atteint, mais il l'a perdu de vue dans le brouillard qui s'élevait autour de Londres et n'a pu prendre en note son numéro de série. Il est alors revenu pour assumer le commandement de l'escadron. Je lui ai transmis à deux reprises un message radio pour lui annoncer que j'allais sauter dans la Manche. Chaque fois, Buck a répondu par un « Non! » sans réplique, insistant pour que j'atterrisse en vol plané en Angleterre. J'ai donc obéi, et après avoir choisi un champ assez convenable pour atterrir sur le ventre, j'ai placé mon aéronef nez au vent, mais je n'ai vu les colonnes de béton [camouflées pour empêcher les planeurs ennemis d'atterrir en masse] qu'une fois rendu à 100 ou 150 pieds d'altitude. Je fonçais droit dans le tas! Mais j'ai eu de la chance... J'ai plané entre plusieurs colonnes, arrachant un morceau du bout des ailes et de la queue au passage, puis j'ai fini par m'arrêter au sol, le fuselage de mon aéronef intact, comme moi ...⁵⁴

Quatre aviateurs courageux

La considération que Buck accordait aux pilotes dont il avait la charge est légendaire, tout comme le franc-parler qui le caractérisait, même si ses propos étaient souvent enrobés de sarcasme. Arthur Bishop, pilote de chasse de la Deuxième Guerre mondiale et fils de « Billy » Bishop, un as légendaire de la Grande Guerre, raconte en ces termes une situation rappelant cet aspect de la personnalité de Buck :

Un jour, tandis que nous volions au-dessus de la Manche, Buck nous a donné l'ordre de vider nos mitrailleuses. Je n'ai pas entendu son ordre, car ma radio ne fonctionnait pas. Durant le débriefing, devant tout le personnel de l'escadre, il m'a demandé pourquoi je n'avais pas tiré. Je lui ai expliqué la raison. Il m'a alors demandé si j'avais signalé le problème au personnel de piste à mon retour. J'ai répondu par la négative. J'avais oublié de le faire. « Bishop, a beuglé Buck, un jour, tu seras poursuivi par un boche et je te crierai « Dégage! », mais tu ne m'entendras pas et tu vas te faire descendre. Et alors qu'est-ce que le vieux Bishop va dire? »



CHFC, PL-7405.

Le Commandant d'aviation L.J. Birchall au poste de pilotage de son avion, mars 1942.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Après la guerre, Buck McNair décide de demeurer au sein du CARC, où il continuera de se distinguer en occupant un certain nombre de postes de leadership supérieurs, dont celui de commandant de la 4e Escadre (chasseurs) à Baden Söllingen, en Allemagne de l'Ouest, à titre de colonel d'aviation. Il sert aussi avec distinction au quartier général d'un secteur occidental du NORAD, à Duluth, au Minnesota. Cependant, avant d'occuper ces postes, il agit à titre d'attaché de l'Aviation durant la guerre de Corée, à l'ambassade canadienne, à Tokyo. Il est réaffecté au Canada en septembre 1953; sa femme Barbara revient plus tôt parce qu'elle veut inscrire leur fils Bruce à une bonne école de Vancouver. Robert, qui est affecté à la station Lac Saint-Denis, au Québec, n'est pas avec sa famille à Noël cette année-là, mais il se rend à Vancouver entre Noël et le Jour de l'An. Cependant, le 30 décembre, il est à bord d'un aéronef de transport North Star (DC-4M) qui s'écrase à l'atterrissage, à l'aéroport de Vancouver. Toujours des plus efficaces dans les situations urgentes, qui demandent du courage, un esprit alerte et une force morale, McNair ne perd pas une minute pour aider ses compagnons de voyage. Ses vêtements sont trempés d'essence, mais il retourne à maintes reprises vers le fuselage bosselé pour aider des passagers à sortir de l'aéronef, malgré les flammes qui s'échappent du moteur et le danger imminent de voir le fuselage s'embraser. L'héroïsme dont il fait preuve en ce matin glacé de décembre, malgré les blessures qu'il a subies au dos au moment de l'écrasement, lui vaudra de se voir décerner une citation de la Reine pour bravoure. Ses blessures au dos finissent par dégénérer et entraînent la maladie de Marie Strümpell, qui cause une calcification de la colonne vertébrale. McNair doit donc suivre de douloureux traitements de radiothérapie et de cobalthérapie, en 1956. Malheureusement, le traitement cause une hémopathie avec le temps, laquelle se transforme en leucémie dès novembre 1965. Cependant, Buck McNair, qui n'est pas du type à broyer du noir, ne veut même pas prendre sa retraite. En août 1968, les McNair sont mutés au Haut-commissariat du Canada, à Londres, où Buck occupe un poste d'officier de liaison principal des Forces aériennes auprès de la Grande-Bretagne. Sa maladie évolue jusqu'à la phase terminale et, en janvier 1971, il doit finalement être hospitalisé. Il meurt le 15 janvier, en compagnie de sa femme et de son fils.

Robert « Buck » McNair a perdu son dernier combat, mais il l'a mené et perdu dans la dignité et avec le même courage et la même force d'âme dont il a fait

Quatre aviateurs courageux

preuve durant la guerre. Les hommes de sa trempe séjournent dans le Val-hal⁵⁵.

La dépouille de Robert Wendell McNair sera inhumée au cimetière de Brookwood, avec tous les honneurs militaires. Le 8 juin 1990, il sera admis au temple de la renommée de l'Aviation du Canada, en Alberta. Le texte de la citation se lit comme suit :

Son leadership, son courage, son dévouement et sa volonté inébranlable de survivre furent autant de manifestations de sa contribution à l'Aviation canadienne⁵⁶.

OBSERVATIONS FINALES

Mais, quels étaient donc les points communs entre ces quatre courageux pilotes canadiens? Premièrement, ils ont tous fait leurs preuves et se sont tous distingués à leur manière en tant que guerriers, et leur conduite leur a valu une crédibilité pleine et entière dans les opérations. Ils ont tous pris les mêmes risques que leurs subordonnés et que leurs pairs et fait montre d'une grande empathie à leur égard. De plus, ils se sont montrés courageux sans faillir, de façon répétée, dans de nombreuses et diverses circonstances. Ils ont tous démontré, d'une manière ou d'une autre, qu'ils avaient le courage de leurs convictions, en protestant contre des ordres sans imagination et déraisonnables ou en remettant en question des concepts depuis longtemps dépassés ou peu judicieux, sans tenir compte des difficultés qu'ils auraient à défendre leur cause ou du mauvais accueil qui leur serait fait. Ils étaient tous prêts à affronter les autorités supérieures au nom de leur subordonnés, tout en ayant une grande confiance en leur propre jugement et en leurs capacités. Ces traits de caractère communs confèrent véritablement à Clifford Mackay McEwen, à Raymond Collishaw, à Leonard Joseph Birchall et à Robert Wendell McNair les titres de personnalités et de leaders canadiens exceptionnels de la Force aérienne. Ils ont été des hommes dignes des louanges les plus sincères.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 « Leadership », dans la section *Airmail* de la revue *Airforce*, vol. 30, no 2, été 2006, p. 57.
- 2 Dossiers Barker, Direction — Histoire et patrimoine (DHP), collection Creagen, Musée de l'Aviation du Canada, citation tirée du journal *Toronto Telegram*, avril 1920.
- 3 Wayne D. Ralph, *Barker, V.C.* (Londres : Grub Street, 1997), p. 139.
- 4 Arthur Bishop, *Courage in the Air, volume I, Canada's Military Heritage* (Toronto et Montréal : McGraw-Hill Ryerson, 1992), p. 62-63.
- 5 Dossier McEwen, DHP, collection Creagen, Musée de l'Aviation du Canada.
- 6 *Ibid.*
- 7 *Ibid.*
- 8 London Gazette, 8 juin 1944 et AFRO 1729/44, datée du 11 août 1944. Sur le Web à <http://www.airforce.ca.wwii//ALPHA-MC.D.html>, p. 20.
- 9 A.R. Byers (éd.), *The Canadians at War 1939-1945* (Westmount, Québec : Sélection du Reader's Digest (Canada), 1986), p. 285.
- 10 Howard Ripstein, lettre à l'auteur, 21 novembre 2000.
- 11 Citation tirée du livre de Larry Milberry, *Canada's Air Force, at War and Peace*, vol. 2, (Toronto : CANAV Books, 2000), p. 225. Le lecteur doit savoir que les récompenses *immédiates* étaient décernées pour des actes d'héroïsme particulièrement frappants ou *uniques*, alors que les récompenses *non immédiates* étaient accordées pour une *bravoure insigne*, entendue comme un courage à long terme et soutenu ou un sens du devoir particulièrement évident sur le plan des opérations.
- 12 London Gazette, 1er janvier 1945 et AFRO 132/45, en date du 26 janvier 1945. À <<http://www.airforce.ca.wwii//ALPHA-MC.D.html>>, p. 20.
- 13 Christopher Shores, Norman Franks et Russell Guest, *Above the Trenches — A Complete Record of the Fighter Aces and Units of the British Empire Air Forces 1915-1920* (Londres : Grub Street, 1990), p. 114.
- 14 Raymond Collishaw, lettre à R.V. Dodds, Direction des archives historiques du CARC, juin 1962, collection Creagen, Musée de l'Aviation du Canada.
- 15 Raymond Collishaw, lettre à M. Alexander, 9 décembre 1962, citation tirée du dossier Collishaw no 53.71, DHP, ministère de la Défense nationale du Canada.
- 16 H.E. Creagen, février 1965, du dossier Alexander, DHP, collection Creagen, Musée de l'Aviation du Canada.
- 17 Raymond Collishaw, lettre à M. Alexander, 9 décembre 1962.
- 18 H.E. Creagen, février 1965, citation tirée du dossier Alexander, DHP.
- 19 Raymond Collishaw, souvenirs d'une personne non identifiée, citation tirée du dossier Collishaw, no 53.71, DHP.
- 20 H.E. Creagen, février 1965, citation tirée du dossier Alexander, DHP.

Quatre aviateurs courageux

- 21 *Raymond Collishaw — World War I Fighter Ace*. Sur le Web à <http://www.accessweb.com.users/mconstab/colishaw.htm>, p. 6, accès le 30 août 2006.
- 22 London Gazette, 21 septembre 1918. Sur le Web à <http://www.airforce.ca/wwi/GONG-2.C-D.htm>; p. 29.
- 23 *Raymond Collishaw — World War I Fighter Ace*, Sur le Web à <http://www.accessweb.com.users/mconstab/colishaw.htm>, p. 10, accès le 5 septembre 2006.
- 24 John Terraine, *The Right of the Line — The Royal Air Force in the European War 1939-1945* (Londres : Hodder et Stoughton, 1985), p. 311.
- 25 *Ibid.*, p. 314.
- 26 Vincent Orange, *Coningham — A Biography of Air Marshal Sir Arthur Coningham* (Londres : Methuen, 1980), p. 78.
- 27 John Terraine, p. 344-345.
- 28 London Gazette, 4 mars 1941. Sur le Web à <http://www.airforce.ca/canraf/CANRAFA-D.htm>, p. 21.
- 29 Raymond Collishaw, citation tirée du dossier Collishaw, DHP, collection Creagen.
- 30 Tom Coughlin, *The Dangerous Sky — Canadian Airmen in World War II* (Toronto : Ryerson Press, 1968), p. 116-117.
- 31 Paul Nyznik, « The Saviors of Ceylon », *Airforce*, vol. 22, no 2, été 1998, p. 4.
- 32 *Ibid.*, p. 5.
- 33 Citation tirée du Reader's Digest, A.R. Byers (éd.), *The Canadians at War 1939/45* (Montréal : Sélection du Reader's Digest (Canada), 1986, p. 102, dans Brereton Greenhous, Stephen J. Harris, William C. Johnston et William G.P. Rawling. *Le creuset de la guerre, 1939 — 1945 — Histoire officielle de l'aviation royale du Canada*, volume III, Ottawa, ministère de la Défense nationale, 1994, p. 417.
- 34 Fred Phillips, cité dans Nyznik, p. 7.
- 35 Leonard Birchall, cité dans le Reader's Digest, *The Canadians at War*, p. 102.
- 36 Coughlin, p. 121.
- 37 En fait, c'est la presse canadienne qui a donné ce surnom ou sobriquet à Birchall. Les Japonais ne visaient qu'à détruire la Flotte orientale commandée par Somerville, et ils n'avaient jamais eu l'intention d'envahir Ceylan, du moins pas à ce moment là. Cependant, Churchill *rendra* indirectement un grand hommage à Birchall au moment où on lui demandera ce qu'il considérait avoir été le moment le plus dangereux de la guerre. Churchill répliquera alors qu'il avait été des plus inquiets lorsqu'il avait appris que la flotte japonaise se dirigeait vers Ceylan, à l'époque où les Allemands menaçaient de saisir l'Égypte. Si les Japonais avaient réussi à occuper Ceylan, ils auraient eu le contrôle de l'océan Indien. S'ils avaient occupé Ceylan en plus de contrôler l'axe en Égypte, « la boucle aurait été fermée » et les alliés auraient envisagé un avenir

LES GUERRIERS INTREPIDES

- bien lugubre. « Un désastre a pu être évité, a dit Churchill, grâce à l'homme qui a vu la flotte japonaise. Sa participation constitue "l'une des plus importantes contributions ayant conduit à la victoire" » Le Reader's Digest, *The Canadians at War 1939/45*, p. 102.
- 38 London Gazette, 18 mai 1943, et AFRO 1078/43, en date du 11 juin 1943. Sur le Web à <<http://www.airforce.ca/wwii/ALPHA-BI.html>>, p. 10.
- 39 London Gazette, 5 février 1946, et AFRO 280/46, en date du 15 mars 1946. Sur le Web à <http://www.airforce.ca/wwii/ALPHA-BI.html>, p. 11.
- 40 AFRO 443/50, en date du 8 septembre 1950. Sur le Web à <http://www.airforce.ca/ALPHA-BI.html>, p. 11-12.
- 41 Norman Franks, *Buck McNair Spitfire Ace* (Londres : Grub Street, 2001), p. 7.
- 42 *Ibid.*, p. 14.
- 43 *Ibid.*, p. 18.
- 44 *Ibid.*, p. 19.
- 45 Arthur Bishop, *Courage in the Air — Canada's Military Heritage*, volume 1, (Toronto/Montréal : McGraw-Hill Ryerson, 1992), p. 221.
- 46 London Gazette, 22 mai 1942, et AFRO 880-881/42, en date du 12 juin 1942. Sur le Web à <http://www.airforce.ca/ALPHA-MC.L.html>, p. 36.
- 47 Franks, p. 64.
- 48 Paul Brennan, cité dans Franks, p. 64.
- 49 Laddie Lucas, cité dans *Ibid.*, p. 65.
- 50 Bishop, p. 222.
- 51 Par exemple, mentionnons le bombardement du 21 mars 1942, où la *Luftwaffe* (force aérienne allemande) a porté un coup au but sur le mess des officiers, à l'hôtel Point de vue, à Rabat. Cinq pilotes locaux et un officier du renseignement y ont perdu la vie. Un autre pilote a perdu la vue et une jambe, et a fini par mourir de ses blessures. McNair arrivait à l'entrée de l'hôtel au moment où la bombe a éclaté. Lorsqu'il est revenu à lui, étourdi et abasourdi, il s'est senti consterné par le carnage, dont il a saisi toute la mesure devant la perte de ses amis intimes. Il était un homme endurci, mais cette expérience s'est avérée particulièrement traumatisante pour lui. Franks, p. 51-52.
- 52 Citation tirée du livre de David L. Bashow, *All the fine Young Eagles — Canadian Fighter Pilots and the Second World War* (Toronto, Stoddart, 1996), p. 185-186. De Hugh Godefroy, *Lucky Thirteen* (Toronto : Stoddart, 1987), p. 202.
- 53 London Gazette, 14 avril 1944, et AFRO 1020/44, en date du 12 mai 1944. Sur le Web à <<http://www.airforce.ca/ALPHA-MC.L.html>>, p. 37.
- 54 Karl Linton, lettre à l'auteur, avril 1993.
- 55 Franks, p. 160.
- 56 *Ibid.*, p. 161.

CHAPITRE 7

À la tête de ses troupes : Le Lieutenant-colonel Cameron « Cammie » Ware, DSO

Todd Strickland

Ils avaient des leaders de première classe, Cammy Ware, je crois, était leur commandant¹.

Le Général B.M. Hoffmeister

Quand on regarde bien la photo du Lieutenant-colonel Cameron « Cammie » Ware, commandant (cmdt) du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), qui reçoit l'Ordre du service distingué (DSO) des mains de Sir Oliver Leese, il ne semble pas avoir été un colosse². Raide comme un piquet dans sa tenue de combat kaki, coiffé de son nouveau béret qui venait juste de remplacer le calot de campagne de l'Armée de terre canadienne, il regarde droit devant lui, son regard semblant transpercer son supérieur au moment où ce dernier lui présente sa décoration. C'était en 1944 et les « Patricias » étaient sous le commandement attentionné de Ware depuis à peine plus de quatre mois. Ils allaient servir ensemble en Italie pendant encore cinq mois jusqu'à l'effondrement de la ligne Hitler à l'ouest de Monte Cassino. Par la suite, Cammie abandonnerait son régiment bien-aimé³ jusqu'après la fin de la guerre, mais au moment où sa médaille décorée d'un ruban marron et bleu était épinglée sur sa poitrine, il était littéralement au sommet de son art, menant ses troupes au combat dans la campagne italienne. Respecté par ses pairs, adoré par ses hommes et désormais officiellement reconnu par ses supérieurs, il était un chef de combat remarquable dont on se souviendrait des années plus tard dans le *National Post* comme « d'un officier qui commandait à la tête de ses soldats »⁴.

Cammie Ware a commandé son régiment dans trois batailles distinctes, à savoir celle de Villa Rogatti⁵, de la crête Vino et de la ligne

Hitler. Durant ces batailles, il a su motiver ses hommes d'une manière qui a suscité leur loyauté et leur respect tout en réussissant à accomplir les missions qui lui avaient été confiées. Ce qui amène deux questions particulièrement pertinentes. Premièrement, quel était son style de leadership et quel genre de leader était-il? Et deuxièmement, son style de leadership a-t-il influencé son aptitude à commander? Pour répondre à ces questions, reportons-nous au contexte dans lequel Ware a évolué, surtout les batailles dans lesquelles il a mené son régiment. Mais avant d'aborder ce sujet, il importe de bien définir les termes *commandement* et *leadership* et de bien comprendre les notions qu'ils recouvrent.

Leadership et commandement sont deux choses distinctes qui, tout en étant proches, doivent être traitées séparément. Joseph Rost, érudit bien connu, définit le leadership comme « une relation d'influence entre des leaders et des subordonnés qui cherchent à provoquer de vrais changements reflétant leurs objectifs communs »⁶. Le premier point à noter dans cette définition est le postulat du leadership reposant sur l'« influence » et non sur une autorité explicite ou sur la contrainte. De plus, comme les relations sont multidirectionnelles, il est évident que les leaders comme leurs subordonnés peuvent avoir les uns sur les autres une certaine influence. Enfin, il serait bon de constater l'importance accordée par Rost aux « objectifs communs ». Ces objectifs ne sont pas le produit de l'autorité des uns sur les autres, mais le résultat de la persuasion et de la communication⁷.

Par contraste, le commandement est défini comme « le fait d'exercer ou de détenir une autorité »⁸. Or, nombreux sont ceux qui tendent à voir le commandement comme un mélange de comportements propres aux leaders et aux gestionnaires⁹; c'est le cas, notamment, des militaires des Forces canadiennes et de l'ancien directeur du Département de psychologie militaire et leadership au Collège militaire royal à Kingston (Ontario), le Lieutenant-colonel (retraité) Peter Bradley. Par ailleurs, selon un autre point de vue plus récent, qui est celui des scientifiques de la Défense Ross Pigeau et Carol McCann, le commandement reposerait sur une structure tridimensionnelle, à savoir la structure CAR (pour compétence, autorité et responsabilité)¹⁰. Cette structure est une nouveauté digne de mention dans l'étude du leadership et du commandement en raison de l'importance qu'il y est accordée à la responsabilité — responsabilité légale conférée de droit et responsabilité morale à cause de la position dominante du commandant dans ses relations avec ses subordonnés.

À partir de ces définitions, on peut tirer d'importantes conclusions. D'abord, les leaders ne sont pas tous des commandants. Il arrive — assez fréquemment — que les leaders soient des personnes qui ne détiennent pas d'autorité officielle. Ensuite, les commandants ne sont pas toujours des leaders qui nouent des relations ou établissent des buts communs avec leurs subordonnés. Si le commandant se fie davantage aux techniques de gestion qu'aux techniques de leadership, ses subordonnés trouveront peut-être qu'il n'est pas suffisamment engagé dans la relation pour partager des buts avec eux. Mais ce fait n'est peut-être pas entièrement applicable à la situation qui nous occupe. Enfin, ce qui est plus important, les capacités et les caractéristiques personnelles qui font de bons commandants ne sont pas toujours celles qui font de bons leaders; à l'inverse, les compétences d'un excellent leader ne sont pas nécessairement celles dont a besoin la personne qui occupe un poste de haut commandement. Bref, les compétences que mettent à profit les commandants et les leaders sont souvent différentes. Et les exigences qu'imposent subordonnés et supérieurs ont également des effets différents, étant donné que les contraintes que subissent les leaders à mesure qu'ils progressent dans la chaîne de commandement changent constamment. Or, nous perdons généralement ces distinctions subtiles lorsque nous utilisons les deux termes de manière interchangeable, d'où la nécessité d'éviter cette utilisation abusive. Les notions de leader et de leadership sont bien différentes de celles de commandant et de commandement. Maintenant que nous avons établi ce principe, revenons à Cammie Ware et à sa nomination au poste de commandant du PPCLI.

Membre du Régiment depuis un peu plus de cinq ans, Ware est nommé commandant des Patricias après ce qui a été perçu comme une piètre performance de l'unité durant une attaque au mont Seggio à la fin de la campagne de Sicile. Le cmdt sortant, le Lieutenant-colonel Bob Lindsay, est « injustement blâmé et révoqué » par le commandant de la 2e Brigade d'infanterie canadienne (BIC) de l'époque, le Brigadier Chris Vokes¹¹ et sans égard aux circonstances, Ware commence immédiatement à imprimer sa personnalité au Régiment et à reconstruire la réputation de l'unité. Les premiers jours de son commandement sont marqués par une abondance de briefings destinés à ses officiers et à ses soldats dans lesquels il transmet les adieux du cmdt sortant, précise la « politique future du bataillon » et demande la collaboration de tous¹². De plus, il fait plusieurs changements organisationnels, notamment en déplaçant le Major Rowan Coleman au poste de commandant adjoint (cmdtA) de l'unité



Photographié par Jack H. Smith, BAC, PA-166755.

Des troupes du PPCLI à l'œuvre près de Valguarnera, juillet 1943.

et en montant un peloton d'« éclaireurs et de tireurs d'élite »¹³. Ces changements sont plutôt bien accueillis parce que, comme le dira plus tard l'un de ses officiers, « Ware connaissait intimement le Régiment et était lui-même un exemple de son courage à toute épreuve ». En outre, la manière dont il se charge du Régiment « met fin aux rumeurs et aux incertitudes causées par la révocation du Lieutenant-colonel Lindsay »¹⁴. Ware exprime son immense contentement lorsqu'il écrit au Brigadier Hamilton Gault¹⁵, fondateur du PPCLI, « je suis maintenant à la tête du Régiment. Je n'ai pas besoin de vous dire tout ce qu'il signifie pour moi... Ce serait un jour glorieux pour quiconque en prendrait le commandement. Le privilège et l'honneur les plus grands que l'on puisse obtenir... »¹⁶ Après cette brève pause opérationnelle, le 4 septembre 1943, Cameron Ware dirige le débarquement de ses soldats sur la côte italienne, près de Reggio¹⁷.

Le débarquement amphibie se déroule incroyablement bien, alors que des unités de la 3 BIC¹⁸ débarquent sans opposition après un bombardement intensif et capturent non seulement leurs propres objectifs, mais aussi ceux de la 2 BIC¹⁹. Immédiatement après le débarquement, Ware et le PPCLI remontent rapidement la côte sud-est de l'Italie continentale. D'abord à pied, puis au moyen de tout ce qu'ils trouvent comme véhicules, les membres de l'unité franchissent jusqu'à 145 milles par jour sans rencontrer autre chose qu'une opposition minimale²⁰. Au début, les Patricias et la 2 BIC sont gardés en réserve, mais à mesure qu'ils progressent, ils découvrent rapidement que leurs principaux ennemis sont les mines et les dispositifs de destruction laissés par les Allemands qui battent en retraite²¹. Grâce à l'agressivité de ses patrouilles avancées, le Régiment se retrouve, à la mi-octobre, juste au sud de la ville de Campobasso. L'avance a été rapide et il n'y a pas eu de grosses batailles ni de pertes. Ware a consacré une bonne partie de son temps à détacher des patrouilles ou à les accompagner, à déplacer son bataillon vers l'avant en démontrant sa propension à commander à partir de la première ligne. Ces renseignements figurent dans le journal de guerre de l'unité, où l'on peut également lire que durant la progression vers Vinchiaturo, « à l'arrivée de chaque compagnie, le cmdt cie recevait ses ordres du cmdt unité »²², ce qui n'aurait pas été possible si Ware n'avait été à la tête de l'unité.

Le 21 octobre 1943, Ware reçoit l'ordre d'attaquer la ville de Spinette²³. À la suite d'une reconnaissance détaillée, les Patricias se portent en avant, traversent la rivière Biferno et capturent la ville. La seule interférence à laquelle ils doivent faire face sont les tirs d'obus ennemis; seules pertes : deux mules²⁴. Dans une certaine mesure, Ware a été chanceux et il est probable que ses soldats ont perçu leur réussite et les pertes minimales comme la conséquence directe du commandement de leur chef. Cette opinion est renforcée le 26 octobre quand Ware envoie aux contreforts des montagnes du Matese une patrouille qui permet aux Patricias de récupérer vingt-six prisonniers de guerre en fuite qui se cachaient à cet endroit²⁵. Pendant le mois de novembre, les Patricias et leur commandant se reposent et s'entraînent dans les environs de Campobasso. Ils relèveront leur prochain défi au début de décembre près de la rivière Moro et du village de Villa Rogatti au moment où la 1re Division d'infanterie canadienne, qui s'approche de la ville portuaire d'Ortona, s'apprête à la capturer.

Villa Rogatti est un petit village situé entre deux ravins et divisé par un troisième. Situé à moins d'un demi-mille au nord de la Moro et

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

dominant les principaux passages de la région, la ville est occupée par des troupes de la 90e Division de grenadiers panzer qui connaissent bien leur métier²⁶. Les blindés allemands sont également très présents dans les plans de Ware, ce qui oblige les chars alliés à franchir la Moro le plus rapidement possible²⁷. Dès que Ware reçoit les résultats de ses patrouilles de reconnaissance, il sait aussi que les Allemands ont organisé une défense en « hérisson »²⁸ et qu'il doit faire face au moins à cinq positions de mitrailleuses. L'étude de ses cartes montre également que les Allemands peuvent renforcer leurs positions à partir des villages jumeaux de Villa Caldari et de Villa Jubatti²⁹. Enfin, d'importance vitale pour son plan, Ware sait que les rapports qui lui signalent un pont sur la Moro, au sud de Villa Rogatti, sont faux et qu'il y a seulement un gué où il essaiera de faire passer ses blindés d'appui³⁰.



BAC, PA-183275.

Des troupes du PPCLI qui avancent vers Adrano, en Italie, août 1943.

Prévoyant rapidement ses prochains mouvements, Ware décide d'attaquer dans la nuit du 5 au 6 décembre 1943 avec son bataillon disposé en colonne de compagnies. Il décide d'utiliser le gué pour faire traverser ses hommes de l'autre côté de la rivière³¹. Sous le commandement du Capitaine Robertson, la compagnie « B » est le fer de lance du bataillon. Le Capitaine Robertson et sa compagnie sont chargés d'attaquer la ville depuis le nord-est. Ils doivent être suivis par le Major « Bucko » Watson et la compagnie « A » qui sont chargés d'attaquer à partir du sud-ouest. La compagnie « C » doit franchir la rivière et se frayer un passage parmi les éléments de tête du bataillon pour établir une défense orientée vers le nord, tandis que la compagnie « D » traverse sur ordre et demeure en réserve³². Les chars du 44th Royal Tank Regiment (44 RTR) attendront jusqu'à l'aube, puis traverseront la Moro à gué pour entrer dans la ville³³.

L'appui d'artillerie durant l'attaque demeure un peu confus. Au début, on l'avait prévu, mais à un moment donné, le commandant de division (Vokes) ou le commandant de brigade (Hoffmeister) a changé le plan et opté pour une attaque silencieuse³⁴. Malheureusement, les changements n'ont pas été transmis à Ware qui doit décider, quelques minutes avant minuit, s'il doit ou non engager son régiment en l'absence du tir d'artillerie sur lequel il avait compté pour soutenir l'attaque. « Très inquiet, ne sachant pas si l'artillerie a été annulée ou simplement retardée »³⁵, Cammie ordonne à la compagnie « B » de « lancer l'attaque ».

Les Patricias commencent donc à franchir la Moro sans alerter les Allemands à Villa Rogatti. Le gué, qui est de première importance pour faire passer les blindés de l'autre côté de la rivière, a été laissé sans protection par les Allemands et, peu après minuit, les compagnies de tête investissent les positions allemandes pendant que plus loin en aval, les Seaforth Highlanders of Canada bataillent pour trouver un site de franchissement et capturer la ville de San Leonardo³⁶. La progression de la compagnie « B » a commencé remarquablement bien, les soldats s'avancant vers la ville dans un silence qui tranche sur le bruit des tirs et des combats provenant du secteur où se trouvent les Seaforths³⁷. Mais pendant la progression des Patricias, il semblerait que les mules qui portent les munitions et les radios de réserve aient pressenti qu'une attaque silencieuse de nuit n'était pas dans leur intérêt supérieur et se sont mises à faire du bruit. Ware prend alors la décision de laisser les animaux derrière jusqu'à ce que le combat soit engagé³⁸; il n'a pas à attendre longtemps. Les Allemands ouvrent le feu pendant la progression de la compagnie « B ».

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Les premiers tirs, qui proviennent de mitrailleuses positionnées sur les flancs et apparemment pointées sur des lignes fixes élevées, sont généralement inefficaces. Le Capitaine Robertson envoie rapidement deux pelotons pour les éliminer avec leurs propres mitrailleuses Bren, des mortiers de deux pouces et des grenades. La compagnie « A » s'empresse de rejoindre la compagnie « B » et, en rangs serrés, elles attaquent la ville ensemble³⁹. En quatre heures de combat environ, les Patricias prennent Villa Rogatti, capturent des prisonniers et trouvent même parfois de petits déjeuners qu'on n'a pas eu le temps de consommer⁴⁰. Vers 7 h, le nettoyage des positions ennemies est essentiellement terminé et Ware s'active maintenant à consolider sa prise tout en attendant l'arrivée des chars du 44 RTR⁴¹. Comme leurs Sherman sont retenus par « la boue et les mines », les Allemands procèdent alors à des bombardements au moyen de leur artillerie et de leurs mortiers qui se révèlent « plus précis que jamais auparavant »⁴²; ils frappent deux fois une zone que vient d'évacuer le poste de commandement de bataillon de Ware. Commence alors la contre-attaque dont Bucko Watson et les soldats de la compagnie « A » feront les frais.

Faisant succéder l'infanterie à l'artillerie, les Allemands arrivent dans la brume du petit matin avec la ferme intention de reprendre le terrain perdu, apportant avec eux « de la nourriture et des couvertures » ainsi qu'un canon antichar⁴³. L'attaque des Allemands, qui submergent le peloton avancé de la compagnie « A » et font prisonnier son commandant, réussit presque. Quant aux Patricias, leurs munitions s'épuisent⁴⁴, mais heureusement les chars de la 44 RTR finissent par arriver. Ensemble, les chars et l'infanterie repoussent les Allemands grâce à une collaboration « parfaitement orchestrée »⁴⁵. Il est environ 11 h 30 et comme Ware continue de consolider et de défendre sa prise, les mules chargées de munitions arrivent enfin. Après avoir apprécié la situation, Ware décide de laisser la compagnie « D » aux abords de la rivière, tandis que la compagnie « C » est chargée d'occuper le centre de la ville et que les compagnies « A » et « B » reçoivent la mission de défendre le périmètre nord⁴⁶. Quant aux chars, Ware les positionne dans le secteur de la compagnie « B », de manière à ce qu'ils puissent assurer la protection des principales voies d'accès des blindés à la ville⁴⁷. Après avoir envoyé des patrouilles en attente pour protéger les voies d'accès, son travail étant terminé pour le moment, Ware se détend dans son poste de commandement réinstallé et tombe endormi.

Son commandant de peloton de mortiers, le Lieutenant Jerry Richards, se rappellera plus tard la scène dont il est témoin lorsqu'il

trouve Ware endormi dans un coin. Aux dires de Richards, « il semblait avoir vieilli du jour au lendemain. J'ai trouvé qu'il avait l'air terriblement fatigué et usé et je me suis même demandé s'il n'était pas trop vieux pour la besogne. »⁴⁸ Pourtant, à l'époque, Ware a tout juste 30 ans. Un peu plus tard, aux environs de 13 h 30, les attaques de l'artillerie allemande reprennent sur les Patricias et une patrouille en attente signale l'approche de l'infanterie allemande et de véhicules blindés.

Cette fois, c'est la compagnie « B » qui subit l'attaque et doit résister à neuf Mark IV allemands et à des troupes d'infanterie soutenues par l'artillerie et les mortiers. Mais grâce à la poigne d'acier de leurs officiers et de leurs sous-officiers (s/off), les soldats de la compagnie « B » tiennent bon et cèdent du terrain seulement quand les chars pénètrent dans le périmètre entre les maisons⁴⁹. À une distance de 50 verges, les hommes du 44 RTR prennent à partie les forces ennemies et brisent leur élan; deux heures plus tard, l'attaque prend fin sans que les Patricias aient à se départir du moindre gain au profit de leurs adversaires⁵⁰. Les Allemands contre-attaquent à cinq reprises au total, mais à la fin de la journée, les Patricias ont gagné leur première grande bataille en Italie continentale.

Ware et ses soldats ont de bonnes raisons d'être fiers. Ils sont les seuls à avoir exécuté leur mission en conformité avec le plan divisionnaire original, les Seaforths ayant été incapables de capturer un site de franchissement de la rivière Moro ou la ville de San Leonardo. En effet, pendant qu'ils tenaient Villa Rogatti, les Patricias formaient la seule unité canadienne ou britannique au nord de la rivière Moro⁵¹. Ils avaient capturé plus de 40 prisonniers, six mortiers, une motocyclette, plusieurs armes légères et mitrailleuses ainsi que le canon antichar que les Allemands avaient apporté avec eux pour leur première contre-attaque⁵². Les actions de Ware au cours de cet engagement ont été remarquables et lui ont valu le DSO.

Si l'on s'en remet aux nombreux comptes rendus de l'époque, Ware est partout. Pendant la première contre-attaque essuyée par la compagnie « A », Ware s'amène au poste de commandement de compagnie de Bucko Watson pour lui offrir son aide, et ses premières paroles sont « qu'est-ce que je peux faire pour vous? »⁵³. Le soutien de Ware à un commandant subordonné et sa façon de le témoigner « ont stimulé la confiance » des hommes sous son commandement⁵⁴. Il faut dire qu'un charme semblait opérer sur Ware qui avait traversé le champ de bataille sans la moindre blessure. À deux occasions au moins, il échappe au pilonnage des obusiers en évacuant de justesse son poste de

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

commandement. La citation qui accompagne sa distinction honorifique (DSO) précise qu'il a traversé et retraversé un champ de bataille balayé par des tirs de mitrailleuses sans jamais être blessé. La « chance » de ce commandant a probablement renforcé le sentiment de confiance des troupes à son égard : Ware est chanceux et aussi longtemps qu'ils seront sous son commandement, ils le seront également. Les actions de Ware sont décrites dans la présentation de sa candidature au DSO, laquelle mentionne expressément sa « détermination et son indifférence absolue à l'égard de sa propre sécurité » et le fait qu'il a « aidé » l'un après l'autre deux commandants de compagnie à repousser l'ennemi⁵⁵.

Pourtant, avec modestie, Ware dit seulement que l'attaque du bataillon a été très bien menée et qu'elle semblait faite sur mesure. Plus tard, il fera la remarque suivante : « cette distinction... vous savez, tout ce que j'ai fait, c'est de courir d'un côté à l'autre et ça n'a pas été bien difficile étant donné les dimensions du terrain »⁵⁶. L'auteur du journal de guerre montre un peu plus d'enthousiasme que Ware, affirmant pour sa part que « d'après tout le monde, le cmdt d'unité a fait un splendide travail »⁵⁷. Après l'attaque, le plan de capture d'Ortona change et pendant la nuit du 7 au 8 décembre, les Patricias assurent une relève sur place avec les Royal West Kents de la 8th Indian Division⁵⁸. Les batailles sont loin d'être terminées et Ware porte maintenant son attention sur sa prochaine mission. Après avoir attaqué un carrefour vital et le ressaut sud du tristement célèbre « Ravin », les Patricias et la 2 BIC livreront un combat implacable au cours de ce qui est connu de nos jours comme la bataille de la crête de Vino.

Les Patricias se retirent de l'autre côté de la Moro et entament les préparatifs d'une attaque de brigade sur la route qui relie San Leonardo au carrefour « Cider » et qui devrait leur permettre d'accéder à la route



Courtoisie du PPCLI Museum and Archives.

Le Brigadier Cameron « Cammie » Ware qui reçoit son Ordre du service distingué du Lieutenant-général sir Oliver Leese.

d'Ortona. Le plan est relativement simple. Les Seaforths prendront la tête du bataillon et avanceront vers l'objectif « Punch », après quoi le Loyal Edmonton Regiment (les Eddies) s'emparera du carrefour « Cider »; les Patricias obliqueront vers la droite et dégageront la crête Vino, ce qui laissera à la brigade le champ libre pour s'emparer du terrain élevé dominant Ortona en direction sud-ouest et du carrefour vital qui contrôle les mouvements dans la région⁵⁹. Rédigé le 10 décembre 1943, le plan n'a pas survécu au contact avec l'ennemi.

Premièrement, pendant que la coordination s'établit avec les blindés d'appui, on dénombre, parmi les pertes, deux commandants de compagnie sous les ordres de Ware. Ware, le Major Brain (commandant de la compagnie « C ») et « Bucko » Watson sont dans les environs de San Leonardo lorsqu'une pluie d'obus s'abat sur cette zone. Ware et Watson se trouvent dans un char et Brain se tient sur le châssis lorsqu'un obus frappe le véhicule, blessant Watson et tuant Brain. Ajoutant peut-être encore à l'aura de chance qui le suit partout, Ware s'en tire « sans une égratignure »⁶⁰. Plus tard, au moment où le bataillon reprendra sa progression, les Allemands recommenceront à lancer des obus, blessant cette fois le commandant de la compagnie de tête⁶¹. Les Patricias n'ont même pas atteint la ligne de départ et Ware a déjà perdu trois de ses quatre commandants de compagnie de carabiniers.

À ce moment-là, Ware a réussi à progresser jusqu'au poste de commandement du Loyal Edmonton Regiment et s'y trouve lorsqu'il entend le mot de code « Cider » à la radio, indiquant que les éléments de tête des Eddies se sont emparés du carrefour. En fait, c'était une erreur, et bien que Ware en soit cruellement conscient⁶², les ordres sont toujours de faire avancer les Patricias le long de la crête, ce qu'ils entreprennent de faire malgré un flanc gauche largement découvert. Ware est livide et pense que l'attaque « n'a aucun sens », sachant que « s'il envoie ses troupes sur la crête, elles seront taillées en pièces par les forces ennemies restées au carrefour et sur le terrain élevé qui l'entoure »⁶³. La souplesse dont il a déjà profité pour orchestrer une attaque de bataillon n'existe évidemment pas dans le contexte d'une opération de brigade ou de division.

Les Patricias progressent et se battent jusqu'à la fin de l'après-midi; c'est à la brunante qu'ils reçoivent l'ordre de se retrancher pour la nuit. Dans la confusion des tirs d'artillerie et du contact avec l'ennemi, au milieu des oliveraies, des mines et de la boue, ils ne savent plus exactement où ils se trouvent. Le 11 décembre, ils poursuivent leur progression, mais les Allemands sont tenaces dans leur défense, utilisant des mines, des pièges et des tirs d'artillerie pour ralentir le plus possible

cette progression⁶⁴. Par leur flanc gauche, les Eddies tentent toujours de s'emparer du carrefour « Cider », tandis que leur flanc droit est en bonne partie à découvert, car les Patricias n'ont pas encore rejoint le Hastings and Prince Edward Regiment de la 1 BIC. Naturellement, les Allemands s'activent à exploiter cette brèche⁶⁵. Comme l'attaque est péniblement menée, le commandant de la division décide de modifier le plan; il choisit d'aligner trois brigades sur un front normalement attribué à un bataillon et fait précéder la progression des Patricias d'un intense barrage d'artillerie. Par contre, la nécessité de protéger les troupes avancées de leur propre artillerie force les Patricias à se replier durant la nuit du 12 au 13 décembre⁶⁶.

L'attaque tentée le 13 décembre échoue. Dès que les tirs d'artillerie cessent, les troupes de défense allemandes reprennent leurs positions de combat. Lorsque la compagnie « B » se porte en avant, ses soldats trouvent les « Allemands bien en place dans leurs trous d'armes à les attendre »⁶⁷. En outre, ces derniers ont leur propre artillerie dont ils savent obtenir des effets remarquables; ils détruisent les radios de Ware, l'empêchant ainsi de communiquer avec ses éléments de tête⁶⁸. Mais une fois de plus, Ware s'enfuit sans la moindre égratignure. On décide alors de retirer les compagnies de tête que l'on renvoie à la ligne de départ.

Le 14 décembre se déroule à peu près comme les jours précédents : Ware pousse ses deux compagnies de tête vers la crête de Vino et supporte des pertes attribuables à l'artillerie, aux mortiers, aux tireurs d'élite et aux mitrailleuses qui les arrosent depuis « le Ravin ». Mais à ce moment-là le Royal 22e Régiment s'empare de Casa Barardi et déborde le Ravin, rendant sa défense intenable même si la défense allemande continue de se battre⁶⁹. Le 15 décembre, les pertes n'en finissant pas de s'accumuler, Ware fusionne les compagnies « C » et « B ». Ce même jour, il semble que la bataille se stabilise et le commandant de la 2 BIC offre à Ware des barbelés et des mines pour protéger son front. La réaction de ce dernier est consignée dans le journal de guerre — « le cmdt d'unité décide de ne pas étendre les barbelés et répond que l'ennemi a déjà miné notre secteur pour nous »⁷⁰. Son sens de l'humour, s'il est devenu légèrement sardonique, est manifestement toujours présent.

Les Patricias restent sur la crête de Vino pendant cinq autres jours tandis que d'autres éléments de la division combattent et gagnent péniblement Ortona. Le 19 décembre, le Régiment avance encore, s'arrêtant à quelque 600 verges d'Ortona⁷¹, tandis que les Eddies et les Seaforths pénètrent dans le « Stalingrad canadien ». Noël apporte des renforts, une reconstitution de la compagnie « C » et un pistolet

allemand en cadeau pour Ware de la part de ses éclaireurs et de son peloton de tireurs d'élite⁷². De toute évidence, ces derniers éprouvent du respect et de l'affection pour leur commandant.

Les batailles de décembre ont entraîné de lourdes pertes; il y a eu 32 morts au combat et 154 blessés dans le Régiment⁷³. Juste avant Noël, Ware écrit encore à Hamilton Gault :

Cela fait trois semaines que je n'ai pas enlevé mes vêtements [...] Les combats ont été implacables et totalement différents de ce qu'ils étaient aux premiers jours de la campagne d'Italie et de Sicile. Les Huns sont têtus et ne manquent pas de courage ni d'habileté. J'ai perdu de nombreux excellents soldats et officiers, mais le spectacle a été grandiose [...] La performance des troupes est absolument superbe et le moral est intact [...] Elles sont si fières de leur régiment et je suis si content d'elles [...] Je déteste perdre des hommes.⁷⁴

Pendant les six semaines suivantes, les Patricias restent dans le secteur d'Ortona, effectuant des patrouilles pour contrer un « adversaire vigoureux qui a mauvais caractère »⁷⁵. Au début de mars, ils se retirent de la zone avancée et, en avril, on les a complètement retirés de la bataille. À la faveur de la pause que l'hiver leur a offerte, les Canadiens ont changé de cap, et les Patricias, ainsi que la majeure partie du Corps canadien, se détournent de la côte est de l'Italie pour préparer leur prochaine mission — percer la ligne Hitler dans la vallée de la Liri.

La vallée de la Liri est située sur la côte ouest de l'Italie près de Monte Casino, un site de bataille notoire. Ici, dans un espace d'à peine cinq milles de large sur dix milles de long, les Allemands ont bloqué la route des alliés vers Rome au moyen de deux positions défensives bien aménagées, la ligne Gustav et la ligne Hitler. Après avoir examiné le problème, les planificateurs alliés décident que la 1^{re} Division d'infanterie canadienne et la 5^e Division canadienne (blindés) auront pour mission de percer ces positions et de permettre aux armées alliées d'avancer et de libérer Rome⁷⁶. La mission du PPCLI lui sera communiquée par l'ordre d'exécuter l'Opération Chesterfield, et le 12 mai 1944, les Patricias entreprennent leur progression à partir des zones de rassemblement arrière en utilisant la voie Appienne en direction de la ligne Hitler⁷⁷.

Dans les ordres initiaux exposant la façon dont une brèche sera ouverte dans la ligne Hitler, lesquels sont communiqués le 19 mai,

LES GUERRIERS INTÉPIDES

l'attaque est prévue pour le 22 mai, mais le 22 au soir, ces ordres sont annulés. Cette confusion donne le ton aux 48 heures suivantes pendant lesquelles des ordres et des plans seront communiqués, modifiés, puis annulés⁷⁸, ce qui provoquera la colère et la frustration des trois commandants de bataillon de la 2 BIC⁷⁹. Ware reçoit d'abord l'ordre de planifier une attaque en tant qu'unité de flanc d'extrême droite du dispositif de la 2 BIC, puis on l'informe que le plan est changé et qu'il doit maintenant se concentrer sur le flanc gauche. Au cours des 21 et 22 mai, Ware s'attelle à la planification dans une atmosphère de confusion et d'incertitude, coordonnant même les tirs d'appui et l'appui des blindés... seulement pour se faire dire qu'en raison de l'évolution du champ de bataille, le plan a encore changé⁸⁰.

Une fois le plan définitif arrêté, les Patricias⁸¹ se retrouvent sur le flanc droit de la 2 BIC, tandis que la 1re Division d'infanterie canadienne et la 78e Division d'infanterie britannique sont positionnés sur leur droite. Le plan de brigade exige que les Seaforths et les Patricias, suivis des Eddies, avancent le long de la route de Pontecorvo et percent la ligne⁸². La 2 BIC est censée être appuyée par les chars du 51st Royal Tank Regiment (51 RTR). Comme de nombreux détails de la bataille, ce plan subit encore des modifications après coordination des mouvements du PPCLI et du 51 RTR et attribution d'un escadron des North Irish Horse aux Patricias⁸³. Le secteur confié à Ware est redoutable; il s'agit d'un triangle formé par la route qui relie Aquino et Pontecorvo, la ligne de démarcation entre les unités et les Seaforths à gauche et un cours d'eau appelé Forme d'Aquino à droite. La longueur de l'avance est d'environ 1 500 verges décomposées en cinq lignes de compte rendu (Janvier, Février, Mars, Avril et Aboukir — qui constituent l'objectif du Bataillon sur le chemin d'Aquino-Pontecorvo), séparées les unes des autres par environ 300 verges⁸⁴. On a généreusement jonché ce secteur de barbelés et de mines et la couverture est assurée par des canons antichars et des mitrailleuses en position dans des casemates bétonnées et dont les arcs de tirs se recoupent⁸⁵. On a d'abord sous-estimé l'ennemi comme le montre le compte rendu d'opération rédigé par la 2 BIC, selon lequel : « L'appréciation des effectifs de la ligne Hitler variait, mais en général, le point de vue était très optimiste et nous avons eu tendance à sous-estimer ces effectifs »⁸⁶. Cet optimisme dans l'appréciation de la situation s'est révélé désastreux durant la bataille.

Ware décide d'avancer avec « deux compagnies en tête » - la compagnie « A » sous le commandement de l'infatigable Bucko Watson, à gauche, et la compagnie « C » sous les ordres du Major

Hobson, à droite. La compagnie « B » a pour mission de suivre en profondeur à peu près une heure plus tard⁸⁷. L'attaque est censée commencer par un barrage roulant auquel succédera l'infanterie. Cependant, même avec « quelque 500 pièces d'artillerie »⁸⁸ pour appuyer l'attaque, Ware et Coleman (qui commande maintenant les Eddies) ne sont pas satisfaits et tentent d'adresser une requête à leur commandant de brigade dans la nuit du 22 mai. Mais à leur arrivée au QG de la 2 BIC, ils essuient une rebuffade du brigadier, qui leur annonce de sa tente d'un ton ensommeillé « qu'aucun changement ne peut être fait »⁸⁹. Le lendemain matin, le barrage débute à 5 h 58 et les Patricias avancent comme prévu.

Les choses tournent mal presque dès le début. Aussitôt que les tirs de barrage sont déclenchés, les Allemands ripostent avec l'artillerie et les Nebelwerfers⁹⁰ dont le feu atteint le secteur où l'infanterie canadienne vient de commencer sa progression⁹¹. Vers 6 h 20, les compagnies avancées signalent par radio qu'elles sont rendues à la ligne Janvier, et moins d'une heure plus tard, elles indiquent que Février a été atteinte⁹². Il n'y a plus d'espace pour les chars, celui-ci ayant été ramené à 150 verges pour l'escadron affilié, et l'on découvre maintenant que même cet espace est couvert par des canons antichars extrêmement bien positionnés. Les compagnies d'infanterie avancent en laissant les chars derrière. On reçoit un autre message de la compagnie « A » qui déclare « être en train de franchir les barbelés. Puis les radios cessent de fonctionner et Ware est laissé sans nouvelles sur ce qui se passe au front au moment où la bataille commence réellement à dégénérer »⁹³.

On expédie des estafettes à l'avant pour obtenir des comptes rendus de situation, mais elles sont blessées en cours de route ou ne reviennent pas. Les tirs de l'artillerie et des mitrailleuses balaient les Patricias sur le flanc droit. L'attaque lancée par la 78e Division d'infanterie britannique n'a servi que de diversion ou ne s'est pas très bien passée. Dans un cas comme dans l'autre, le flanc droit des Patricias est resté à découvert. Ware décide donc de déplacer vers l'avant, jusqu'à Février, son poste de commandement tactique⁹⁴, étant donné que les seuls renseignements qu'il possède proviennent de « pertes refoulées vers l'arrière faisant état de pelotons décimés dont tous les officiers ont été blessés ou tués »⁹⁵. Ware décide de continuer jusqu'à Mars pour avoir un meilleur aperçu de la situation. Dans le processus, l'officier observateur avancé (OOA) qui l'accompagne est tué par un tir d'obus et son commandant de batterie est blessé⁹⁶. La décision d'avancer à Mars était mauvaise, comme le reconnaît Ware dans la déclaration suivante : « J'ai fait une erreur fatale

pour un commandant, j'étais beaucoup trop avancé [...] J'ai pratiquement rattrapé les compagnies avancées [...] tous les postes radios étaient hors d'usage [...] Je ne pouvais parler à personne. »⁹⁷ Comme le commandement et le contrôle se détériorent, Ware recule jusqu'à Février pour rétablir son poste de commandement tactique.

Ware et son poste de commandement s'abritent alors derrière un char détruit que le tir ennemi prend promptement pour cible; le char vole en éclats et l'un des postes radios de Ware est détruit. Il entreprend donc d'éloigner son poste de commandement du char pour l'installer dans un fossé. Au moment de se déplacer, son groupe est engagé par un tir de mitrailleuses et les deux hommes qui encadrent Ware sont blessés alors que ce dernier s'en tire indemne, sauvé une fois de plus par sa chance exceptionnelle⁹⁸. Ware passe le reste de l'après-midi à commander son bataillon et à mener ses hommes; à répondre aux demandes de renseignements qui lui sont adressées par radio, à trier les demandes de tir et à faire passer les renforts au front. Pourtant, il continue d'être omniprésent, motivant ses troupes, essayant de préserver la cohésion, créant l'élan nécessaire ou tâchant de soutenir ce qu'il en reste⁹⁹. Mais en ce moment, la situation sur le flanc droit est incroyablement confuse. Les soldats des trois compagnies de carabiniers et du Loyal Edmonton Regiment sont entremêlés. À 15 h environ, Ware réussit à prendre contact avec le commandant de la 2 BIC et fait état de la situation de son bataillon. Il est promptement informé que la ligne a été percée en dehors du secteur de la brigade et que le bataillon doit simplement tenir bon, car les transports allemands « se retirent » vers le nord¹⁰⁰.

L'attaque a réussi du point de vue de la division, mais le PPCLI a, quant à lui, vécu sa pire journée de la Deuxième Guerre mondiale ¹⁰¹. Parlant de cette sombre journée bien des années plus tard, Ware dira que « le flanc droit n'a pas été un succès [...] vous pourriez même dire qu'il fut un glorieux échec, parce qu'il ne restait plus personne »¹⁰². L'évaluation de Ware est tristement exacte : sur un effectif de 287 soldats ayant participé à la bataille, à peine 77 ont répondu à l'appel à la fin de cette journée¹⁰³.

Le Régiment tient bon et continue de consolider ses gains limités dans le secteur de Mars jusqu'à la fin de l'après-midi. Le North Irish Horse a perdu dix des 18 chars ayant assuré l'appui des Patricias¹⁰⁴. Tôt dans la soirée, Ware reçoit l'ordre du commandant de la 2 BIC de sortir de la bataille « afin de se reposer »¹⁰⁵. Son commandant adjoint, le Major D.H. Rosser, prend sa place au front et Cammie retourne au QG de la 2 BIC en conformité avec les ordres reçus¹⁰⁶. Bien que les motifs de la décision du brigadier n'aient pas été consignés, il n'y a pas

de doute que la bataille et les pertes subies ont eu sur Ware des effets que le brigadier a semblé avoir sentis ou envisagés.

Les comptes rendus sur l'apparence et le comportement de Ware après son rappel au QG varient dans leur description de l'intensité des émotions du commandant. Un officier attaché au QG se souvient :

Après la bataille, le Lcol Camy [sic] Ware [...] est venu au quartier général de la brigade. Le Brig Gibson était très enthousiaste et a félicité Ware pour le splendide travail qu'il avait accompli. Les Canadiens avaient réussi là où d'autres avaient échoué. Mais Camy avait le cœur brisé. « C'était d'excellents garçons. Ils sont partis. Il ne me reste plus personne. Ils sont tous disparus. »¹⁰⁷

Daniel Dancocks a enregistré les propos de Doug How, un correspondant de guerre qui avait rencontré Ware immédiatement après la bataille; How avait alors remarqué que Ware avait les yeux rougis et vitreux, ce qui lui avait paru bien compréhensible après les événements qu'il venait de vivre¹⁰⁸. Voici le souvenir de l'un des propres soldats de Ware, Sydney Mckay : « Je me souviens du Colonel Ware ce jour-là; il tenait dans ses mains une poignée de plaques [...] la partie du bas des plaques d'identité. C'était plutôt triste¹⁰⁹. »

L'effet que les pertes subies par le Régiment ont eu sur Ware et sur son aptitude à commander a été considérable. L'historien Mark Zuehlke affirme que Ware a été « brisé » dans cette bataille¹¹⁰. Le choix des mots employés par Zuehlke est important et ne devrait pas donner l'impression que Ware a fait une dépression nerveuse, mais plutôt qu'il avait perdu son ardeur au combat, ayant vu trop d'hommes de son régiment se faire tuer pour vouloir encore s'engager au-delà de ce que lui commandait son devoir. Au moins, son commandant de brigade a senti la nécessité de le relever temporairement de son commandement. Sans égard au choc qu'il a éprouvé, Ware reprend le commandement le jour suivant. Au 25 mai, la bataille pour percer la ligne Hitler est presque terminée et les opérations se sont muées en une poursuite jusqu'à la ville de Frosinone. Ware commande son régiment avec prudence, ce qui donne au moins quelque crédibilité à l'affirmation de Zuehlke¹¹¹. Tout de suite après cet épisode, Ware s'attache à consigner les efforts de ses soldats, écrivant à Gault les lignes qui suivent en date du 27 mai :

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Comme vous l'avez sans doute appris entre-temps, le Régiment a percé la ligne Hitler — et comment! La victoire a été éclatante — bien qu'altérée par les inévitables pertes qui accompagnent toujours une victoire. Je n'ai jamais vu de troupes faire preuve d'un courage aussi total et se conduire aussi admirablement à tous égards. Mes soldats ont été inégalables [...] J'ai l'impression qu'ils ont réussi l'impossible¹¹².

Une fois de plus, Ware avait été partout à la fois et avait vu en direct les effets des combats sur ses propres soldats. Menant encore une fois ses hommes à partir des premières lignes, il les voit se faire faucher à côté de lui pendant qu'il s'affaire à modérer le chaos du combat et à les inciter à mener leurs tâches à bien. La bataille finie, tout le mois de juin est consacré à la reconstruction; Ware rend visite aux blessés dans les hôpitaux et écoute leurs histoires « épouvantables »¹¹³. Mais Ware mérite un répit aux rigueurs du commandement du champ de bataille, et le 29 juin 1944, il remet le commandement du Régiment au tout nouveau Lieutenant-colonel David Rosser.

G.R. Stevens, l'historien du Régiment, écrit que « le départ de Cammie a été salué par des cris d'acclamation, mais les gorges étaient serrées, car le Lcol Ware a été l'âme même du Régiment pendant toute cette période de commandement et ses soldats perdent en lui un membre qu'ils jugent essentiel »¹¹⁴. Dans une lettre qu'il adressera plus tard à Gault, Ware écrit : « Je répugne à vous dire que je ne commande plus le Régiment. David Rosser assume désormais le commandement et je suis certain que le Régiment est entre bonnes mains, mais j'ai détesté d'avoir eu à quitter mon poste après tout ce qui s'est passé durant cette dernière année, bien qu'une année de commandement dans l'action devrait être suffisante j'imagine. »¹¹⁵ Son heure comme chef de combat était passée. Par la suite, il commanderait des brigades canadiennes en période de paix et dirigerait le Collège de la Défense nationale, mais la période où il pouvait mener des soldats sur un champ de bataille à partir de l'avant, en contact direct avec ses soldats, selon son style si particulier, était de fait révolue.

Nous examinerons plus avant le style de commandement de Ware au combat afin d'en faire ressortir les particularités. Ce que l'on peut reconnaître d'emblée, c'est que le style de Cammie n'était pas autoritaire; il s'apparentait plutôt au style paternaliste et privilégiait la

méthode du « gant de velours » pour motiver ses troupes. William Sutherland, qui a servi sous Cammie après la guerre, note ceci :

En inspirant ses troupes, en maintenant tranquillement l'élan, par sa propre présence, Ware réussissait à faire exécuter le travail. Quand les choses tournaient au vilain, Cammie était là [] Cammie était un vrai chef de file. C'était un fantassin par intuition, par instinct, et de formation¹¹⁶.

Sutherland note également les caractéristiques physiques de l'homme, affirmant qu'« il était un homme fort, solidement bâti, de taille moyenne — mais qui avait toujours l'air plus ou moins à l'aise quand il était assis et un peu ébouriffé »¹¹⁷. Jock Mackie, qui a servi en Italie sous le commandement de Ware, fait écho à cette opinion quand il affirme en entrevue que « ce vieux Cammie Ware, était [...] aimable, mais il était avant tout un cerveau [...] vous auriez pu lui coller un uniforme sur la peau et celui-ci aurait quand même continué de pendre [...] Mais c'était un merveilleux soldat »¹¹⁸.



Photographié par Gordon Jolley, BAC, PA-188661.

Le Brigadier C.B. Ware après la guerre, Ottawa, octobre 1955.

Sydney Frost se souvient de « sa désinvolture [...] son rire bruyant [et] sa détermination tranquille »¹¹⁹, des traits de personnalité qu'a démontrés Cammie à la tête de ses troupes. On ne peut douter que le style de commandement de Ware ait été efficace si l'on en croit le souvenir qu'a gardé Frost du moment où Ware a quitté son Régiment; au sujet de Ware, il écrit : « J'aurais fait n'importe quoi pour lui. »¹²⁰

La confiance sereine et la chance de Ware ont également joué un rôle dans la manière dont il a commandé son régiment. L'éminent historien et auteur David Bercuson mentionne que « l'assurance qui émanait de

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Ware inspirait la confiance chez ses soldats ». Allant plus loin dans sa perception du personnage, il pense que Ware possédait « une rare combinaison de charisme et de confiance en soi qui rassurait ses soldats [...] les garderait en vie, leur permettrait de passer à travers ou ferait du moins en sorte qu'ils ne meurent pas en vain »¹²¹. De plus, que Ware soit exceptionnellement chanceux au combat a probablement fait davantage valoir cet aspect de sa capacité à commander. Tant de fois des hommes avaient été tués ou blessés autour de lui, alors qu'il réussissait à sortir intact de la guerre. Félix Carrière décrit Ware comme un homme « intrépide, magnifique, » dans son récit d'un combat en Sicile au cours duquel il avait été renversé par l'explosion d'un obus, mais vivement empoigné par Ware qui, plus tard, avait retraversé une route sous l'observation et les tirs ennemis à seule fin de s'informer de la santé de Carrière et de savoir s'il était en mesure de continuer¹²².

La proximité émotionnelle de Ware avec ses soldats est un autre aspect de son leadership qui ne se démentira jamais, bien que cette disposition de son caractère ait pu se révéler pour lui une épée à double tranchant. Son ancien transmetteur, Félix Carrière, le décrit comme « un humaniste en uniforme », dans cet extrait de l'ouvrage de Sutherlet :

Nous adorions ce type. Il connaissait le nom de chaque membre du bataillon et s'en souciait [...] Il connaissait ma femme et mes enfants [...] Après une bataille, la première chose qu'il faisait [...] c'était de se promener parmi ses troupes et de les reconforter, de les encourager et d'écouter leurs récits¹²³.

D'après Sydney Frost, « les officiers et les simples soldats l'adoraient et il le leur rendait bien par le souci constant qu'il avait de leur bien-être »¹²⁴. Carrière en rajoute quand il constate qu'« il se mettait à la place de ses soldats et qu'il comprenait parfaitement bien les petites défaillances ». Toutefois, cette familiarité et cette dévotion ont pu nuire à sa capacité à commander. C'est Carrière qui aborde probablement cette possibilité avec le plus de justesse :

Il faisait des choses avec ses hommes. En fait, c'était l'un de ses défauts. Le commandant est censé se trouver à un endroit précis [...] quand il était commandant de bataillon, il arrivait souvent qu'on ne puisse le trouver

À la tête de ses troupes

parce qu'il était assis avec ses soldats dans les tranchées de première ligne à leur parler, cherchant à savoir comment ils se sentaient, [...] si les choses allaient et ce qui pourrait améliorer leur sort [...] C'était quelqu'un qui se préoccupait des individus [...] qui s'en préoccupait trop [...] ¹²⁵.

Or, si la proximité émotionnelle est un déterminant du leadership, la qualité la plus évidente de Ware étant son sens des responsabilités à l'égard des hommes qu'il avait, selon ses propres paroles, le privilège de commander. Cammie lui-même dira ceci :

Quand vous commandez des hommes, vous êtes responsable de tout ce qui arrive à votre bataillon et à chaque homme, etc. [...] vous les avez toujours à l'esprit [...] vous n'avez jamais une pleine nuit de sommeil [...] Vous êtes responsable [...] le commandement implique tout [...] Vous êtes responsable de chaque homme du régiment [...] de chaque opération ¹²⁶.

Cependant, Ware a également déclaré que cette responsabilité ne peut être assumée sans cesse.

Après la guerre et une vie entièrement consacrée à l'armée, Ware fait l'observation suivante : « Vous pouvez commander pendant un certain temps seulement [...] jusqu'à ce que vous commenciez à vous demander si vous devriez envoyer aux tranchées Bucko Watson parce que vous ne voulez pas qu'il se fasse tuer, ou Colin MacDougal que vous ne voulez pas voir tuer non plus [...] ou d'autres bons gars de la compagnie A pour la même raison. » ¹²⁷ Non exprimé clairement, mais tout à fait évident est le fait que Ware a pris conscience qu'il y a un temps pour céder sa place et remettre ses responsabilités entre d'autres mains.

La période de sa vie où Cammie Ware était cmdt du PPCLI illustre quelques-unes des meilleures et des pires expériences qu'un officier peut faire. À part l'histoire de la campagne, la vie de Ware en tant que commandant souligne un aspect du commandement qui va au-delà des exigences du leadership ou de la gestion... c'est la nécessité de maintenir une distance émotionnelle. Cette nécessité peut vouloir dire que les comportements liés au commandement sont différents de ceux qui sont associés au leadership ou à la gestion et qu'en conséquence, ils doivent être considérés comme une composante distincte. De fait, on rencontre

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

rarement un commandant capable de maintenir avec ses hommes un contact de leader tout en étant pragmatique et en acceptant que le sacrifice de leur vie puisse être le seul gage de réussite de sa mission. Il faut une volonté de fer pour être vraiment efficace sans sacrifier plus d'humanité que n'en exigent les missions à accomplir.

Examiné en fonction des définitions données ci-dessus, Cameron Ware était un excellent commandant et un leader exceptionnel. Par contre, son style de leadership, et plus particulièrement sa proximité émotionnelle avec ses soldats, a pu diminuer sa capacité à assumer un commandement supérieur au cours de la Deuxième Guerre mondiale. À preuve le fait qu'il n'a jamais mené une formation de combat plus importante qu'un bataillon pendant la guerre. La distance émotionnelle à maintenir entre un officier et ses soldats n'est pas une lubie, mais de l'autoprotection pour le commandant qui sait bien qu'il pourrait avoir à donner des ordres qui mettraient en danger la vie de ses soldats. Cette distance pourrait être vue comme un trait personnel essentiel chez ceux et celles qui occupent des postes de haut commandement. Sa façon de commander à la tête de ses troupes, son sens des responsabilités à l'égard de ses soldats et sa proximité émotionnelle persistante avec ces derniers ont fait de Ware un excellent chef de combat. Il est malheureux que précisément l'un de ces traits de personnalité ait pu réduire sa capacité à assumer un commandement supérieur. Mais je doute que ses soldats n'aient jamais voulu qu'il soit autrement.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Propos du Général B.M. Hoffmeister au sujet du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), alors qu'il louait le courage de la 2e Brigade d'infanterie canadienne (BIC) pendant l'avance des alliés en Italie. Transcription d'une entrevue de Bert M. Hoffmeister effectuée par B. Greenhous et W. McAndrew, 1982. Ministère de la Défense nationale, Direction de l'histoire et du patrimoine, 67.
- 2 *National Post* (Don Mills), 28 janvier 1999.
- 3 À l'époque, le régiment connu sous le nom de PPCLI était un bataillon simple. Ainsi, les termes régiment, bataillon et unité renvoient tous à la même réalité. Dans le présent cas, il s'agit d'une organisation comportant de trois à quatre compagnies de carabiniers, commandées chacune par un major, et une compagnie de commandement et de services, également commandée par un major.
- 4 *National Post* (Don Mills), 28 janvier 1999.

À la tête de ses troupes

- 5 Cette bataille est également connue sous le nom de Villa Roatti en raison d'une erreur typographique sur les cartes originales.
- 6 Joseph Rost, *Leadership for the Twenty-First Century*, New York, Praeger, 1991, p. 94.
- 7 Rost consacre plus de vingt pages (102-123) de son ouvrage pour expliquer à fond sa définition. Nous recommandons vivement aux lecteurs intéressés de lire l'intégralité de la section consacrée à ce sujet.
- 8 J.B. Sykes, éd., *The Concise Oxford Dictionary of Current English: Seventh Edition*, Oxford, Oxford University Press, 1982, p. 187.
- 9 Lieutenant-colonel Peter Bradley, « Distinguishing the Concepts of Command, Leadership and Management » dans *La fonction de général et l'art de l'amirauté : Perspectives du leadership militaire canadien*, Bernd Horn et Stephen Harris, éd. St. Catharines, ON, Vanwell Publishing, 2001, p. 80.
- 10 Ross Pigeau et Carol McCann, « What is a Commander » dans *La fonction de général et l'art de l'amirauté : Perspectives du leadership militaire canadien*, Bernd Horn et Stephen Harris, éd. St. Catharines, ON, Vanwell Publishing, 2001, p. 79-93.
- 11 Sydney C. Frost, *Once A Patricia: Memoirs of a Junior Infantry Officer in World War II*, St. Catharines, Vanwell, 1988, p. 534-536.
- 12 Journal de guerre du PPCLI, août 1943, feuillets 10-11.
- 13 Frost, p. 128-129.
- 14 *Ibid*, p. 125.
- 15 Pour un excellent récit de la fondation du PPCLI et de la vie de son fondateur, voir *First in the Field* de Jeffery Williams.
- 16 Le Lieutenant-colonel Cameron Bethel Ware au Brigadier Hamilton Gault, 20 août 1943, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 17 G.R Stevens, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1919-1957*, Volume III, Montréal, Southam, 1958, p. 98-99 (ci-après cité sous le nom de Stevens, *PPCLI*).
- 18 Le PPCLI faisait partie de la 2 BIC de la 1re Division de l'infanterie canadienne. Les formations de cette Division comprenaient les 1, 2 et 3 BIC.
- 19 Stevens, *PPCLI*, p. 98-99.
- 20 *Ibid*, p. 104.
- 21 *Ibid*, p. 107-108. Les Patricias ont perdu environ la moitié de leurs véhicules à roues lorsque le navire qui les transportait vers l'Italie a été torpillé. Ware était à bord au moment de l'incident et s'est joint au régiment après le début des combats en Sicile.
- 22 Journal de guerre du PPCLI, octobre 1943, feuillet 17.
- 23 Stevens, *PPCLI*, p. 114.
- 24 *Ibid*, p. 115.
- 25 *Ibid*, p. 116.
- 26 Le Lcol G.W.L. Nicholson, *Official History of the Canadian Army in the Second World War*, Volume II, *The Canadians in Italy 1943-1945*,

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1966, p. 292; et Stevens, *PPCLI*, p. 127.
- 27 *Ibid.*
- 28 On établit une défense « en hérissos » pour protéger une région donnée des attaques pouvant provenir de n'importe quelle direction. En langage militaire canadien, ce type de défense est semblable à la défense « tous azimuts ».
- 29 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 3; et Stevens, *PPCLI*, p. 123
- 30 *Ibid.*, feuillet 3.
- 31 *Ibid.*, feuillets 3-4; et David J. Bercuson, *The Patricias: The Proud History of a Fighting Regiment*, Toronto, Stoddart, 2001, p. 202.
- 32 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillets 3-4; et Stevens, *PPCLI*, p. 123-124.
- 33 Stevens, *PPCLI*, p. 123.
- 34 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 3; Stevens, *PPCLI*, p. 124; et Mark Zuehlke, *Ortona: Canada's Epic World War II Battle*, Toronto, Stoddart, 1999, p. 78.
- 35 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 3.
- 36 Bercuson, p. 203.
- 37 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 3.
- 38 Stevens, *PPCLI*, p. 124
- 39 *Ibid.*, p. 124-125.
- 40 Bercuson, p. 205.
- 41 Compte rendu d'opération — PPCLI — rivière Moro, 4-7 décembre 1943 « Crossing of the Moro and Capture of V. Roatti, PPCLI, Italy, 1944 », paragraphe 11 (ci-après cité sous le nom de OPREP — rivière Moro).
- 42 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 4.
- 43 *Ibid.*
- 44 Les compagnies C et D redistribuent maintenant leurs munitions aux troupes avancées en contact avec l'ennemi. OPREP - rivière Moro, paragraphe 16.
- 45 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 5.
- 46 OPREP - rivière Moro, paragraphe 18.
- 47 Nicholson, p. 295.
- 48 Jerry Richards, entrevue effectuée par Brian Munro, 28 janvier 2000, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 49 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 5; et Stevens, *PPCLI*, p. 128.
- 50 *Ibid.*, feuillet 5
- 51 *Ibid.*, feuillet 7; et Stevens, *PPCLI*, p. 129.
- 52 *Ibid.*, feuillet 5.
- 53 Colonel (ret) W.B.S. CD. Sutherlet, « Some Remembrances of Cammie Ware », Lieutenant-colonel J.W. Hammond, éd., 6 février 2002, p. 8.
- 54 *Ibid.*
- 55 Documents de Ware, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).

À la tête de ses troupes

- 56 Ware en entrevue.
- 57 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 7.
- 58 *Ibid*, feuillet 6.
- 59 Stevens, *PPCLI*, p. 130.
- 60 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 8.
- 61 *Ibid*.
- 62 Stevens, *PPCLI*, p. 131,
- 63 Daniel G. Dancocks, *The D-Day Dodgers: The Canadians in Italy, 1943-1945*, Toronto, McClelland and Stewart, 1991, p. 164.
- 64 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 9; et Stevens, p. 132.
- 65 *Ibid*, feuillet 10.
- 66 Stevens, *PPCLI*, p. 132.
- 67 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 10.
- 68 *Ibid*.
- 69 Bercuson, p. 213.
- 70 Journal de guerre du PPCLI, décembre 1943, feuillet 15.
- 71 Stevens, *PPCLI*, p. 135.
- 72 *Ibid*, p. 136-137.
- 73 Stevens, *PPCLI*, p. 140.
- 74 Le Lieutenant-Colonel Cameron Bethel Ware au Brigadier Hamilton Gault, 21 décembre 1943, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 75 Stevens, *PPCLI*, p. 141.
- 76 Pour un excellent compte rendu et le contexte intégral des batailles, voir l'ouvrage de Mark Zuehlke, intitulé *The Liri Valley: Canada's World War II Breakthrough to Rome*, Toronto, Stoddart, 2001.
- 77 Mark Zuehlke, *The Liri Valley: Canada's World War II Breakthrough to Rome*, Toronto, Stoddart, 2001, p. 262; et Stevens, *PPCLI*, p. 151.
- 78 Stevens, *PPCLI*, p. 154-157.
- 79 Mark Zuehlke, *The Liri Valley*, p. 262.
- 80 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillets 15-17.
- 81 Il est à noter qu'en raison des pertes et du manque de renforts, les compagnies de carabiniers du Régiment fonctionnaient alors avec la moitié environ de leurs effectifs habituels.
- 82 Mark Zuehlke, *The Liri Valley*, p. 265-266.
- 83 *Ibid*, p. 266.
- 84 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 18; et Bercuson, p. 218.
- 85 Bercuson, p. 218-219; et Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 23.
- 86 Comptes rendus d'opération — 2 BIC — vallée de la Liri, 8 mai — 2 juin 1944, « 2 Cdn Inf Bde in the Liri Valley Battle », par le cmdt 2 Cdn Inf Bde, paragraphe 22 (ci-après cité sous le nom de OPREP — vallée de la Liri).
- 87 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 18.
- 88 *Ibid*.
- 89 G.R. Stevens, *A City Goes to War*, Brampton, Ontario, Charters Publishing, 1964, p. 263.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 90 Il s'agit d'un lance-roquettes hexatube qui lance des roquettes d'un diamètre de 15 cm ou de 21 cm jusqu'à une distance de 8 km. Également connu sous le nom de « Moaning Minnies ».
- 91 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 18.
- 92 *Ibid*, feuillet 19.
- 93 *Ibid*.
- 94 OPREP - vallée de la Liri, Annexe A, paragraphe 20.
- 95 Nicholson, p. 419.
- 96 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 19.
- 97 Ware en entrevue.
- 98 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 20.
- 99 Stevens, *PPCLI*, p. 160.
- 100 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 21.
- 101 Bercuson, p. 224.
- 102 Ware en entrevue.
- 103 Zuehlke, *The Liri Valley*, p. 293.
- 104 OPREP - vallée de la Liri, Annexe A, paragraphe 26.
- 105 Journal de guerre du PPCLI, mai 1944, feuillet 21.
- 106 *Ibid*.
- 107 Howard Mitchell, « *My War: » With the Saskatoon Light Infantry (M.G.), 1939-1945*, Rosetown Publishing, n.d, p. 97.
- 108 Dancocks, p. 261.
- 109 Sydney McKay, entrevue effectuée par D'Arcy Best, 13 décembre 1999, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 110 Zuehlke, *The Liri Valley*, p. 293. Des éclaircissements concernant le sens du mot « brisé » ont été obtenus par échange de courriers électroniques entre Mark Zuehlke et l'auteur le 21 mars 2005.
- 111 D'après des discussions entre Mark Zuehlke et l'auteur le 22 mars 2005.
- 112 Le Lieutenant-colonel Cameron Bethel Ware au Brigadier Hamilton Gault, 27 mai 1944, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 113 Le Lieutenant-colonel Cameron Bethel Ware au Brigadier Hamilton Gault, 11 juin 1944, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 114 Stevens, *PPCLI*, p. 171.
- 115 Le Lieutenant-colonel Cameron Bethel Ware au Brigadier Hamilton Gault, 20 juillet 1944, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 116 Sutherlet, p. 5 et 12.
- 117 *Ibid*, p. 3.
- 118 Jock Mackie dans une entrevue donnée à Ken Villiger, 22 octobre 1999, archives du PPCLI, Calgary (Alberta).
- 119 Frost, p. 271.
- 120 *Ibid*.
- 121 Bercuson, p. 194.
- 122 Felix Carrière, entrevue effectuée par Tom Torrie en 1987, Archives de la bibliothèque de l'University of Victoria, Roy Collection.
- 123 Sutherlet, p. 2.

À la tête de ses troupes

- 124 Frost, p. 271.
- 125 Carrière en entrevue.
- 126 Ware en entrevue.
- 127 *Ibid.*



CHAPITRE 8

Bradbrooke, Nicklin et Eadie :
Trois styles de commandement

Bernd Horn

Le commandement, qui est couramment défini comme étant l'« autorité conférée à un militaire pour diriger, coordonner et contrôler des forces militaires », est sans doute une fonction très personnelle¹. Après tout, chacun l'aborde à sa façon, selon son expérience, la situation et sa personnalité. Cette dynamique individualise l'expérience de commandement.

Cependant, un autre facteur complexe s'ajoute à cet ensemble axé sur la personnalité. Le commandement n'est pas un concept unidimensionnel. Il repose sur trois piliers : autorité, gestion (affectation des ressources, budget, coordination, contrôle, organisation, planification, établissement des priorités, résolution de problèmes, supervision et respect des politiques et échéances) et leadership (« c.-à-d. diriger, motiver et habiliter de manière à ce que la mission soit accomplie avec professionnalisme et éthique, et chercher en même temps à développer ou à améliorer les capacités qui contribuent au succès de la mission »)². Ainsi, les commandants accordent invariablement de l'importance à différentes composantes. Certains s'en remettent à l'autorité, d'autres optent pour une gestion bureaucratique et d'autres encore personnalisent le leadership et insistent sur cette composante³. Les meilleurs commandants sont en mesure d'employer une approche équilibrée, accordant à chacune des composantes une importance différente selon les circonstances, les subalternes et leur personnalité. En conséquence, certains commandants atteignent l'excellence alors que d'autres sont jetés aux oubliettes dans l'ignominie.

Le 1er Bataillon canadien de parachutistes illustre très bien à quel point il peut y avoir de différences entre commandants, même au sein d'une petite unité. Au cours de sa brève existence, de 1942 à 1945, l'unité

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

aéroportée a eu trois commandants, chacun privilégiant une composante différente du commandement⁴. Ainsi, comme nous le verrons plus loin, certains commandants avaient plus d'aptitudes que d'autres à commander des troupes au combat, alors que d'autres possédaient d'excellentes capacités d'organisation. Autrement dit, chacun pratiquait l'art et la science du commandement différemment. En effet, certains se rapportaient davantage au leadership et d'autres accordaient une plus grande importance à l'autorité et à la gestion.

Le 1er Bataillon canadien de parachutistes a eu un parcours inattendu. Pendant les premières années de la guerre, les commandants et les politiciens canadiens qualifiaient les forces aéroportées de luxe que l'Armée canadienne ne pouvait se permettre et dont elle n'avait pas besoin. Cependant, les innovations constantes des Américains et des Britanniques dans le domaine des forces aéroportées et leur conviction selon laquelle les parachutistes étaient un élément indispensable à une armée moderne ont, en juillet 1942, incité le Canada à se doter d'une capacité similaire, mais à une échelle beaucoup plus restreinte.

Malgré la réticence initiale de l'Armée au sujet des troupes aéroportées, des efforts intensifs ont été entrepris pour créer une telle force. En fait, le bataillon de parachutistes a reçu le statut d'unité d'élite et on l'a largement présenté comme tel⁵. On en a fait la « plus haute priorité »⁶. L'Armée a aussi tenté d'affecter ses meilleurs éléments au Bataillon. « Seulement les meilleurs hommes seront acceptés », a indiqué le commandant de l'Armée⁷. Même si l'Armée canadienne n'avait qu'une expérience limitée pour établir les critères de sélection, il était évident que les parachutistes devaient posséder des qualités comme l'ingéniosité, le courage, l'endurance et la discipline⁸. Le *Canadian Army Training Memorandum* expliquait que « l'entraînement des parachutistes est difficile. [...] Il faut des jeunes hommes, des jeunes hommes alertes et adroits sachant saisir une occasion et ayant assez de tripes pour combattre des forces d'une supériorité écrasante et en sortir victorieux »⁹. Néanmoins, il était aussi évident pour les officiers supérieurs que le parachutiste devait posséder des capacités intellectuelles supérieures à celles normalement exigées dans l'infanterie. « Seuls les hommes en parfaite condition physique, intelligents et instruits étaient admis », a expliqué le Capitaine F.O. Miksche, rédacteur militaire de grande renommée à l'époque¹⁰.

Les officiers supérieurs ont reconnu que les parachutistes devaient satisfaire à des normes supérieures. Ils savaient que les parachutistes auraient besoin « d'une résistance et d'une endurance physiques

supérieures à celles exigées des soldats de l'infanterie ». Le Directeur des services d'instruction a simplement indiqué que la principale nécessité était « avant tout d'avoir assez de tripes »¹¹. Le Brigadier F.G. Weeks, sous-chef d'état-major général (SCEMG) a approfondi la question en déclarant que « l'objectif du Dominion était de créer une unité possédant une force de frappe telle qu'aucun autre groupe semblable au monde ne pourrait en surpasser l'efficacité »¹².

Les dirigeants de l'Armée ont aussi décidé que tous les militaires de cette unité devaient avoir le grade de soldat et ils ont exigé que tous les volontaires d'un grade intérimaire ou effectif supérieur soient rétrogradés au grade de soldat avant d'entreprendre l'instruction¹³. Par conséquent, de nombreux sous-officiers supérieurs ont rejoint les rangs de l'unité. Le modèle théorique était si exigeant qu'un journaliste a lancé qu'il « faut pratiquement être le commandant adjoint de Superman pour être accepté »¹⁴.

Il est important de mentionner que l'Armée a tenté de s'assurer que la théorie était mise en pratique. Un processus de présélection très complexe et exigeant a été mis en place pour s'assurer que seuls les meilleurs candidats soient choisis pour participer à l'instruction. Un psychiatre militaire, le Dr A.E. Moll, a élaboré un système de notation qui a servi à évaluer les volontaires pendant les séances du comité de sélection. Son système permettait d'accorder une note variant entre « A » (exceptionnel) et « E » (rejeté)¹⁵. Seuls les candidats ayant obtenus la note « A » étaient acceptés et pourraient suivre l'instruction de l'unité aéroportée¹⁶.

Les normes auxquelles devaient répondre les volontaires exigeaient qu'ils possèdent des aptitudes mentales, physiques et psychologiques exceptionnelles. Rapidement, des critères ont été établis et publiés¹⁷. Au début, on exigeait que les soldats aient reçu une instruction complète avant de se porter volontaires pour suivre l'instruction des troupes aéroportées. Cependant, moins de trois mois après son instauration, cette restriction a été levée et les volontaires n'ayant suivi qu'une « instruction élémentaire » pouvaient poser leur candidature. Cela a permis d'élargir le bassin de candidats compétents dans lequel puiser¹⁸.

Tous les volontaires devaient passer par un processus de sélection très judicieux. Quand un soldat se portait volontaire pour suivre l'instruction des parachutistes, il devait subir une évaluation de la personnalité comprenant l'examen de ses états de service et de sa carte de qualification, un questionnaire, un test d'association de mots et un test d'auto-description. Pour terminer, le volontaire devait réussir une entrevue avec un

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

psychiatre. Selon les évaluateurs, l'entrevue psychiatrique était essentielle pour établir si le volontaire « oserait sauter » et s'il « deviendrait un parachutiste efficace dans tous les sens du mot » ou non¹⁹.

Dès le début du processus, les officiers et les évaluateurs se sont entendus sur le fait que « seuls ceux dont les capacités ne peuvent raisonnablement être mises en doute doivent être recommandés »²⁰. Les critères de sélection furent rigoureusement appliqués bien qu'il était évident que cela compliquerait l'atteinte des quotas²¹. En décembre 1942, un rapport du directeur de la sélection du personnel indiquait qu'environ 50 pour cent des volontaires avaient été refusés²².

Il est évident que le processus de présélection était très sévère, mais ce n'était que le début. Environ 35 pour cent des volontaires retenus seraient perdus par la suite à cause du pourcentage normal de candidats rejetés au cours de l'instruction²³. Il n'en reste pas moins que le processus a permis au 1er Bataillon canadien de parachutistes de disposer de la crème de l'Armée canadienne. Somme toute, les membres de cette unité étaient parmi les soldats possédant les meilleures aptitudes, les plus motivés et les plus capables du Canada. Bon nombre d'entre eux étaient d'anciens sous-officiers possédant de nombreuses années d'expérience.

Comme il fallait s'y attendre, après le processus de sélection rigoureux et l'instruction que les troupes aéroportées avaient traversés, les officiers supérieurs de l'Armée ont décidé que « le Corps de parachutistes doit être considéré comme un corps d'élite dans tous les sens du terme »²⁴. Le *Canadian Army Training Memorandum* résume parfaitement cette idée en soulignant que « les unités de parachutistes canadiennes attirent dans leurs rangs la crème des combattants du Dominion [...] ces recrues font des troupes aéroportées un "corps d'élite" »²⁵.

Les médias dépeignaient la nouvelle unité aéroportée d'une manière encore plus tranchée. Le journaliste Robert Taylor a écrit ce qui suit : « L'Armée les a sélectionnés parmi des milliers de jeunes soldats canadiens aptes qui se sont portés volontaires pour servir dans les rangs de la plus récente unité de l'Armée canadienne, son unité d'élite, le 1er Bataillon canadien de parachutistes »²⁶. D'autres journalistes et journaux étaient tout aussi impressionnés. Ils disaient des parachutistes qu'ils étaient « impatients d'aller au combat et de jouer le rôle de la pointe tranchante et endurcie du "poignard que l'Armée canadienne pointe sur le cœur de Berlin" qui leur avait été attribué »²⁷. Les journaux étaient unanimes et décrivaient les volontaires de l'unité comme étant « forts comme l'acier ». Ils disaient aussi qu'ils étaient les combattants les plus endurcis et les plus intelligents de l'Armée canadienne²⁸. Un journaliste a

écrit ce qui suit : « Ces soldats sont bons, peut-être même excellents. Ils sont endurcis, âpres, vifs d'esprit et impatientes d'aller au combat »; un autre, qu'il s'agissait des « soldats les plus braves et acharnés du Canada [...] braves parce qu'ils suivront l'instruction des troupes aéroportées et acharnés parce que les parachutistes doivent accomplir les missions les plus difficiles, dans la tanière du loup, derrière les lignes ennemies »²⁹. D'autres les dépeignaient comme des surhommes : « Imaginez des hommes aux muscles de fer sautant en parachute, suspendus précairement à de minces cordages, prêts à tout [...] ces hommes sans peur qui ont toujours porté le kaki », a illustré un écrivain³⁰. Un autre a simplement expliqué que « le parachutiste canadien est un tueur sans la moindre peur, à l'esprit méthodique et rationnel, et qui possède toutes les qualités d'une bombe à retardement »³¹.

Le potentiel de l'unité était évidemment énorme, mais compte tenu du talent qu'elle abritait, il était essentiel de choisir des leaders, particulièrement un commandant, aptes. Le commandant de l'Armée a donc choisi le Lieutenant-colonel George Frederick Preston Bradbrooke comme premier commandant de l'unité. Comptable de l'Ouest canadien, Bradbrooke était un employé d'une entreprise de matériel agricole de Regina. Quand la guerre a éclaté, il s'est engagé dans le Saskatoon Light Infantry³². En 1942, il avait déjà participé au raid de Spitzbergen et s'était déjà rendu en Russie. En outre, il s'est porté volontaire comme parachutiste et a été formé à l'école de parachutistes (Parachute Training School) de la station de la Royal Air Force à Ringway, en Angleterre.

Aux yeux de certains, Bradbrooke constituait un drôle de choix. Selon toute vraisemblance, Bradbrooke était à 30 ans le plus jeune membre de l'Armée canadienne à être promu au grade de lieutenant-colonel³³. L'officier de six pieds et un pouce aux yeux bleus s'exprimait toujours sans élever la voix et était « de taille normale et plutôt mince »³⁴. Selon un journaliste, Bradbrooke « avait tout d'un acteur héroïque des années trente et certains soldats se souviennent qu'il agissait parfois comme tel »³⁵. Cette description ne semblait pas correspondre à l'image agressive et explosive des parachutistes peinte dans les médias. De plus, de nombreux soldats le trouvaient distant, ils pensaient même qu'il agissait comme un élitiste³⁶.

Néanmoins, le 12 octobre 1942, Bradbrooke a assumé ses nouvelles fonctions avec enthousiasme et conviction³⁷. Au départ, il semblait être le candidat idéal. En effet, il a démontré qu'il était doué pour l'administration au moment de former le Bataillon, d'établir les horaires

d'entraînement, de se procurer l'équipement nécessaire, de répartir les aéronefs et surtout, de décrire le rôle de la nouvelle unité de parachutistes.

Ce n'était pas une tâche facile. Malheureusement, aussitôt que l'Armée a réussi à créer le 1er Bataillon canadien de parachutistes et à établir le processus de sélection des volontaires pour l'entraînement de parachutistes à Fort Benning, l'unité est retombée dans l'oubli³⁸. En conséquence, de nombreux problèmes graves ont commencé à surgir. Les problèmes liés à la sélection ainsi que le taux d'attrition ont monté en flèche, ce qui a rendu difficile d'atteindre les effectifs nécessaires. De plus, l'équipement dont l'unité avait besoin, comme des armes personnelles et de section, des radios et des véhicules, pour n'en nommer qu'une partie, ne lui était pas attribué. Dans ces conditions, les nouveaux

parachutistes enthousiastes n'étaient pas mis à profit et n'avaient pour occuper leur temps que l'entraînement physique et les manœuvres à pied. En fait, le manque d'instruction de suivi pour motiver les nouveaux parachutistes après leur cours, jumelé à la difficulté d'obtenir une solde de parachutiste, à l'impossibilité d'obtenir des insignes d'unité et des articles distincts d'uniforme, aux nombreux problèmes administratifs et au nombre sans cesse croissant de problèmes liés au rôle opérationnel du Bataillon ont fait obstacle au développement de l'esprit de corps de l'unité et ont atteint le moral des militaires. Certains parachutistes démoralisés ont même demandé à être réaffectés à leur ancienne unité.

Une partie du problème était due au fait que les commandants supérieurs du Quartier général de la défense nationale (QGDN) étaient toujours aux prises avec la question de l'emploi dans le 1er Bataillon canadien de parachutistes. Occupés à bâtir une armée en



B.A.C. PA-213629.

Au tout début. Le Major G.F.P. Bradbrooke (à droite), le commandant désigné, et celui qui allait bientôt devenir le commandant adjoint, le Capitaine Jeff Nicklin, après leur cours de parachutisme en Angleterre, août 1942.

mesure de combattre sur un champ de bataille mécanisé moderne, ils ne se souciaient guère d'une petite unité spécialisée. Une telle situation caractérisée par la confusion et la léthargie a créé de grands défis pour Bradbrooke.

La création de la première force d'opérations spéciales (First Special Service Force), une unité de commando interarmées Canada/États-Unis, en août 1942 a été catastrophique. La composante canadienne a d'abord porté le nom de 2e Bataillon canadien de parachutistes, aux fins de protection. Son existence a par contre menacé celle du 1er Bataillon canadien de parachutistes. Le 1er décembre 1942, le Capitaine R.W. Becket du 2e Bataillon canadien de parachutistes est arrivé à Fort Benning avec l'ordre précis du QGDN de recruter des parachutistes qualifiés pour cette nouvelle unité. Dans son discours, Becket a garanti que le 2e Bataillon canadien de parachutistes interviendrait avant le 1er Bataillon canadien de parachutistes³⁹. Par conséquent, le Sergent Herb Peppard, qui avait joint les rangs du Bataillon à sa création, et 96 autres parachutistes ont demandé un transfert immédiat. Ils ont profité de l'occasion unique de quitter Fort Benning et son régime ennuyant. « Nous n'avions rien à faire alors nous marchions seuls ou en groupes de deux et saluions les poteaux de clôture, a expliqué Peppard. Nous avions l'impression que nous nous ridiculisions devant les Américains et qu'on nous avait mis sur la glace indéfiniment »⁴⁰.

Bradbrooke a déployé des efforts à tous les niveaux pour trouver des solutions aux problèmes et il a habilement convaincu le QGDN de créer une nouvelle unité de parachutistes. Il s'est d'abord attaqué à la question des effectifs. Il a demandé un plus grand nombre de volontaires ainsi que de l'entraînement supplémentaire pour les parachutistes afin que l'unité acquière l'effectif nécessaire. En outre, il a formulé des recommandations sur les façons d'améliorer le processus de sélection en fonction des observations qu'il avait faites sur les candidats rejetés au Fort Benning⁴¹. Il a aussi travaillé avec ardeur à l'élaboration d'une directive d'instruction de parachutisme fondée sur les programmes d'instruction de base et avancée de l'infanterie de l'Armée canadienne afin de mettre en œuvre de l'instruction avancée. Enfin, il s'est battu pour obtenir de l'équipement.

Démoralisé d'avoir perdu un si grand nombre de ses soldats aux mains du 2e Bataillon canadien de parachutistes, Bradbrooke a immédiatement communiqué ses préoccupations à la direction des services d'instruction et a exigé des précisions dans les plus brefs délais sur le statut opérationnel du Bataillon⁴². On constate dans le journal de guerre

LES GUERRIERS INTÉPIDES

du Bataillon à quel point la frustration et l'incertitude régnaient : « Les soldats commençaient à se sentir comme s'ils étaient les âmes perdues d'un bataillon perdu »⁴³. Avant la fin décembre, de l'équipement et des armes ont commencé à être livrés.

De plus, de décembre 1942 à février 1943, Bradbrooke s'est chargé de la mise en œuvre de nombreuses initiatives pour éviter de perdre d'autres soldats. Ces initiatives ont été essentielles au bon moral de l'unité tout en constituant de nouveaux défis pour les parachutistes qui s'ennuyaient. Les soldats ont été divisés en sous-unités dans le Bataillon, pour former une compagnie du Quartier général (QG), les compagnies « A », « B » et « C » et une compagnie d'instruction. Ainsi, une infrastructure administrative et opérationnelle indispensable était en place, un esprit de compétition était instillé et l'identité de l'unité était définie⁴⁴. Ces petites étapes ont remonté le moral des parachutistes et les ont motivés. Le journal de guerre en fait foi : « le Bataillon devient de plus en plus opérationnel chaque jour et le moral des soldats s'améliore énormément »⁴⁵.

En mars 1942, le chef d'état-major général, le Major-général Ken Stuart, a indiqué au commandant outre-mer, le Lieutenant-général A.G.L. McNaughton, que le 1er Bataillon canadien de parachutistes pouvait être mis à la disposition des Britanniques⁴⁶. Le 7 avril 1943, le Canada a accepté d'offrir son bataillon de parachutistes à une deuxième division aéroportée britannique qui était en train d'être constituée⁴⁷. À la fin de juin 1943, les 31 officiers et les 548 membres du personnel non officier du Bataillon ont donc été déployés en Angleterre en vue d'opérations outre-mer. L'unité a ensuite été rattachée à la 3e Brigade de parachutistes de la 6e Division aéroportée.

Leur nouveau commandant de brigade était l'incomparable Brigadier James Hill. Il avait l'expérience du commandement d'unités aéroportées et avait combattu en Tunisie, en Afrique du Nord, pendant l'opération Torch, en tant que commandant du 1er Bataillon britannique de parachutistes. Il fut gravement blessé en Afrique du Nord, à la suite de quoi il fut évacué vers l'Angleterre. L'expérience opérationnelle de Hill l'a amené à croire que les opérations aéroportées étaient si impitoyables que la survie des parachutistes dépendait largement de leur condition physique. Il a donc établi des normes exigeantes. Hill s'attendait à ce que les soldats de son unité puissent parcourir cinquante milles en dix-huit heures tout en portant un sac à dos et leur arme, ce qui représente un poids de soixante livres. Des marches de dix milles complétées en deux heures étaient également considérées comme la norme.

Malheureusement, pour de nombreuses raisons qui n'étaient pas nécessairement la faute de ses parachutistes, le Bataillon ne possédait pas les capacités de bataille individuelles et collectives que Hill exigeait, dont la capacité de sauter en parachute, l'adresse au tir et les manœuvres en campagne. Même s'il était un administrateur et un bureaucrate doué, Bradbrooke n'était pas un leader ou un officier de l'instruction dynamique et direct. Le Lieutenant William Jenkins avait l'impression que Bradbrooke « s'appuyait sur son grade »⁴⁸. Le Soldat Doug Morrison jugeait que Bradbrooke était « un bon administrateur, mais [qu']il n'était pas un soldat pratique »⁴⁹. Il est important de noter qu'il n'était pas non plus un militaire strict en matière de discipline. L'inspecteur général pour le Canada a précisé que même si la discipline était en général bonne, il avait l'impression « qu'il était parfois difficile de contrôler les soldats en raison de leur jeune âge. Les soldats avaient le complexe d'être de simples parachutistes, mais ce problème se réglait quand ils se joignaient à d'autres bataillons de parachutistes »⁵⁰.

Finalement, malgré ses compétences administratives et sa capacité de bâtir l'unité, il semble que Bradbrooke commençait à montrer des lacunes dans sa capacité de diriger et de contrôler son bataillon. Le Caporal John Ross sentait que Bradbrooke « était dépassé par les événements »⁵¹. Ce problème ne sautait pas toujours aux yeux parce que Bradbrooke avait la chance d'avoir le Major Jevon Albert « Jeff » Nicklin comme commandant adjoint. Nicklin était un officier du Royal Winnipeg Rifles qui n'avait pas peur de sortir le « gros bâton » et de faire respecter les règles, les règlements et les normes de l'unité.

Jour étoile des Blue Bombers de Winnipeg de la Ligue canadienne de football (LCF) à 28 ans, le Major Nicklin a continuellement essayé d'instiller un sentiment d'urgence et de professionnalisme. Il a constamment mis à l'épreuve et poussé tous les membres du Bataillon, y compris les officiers et même les commandants de compagnie. Un officier se souvient que Nicklin « a puni des officiers qui avaient essayé d'abandonner furtivement les courses matinales de deux miles en les dénonçant au sergent-major régimentaire (SMR) qui les a alors soumis à des exercices correctionnels sur le terrain de parade »⁵².

Nicklin avait le souci du détail et ne tolérait pas les erreurs. Jenkins a noté que Nicklin était « dur, très dur, mais [qu']il n'exigeait rien qu'il ne ferait pas lui-même »⁵³. Au fur et à mesure que l'entraînement progressait, Nicklin ne cessait de critiquer l'intensité et les efforts des membres du Bataillon. Chaque semaine, il élaborait et diffusait l'horaire d'entraînement. Tous ceux qui n'étaient pas affectés directement à la

garnison devaient participer aux activités d'entraînement. Même les journées consacrées aux sports conçues dans le but de divertir et de reposer un peu les militaires étaient vues d'un mauvais œil par Nicklin. « Il ne s'agit pas de vacances et ce n'était pas le moment pour les militaires de traîner et de se prélasser au soleil », a déclaré Nicklin. « Il fallait toujours garder à l'esprit que ce temps devait servir à entraîner les membres des compagnies, les rendre aptes physiquement. C'était l'une des deux exigences primordiales de notre entraînement »⁵⁴.

L'approche de Nicklin était rigide. Il était impitoyable. Colin Brebner, l'officier médical de l'unité qui était constamment en désaccord avec Nicklin, l'a décrit comme un homme « dur comme pas un. Il s'attendait à que tout le monde soit aussi fort et en forme que lui. Il poussait tous les hommes à bout »⁵⁵. Chaque semaine, Nicklin découvrait de nouvelles fautes. Rien ne lui échappait. Il se plaignait que « les pieds des militaires de l'unité ne semblaient pas être très usés »⁵⁶.

Au début de mai, Nicklin a encore remarqué que les militaires ne déployaient pas les efforts nécessaires. Il écumait : « L'entraînement a été mené de façon désinvolte. C'est inacceptable, particulièrement dans les conditions actuelles ». Il redoublait ses efforts pour améliorer le leadership. « On accroîtra dès maintenant l'entraînement, en particulier celui des officiers subalternes et des sous-officiers »⁵⁷.

Nicklin a travaillé à l'amélioration de la disponibilité opérationnelle et de la condition physique des membres du Bataillon, même si ses efforts ne faisaient pas l'affaire de tous. Le Soldat Morrison s'est fait l'écho de plusieurs quand il a déclaré que Nicklin « n'était pas très populaire »⁵⁸. Toutefois, les efforts du commandant adjoint étaient importants. En effet, il a veillé à ce que la méthode d'instruction en classe permette aux militaires d'atteindre le niveau d'apprentissage visé. Il a accru la complexité de l'instruction ainsi que l'autonomie des parachutistes. Ces derniers devaient maintenant préparer leurs repas dans leur gamelle quand ils étaient en campagne et les marches comprenaient des embuscades et des exercices d'intervention immédiate.

Malgré les efforts de Nicklin, le Bataillon ne progressait pas aussi rapidement qu'il aurait pu. Par suite d'une inspection menée pendant la dernière semaine de juin, Nicklin a indiqué ceci : « Aucune compagnie n'est prête à passer à un entraînement avancé comme un entraînement collectif de peloton »⁵⁹. Cependant, les protestations et les exhortations constantes de Nicklin étaient justifiées. Selon un rapport de la direction des services d'instruction, le Bataillon n'avait atteint que le niveau d'entraînement individuel. Par conséquent, on a recommandé que

l'entraînement soit accéléré « puisqu'on jugeait le niveau [de cette unité] inférieur aux normes d'un bataillon de parachutistes »⁶⁰.

Avant de quitter le Canada, pendant la première semaine de juillet 1943, le Bataillon a été inspecté une dernière fois par le Major-général J.P. Mackenzie, inspecteur général de l'Ouest canadien. Mackenzie a indiqué que Bradbrooke était « un officier très efficace, plein d'énergie et d'imagination » et que Nicklin était « un bon leader et un officier de l'instruction qui satisfaisait amplement aux exigences »⁶¹. En d'autres termes, le caractère ainsi que le style de commandement et de leadership des deux officiers étaient évidents, mais tous les deux se complétaient et compensaient les faiblesses et les problèmes de l'autre.

Néanmoins, le Brigadier Hill a accueilli les Canadiens à bras ouverts. Il a vu en eux d'excellents soldats. « Au fil des jours, a écrit Hill, le Général Gale [commandant de la 6e Division aéroportée britannique] et moi nous



BAC, PA-179151.

Avant la tempête. Le Lieutenant-colonel Bradbrooke et le Major Nicklin en Angleterre préparent le bataillon à son retour sur le continent, janvier 1944.

sommes rendu compte à quel point le bataillon qui venait de se joindre à nous en tant que frères était unique et intéressant »⁶². Cependant, il n'était pas aveuglé par leurs compétences. Hill gardait toujours ses Canadiens « à l'œil ». Même s'il admirait leur moral, il trouvait qu'ils n'étaient ni bien disciplinés ni adéquatement entraînés quand ils ont rejoint la Brigade⁶³.

Le rigoureux programme d'instruction de Hill, aux normes exigeantes, a rapidement corrigé ces lacunes. Au printemps 1944, le baptême du feu des Canadiens n'était plus qu'une question de temps. On apportait alors la touche finale à la planification et à la préparation de l'invasion de l'Europe. Les missions étaient déjà assignées. La 6e Division aéroportée devait protéger le flanc gauche de la 3e Division d'infanterie britannique qui devait débarquer sur une plage à l'ouest de Ouistreham. La 3e Brigade de parachutistes a quant à elle reçu la lourde tâche de détruire la batterie de défense côtière de Merville, de démolir un certain nombre de ponts sur la rivière Dives et de s'emparer de la crête où se trouvait le petit village de Le Mesnil et surplombant les plages de débarquement.

Le Brigadier Hill a assigné au 1er Bataillon canadien de parachutistes la responsabilité de couvrir le flanc gauche de la zone de largage (ZL) de la brigade et de protéger ses mouvements dans la ZL. Le Bataillon avait également trois missions principales : la défense et la protection du flanc gauche du 9e Bataillon de parachutistes pendant sa marche d'approche et son attaque de la batterie de Merville, la destruction de deux ponts sur la rivière Dives et la destruction de deux positions allemandes, d'un quartier général et d'un pont, tous situés à Varville.

Le 6 juin 1944, le Bataillon franchissait la Manche et sautait au-dessus de la France entre 00 h 30 et 1 h 30. Les sauts ont été ratés et les unités furent dispersées dans un secteur étendu à cause du manque d'aides à la navigation et du fait que les zones de largage étaient masquées par les épais nuages de poussière et de fumée résultant des intenses bombardements effectués sur des objectifs dans le secteur. La riposte énergétique de la défense antiaérienne ennemie a aussi fait paniquer beaucoup de pilotes, les faisant effectuer des manœuvres évasives qui ont eu pour seul effet de compliquer davantage le transport des parachutistes jusqu'à leurs objectifs. Lors de la première vague, seuls 30 des 110 parachutistes de la compagnie « C » ont atterri dans la ZL. Les vagues suivantes n'ont pas été plus réussies. Le deuxième groupe, composé du gros des troupes du Bataillon, a été dispersé dans un secteur quarante fois plus étendu que la zone prévue. Pour ajouter aux difficultés, de nombreux sacs fixés aux jambes des parachutistes se sont

déchirés et un matériel vital (mitrailleuses lourdes, mortiers et armes antichars) a été disséminé au-dessus de la Normandie. Ces pertes ont beaucoup réduit la puissance de feu des parachutistes au cours des jours cruciaux qui ont suivi.

Au milieu du chaos croissant, l'endurance physique et psychologique acquise grâce à un entraînement complet a montré son importance et sa valeur. Comme individus et comme unité, les parachutistes ont non seulement persévéré, mais ils ont progressé malgré les situations inattendues et les contretemps. À la fin de la première journée, la résistance des parachutistes canadiens leur a permis d'atteindre tous les objectifs qui leur avaient été assignés avec moins de 30 pour cent de l'effectif et de l'équipement dont ils étaient censés disposer pour y arriver. Ayant accompli leurs missions, les parachutistes survivants ont réussi à se retrancher pour conserver les fruits de leurs féroces combats. Malgré de lourdes pertes, le Bataillon a repoussé toutes les contre-attaques allemandes jusqu'à l'arrivée des troupes alliées.

À la mi-août, le vent avait finalement tourné et le 1er Bataillon canadien de parachutistes, intégré à la 3e Brigade parachutiste, se lançait à l'attaque pour la première fois depuis leur parachutage en Normandie. À partir du 16 août, l'unité a participé pendant dix jours à l'avance des forces alliées et à une série d'attaques contre l'arrière-garde allemande jusqu'à ce qu'on la retire du front. Le 4 septembre, le Bataillon commençait à quitter la France et il était de retour à sa caserne de Bulford trois jours plus tard.

Il ne fait aucun doute que le 1er Bataillon canadien de parachutistes s'est distingué lors de sa première mission de combat. Toutefois, ce succès a été obtenu au prix fort. En effet, pendant les trois mois compris entre le 6 juin et le 6 septembre 1944, le Bataillon a subi d'importantes pertes. Sur les 544 parachutistes largués en France, 83 ont été tués, 187 ont été blessés et 87 ont été faits prisonniers. Le Brigadier Hill a écrit ce qui suit au sujet de la performance du 1er Bataillon canadien de parachutistes lors des opérations du jour J : « Ils ont vraiment livré une prestation extraordinaire lors du jour J et leurs capacités d'infiltration et leur enthousiasme leur ont permis de dépasser leurs objectifs, qui étaient très exigeants, relativement facilement[...] »⁶⁴. Hill avait toutes les raisons d'être fier de ses Canadiens. « La bataille, a-t-il écrit, a fait rage trois mois avant que les Allemands ne soient repoussés sur la rive opposée de la Seine. Pendant cette période, la 6e Division aéroportée a déploré la perte de 4 457 soldats, tués, blessés ou disparus. Le Bataillon canadien de parachutistes a toujours pris part aux combats; ses membres ont gagné

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

leur réputation et leur gloire, mais ils en ont payé le prix. Près de la moitié des soldats du Bataillon ont été tués ou blessés ou portés disparus. Ce fut une bataille sanglante aux enjeux considérables. Personne n'a demandé grâce ni fait de quartier »⁶⁵.

Malgré le bon rendement de l'unité pendant son premier combat, bien des choses étaient inacceptables. Le commandant n'était pas à la hauteur des circonstances. Le Sergent John Feduck a observé « [qu']il n'était pas un commandant actif, [qu']il aurait dû être affecté à un travail de bureau »⁶⁶. Personne n'a pu ignorer que le commandant était rarement vu dans les tranchées avancées.

Il différait grandement de Nicklin qui était quant à lui très présent. Nicklin rendait souvent visite aux soldats qui occupaient des positions avancées, en plus d'aimer l'action et de participer à des patrouilles de reconnaissance. Le Sergent Feduck admet « [qu']il était très strict, mais [que] c'était un vrai parachutiste »⁶⁷. En résumé, il aimait partager les risques que couraient ses soldats. En fait, Nicklin a été grièvement blessé le 23 juillet 1944 alors qu'il prenait part à une patrouille. Il a trébuché sur un fil qui déclenchait une mine artisanale fabriquée avec deux gamelles remplies de munitions et de rebuts en métal. Les éclats l'ont atteint aux bras, aux jambes et aux fesses. Il a dû être évacué vers l'Angleterre. Son meilleur ami, un homme de Winnipeg qui avait été officier dans le Royal Winnipeg Rifles, le Major Fraser Eadie, a pris la relève en tant que commandant adjoint.

L'absence évidente du commandant dans les tranchées avancées n'a pas échappé au Brigadier Hill. En fait, Hill a conseillé à Eadie de ne pas laisser le commandant seul parce qu'il était « un peu nerveux »⁶⁸. Eadie se souvient quand, alors qu'il était assis sur le bord d'une tranchée de tir, un obus de 88 mm a sifflé dans le ciel et s'est abattu sur la position des parachutistes à proximité. « Il [Hill] n'a pas bronché et moi non plus. Hill me mettait à l'épreuve »⁶⁹.

Le Brigadier Hill a indiqué que Bradbrooke était « un bon administrateur, un très bon commandant en temps de paix et un parachutiste intrépide »⁷⁰. Toutefois, le leadership de Bradbrooke pendant la défense de la croisée de chemins de Le Mesnil et la poursuite des forces allemandes en retraite qui a suivi n'était pas à la hauteur des attentes de Hill et de l'unité. Hill a noté que Bradbrooke ne possédait pas le leadership agressif nécessaire pour diriger ses soldats pendant un combat.

Le Major Richard « Dick » Hillborn a reconnu qu'il s'agissait d'un problème qui sautait aux yeux de tous. En conséquence, selon Hillborn, le Brigadier Hill, qui avait été grièvement blessé le 6 juin mais qui

refusait d'être évacué, a été obligé de passer énormément de temps dans les rangs du 1er Bataillon canadien de parachutistes et a personnellement mené la célèbre contre-attaque de Bréville le 12 juin parce qu'il s'inquiétait du manque de leadership du commandant⁷¹. Hillborn a de plus indiqué que Hill lui avait confié qu'il ne savait pas comment trouver une solution à ce problème qui revêtait un « caractère politique »⁷².

Hillborn a finalement réglé ce problème pour Hill. Le 23 août, pendant un arrêt des combats, le Lieutenant-général Ken Stuart, chef d'état-major général (CEMG), a rendu visite à l'unité. Stuart connaissait Hillborn, celui-ci lui ayant rendu visite à son domicile à Barriesfield juste avant la guerre. À cette époque, Hillborn étudiait en effet au Collège militaire royal du Canada avec le fils de Stuart. Pour revenir à notre histoire, Hillborn a donc demandé au CEMG de s'entretenir avec lui pendant quelques minutes et, dans un verger de Normandie, lui a exposé le problème⁷³. Soit conséquence de l'entretien, soit pure coïncidence, Bradbrooke a été muté ce jour-là à l'état-major général du Quartier général de l'Armée canadienne à Londres. Le Major Eadie est devenu commandant intérimaire jusqu'à la fin de l'affectation de l'unité en Normandie.

De retour en Angleterre, le Bataillon a pu se reconstituer et se préparer pour sa prochaine mission. La priorité de l'unité était de reformer son effectif en intégrant des renforts venus de la 1re Compagnie canadienne d'instruction de parachutistes. Le Sergent R.F. Anderson s'est rappelé que le sentiment général dénotait « un immense soulagement, la satisfaction d'avoir obtenu un franc succès et la joie d'avoir survécu à une expérience des plus terrifiantes »⁷⁴. Pendant les quatre jours qui ont suivi, les activités de l'unité furent surtout administratives : habillement, solde et examens médicaux. Bien qu'une discipline stricte continuait à être appliquée, les officiers et les sous-officiers supérieurs réduisaient le rythme des activités et s'abstenaient de brusquer les hommes. Tous savaient que ces premières journées seraient difficiles. De nombreuses connaissances avaient disparu. « Sur les 120 hommes que ma compagnie comptait initialement, s'est souvenu John Kemp, seuls 22 sont rentrés à la caserne Carter. »⁷⁵

Les survivants étaient bien traités. Le personnel de la base faisait tout pour leur souhaiter un bon retour chez eux et pour leur préparer d'excellents repas. De plus, de nombreuses permissions d'un jour ont été accordées pour permettre aux parachutistes de sortir en ville, de danser et de boire un coup. Ceux qui préféraient rester sur la base pouvaient aller voir un film ou assister à un spectacle. Le 11 septembre,

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

les parachutistes se sont vus accorder une permission bien méritée de 13 jours. Avant leur départ de la base pour leurs différentes destinations, les parachutistes ont été avertis que le jour suivant leur retour, ils devraient une fois de plus se soumettre à un entraînement rigoureux⁷⁶.

Tel que promis, le 26 septembre 1944, le Lieutenant-colonel intérimaire Jeff Nicklin, nouveau commandant du Bataillon, rassemblait l'unité pour une revue spéciale⁷⁷. Son discours fut court et direct. Il voulait commander le meilleur bataillon de la Division. Il a insisté sur le fait que l'entraînement requis pour y arriver serait très exigeant⁷⁸. Les troupes inexpérimentées qu'il avait entraînées avant le débarquement de Normandie avaient toléré le style de discipline dure et provocante qu'il appliquait en tant que commandant adjoint. Toutefois, les vétérans qui avaient été au feu ne supportaient pas ce genre de discipline. Malgré tout, le Brigadier Hill soutenait sans réserve l'approche de Nicklin, car il était d'avis qu'un commandement fort était nécessaire pour que les parachutistes s'engagent à fond dans l'entraînement et fournissent tous les efforts dont ils étaient capables. En fait, le rapport d'évaluation de Hill portant sur Nicklin mentionnait :

Il s'agit d'un officier de la plus haute intégrité et possédant une énergie et une détermination hors du commun. Il a établi des normes très élevées au sein du Bataillon et il n'est disposé à accepter aucun compromis. Il applique une discipline très rigide, mais il ne ménage aucun effort pour assurer le bien-être des hommes. Il est doué pour l'entraînement de soldats et ses idées sont tactiquement justes. Il a besoin d'expérience supplémentaire en ce qui concerne la direction tactique de son bataillon⁷⁹.

Cependant, une partie du problème résidait dans la différence entre l'ancien commandant et le nouveau. Avant le jour J, le Lieutenant-colonel Bradbrooke était en second plan et n'insistait pas sur la discipline stricte, ce qui différait carrément du nouveau commandant. Nicklin était direct et ne tolérait aucune dérogation aux règles.

« Jeff Nicklin, a souligné un sous-officier supérieur, semblait presque indestructible. Du haut de ses 6'3", joueur étoile de football au Canada, il appliquait une discipline de fer et le conditionnement physique était sa spécialité »⁸⁰. Ceux qui ont joué au football avec Nicklin au pays « disaient de lui qu'il était presque immortel »⁸¹. Le Sergent Feduck se souvient de

Nicklin comme étant « un commandant solide qui imposait une discipline sévère; il fallait se plier à ce qu'il faisait ou disait »⁸². Évidemment, Nicklin était un individu au physique imposant; il était craint et il pouvait sentir la peur, s'est souvenu le Brigadier Hill⁸³. Hill voyait en cet officier les qualités de chef qui pourraient être très utiles pour l'entraînement du Bataillon après la bataille de Normandie.

Même si Hill respectait les accomplissements de ses parachutistes canadiens et les sacrifices qu'ils avaient consentis, il avait retenu une importante leçon de leadership lorsqu'il avait commandé des soldats pendant la bataille de France, en 1940, puis, en 1942, des parachutistes en Afrique du Nord. Le Brigadier avait observé que les vétérans qui revenaient d'une mission de combat et qui devaient se réadapter à une routine d'entraînement quotidien étaient réticents à « s'y mettre » et à se conformer aux différents aspects de la vie et de la discipline dans une garnison. Hill croyait donc qu'il fallait une personne « à poigne » pour renouveler la motivation de troupes aguerries, les superviser étroitement et les commander. Hill avait raison. Parce qu'ils avaient été confrontés à la mort et avaient survécu, de nombreux vétérans croyaient qu'ils étaient meilleurs que leurs nouveaux camarades qui n'avaient pas encore combattu. Hill se référait à ce type de combattant comme à des « héros à béréto » qui il fallait réimposer la discipline par la force »⁸⁴.

Il était évident que les soldats du 1er Bataillon canadien de parachutistes avaient adopté cet état d'esprit qui se manifeste au retour d'une mission. Hill a expliqué qu'ils « étaient des hommes très endurcis, des héros » et qu'ils « devaient être disciplinés. C'est pourquoi je leur ai imposé Jeff Nicklin »⁸⁵. En fin de compte, peu importe les exploits que les parachutistes avaient accomplis, Hill ne démordrait pas de ses principes pour les troupes aéroportées : la discipline et le conditionnement physique. Il restait beaucoup à faire et la guerre était loin d'être terminée.

Nicklin s'appliquait maintenant à corriger les faiblesses et les lacunes qu'il avait constatées pendant la campagne de Normandie. Il s'est concentré particulièrement sur les compétences requises pour les opérations offensives. L'entraînement du Bataillon allait changer du tout au tout. L'unité était très loin du niveau de capacité opérationnelle qu'elle avait atteint avant le jour J. Le Lieutenant-colonel Jeff Nicklin a accepté le défi sans la moindre hésitation. Les hommes se sont immédiatement aperçus du changement de rythme. « L'entraînement est devenu plus intensif, s'est souvenu le Sergent John Feduck, et on ne laissait rien passer. Rien n'était négligé ». Il a ajouté que « Nicklin était le genre d'homme à tout faire en suivant strictement le règlement; il avait sa

propre technique d'entraînement et il s'assurait que tout le monde participe pleinement. Aucun repos n'était accordé ». Le programme d'entraînement de Nicklin était simple. « On s'entraînait sans arrêt », a souligné Feduck. « On n'avait aucun temps libre, a-t-il ajouté, les permissions avaient été raccourcies et on travaillait plus fort »⁸⁶.

Sous le commandement de Nicklin, le conditionnement physique « était incroyablement plus difficile », s'est rappelé le Sergent Harry Reid, « Il voulait faire de nous des joueurs de football »⁸⁷. Doug Morrison se plaignait « [qu']il était si déterminé à ce que l'on soit en aussi bonne condition physique que lui que beaucoup de soldats ont abandonné »⁸⁸. L'objectif du nouveau commandant était clair. « Il voulait commander le meilleur bataillon de la Brigade », a expliqué le Sergent Andy Anderson. « Nicklin nous rassemblait sur le terrain d'exercice à six heures du matin, s'est-il souvenu, et il nous faisait travailler jusqu'à la noirceur ». Le sous-officier supérieur a souligné que « le Brigadier Hill était excité et ne s'y opposait aucunement ». Nicklin aimait vraiment le volet physique de l'entraînement. Il menait personnellement la marche forcée de dix milles qui avait lieu toutes les deux semaines. Quand les parachutistes croisaient la ligne d'arrivée, « il [Nicklin] et le SMR [sergent-major régimentaire] étaient debout près de la barrière avec une planchette à pince et notaient le nom des traîneurs », a raconté Anderson. Il n'avait aucune pitié. « S'ils étaient incapables de suivre, ils étaient renvoyés »⁸⁹, a mentionné Anderson. Nicklin voulait que chaque peloton croise le fil d'arrivée en un seul groupe.

L'expérience que Nicklin a vécue en Normandie a consolidé son opinion selon laquelle un groupe bien entraîné dont les membres opèrent efficacement, ensemble, peut infliger plus de dégâts que quelques parachutistes isolés. Dès le retour de France du Bataillon, Nicklin a inculqué à ses hommes, vétérans comme nouveaux, que le travail d'équipe était très important en intégrant ces aspects à l'entraînement. Il avait personnellement fait l'expérience des avantages de ce concept et des résultats qui en découlaient, tout comme de l'atmosphère de franche camaraderie qu'il créait, pendant le temps qu'il avait passé avec les Blue Bombers de Winnipeg, dans la LCF. Il s'est rendu compte que le travail d'équipe était essentiel pour gagner des parties de football. Nicklin savait qu'il pourrait aussi accroître l'efficacité de ses parachutistes.

De plus, Nicklin insistait pour que tous les officiers fassent partie de l'équipe. Ils avaient maintenant ordre de participer à toutes les séances d'entraînement avec leurs hommes. Nicklin ne faisait aucune exception. « Il a commencé à exiger beaucoup d'eux », s'est rappelé le Sergent Roland

Larose. « Il a ordonné que tous les officiers participent aux marches et aux exercices de conditionnement physique »⁹⁰. C'était une des rares directives d'entraînement de Nicklin que les hommes ont aimées.

L'entraînement difficile et les exercices exigeants ont contribué à l'intégration des renforts que l'unité a reçus. Il n'en reste pas moins que les premières semaines furent éprouvantes pour les nouveaux venus. « C'est à ce moment que les choses ont commencé à déraiper, l'attitude de certains des vétérans était du genre "nous y étions [en Normandie], pas vous" » a expliqué le Major Hillborn⁹¹. Les nouveaux venus devaient prouver aux vétérans qu'ils avaient ce qu'il fallait et, plus important encore, ils devaient suivre leur rythme.

Nicklin avait prévu cette situation et a indiqué à ses officiers qu'il ne tolérerait pas un tel comportement. « Aucune condescendance n'était acceptée », s'est souvenu le Lieutenant Alf Tucker. Nicklin insistait pour que les vétérans « se servent de leur expérience pour apprendre aux nouveaux venus comment réagir et se protéger ou comment ils avaient intérêt à agir. Je me souviens que les officiers y accordaient une grande importance »⁹², a expliqué Tucker.

Hilborn a reconnu que « le problème était maintenant d'intégrer les vétérans et les nouveaux dans un même groupe. Ils devaient penser de la même manière »⁹³. Le fait que tous les nouveaux étaient des parachutistes qualifiés était un facteur atténuant. Ils avaient également été soumis à une instruction du maniement des armes et des techniques de campagne similaire à celle du 1er Bataillon canadien de parachutistes. Les hommes maîtrisaient bien leurs compétences élémentaires. Il ne leur restait plus qu'à être acceptés par les vétérans.

L'intégration des nouveaux membres a finalement eu lieu. Vers la mi-octobre 1944, le programme d'entraînement du Bataillon progressait bien et les éléments indésirables avaient été éliminés. Le Caporal Richard Creelman a mentionné que « de nombreux soldats n'ont pas pu fournir le rendement qu'on attendait d'eux et ils ont été remplacés. Ils [le quartier général du Bataillon] ont rapidement vu qui était un meneur et qui ne l'était pas ». Ceux qui choisissaient de rester savaient qu'ils devraient travailler fort. « À ce moment, nous avons une certaine expérience et nous savions ce qu'on attendait de nous. Nous savions ce que ça faisait de se faire tirer dessus »⁹⁴, a commenté Creelman.

Il était aussi plus facile de maintenir la discipline parmi les hommes. « Tout ce qu'il fallait faire, c'était leur dire de s'améliorer, à défaut de quoi ils seraient renvoyés dans l'Armée canadienne. C'était suffisant »⁹⁵, a expliqué le Sergent Larose. Même si l'entraînement était difficile, la

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

fierté que les hommes éprouvaient à porter le bérêt marron distinctif et l'insigne unique de parachutiste canadien ainsi que le fait qu'ils étaient les premiers à combattre l'ennemi étaient des raisons suffisantes pour motiver les parachutistes à ne ménager aucun effort et à trouver l'énergie voulue pour suivre le rythme effréné.

Ceux qui restaient étaient extrêmement professionnels. Ils se motivaient eux-mêmes, possédaient un bon leadership et faisaient preuve d'initiative. « Sous le commandement de Nicklin, nous devions être prêts à prendre beaucoup d'initiatives et on s'attendait à ce que nous le fassions », a révélé Andy Anderson. « Pendant les exercices, certaines phases étaient préparées expressément pour évaluer les candidats [de tous grades] et leur esprit d'initiative », a-t-il expliqué. « On vous donnait un briefing et, une fois que vous aviez touché le sol [pendant un exercice], des arbitres mettaient une bande noire [système d'identification utilisé durant un exercice pour simuler les pertes et le personnel blessé] au bras d'un certain pourcentage de vos hommes », a-t-il poursuivi. Ensuite, les arbitres désignaient un parachutiste pour poursuivre la mission de l'unité. « Il fallait que vous sachiez où vous étiez, qui était absent, ce que vous deviez faire et les ressources dont vous disposiez », a indiqué Anderson. « C'était un nouveau volet qui avait été ajouté à l'entraînement suite à notre expérience en Normandie ». « Cet exercice a vraiment porté fruits », a-t-il conclu. La capacité de réfléchir rapidement et de s'adapter à n'importe quelle situation permettait de réussir la mission et de réduire les pertes au minimum.

Malgré l'entraînement stimulant, les parachutistes devenaient de plus en plus mécontents de certains aspects de la discipline intransigeante du commandant. Fraser Eadie, le nouveau commandant adjoint, a déclaré franchement que : « Nicklin avait comme attitude de tout simplement blâmer à fond [ceux qui ne se conformaient pas à ses règlements et ordres] »⁹⁶. Le Soldat Morrison croyait « qu'il était trop sévère et exagérait la discipline. Il



Photographié par C.H. Richter, BAC, PA-169240.

Le Lieutenant-colonel Fraser Eadie, le commandant qui semble avoir réussi à garder un bon équilibre dans son rôle de commandant, Grellingen, en Allemagne, avril 1945.

rejetait des soldats ou leur reprochait le moindre problème »⁹⁷. Roland Larose s'est rappelé un événement en particulier. « Les sous-officiers devaient parfois imposer des drills à des contrevenants [parachutistes qui avaient commis des infractions ou dont le rendement n'était pas satisfaisant]. Il [Nicklin] leur a fait porter un chandail avec une grande ligne jaune dans le bas du dos. Cela nous a vraiment déplu », a souligné Larose. « Il y a une limite à ce que vous pouvez imposer à un homme. Ce n'était pas des dégonflés, c'est ce que nous n'avons pas aimé »⁹⁸.

Même le plus petit détail n'échappait pas à l'œil averti de Nicklin. « Nous devons colorer nos galons [insignes de rang] en blanc », a mentionné le Caporal Ernie Jeans. « Je ne l'avais pas fait parce que je ne participais pas beaucoup aux parades. Cependant, un jour, Nicklin a vu mes galons alors qu'il était à l'autre bout du terrain d'exercice et s'est mis à crier. J'ai dû reprendre l'exercice et m'expliquer en long et en large »⁹⁹. Au dire de tous, le commandant était intransigeant. Anderson a écrit que « le [Lieutenant-] colonel Nicklin était un commandant qui suivait le règlement à la lettre. Il ne faisait aucune exception et il n'avait aucune compassion pour les justifications qu'on lui présentait ». Il a ajouté que « le nombre de soldats qui étaient punis sévèrement pour ce qui pourrait être considéré comme des infractions mineures a valu au colonel le surnom péu flatteur de "tyran" »¹⁰⁰. Le Caporal John Ross avait l'impression que Nicklin ne « comprenait pas les soldats »¹⁰¹. À la fin du mois d'octobre, des parachutistes ont décidé qu'ils ne supporteraient pas davantage cette discipline excessive et ils ont organisé une grève de la faim.

L'inscription portée au journal de guerre du Bataillon pour le vendredi 20 octobre 1944 se lit comme suit : « Une grande confusion a été causée au souper quand les hommes ont refusé de manger ». Une explication suivait : « Les hommes ne se plaignent pas de la nourriture, mais plutôt du traitement que le commandant leur fait subir »¹⁰². Ce passage fait référence au refus de manger d'un groupe de 70 à 80 hommes. Voici l'inscription figurant dans le journal de guerre pour la journée suivante : « Le personnel refuse toujours de manger ». Cependant, ce que le journal de guerre ne mentionne pas, c'est que tous les soldats du Bataillon faisaient la grève de la faim, même la compagnie d'instruction¹⁰³. L'inscription du dimanche 22 octobre se lit comme suit : « Le personnel du camp a encore refusé de manger aujourd'hui ». Il est évident que la grève de la faim visait à faire passer un message important. Malgré tout, les hommes « suivaient les ordres consciencieusement et se présentaient aux repas, mais ils ne mangeaient pas »¹⁰⁴.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

D'après certains des officiers supérieurs, la protestation avait été organisée par un groupe de soldats mécontents pour se plaindre de ce que le Capitaine Madden a décrit comme « une discipline de terrain d'exercice »¹⁰⁵. « Les hommes voyaient cela comme des conneries. Ils savaient que la plupart des manifestations de cette discipline de terrain d'exercice n'étaient pas nécessaires pour accroître l'efficacité au combat de l'unité »¹⁰⁶, a expliqué Madden. Le Soldat Jan de Vries a ajouté que « de nombreux parachutistes n'approuvaient pas ces méthodes ». Il a cependant reconnu que « nous étions dans une position où nous devons faire preuve de solidarité et nous rallier à la majorité »¹⁰⁷.

Même si la discipline était un élément constitutif de la vie militaire, Nicklin l'appliquait avec une main de fer dans tous les aspects de la vie quotidienne de ses hommes. « Il [Nicklin] imposait de telles exigences que, si les hommes allaient à la cantine, par exemple, ils ne pouvaient pas porter de vêtements décontractés. Ils devaient s'y rendre en portant leur veste de combat complètement boutonnée. Ils ne pouvaient pas porter leurs espadrilles, ils devaient porter leurs bottes de combat. Le commandant avait toutes sortes d'exigences de ce genre »¹⁰⁸, s'est indigné Madden.

La grève de la faim s'est produite à un mauvais moment. Avec l'arrivée d'un grand nombre de nouveaux parachutistes, sous-officiers et officiers, l'incident menaçait de causer des dommages irréparables à la cohésion et au moral de l'unité. Beaucoup d'officiers étaient très inquiets de la tournure que prenaient les événements. Certains d'entre eux approuvaient sans réserve les décisions du commandant, mais d'autres estimaient que Nicklin était trop dur. « C'était déconcertant, vous étiez censé retourner au combat avec ces hommes et ils venaient de grimper aux rideaux et de montrer qu'ils n'étaient pas prêts à obéir aux ordres ou à faire ce qu'il fallait [...] »¹⁰⁹, s'est indigné Madden.

Le Lieutenant Jenkins était d'accord. « C'était une expérience déplaisante pour le camp, parce qu'habituellement, le moral était très, très élevé », a indiqué Jenkins. « Mais comment réagir face à ces événements? », a ajouté Jenkins. « Il était impossible de les condamner [les hommes] pour ce qu'ils avaient fait. La position que la plupart d'entre nous [officiers] avons adoptée était que ça vous regardait et que vous pouviez faire ce que vous vouliez. Les tensions ont été palpables pendant une certaine période »¹¹⁰. La grève de la faim a duré trois jours et a eu pour effet de mettre davantage à l'épreuve les relations entre les hommes, les sous-officiers et les officiers¹¹¹.

Le samedi après-midi (le 22 octobre 1944), le Brigadier Hill a décidé de venir voir de plus près ce qui se passait¹¹². Il a considéré la situation et a finalement décidé d'intervenir le lendemain. Les hommes adoraient Hill. « Le Brigadier Hill était un officier exceptionnel, s'est souvenu le Sergent Flynn, il était dehors tous les matins et faisait les choses qu'il s'attendait à ce que nous fassions. Il souriait tout le temps. Il m'impressionnait »¹¹³. Le Sergent Anderson était également de cet avis. « Exception faite de Hill, j'ai de la difficulté à penser à un officier général pour lequel les hommes pouvaient ressentir la moindre affection », a-t-il affirmé. « Il est toujours sur le front, il a été blessé au moins six fois, il n'éprouve absolument aucune crainte et il possède toutes les qualités d'un incroyable chef, peu importe comment vous voyez les choses »¹¹⁴.

Hill a ordonné à tout le Bataillon de se rassembler dans l'auditorium de la base. À l'arrivée de Hill, on a demandé à tous les officiers et adjudants de partir. On a ensuite accordé quelques minutes aux hommes pour exposer leurs griefs. Le commandant de la Brigade a alors lancé : « Sachez que vous laissez tomber tout le monde ». Il en a ensuite appelé à leur fierté. « Le plus important, leur a-t-il reproché, c'est que vous laissez tomber le Canada »¹¹⁵. La réunion a été courte et elle est allée droit au but. Au fond d'eux-mêmes, les parachutistes savaient que le brigadier avait raison. Il était un soldat professionnel et il ne tolérerait pas une telle aberration. Hill a abruptement mis fin à la réunion. « Maintenant, a-t-il solennellement annoncé, je veux que vous compreniez bien que je vous donne un ordre; vous allez manger »¹¹⁶. Quelques heures plus tard, on a indiqué au Brigadier Hill que les parachutistes canadiens avaient obéi à son ordre.

Le jour suivant, six parachutistes ont demandé à rencontrer le brigadier. Ils se sont présentés comme les instigateurs de la grève de la faim et se sont excusés de leur comportement. Hill a été impressionné par leur force de caractère :

J'ai accepté leurs excuses et les ai remerciés d'être venus. J'ai toujours aimé ces Canadiens et cette initiative m'a conduit à les aimer encore plus. Cela n'aurait pas pu se produire avec un bataillon autre que canadien. C'était merveilleux. Évidemment, en fin de compte, mon autorité sur eux reposait dans une certaine mesure sur le fait que je les aimais, littéralement. Si vous aimez les gens que vous commandez et menez, ils vous le rendront toujours¹¹⁷.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Une enquête menée par l'Armée canadienne sur la grève de la faim a conclu que différents facteurs étaient à l'origine de la protestation. Les voici :

- a. Le Bataillon était en cours de reconstitution et environ les deux tiers des hommes étaient arrivés après l'opération de Normandie.
- b. La plupart des officiers subalternes étaient nouveaux.
- c. L'ancien commandant n'appliquait pas une discipline très stricte et les hommes avaient pu couper court à de nombreuses réprimandes même si, dans l'ensemble, la discipline n'était pas mauvaise.
- d. Le nouveau commandant appliquait une discipline exceptionnellement stricte et sa dureté l'a mené à punir trop sévèrement les hommes pour des infractions mineures et à établir des règlements, surtout en matière d'habillement à l'intérieur des limites du camp qui, à certains égards, n'étaient pas entièrement raisonnables.
- e. Beaucoup des nouveaux officiers subalternes ne connaissaient pas leurs hommes autant qu'ils auraient dû.
- f. Il semble qu'un certain nombre des nouveaux venus au Bataillon comptaient parmi les instigateurs d'une grève de la faim similaire ayant été couronnée de succès au Camp Shilo, au Canada, plus tôt cette année.
- g. Il semble qu'en tant que groupe, les parachutistes ont été un peu trop bien traités, qu'ils sont caractériels et qu'ils n'aiment pas avoir à se soumettre de nouveau au programme d'entraînement après les combats en Normandie.¹¹⁸

Aucune sanction n'a été imposée aux soldats ou aux instigateurs. Hill croyait que l'incident « s'était éteint de lui-même » et il était d'avis qu'il serait « mal avisé d'exagérer l'importance des événements en les déterrants maintenant pour en faire un exemple »¹¹⁹. La raison ayant poussé les hommes à faire la grève de la faim était également une partie

du problème. Même si Hill et le commandant de la division, le Général Richard Gale, ont affirmé avoir toute confiance en Nicklin, les deux se sont dits « conscients du fait que la principale cause de la grève fut un zèle quelque peu excessif du commandant à l'égard de l'application d'une discipline parfaite »¹²⁰.

Même si Hill et Gale estimaient que « le commandant avait modifié sa conception de la discipline », en bout de ligne, malgré le changement d'attitude des hommes, Nicklin a refusé de revoir ses règlements¹²¹. « Le Major Eadie, commandant adjoint du Bataillon, m'a confié après la guerre qu'il avait demandé en de nombreuses occasions à Nicklin d'être moins sévère sur certaines questions liées à la discipline, mais qu'il s'y était toujours refusé »¹²², a indiqué le Sergent Anderson.



Photographié par C.H. Richter, BAC, PA-162027.

Le Brigadier S.J. Hill, commandant dévoué du 3rd British Parachute Brigade. Même s'il était strict en matière de discipline et distribuait sans relâche des tâches à ses hommes, Hill était juste, possédait un courage exceptionnel et dirigeait ses hommes depuis le front, ce qui lui a valu l'admiration et le respect de tous ses subordonnés.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

Malgré l'épisode gênant, ni la grève de la faim ni le zèle de Nicklin pour la discipline n'a eu des conséquences négatives sur le rendement du Bataillon. En effet, ses résultats et ses accomplissements jusqu'à la fin de la guerre étaient dignes de mention. Les hommes du Bataillon se sont distingués quand ils se sont précipités en Belgique pour aider les Alliés à arrêter l'offensive de Noël que les Allemands avaient déclenchée en décembre 1944 dans les Ardennes, lors de ce qui est communément appelé la « bataille des Ardennes ». L'unité a aussi obtenu d'admirables résultats en Hollande après l'attaque allemande, pendant un des hivers les plus froids jamais enregistrés. De plus, les hommes ont montré leur professionnalisme et leur efficacité pendant l'opération Varsity, l'assaut aéroporté sur la rive opposée du Rhin qui a eu lieu en mars 1945, et le harcèlement subséquent des forces allemandes à travers le Nord-Est de l'Europe. Le Bataillon a fini la guerre à Wismar, sur les rives de la mer Baltique, et a été la seule unité canadienne à faire la jonction avec les Russes.

Cependant, le 24 mars 1945, le Lieutenant-colonel Nicklin a été tué au combat pendant l'assaut aéroporté de l'opération Varsity. Il a été retrouvé suspendu à un arbre, toujours dans sa voilure, criblé de balles. À la suite des rumeurs et des suppositions formulées sur ce qui était advenu de Nicklin, qui avait été porté disparu, l'Armée canadienne a envoyé une équipe enquêter sur ce qui était arrivé au commandant. L'enquête a établi que Nicklin avait été tué par l'ennemi. Il s'était retrouvé perché dans un arbre, directement au-dessus d'un nid de mitrailleuse ennemi — il n'a eu aucune chance. Ironiquement, Nicklin avait l'habitude de sauter au milieu de ses hommes pour avoir la moitié de son état-major de chaque côté de lui après avoir touché le sol. Cependant, lors de l'opération Varsity, il voulait sauter le premier pour mener ses troupes au combat²³. Cette décision lui a coûté la vie, mais il est resté fidèle à ses principes jusqu'à la fin.

Le commandement du Bataillon est alors revenu au Major Fraser Eadie. À bien des égards, ce nouveau commandant ressemblait à son prédécesseur. C'était un ancien athlète qui avait refusé de jouer au hockey au niveau professionnel avec les Black Hawks de Chicago de la LNH pour servir son pays. De plus, Eadie était direct et franc. Il avait aussi un caractère fougueux. Néanmoins, Eadie avait en un sens de la chance puisqu'il avait évolué et grandi avec l'unité depuis pratiquement sa création. Il connaissait les soldats, possédait de l'expérience au combat, avait observé deux autres commandants avant lui et était bien au fait des problèmes, des points faibles et des points forts du Bataillon.

Il était bien placé pour diriger le Bataillon jusqu'à ce que la guerre prenne fin, à peine quelques mois plus tard.

Tout porte à croire qu'Eadie avait bien appris. C'était un excellent commandant qui savait garder un équilibre entre les trois composantes du commandement. Un soldat a observé que c'était un commandant qui savait « quand participer au défilé et quand ne pas y participer »¹²⁴. Le Sergent Feduck se souvient « [qu'Eadie était] très strict, mais aussi très intelligent. Il savait s'adresser aux soldats, sans se moquer ou être condescendant »¹²⁵. De même, le Soldat Morrison se souvient « [qu']Eadie était dur quand il le fallait, mais aussi juste »¹²⁶. Eadie trouvait lui-même qu'il possédait une philosophie de leadership simple. « J'ai toujours cru que je devais les diriger [mes soldats], sinon je n'aurais pas pu m'accepter. La seule façon d'être promu était de gagner et de conserver le respect de mes soldats. Je ne leur ai jamais demandé de faire quoi que ce soit que je n'aurais pas fait »¹²⁷. Il n'est donc pas surprenant que les soldats de Fraser Eadie l'aient beaucoup respecté et considéré comme « le commandant » jusqu'à sa mort en 2005.

Le 30 septembre 1945, le 1er Bataillon canadien de parachutistes était officiellement dissous. Les premiers parachutistes du Canada avaient acquis une réputation fière et remarquable. Leur héritage était appelé à devenir la norme d'excellence que devraient atteindre les futurs parachutistes canadiens et il devait être la source d'une fierté particulière. Le Bataillon n'a échoué à aucune des missions qui lui ont été confiées, pas plus qu'il n'a perdu ou cédé un objectif après l'avoir pris. Les parachutistes canadiens ont été parmi les premiers soldats alliés à atterrir en Europe occupée, ce sont les seuls Canadiens à avoir participé à la bataille des Ardennes et, à la fin de la guerre, ils s'étaient enfoncés plus profondément en Allemagne que toute autre unité canadienne. Le Maréchal Sir Allan Brooke, *Chief of the Imperial General Staff*, a écrit que « le Bataillon a joué un rôle vital lors des intenses combats après son arrivée en sol français le 6 juin 1944, pendant les jours décisifs qui ont suivi et durant la progression vers la Seine. Finalement, il a largement contribué à la poursuite éreintante de l'armée allemande jusqu'aux rives de la Baltique. Il peut vraiment être fier de ses états de service ».

En fin de compte, une telle réalisation a été possible principalement grâce au leadership de l'unité, particulièrement celui des commandants. Même s'ils avaient tous un style de commandement différent des autres, ils ont tous mis à profit leurs capacités, leurs talents et leurs compétences. Ainsi, ils ont tous façonné le Bataillon et l'ont préparé à son rôle et à sa réussite pendant la guerre. G.F.P. Bradbrooke, l'administrateur distant et

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

le parachutiste intrépide, a joué un rôle essentiel dans l'établissement et l'organisation de l'unité dans les premières années suivant sa création. Il semble s'être appuyé sur son grade et avoir accordé une grande importance à la gestion et à l'autorité. Bien qu'il n'ait pas réussi à être un commandant dynamique et courageux sur le champ de bataille, Bradbrooke a joué un rôle important dans l'établissement du 1er Bataillon canadien de parachutistes. C'est un fait non négligeable.

En revanche, l'ancien jour étoile de la LCF à la personnalité plus grande que nature, Jeff Nicklin, s'est avéré un commandant dynamique et impressionnant qui était craint ou respecté des soldats mais qui, en général, n'avait pas la cote de popularité. Néanmoins, ses supérieurs l'adoraient en tant que commandant de parachutistes. Il instillait l'énergie, la volonté ainsi que la recherche inlassable de l'endurance et de l'efficacité. Nicklin a toujours prêché par l'exemple et a veillé à ce que l'unité soit dirigée adéquatement. En effet, il a toujours veillé à la supervision appropriée des activités, à l'établissement de priorités et à la répartition des ressources. Il n'avait jamais peur de se servir de son autorité et il semble qu'il en ait même parfois abusé en disciplinant des soldats qui avaient commis les plus petites erreurs. Poussé par son désir de façonner un bataillon solide composé de soldats en superbe condition physique et spécialistes dans leur domaine, Nicklin est parfois allé trop loin. Il était trop rigide dans son approche philosophique, il ne communiquait pas avec ses soldats du point de vue humain et dans un certain sens, il manquait de compassion et d'humanité. En conséquence, bon nombre de soldats le considéraient comme un « tyran ». Cependant, il ne faut pas oublier que la pression inlassable exercée par Nicklin a créé une unité unique qui était en mesure de mener efficacement des opérations sur un espace de bataille aéroportée complexe et impitoyable. Ses méthodes n'étaient pas appréciées de tous, mais bon nombre de soldats doivent la vie à son zèle et au fait qu'il croyait en un entraînement dur.

Finalement, Fraser Eadie semble être le juste milieu de ses deux prédécesseurs. Il possédait un caractère fougueux, mais il pouvait facilement passer outre les petites erreurs et ne pas tenir rancune. Il a fait preuve de courage et a mené ses soldats au combat depuis le front « en faisant fi du danger »¹²⁸. Il s'est appuyé sur le leadership et savait quand user d'une discipline stricte et quand permettre aux soldats de se reposer et de se défouler. Même s'il s'est appuyé sur le leadership, il a été un habile gestionnaire et il a assuré l'efficacité de l'unité à bien des égards. De même, il ne s'est jamais abstenu d'utiliser son autorité au besoin. Il se connaissait et il connaissait ses soldats. Par conséquent, il a

été en mesure de garder un équilibre entre les trois composantes et d'utiliser la bonne composante pour obtenir le résultat voulu.

En fin de compte, les trois commandants ont tous joué un rôle vital dans le façonnement de l'unité. Même s'ils avaient une approche de commandement différente, il semble que chacun d'entre eux ait été la bonne personne au bon moment. Bradbrooke était nécessaire pour créer l'unité. Nicklin était nécessaire pour ramener les vétérans de la Normandie à la réalité et les préparer au prochain combat, et en particulier les intégrer aux nouveaux renforts. Enfin, Eadie, grâce à son approche équilibrée, était nécessaire pour mener les soldats jusqu'aux derniers jours de la guerre et les aider à se démobiliser. Les trois commandants et les soldats ont ensemble jeté les bases d'une fière unité aéroportée que les prochains parachutistes canadiens pourraient émuler.

NOTES EN FIN DE CHAPITRE

- 1 Canada, *Commandement*, Ottawa, MDN, 1997, 4. Le commandement est, fondamentalement, l'expression de la volonté, une notion reprise dans le concept d'intention du commandant dans le cadre de la philosophie du commandement de mission. L'intention du commandant est l'expression personnelle du « pourquoi » de la conduite d'une opération et de ce que le commandant souhaite réaliser. C'est un énoncé clair et concis de l'état final souhaité et des risques acceptables. Cet énoncé est utile dans la mesure où il permet aux subordonnés de faire preuve d'initiative en l'absence d'ordres immédiats, quand des événements imprévus se produisent ou que le concept de l'opération initial ne s'applique plus. Le commandement de mission est une philosophie du commandement dans laquelle la décentralisation du pouvoir décisionnel, la liberté d'action et le sens de l'initiative sont favorisés. Elle repose sur trois principes inébranlables : l'importance de comprendre l'intention du commandant, une responsabilité claire en termes de réalisation de l'intention et la prise de décisions opportunes. En résumé, commander signifie exercer son autorité sur des structures, des ressources, des personnes et des activités dans un but précis.
- 2 Canada. *Le leadership dans les Forces canadiennes : fondements conceptuels*, Ottawa, MDN, 2005. C'est dans un contexte où influence et possibilité de changement se côtoient que la différence fondamentale entre les concepts de leadership et de commandement se manifeste plus clairement. Trop souvent, les termes leadership et commandement sont utilisés sans distinction ou sont considérés comme des synonymes, mais ils ne le sont pas. Le leadership peut et doit être une composante du commandement. Après tout, les pouvoirs officiels attachés au grade et

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

au poste d'un bon commandant doivent être étayés de qualités et d'habiletés personnelles qui montrent son côté humain. Néanmoins, comme il a déjà été mentionné, le commandement est fonction du pouvoir conféré ainsi que du poste et/ou du grade. Un commandant ne peut exercer son autorité que sur ses subordonnés dans la chaîne de commandement, par l'intermédiaire des structures et procédés de contrôle. Inversement, le leadership n'est pas enfermé dans les limites de pouvoirs officiels. Quiconque en a la capacité et la volonté peut influencer ses pairs et même ses supérieurs, peu importe sa place dans la chaîne de commandement. Voilà ce qui différencie clairement le leadership du commandement.

- 3 La principale différence entre le concept de commandement et celui de leadership (les deux sont souvent utilisés sans distinction, ce qui constitue une erreur) est que le commandement est le pouvoir conféré par la chaîne de commandement. Seuls les militaires à qui l'on a accordé ce pouvoir peuvent l'exercer. Inversement, tous les militaires peuvent faire preuve de leadership. On peut soutenir que le leadership est accordé par les subordonnés qui décident de respecter l'inspiration, la confiance, la motivation ou les idées d'un leader pour atteindre leurs buts ou aspirations personnels.
- 4 En fait, l'unité en a eu quatre. Le Major Hilton D. Proctor, militaire d'Ottawa âgé de 31 ans, a été le premier commandant désigné du Bataillon quand l'unité a été créée. Il faisait partie du premier groupe à suivre l'entraînement au Fort Benning à l'automne 1942 dans le but d'entraîner l'unité canadienne. Puisqu'il était l'officier supérieur du groupe, Proctor a insisté pour être le premier à sauter. Après avoir reçu le signal, il a sauté de l'avion. Son parachute s'est déployé, mais ses cordes ont été coupées par l'avion qui suivait et il a plongé dans la mort.
- 5 Note de service, DM QG MDN no 2, « *Serial 1351 - 1st Parachute Battalion* », 27 novembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 21, forces aéroportées. Organisation, formation 1941-45. Microfilm C-5278, vol. 21.
- 6 Lettre, Major-général H.F.G. Letson (adjudant général), « *1st Parachute Battalion - Serial 1351* ». BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 12, microfilm C-5278. Dès le 29 juillet 1942, le SCEMG a déclaré que « la formation et l'instruction individuelle du 1er Bataillon canadien de parachutistes sont urgentes et [je dois] insister sur l'importance de l'élimination des délais à cet égard ». Lettre du SCEMG aux commandants du « Bataillon canadien de parachutistes », 29 juillet 1942. Musée des Forces aéroportées canadiennes (MFAC), BA 1, 1er Bataillon canadien de parachutistes, vol. 2, dossier 19.
- 7 Ébauche de lettre, Maréchal en chef de l'air C.F.A Portal, Air Ministry au GQG des *Home Forces*, janvier 1942. Public Records Office (PRO) AIR 39/26. Air Ministry, Army Cooperation Command : Registered Files. Organisation des Forces aéroportées, février 1941 à 1943.

- 8 Major-général R.N. Gale, brochure — « *To All Officers in the 6th Airborne Division* », juin 1943. MFAC, BA 1, 1er Bataillon canadien de parachutistes, vol. 6, dossier 21.
- 9 « *Training Paratroops* », *Canadian Army Training Memorandums*, no 20, novembre 1942, p. 10.
- 10 Capitaine F.O. Miksche, *Paratroops - the history, organization and tactical use of airborne formations*, Faber and Faber Ltd, 1942, p. 133.
- 11 Note de service du DSI au SCEMG, « 1er Bataillon canadien de parachutistes », 22 octobre 1942. Direction — Histoire et patrimoine (DHP), dossier 112.3M300 (D99).
- 12 Lettre, secrétariat du MDN (Armée), « *1st Canadian Parachute Battalion - Accounting of Personnel* », 17 décembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, microfilm C-5277, vol. 17; note de service A.P. 3, « *1st Canadian Parachute Bn - Documentation; Relinquishment of N.C.O. Appointment* », 11 février 1943, *ibid.*, vol. 1; et lettre de l'attaché militaire de la légation canadienne au secrétaire du ministère de la Défense nationale (Armée), « *Organization - 1st Canadian Parachute Battalion* », 20 février 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-8, « *Promotions 1 Cdn Para Bn, 1942-43* ». Microfilm C-8379, dossier HQS 8846-8, no 3.
- 13 Lettre, secrétariat du MDN (Armée), « *1st Canadian Parachute Battalion - Accounting of Personnel* », 17 décembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, microfilm C-5277, vol. 17; note de service A.P. 3, « *1st Canadian Parachute Bn - Documentation, Relinquishment of N.C.O. Appointment* », 11 février 1943, *ibid.*, vol. 1; et lettre de l'attaché militaire de la légation canadienne au secrétaire du ministère de la Défense nationale (Armée), « *Organization - 1st Canadian Parachute Battalion* », 20 février 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-8, « *Promotions 1 Cdn Para Bn, 1942-43* ». Microfilm C-8379, dossier HQS 8846-8, no 3.
- 14 « *Canada's Jumping Jacks!* » *Khaki. The Army Bulletin*, vol. 1, no 22, 29 septembre 1943, p. 1.
- 15 Lettre, A.E. Moll, « *Selection of Airborne Personnel* », 52/Psychiatrie/4/3 S.P.5., 24 novembre 1943. Archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 16 Moll était certain que les candidats cotés « A » seraient les meilleurs. Il était aussi certain que le personnel coté « E » devait être automatiquement rejeté. Cependant, il n'était pas aussi catégorique au sujet des autres candidats, soit 80 pour cent, qui se trouvaient dans la zone grise comprise entre ces deux extrêmes. Moll et son personnel ont décidé qu'aussi longtemps que des nouveaux volontaires se présenteraient, il continuerait à n'accepter que les meilleurs. Lettre, 15 novembre 1985, du Dr Bill McAndrews (historien à la DHP) au Brigadier-général E. Beno, MFAC.
- 17 Au 10 juillet 1942, les exigences physiques auxquelles les parachutistes devaient satisfaire étaient les suivantes :

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- A. être alerte, actif et souple et avoir des muscles fermes ainsi que des membres forts (posséder les aptitudes requises pour devenir un combattant individuel agressif et très endurant);
- B. respecter les exigences relatives à l'âge : officiers — les capitaines et les lieutenants devaient être âgés de 32 ans ou moins et les majors devaient avoir 35 ans ou moins; les militaires du rang (MR) — entre 18 et 32 ans inclusivement;
- C. posséder les caractéristiques physiques suivantes :
 - 1. poids — ne pas excéder 185 livres;
 - 2. grandeur — ne pas excéder 72 pouces;
 - 3. vision — la vue à distance non corrigée de chaque œil doit être d'au moins 20/40;
 - 4. pieds — les candidats ayant les pieds plats (non symptomatiques) dans une mesure dépassant le 2e degré sont exclus;
 - 5. système génito-urinaire — les candidats ayant récemment souffert d'une maladie vénérienne sont exclus;
 - 6. système nerveux — les candidats dont le système nerveux présente des signes d'instabilité sont exclus;
 - 7. os, jointures et muscles — les candidats dont certaines jointures manquent de flexibilité, ayant une musculature faible ou inégale, ayant une mauvaise coordination, présentant des signes d'asthénie ou dont la condition physique est sous la moyenne sont exclus;
 - 8. antécédents médicaux — les candidats ayant déjà souffert de douleurs à la cambrure du pied, de blessures récurrentes aux genoux ou à la hanche, ayant subi une fracture récemment, dont les os se sont mal replacés après une ancienne fracture, dont les mouvements sont douloureux ou limités, souffrant de luxations récurrentes, ayant été gravement malades récemment, ayant subi une opération ou souffrant d'une maladie chronique sont exclus;
 - 9. à l'exception des exigences susmentionnées, les normes d'aptitude physique sont les mêmes que la norme « A.1 » de l'Armée.

- Lettre de l'adjudant général à tous les commandants du « Bataillon de parachutistes, no de série 1351 », 10 juillet 1942. DHP, dossier 171.009/D223. La définition de l'Armée de « A.1. » était la suivante : « Le candidat doit avoir une vision suffisante pour tirer ou conduire et pouvoir fournir un effort intense sans conséquences pour ses capacités locomotrices autres que des déficiences mineures temporaires. Âge — entre 22 et 32 ans; grandeur — grandeurs normales — minimum de 5'2", maximum de 6'; poids — minimum de 125 lb et maximum de 196 lb; normes visuelles — vision non corrigée de 20/40 pour les deux yeux. La perception des couleurs doit être de niveau "imparfaite sécuritaire"; acuité auditive — 10 pieds pour chaque oreille, c.-à-d. qu'un homme faisant dos à l'examineur doit pouvoir l'entendre chuchoter à une distance de 10 pieds. Les trompes d'Eustache du candidat doivent être en bon état; dentition — les parachutiste ne peuvent pas sauter avec une prothèse dentaire, ils doivent donc avoir huit dents en bon état ou réparables (incluant deux molaires) dans la mâchoire supérieure positionnées de manière à s'opposer correctement aux dents de la mâchoire inférieure; blessures aux membres — il a été convenu que les candidats présentant d'anciennes fractures des membres inférieurs ou de l'épine dorsale, même complètement guéries, ne sont pas acceptables. Pieds plats non acceptables. Toutes les jointures de membres inférieurs doivent bouger sans obstruction; norme relative à l'intelligence et à l'aptitude mentale : il a été convenu que les candidats requis pour les tâches qui seront assignées à l'unité doivent avoir l'esprit alerte et que les candidats dont l'intelligence est incertaine seront éliminés par l'administration d'un test d'intelligence ». Normes médicales pour parachutistes. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 15, microfilm C-5277.
- 18 Lettre de l'adjudant général aux commandants du « 1er Bataillon de parachutistes — série 1351 », 2 octobre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 12, microfilm C-5277. Certaines personnes ne sont pas autorisées à se porter volontaires pour faire partie des troupes aéroportées. Ces personnes sont les suivantes : hommes de métier ayant suivi une formation, personnel suivant une instruction dans les écoles de métiers, techniques ou professionnelles de l'Armée ainsi que le personnel occupant des postes d'arpenteur, de mécanicien d'instruments, de mécanicien sans filiste, de radio-électricien, de signaleurs et d'ajusteur.
- 19 Lettre, Major A.E. Moll, « *Selection of Airborne Personnel* » 52/Psychiatrie/4/3 S.P.5., 24 novembre 1943. Archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 20 Notre de service, Colonel W. Line « *Selection of Personnel — 1st Parachute Battalion* », 23 décembre 1943. DHP, dossier 163.009 (D16); et BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 16, microfilm C-5277.

LES GUERRIERS INTREPIDES

21 Les examinateurs ont rapporté que les principales causes de rejet autres que celles liées à la condition physique étaient le manque d'enthousiasme pour le métier de parachutiste, qui devenait souvent évident une fois que les candidats avaient appris en détail ce pourquoi ils s'étaient portés volontaires, ainsi que la présence de symptômes d'instabilité émotionnelle, définis comme suit :

- sociabilité : hostilité, réclusion, manque d'aptitudes sociales;
- adaptation à la vie militaire : mécontentement, plaintes;
- antécédents professionnels : changements fréquents, peu de responsabilités ou salaire bas à cause d'aptitudes faibles; antécédents scolaires : progrès faible, indiscipline, mauvaise conduite;
- antécédents familiaux : famille dissociée suite à un décès ou à un divorce, parents adoptifs, alcoolisme, délinquance ou criminalité juvénile, membres de la famille souffrant de troubles nerveux;
- santé personnelle et antécédents médicaux : tremblements, transpiration extrême, bégaiement, cauchemars, forts battements du cœur; sueurs froides, épisodes d'étourdissement ou de perte de connaissance, onychophagie, alcoolisme, malaises gastriques ou nerveux, peur du noir ou des hauteurs, problèmes sexuels, dépendance aux drogues, délinquance ou criminalité juvénile, visites fréquentes à la salle d'examen médical (SEM).

22 Note de service, Colonel W. Line, « *1st Parachute Bn. (Serial 1351)* », 26 décembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 16, microfilm C-5277. Une évaluation indépendante de l'examen de 613 candidats fournit des détails supplémentaires. Parmi les 613 cas examinés, 322 (ou 52,5 pour cent) ont été acceptés. La plupart des évaluations des candidats ont été trouvées dans BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 19, microfilm C-5277. Les évaluations s'étendaient sur une période comprise entre septembre 1942 et le début 1943. Il est apparu que les cas traités entre janvier et mars 1943 l'ont été moins sévèrement que ceux de 1942. Les principaux motifs de rejet étaient la nervosité (tremblement des mains) (29 pour cent), l'instabilité (13 pour cent), les antécédents familiaux (famille dissociée, opposition des parents ou de l'épouse à ce que le candidats rejoigne les troupes aéroportées, antécédents médicaux des membres de la famille) (12 pour cent) et le manque d'agressivité (11 pour cent). Les autres motifs de rejet étaient les suivantes : raisons médicales (11 pour cent), désistement volontaire (9 pour cent),

intelligence insuffisante (7 pour cent), incapacité de nager (1 pour cent), états de service militaires non satisfaisants (2 pour cent) et autres (environ 6 pour cent).

23 En janvier 1943, les critères médicaux de présélection ont été modifiés à cause des commentaires de la première « fournée » de candidats et de leur taux de réussite (les caractères italiques indiquent les modifications) :

- très alerte, actif, souple et avoir des muscles fermes ainsi que des membres forts (posséder les aptitudes requises pour devenir un combattant individuel agressif et TRÈS endurant);
- Âge : *entre 18 et 32 ans inclusivement* (en juin 1943, la limite inférieure a été revue et établie à 18 ans et demi);

A. Posséder les caractéristiques physiques suivantes :

1. poids — ne pas excéder 190 livres;
2. grandeur — ne pas excéder 72 pouces;
3. vision — la vue à distance non corrigée de chaque œil doit être au moins de 20/40;
4. *pieds et membres inférieurs : pieds plats inacceptables, ossature et musculature des membres inférieurs supérieures à la moyenne;*
5. système génito-urinaire — les candidats ayant récemment souffert d'une maladie vénérienne sont exclus;
6. système nerveux — les candidats dont le système nerveux présente des signes d'instabilité ou ayant *antécédents en matière de troubles nerveux* sont exclus;
7. os, jointures et muscles — les candidats dont certaines jointures manquent de flexibilité, ayant une musculature faible ou inégale, ayant une mauvaise coordination, présentant des signes d'asthénie ou dont la condition physique n'est pas supérieure à la moyenne sont exclus;
8. *acuité auditive — 10 pieds pour chaque oreille, c.-à-d. qu'un homme faisant dos à l'examineur doit pouvoir l'entendre chuchoter à une distance de 10 pieds. Les trompes d'Eustache du candidat doivent être en bon état;*
9. *dentition — les parachutiste ne peuvent pas sauter avec une prothèse dentaire, ils doivent donc avoir huit dents en bon état ou réparables (incluant deux molaires) dans la mâchoire supérieure positionnées de manière à s'opposer correctement aux dents de la mâchoire inférieure;*

LES GUERRIERS INTREPIDES

10. antécédents médicaux — les candidats ayant déjà souffert de douleurs à la cambrure du pied, de blessures récurrents aux genoux ou à la hanche, ayant subi une fracture récemment, dont les os se sont mal replacés après une ancienne fracture, dont les mouvements sont douloureux ou limités, souffrant de luxations récurrentes, ayant été gravement malades récemment, ayant subi une opération ou souffrant d'une maladie chronique sont exclus (*à moins qu'elles ne soient récurrentes, les fractures correctement guéries ne causent pas l'exclusion du candidat*);
11. *norme relative à l'intelligence et à l'aptitude mentale : il a été convenu que les candidats requis pour les tâches qui seront assignées à l'unité doivent avoir l'esprit alerte et que les candidats dont l'intelligence est incertaine seront éliminés par l'administration d'un test d'intelligence;*
12. à l'exception des exigences susmentionnées, les normes d'aptitude physique sont les mêmes que la norme « A.1 » de l'Armée.

Ces modifications témoignent du fait qu'avec la poursuite de la guerre, le processus de sélection rigoureux était devenu un obstacle à l'atteinte des quotas nécessaires. En mai 1944, les critères ont été grandement assouplis. Les nouvelles normes pour les parachutistes (opérationnels) étaient relativement souples :

A. Condition physique

1. profil PULHEMS : 1112111;
2. âge : entre 18 ans et demi et 32 ans, inclusivement;
3. grandeur maximale : 6'2" pour un poids maximal de 220 lb. Un rapport grandeur/poids convenable est requis;
4. dentition : le candidat doit avoir suffisamment de molaires pour mastiquer la nourriture raisonnablement bien en cas de perte ou de bris de sa prothèse;
5. bonne condition physique : il est grandement préférable que le candidat ait participé à des sports exigeants ou qu'il se soit livré à une occupation ou à un hobby civils demandant un effort considérable;

B. Autres exigences :

1. doit être émotionnellement stable, motivé, autonome et relativement agressif;
2. doit être en service général avant de poser sa candidature pour suivre l'entraînement de parachutiste;
3. doit avoir terminé l'entraînement de base;
4. s'il ne parle pas anglais, le candidat doit être suffisamment bilingue pour comprendre toutes les instructions données en anglais;
5. doit avoir une éducation correspondant au moins à une sixième année;
6. doit nourrir un grand intérêt pour l'entraînement de parachutiste après avoir été bien informé des exigences physiques élevées et de l'importance de l'entraînement de l'infanterie.

Cependant, l'assouplissement des critères de sélection n'était pas suffisant. Le directeur — sélection du personnel a clairement fait savoir aux examinateurs que l'examen psychiatrique n'était plus requis à l'étape de la mise en candidature initiale. De plus, il leur a indiqué que tout candidat dont le profil PULHEMS répondait aux normes minimales et qui respectait les autres critères pourrait suivre l'entraînement de parachutiste. En fait, à chaque fois que les examinateurs de l'Armée trouvaient un candidat approprié, ils devaient immédiatement le renseigner sur le service en tant que parachutiste. L'acronyme PULHEMS signifiait : P — physique, U — upper limbs (membres supérieurs), L — lower limbs (membres inférieurs), H — hearing (audition), E — eyes (yeux), M — mental (aptitudes mentales), S — stability (stabilité). Pour chacun de ces facteurs, les candidats recevaient une note pouvant aller de 1 à 5; une note de 1 signifiait que le candidat pouvait occuper n'importe quelle fonction militaire et une note de 5, que le candidat ne pouvait en occuper aucune. Major-général F.M. Richardson, *Fighting Spirit. A Study of Psychological Factors in War* (Londres, Leo Cooper, 1978), p. 165. « *Physical Standards and Instructions for the Medical Examination of Serving Soldiers and Recruits for the Canadian Army — 1943* » archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes; et « *Medical Standards for Paratroops - All Ranks* », 18 janvier 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 19, microfilm C-5277. Lettre de l'adjudant général aux OGC, « *Selection of Paratroops - Specifications General Instructions* », 17 mai 1944, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes; Lettre du directeur — sélection du personnel à tous les examinateurs de l'Armée, « *Selection of Paratroops - Specifications General Instructions* », 22 mai 1944, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes; et Lettre du directeur — sélection

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- du personnel à tous les examinateurs de l'Armée, « *Selection of Paratroops* », 2 mars 1945, DHP, dossier 163.009 (D16). « *A.35 Canadian Parachute T.C* », 19 novembre 1943, DHP, dossier 112.21009 (D197), répertoire 6. Le Sergent R.F. Anderson a affirmé que, selon ses discussions avec les autres, au moins 60 ou 70 pour cent des volontaires échouaient le processus de sélection et d'entraînement. Entrevue avec Bernd Horn du 11 juin 1998. Cette affirmation est compatible avec les déclarations des autres anciens combattants de l'unité.
- 24 *Ibid.*
- 25 « *Training Paratroops* », *CATM*, novembre 1942, no 20, p. 10.
- 26 Robert Taylor, « *Paratroop Van Eager to be Tip of Army "Dagger"* », *Toronto Daily Star*, 12 août 1942, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes, Lockyer, Mark, dossier 10-31.
- 27 *Ibid.*
- 28 James C. Anderson, « *Tough, Hard-As-Nails Paratroopers Arrive to Open Shilo School* », 22 septembre 1942, 1. archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes, Firlotte, Robert, dossier 2-11; « *Toughest in Canada's Army Back for Paratroop Course* », *The Star*, 21 septembre 1942, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes, Firlotte, Robert, dossier 2-11; et Ronald K. Keith, « *Sky Troops* », *Maclean's Magazine*, 1er août 1943, p. 18-20 et p. 28. Il s'agit simplement d'un échantillon représentatif. Presque tous les articles parus dans les journaux de l'ensemble du Canada utilisaient des adjectifs semblables pour décrire le « plus récent corps d'élite » du Canada.
- 29 « *Assembling Paratroopers At Calgary* », *Globe and Mail*, vol. XCIX, no 28916, 18 août 1942, p. 13, NL, microfilm N-20035; et Robert Taylor, « *Paratroop Van Eager to be Tip of Army "Dagger"* », 12 août 1942, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes, Lockyer, Mark, dossier 10-3.
- 30 « *Assembling Paratroopers At Calgary* », *Globe and Mail*, vol. XCIX, no 28916, 18 août 1942, p. 13, BAC, microfilm N-20035.
- 31 James C. Anderson, « *Canada's Paratroopers Don't Have Stage Fright* », *Saturday Night*, no 11, 12 décembre 1942, p. 11, BAC, microfilm 56 A.
- 32 Son père, G.H. Bradbrooke, a eu un état de service remarquable pendant la Première Guerre mondiale. Il était lieutenant-colonel et a reçu la Croix militaire ainsi que l'Ordre du service distingué.
- 33 « *Man of the Week. No. 1 Paratrooper* », coupure de presse inconnue, date inconnue, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 34 Description de Bradbrooke fournie par Ronald A. Keith, journaliste pour *Macleans*, citée par Brian Nolan, *Airborne*, Toronto, Lester Publishing, 1995, p. 33.
- 35 *Ibid.*, p. 16.
- 36 Ancien officier du 1er Bataillon canadien de parachutistes, le Lieutenant Willian Jenkins a écrit ceci : « il [Bradbrooke] était agréable, mais j'avais très peu de contact avec lui ». Jenkins a conclu que Bradbrooke était

- élitiste. Lettre de Jenkins à Nolan, 26 février 1994. Brian Nolan, qui a réalisé de nombreuses entrevues, a noté qu'il s'agissait d'un sentiment répandu. J'ai noté des opinions semblables dans mes entrevues.
- 37 Bradbrooke a été promu au grade de lieutenant-colonel le 12 octobre 1942, le même jour où il a été nommé commandant du 1er Bataillon canadien de parachutistes. Il a été affecté à l'École de parachutisme de Fort Benning, en Géorgie, le 28 octobre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, partie II, ordonnances, 1er Bataillon canadien de parachutistes, no 26, 29 octobre 1942.
- 38 L'unité devait être composée de 616 militaires de tous grades. Pour atteindre ce nombre, 55 volontaires par semaine (c.-à-d. une classe de parachutistes) étaient envoyés à Fort Benning pour un entraînement en parachutisme à partir du mois d'octobre 1942. Le tableau des effectifs de guerre suggéré (Cdn. III/1940/127/1) du 1er Bataillon canadien de parachutistes était fondé sur le tableau des effectifs de guerre de la Grande-Bretagne (BWE X/127/2). Le Bataillon devait être composé d'un quartier général; une compagnie de quartier général qui comprenait une section du renseignement, un peloton de signalisation, un peloton de mortiers composé de quatre détachements, une section de protection et un peloton d'administration. Les trois compagnies de carabiniers comportaient un quartier général de compagnie, deux détachements de mortiers, une section anti-char, trois pelotons de carabiniers qui avaient chacun un quartier général de peloton et trois sections de carabiniers. Le tableau des effectifs de guerre du Bataillon est noté dans l'ordonnance générale 452/42. BAC, groupe d'enregistrement 24, QGMC, vol. 12260, dossier 1/Politique/Forces aéroportées/1. Le tableau des effectifs de guerre du Bataillon a subi quelques modifications au cours de la guerre.
- 39 Herb Peppard, *The Light Hearted Soldier: A Canadian's Exploits with the Black Devils In WWII*, Halifax, Nimbus Publishing Ltd., 1994, p. 28.
- 40 *Ibid.*, p. 27.
- 41 Par exemple, veuillez consulter : Lettre de la Direction des services d'instruction au SCEMG (B), Ottawa, 25 novembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 15, microfilm C-5277; lettre du Lieutenant-colonel G.F.P. Bradbrooke au directeur des services d'instruction, Fort Benning, 6 novembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 17, microfilm C-5277; note de service du Colonel R.H. Keebler au SCEMG (B), Ottawa, 22 octobre 1942. DHP, dossier 112.3M3009 (D99), entraînement du 1er Bataillon canadien de parachutistes, d'octobre 1942 à juillet 1943; lettre de la Direction des services d'instruction au SCEMG (B), Ottawa, 25 novembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 15, microfilm C-5277. Lettre du Lieutenant-colonel G.F.P. Bradbrooke au directeur des services d'instruction, Fort Benning, 6 novembre 1942; et BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 17, microfilm C-5277.

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 42 Lettre du Lieutenant-colonel G.F.P. Bradbrooke au directeur des services d'instruction, Fort Benning, 3 décembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 17, microfilm C-5277.
- 43 Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, 3 décembre 1942. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15298, décembre 1942. Le 4 décembre 1942, il est inscrit ceci : « Selon tous les commentaires reçus, la plupart de ces hommes ont décidé de quitter le 1er Bataillon parce qu'ils jugeaient que le 2e Bataillon ou le groupe des services spéciaux passerait à l'action avant. De plus, la plupart d'entre eux étaient impatients, ils voulaient faire partie d'une unité complètement organisée et armée plutôt que d'attendre que le nouveau bataillon ait suffisamment d'effectifs ».
- 44 Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, 11 janvier 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15298, janvier 1943.
- 45 *Ibid.*
- 46 Message (CEMG 142) du CEMG Stuart à l'officier général commandant en chef de la Première armée canadienne. Ottawa, 6 mars 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, QGMC, vol. 12260, dossier 1/Politique/Forces aéroportées/1.
- 47 Message de Stuart à McNaughton, (CEMG 212), Ottawa, 7 avril 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, QGMC, vol. 12260, dossier 1/Politique/Forces aéroportées/1; lettre du chef de l'état-major général, le Lieutenant-Général Stuart, à l'adjutant général, au quartier-maître général et au maître général du matériel de guerre, Ottawa, 9 avril 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 24, microfilm C-5278. Cette division a d'abord été nommée 2e Division aéroportée, mais on a rapidement changé ce nom en 6e Division aéroportée pour désorienter le Renseignement allemand.
- 48 Lettre de Jenkins à Nolan, 26 février 1994.
- 49 Entrevue réalisée par l'auteur, 31 janvier 2002.
- 50 Rapport sur le 1er Bataillon canadien de parachutistes par le Major-général J.P. Mackenzie, inspecteur général de l'Ouest canadien, Brandon, Manitoba, 4 juillet 1943. DHP, dossier 169.009 (D212), Rapports du 1er Bataillon canadien de parachutistes par l'inspecteur-général, juillet 1943.
- 51 Lettre destinée à l'auteur, 7 mai 2001.
- 52 Nolan, p. 121.
- 53 Lettre de Jenkins à Nolan, 26 février 1994.
- 54 Plan de cours, semaine du 16 avril au 1er mai 1943. Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, juin 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15298.
- 55 Citation tirée de Nolan, p. 53.
- 56 Plan de cours, semaine du 26 avril et 1er mai 1943. Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, juin 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15298. Personne ne lui échappait. Il a conseillé

- aux commandants de compagnie d'améliorer leur planification « au lieu d'attendre le dernier tohu-bohu ».
- 57 Plan de cours, semaine du 10 au 15 mai 1943. 1er Bataillon canadien de parachutistes. *Ibid.*
- 58 Entrevue réalisée par l'auteur, 31 janvier 2002.
- 59 Plan de cours, semaine du 28 juin au 3 juillet 1943. 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 60 Rapport du voyage au Camp Shilo, Manitoba (École de parachutisme du Canada, 1er Bataillon canadien de parachutistes) par le Major R.A. Keane, du 17 mai 1943 au 22 mai 1943. BAC, groupe d'enregistrement 24, série C-1, dossier HQS 8846-1, vol. 23, microfilm C-5278.
- 61 Rapport sur le 1er Bataillon canadien de parachutistes par le Major-général J.P. Mackenzie, inspecteur général de l'Ouest canadien, Brandon, Manitoba, 4 juillet 1943. DHP, dossier 169.009 (D212), Rapports du 1er Bataillon canadien de parachutistes par l'inspecteur-général, juillet 1943.
- 62 Jean E. Portugal, *We Were There - The Army. A Record for Canada, Volume #2 of Seven*, Toronto, *The Royal Canadian Institute*, 1998, p. 944.
- 63 Lettre du Brigadier James Hill à l'honorable P.J. Montague, QG de l'Armée canadienne, 9 avril 1945, DHP, dossier 145.4011 (D2), 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 64 *Ibid.*
- 65 Portugal, p. 943-944.
- 66 Réponse de John Feduck au questionnaire de Nolan, 31 janvier 1994. Feduck a ajouté que « c'était un commandant médiocre ».
- 67 *Ibid.*
- 68 Entrevue réalisée par l'auteur, 20 novembre 2000.
- 69 *Ibid.*
- 70 Entrevue du Brigadier James Hill avec Brian Nolan, p. 33-34. Brian Nolan Fonds, dossier portant sur le Brigadier James Hill, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 71 Pendant la percée allemande dans le secteur du village de Bréville, le 11 juin 1944, le Brigadier James Hill a rassemblé une force de réserve et a personnellement mené la contre-attaque visant à rétablir la ligne de front alliée. Le Major Murray Macleod a souligné ce qui suit : « La contre-attaque a été dirigée par le Brigadier Hill, et on dit que la bravoure dont il a personnellement fait preuve a grandement contribué à durcir la résistance des troupes engagées dans les combats. Le fait qu'il ne semblait pas se soucier des balles et des tirs d'artillerie qui l'entouraient quand il passait d'une position défensive à l'autre a encouragé les hommes et leur a permis de tenir leurs positions ». Portugal, p. 963. Pour obtenir de plus amples détails sur la bataille de Bréville, consulter Horn et Wyczynski, *Paras versus the Reich*, p. 149-151.
- 72 Entrevue réalisée par l'auteur, 30 mai 2001.
- 73 *Ibid.*

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- 74 Entrevue de R.F. « Andy » Anderson avec Michel Wyczynski, 7 février 2002.
- 75 Harold Johnstone, *Johnny Kemp, DCM, His Story With the 1st Canadian Parachute Battalion, 1942-1945*, Nanaimo, impression privée, 2000, p. 17.
- 76 Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, du 11 au 24 septembre 1944. Le 11 septembre, le personnel du bataillon est monté à bord de trois trains qui se dirigeaient vers l'Écosse, Londres et les Midlands. Tout le personnel avait reçu l'ordre de revenir pour le 24 septembre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15299, septembre 1944.
- 77 Bradbrooke a été muté à un poste d'état-major au Quartier général de l'Armée canadienne à Londres. Nicklin a été promu au grade de Lieutenant-colonel par intérim le 8 septembre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, partie II, ordonnances, no 37, 8 novembre 1944, p. 2 « *Appointments — Promotions* ».
- 78 *Ibid.*, 26 septembre 1944.
- 79 Rapport d'évaluation, Nicklin, Major Albert Jevon, préparé par le Brigadier S.J.L. Hill, 17 février 1945, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 80 Sgt R.F. Anderson, « *From the Rhine to the Baltic* », Anderson, R.F., dossier 11-2, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 81 Joe Ryan, « *Old Manager Pays Tribute to Nicklin* », coupure de presse, date et publication inconnues, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 82 Réponse de John Feduck au questionnaire de Nolan, 31 janvier 1994.
- 83 *Ibid.*, p. 41.
- 84 Aide-mémoire du Brigadier James Hill, novembre 1993, p. 22. *Ibid.*
- 85 Entrevue du Brigadier James Hill réalisée par Brian Nolan, p. 37. Fonds Brian Nolan, dossier portant sur le Brigadier James Hill, 1er Bataillon canadien de parachutistes.
- 86 Entrevue de John Feduck réalisée par Michel Wyczynski, août 2002.
- 87 Entrevue de Harry Reid réalisée par Michel Wyczynski, 24 janvier 2002.
- 88 Entrevue réalisée par l'auteur, 31 janvier 2002.
- 89 Entrevue de R.F. Anderson réalisée par Michel Wyczynski, 7 février 2002.
- 90 Entrevue de Roland Larose réalisée par Michel Wyczynski, 10 janvier 2002.
- 91 Entrevue de Richard Hilborn réalisée par Michel Wyczynski, 14 décembre 2002.
- 92 Entrevue d'Alf Tucker réalisée par Michel Wyczynski, 12 décembre 2001.
- 93 Entrevue réalisée par l'auteur, 27 avril 2001.
- 94 Entrevue de Richard Creelman réalisée par Michel Wyczynski, 27 décembre 2001.
- 95 Entrevue de Roland Larose réalisée par Michel Wyczynski, 10 janvier 2002.
- 96 Entrevue réalisée par l'auteur, 20 novembre 2000.
- 97 Entrevue réalisée par l'auteur, 31 janvier 2002.

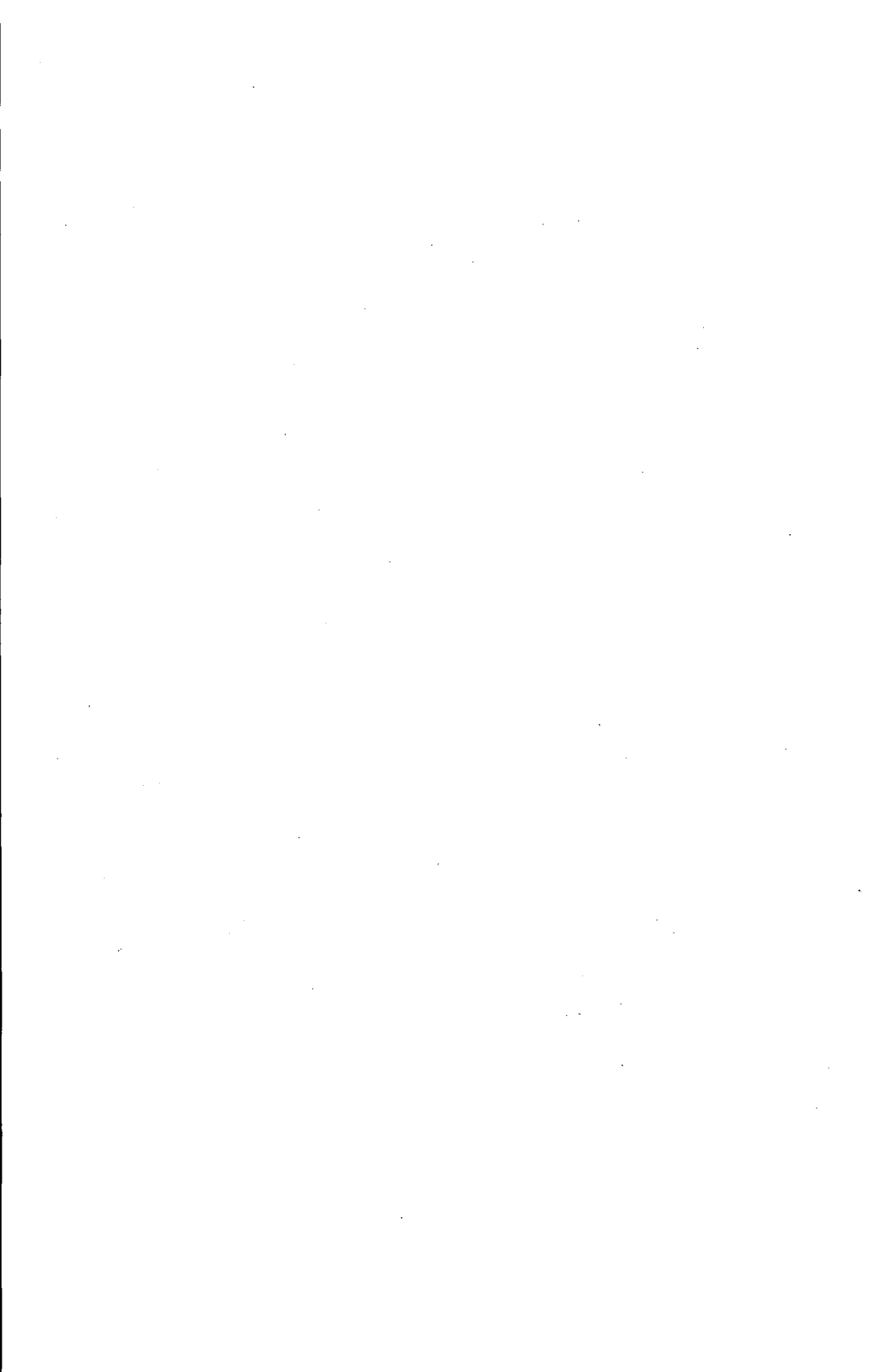
- 98 Entrevue de Roland Larose réalisée par Michel Wyczynski, 10 janvier 2002.
- 99 Entrevue d'Ernie Jeans réalisée par Michel Wyczynski, 22 janvier 2002.
- 100 Lettre destinée à l'auteur, 4 août 2005.
- 101 Lettre destinée à l'auteur, 7 mai 2001.
- 102 Journal de guerre du 1er Bataillon canadien de parachutistes, 20 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 15299, octobre. Une autre version de cette histoire qui a circulé au cours des années laissait entendre que les hommes protestaient contre la qualité de la nourriture. La plupart des parachutistes s'entendaient pour dire que la nourriture n'était pas très bonne, mais ce n'est pas la cause de la grève de la faim. Cette affirmation est confirmée par le rapport officiel établi sur l'incident. Voir la note de service, section canadienne de liaison, 3e Brigade de parachutistes, « *Refusal to eat* », 23 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, journal de guerre, série C-3, vol. 15299, 1er Bataillon canadien de parachutistes, du 1er février 1944 à janvier 1945, annexe 18.
- 103 Note de service, « 1er Bataillon canadien de parachutistes », du AAG au MAG, 24 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 12721, dossier 2011, Bataillon de parachutistes.
- 104 *Ibid.*
- 105 Entrevue téléphonique avec Jan de Vries, 8 décembre 2002. John Madden, 1er Bataillon canadien de parachutistes. Mémoires enregistrées, non datées, p. 21. DHP, Madden, John, dossier biographique, p. 21.
- 106 *Ibid.*, John Madden.
- 107 Entrevue téléphonique de Jan de Vries réalisée par Michel Wyczynski, 8 décembre 2002.
- 108 DHH, Madden, John, dossier biographique, p. 21.
- 109 *Ibid.*
- 110 Entrevue de E. Jenkins réalisée par Michel Wyczynski, 19 décembre 2001.
- 111 Bon nombre des anciens combattants qui ont accordé une entrevue ont confirmé qu'ils n'ont pas souffert de la faim pendant cette période. En effet, soit d'autres unités leur fournissaient des rations, soit ils s'étaient accumulés une réserve de nourriture personnelle, soit ils mangeaient de petits repas ou des collations au NAFFI. Les conséquences de la grève de la faim menaçaient de toucher bien plus que l'unité. La presse a vite entendu parler de l'histoire. Le Colonel W.G. Abel du quartier général militaire canadien a demandé au Contre-amiral G.P. Thomson, censeur en chef de la presse au ministère du Renseignement, de noyer l'histoire. Cependant, cette histoire ne constituait pas une menace à la sécurité et c'est la raison pour laquelle on pouvait seulement demander aux rédacteurs de ne pas la diffuser. Abel était toutefois d'avis que « la grève de la faim équivalait à une mutinerie et il serait utile à l'ennemi de savoir qu'une formation canadienne n'était pas prête au combat en raison d'un début de mutinerie ». Le ministère de la Guerre était du même avis et jugeait que « toutes les mesures nécessaires devaient être prises pour l'empêcher [la publication] ». Après tout, les leaders supérieurs s'inquiétaient « des graves conséquences possibles si la

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- publicité encourageait les soldats à avoir recours à la grève de la faim pour protester contre l'Armée ». Consulter « *Hunger Strike Story* », du DDP au MGA, 24 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 12,721, dossier 2011, Bataillon de parachutistes; et note de service, « 1 Cdn Para Bn », du AAG au MGA, 24 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 12,721, dossier 2011, Bataillon de parachutistes.
- 112 Il a pris cette décision après avoir reçu un appel du directeur de l'information du *London Daily Mail*, qui lui a demandé s'il pouvait aller jeter un coup d'œil à la « grève de la faim ». Hill a répondu : « Regarde, la guerre est en cours. Il faut gagner cette guerre. Donne-moi jusqu'à lundi et si cette grève n'est pas réglée lundi, tu peux venir voir ce qui se passe ». Consulter Nolan, p. 123-124.
- 113 Entrevue réalisée par l'auteur, 18 avril 2001.
- 114 Sgt R.F. Anderson, « *From the Rhine to the Baltic* », Anderson, R.F., dossier 11-2, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes. Il a aussi affirmé ce qui suit : « Pendant que vous progressiez sur votre axe et que vous passiez à l'attaque, vous pouviez toujours trouver le brigadier tout près de vous. Son courage et son leadership ont inspiré nos hommes et, encore maintenant, "ses Canadiens" occupent une place de choix dans son cœur et dans ses prières ». Hill est décédé en 2006.
- 115 Entrevue du Brigadier James Hill réalisée par Brian Nolan le 25 avril 1994, p. 40. Dossier portant sur le Brigadier James Hill, Fonds Brian Nolan, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes. Le passage suivant est tiré du journal de guerre de l'unité : « Pendant la matinée, il y a eu une séance d'entraînement général et un exposé du Brigadier Hill dans lequel il a promis qu'une enquête suivrait le dépôt de tout grief ».
- 116 *Ibid.*
- 117 *Ibid.*
- 118 Note de service, « 1er Bataillon canadien de parachutistes », du AAG au MGA, 24 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 12 721, dossier 2011, Bataillon de parachutistes ; et note de service, section canadienne de liaison, 3e Brigade de parachutistes, « *Refusal to eat* », 23 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, journal de guerre, série C-3, vol. 15299, 1er Bataillon canadien de parachutistes, de février 1944 à janvier 1945, annexe 18.
- 119 Note de service, « 1er Bataillon canadien de parachutistes », du AAG au MGA, 24 octobre 1944. BAC, groupe d'enregistrement 24, vol. 12721, dossier 2011, Bataillon de parachutistes.
- 120 *Ibid.*
- 121 *Ibid.*
- 122 Entrevue de Fraser Eadie réalisée par l'auteur, 20 novembre 2000; et entrevue de R.F. « Andy » Anderson réalisée par Michel Wyczynski, 7 février 2001.
- 123 Entrevue d'Alf Tucker réalisée par Bernd Horn le 23 juin 2001. Tucker, l'officier des transmissions, sautait habituellement le premier.

Curieusement, un article de journal de l'époque qui affirmait que « ... ses hommes l'appréciaient comme rarement un officier a été apprécié » faisait complètement fausse route. La grève de la faim ou, plus particulièrement, les raisons qui y ont mené, ont creusé un fossé impossible à combler entre les soldats et Nicklin. Encore de nos jours, beaucoup d'anciens parachutistes critiquent leur ancien cmdt. Voir Joe Ryan, « *Old Manager Pays Tribute to Nicklin* », coupure de presse, date ou publication inconnues, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.

- 124 Nolan, p. 162.
- 125 Entrevue de John Feduck réalisée par Michel Wyczynski, août 2002.
- 126 Entrevue réalisée par l'auteur, 31 janvier 2002.
- 127 Entrevue réalisée par l'auteur, 20 novembre 2002.
- 128 Extrait de la citation d'Eadie pour son Ordre du service distingué (D.S.O.) — Lcol George Fraser, « *Paratroop Leader Lt. Col Fraser Eadie, Awarded D.S.O.* ». Coupure de presse inconnue, date inconnue, archives du 1er Bataillon canadien de parachutistes.



COLLABORATEURS

Le Lieutenant-colonel (ret) **David Bashow** a beaucoup écrit, dans des livres ou des périodiques, sur une variété de sujets touchant la défense, la politique étrangère et l'histoire militaire. Il a pris sa retraite du service militaire après une longue carrière à titre de pilote de chasse au sein de la Force aérienne canadienne, d'officier supérieur d'état-major et d'universitaire militaire. Il compte presque 2400 heures de vol à bord du F-104 Starfighter seulement, et il est titulaire d'un diplôme d'études supérieures du cours d'instructeur d'armement de chasseurs d'attaque au sol de la Force aérienne des États-Unis et du cours TOP GUN (instructeur de tactiques de chasseurs) de la Force navale des États-Unis. David occupe actuellement les postes de rédacteur en chef de la *Revue militaire canadienne* et de professeur agrégé adjoint d'histoire au Collège militaire royal (CMR) du Canada, à Kingston, en Ontario.

Le Major **Douglas E. Delaney**, Ph.D., est un officier d'infanterie. Il a participé à des opérations en Somalie, à Chypre et dans les Balkans. Il est titulaire d'un doctorat ès études sur la conduite de la guerre du Collège militaire royal du Canada. Il a publié *The Soldiers' General: Bert Hoffmeister at War* (2005); il occupe actuellement un poste de professeur au CMR, où il est aussi responsable du programme de baccalauréat des études militaires et stratégiques.

Le Major **Andrew Godefroy**, Ph.D., travaille à titre d'universitaire autonome pour le compte de la Direction – Concepts et doctrine de la Force terrestre, au sein de l'Armée de terre canadienne, où il occupe le poste de chef de la recherche, de la publication et des programmes d'approche. Officier de la Première réserve de l'Armée de terre ayant seize années de service à son compte, il est titulaire d'un doctorat ès

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

études sur la conduite de la guerre du CMR et il est l'auteur de deux livres et de plusieurs chapitre de livres et articles scientifiques portant sur les études stratégiques et l'histoire militaire du Canada.

Le Colonel **Bernd Horn**, Ph.D., est le commandant-adjoint de Commandement des forces d'opérations spéciales du Canada. Officier d'infanterie expérimenté, il a occupé divers postes de commandement d'unité et de sous-unité. Il est titulaire d'une maîtrise ès arts et d'un doctorat ès études sur la conduite de la guerre du CMR, où il occupe un poste de professeur agrégé adjoint. Il a publié, à titre d'auteur, d'éditeur ou de coéditeur, seize livres et de nombreux articles sur les affaires militaires et l'histoire militaire.

M. P. **Whitney Lackenbauer**, Ph.D., enseigne l'histoire du Canada à titre de professeur adjoint à l'Université St. Jerome's (Université de Waterloo). Ses recherches portent actuellement sur la sécurité dans l'Arctique, sur les peuples autochtones et leurs rapports à la guerre et sur l'impact des activités militaires sur l'environnement. Il a publié *Battle Grounds: The Canadian Military and Aboriginal Lands*. Il a aussi dirigé la publication de trois autres livres, écrit une courte monographie sur la fermeture de bases militaires et publié de nombreux articles dans des revues comme la *Revue militaire canadienne*, la *Revue de la Société historique du Canada*, la *Revue d'histoire urbaine* et *Ontario History*.

M. **Craig Leslie Mantle** a obtenu une maîtrise ès arts en histoire militaire du Canada de l'université Queen en 2002, et il occupe depuis ce temps un poste d'historien et de chercheur à l'Institut de leadership des Forces canadiennes. Il est candidat au doctorat à l'Université de Calgary et il a dirigé la publication de deux volumes traitant de la désobéissance au sein des Forces canadiennes.

Le Major **Todd Strickland** est au service de l'infanterie des Forces canadiennes. Il s'est joint au régiment Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI) en 1989 et a occupé différents postes au sein des 1er et 3e Bataillons à Victoria, à Edmonton et dans les Balkans; il a aussi servi à l'École d'infanterie et au quartier général du 1er Groupe-brigade mécanisé du Canada. En août 2006, il est revenu de la Roto 1 de l'Opération *Archer*, en Afghanistan, où il a occupé le poste de commandant adjoint du groupement tactique du 1 PPCLI. Il est

Collaborateurs

titulaire d'un baccalauréat ès arts et sciences militaires et il fait actuellement une maîtrise en histoire du Moyen-Orient.

M. Michael Whitby, Ph.D., est l'historien principal de la marine à la Direction-Histoire et patrimoine. Il est coauteur de l'histoire officielle de la Marine royale du Canada (MRC) durant la Deuxième Guerre mondiale et dirige l'équipe de rédaction de l'histoire officielle de l'après-guerre de la MRC, de 1945 à la publication des livres *Commanding Canadians: The Second World War Diaries of AFC Layard* et *The Admirals: Canada's Senior Naval Leadership in the 20th Century*.

INDEX

- 1^{er} Bataillon canadien de parachutistes, 18, 112, 253–254, 256, 258–260, 264–265, 267, 269, 271, 279–280
- 1^{er} Bataillon de parachutistes, 105, 115
- 1^{er} Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry (1 PPCLI), 122
- 1^{er} Compagnie du parc du génie, 105
- 1^{re} Flotte aérienne japonaise, 199
- 2^e Corps, 113
- 2^e Bataillon canadien de parachutistes, 259
- 2^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry (2 PPCLI), 120–122
- 2^e Brigade d'infanterie canadienne (2 BIC), 155, 159, 162, 165, 170, 229, 234, 236, 238–240
- 3^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry (3 PPCLI), 124–127
- 3^e Brigade de parachutistes, 260, 264
- 3^e Division d'infanterie britannique, 264
- 3^e Bataillon (service spécial), Royal Canadian Regiment of Infantry, 24
- 3^e Escadron naval, 187
- 5^e Armée américaine, 108, 111
- 6^e Division aéroportée, 260, 263–265
- 6^e Groupe d'armées, 114
- 6^e Groupe du Bomber Command, 179
- 6th Canadian Mounted Rifles, 49, 65
- 7^e Division blindée, 194–195
- 9^e Bataillon de parachutistes, 264
- 28^e Escadron, 176–178
- 35^e Escadron, 173–174
- 47^e Escadron, 192
- 62^e Base d'opérations, 179
- 66^e Escadron, 176
- 126^e Escadre, 217
- 132^e Régiment de grenadiers, 108
- 203^e Escadron, 191
- 242^e Escadron, 210
- 249^e Escadron, 210
- 316^e Division, 111
- 411^e Escadron, 203, 209–210, 213
- 413^e Escadron, 197–198, 206
- 421^e Escadron, 213–214
- 426^e Escadron Thunderbird, 180
- Adamson, Agar Stewart Allan Masterson, 15, 21–45, 47–50, 53
- Addu Atoll, 198, 200
- Aéronefs, 99, 77–78, 181, 185–194, 196, 202–203, 207, 209–211, 217–218, 258
- Bombardier Lancaster, 179, 181
- Bombardier Wellington, 24, 80, 193

LES GUERRIERS INTREPIDES

- Consolidated Catalinas, 197-198, 200
 Hawker Hurricane, 193
 Messerschmitt 109 (Bf 109), 209-213, 215
 Sopwith Camel, 177, 187, 191
 Sopwith Pup, 186
 Sopwith triplan, 187-188
 Spitfire, 209-210, 213, 218
 Supermarine Stranraer, 196-197
- Afrique du Nord, 87, 108, 192-194, 196, 260, 269
 Afrique du Sud, 15, 22, 24-25, 27-29, 31-34, 38, 40-42, 44, 46-53
 Alberta, 120, 207, 221
 Alexander, Mel, 188, 190
 Alger, 87-89
 Allemands, 16, 51, 67, 69, 71, 73-74, 92, 98, 108-112, 114-115, 157, 161, 165, 186, 188, 194-195, 207, 223, 229-233, 235-237, 239-240, 265, 278
 Amersfoort, 44
 Anderson, Sergent R.F., 267, 275, 277
 Angleterre (voir aussi Grande-Bretagne), 21-22, 27, 48, 61, 66, 77, 83, 105, 115, 176, 179, 203, 209-210, 213, 215, 218, 257-258, 260, 263, 266-267
 Anzio, 111, 113, 116
 Archipel des Aléoutiennes, 108, 114
 Archipel d'Hyères, 114
 Ardélian, Sergent Don, 129
 Ardennes, 278-279
 Armée canadienne, 63, 78, 104, 116, 119, 124, 141, 148, 205, 254, 256-257, 259, 267, 271, 276, 278
 Atlantique, 16, 83-84, 90, 92-93, 185, 197, 209
 Atlantique Nord, 16, 79, 84-85
 Atlantique, bataille de l', 16, 90, 92
 Attu, 108
 Aviation royale du Canada (ARC)
- Barker, Major William George « Billy », 176, 178
 Bashow, David, 17, 299
 Bataille des Ardennes (voir aussi Ardennes), 278-279
 Batterie de Merville, 264
 Becket, Capitaine R.W., 259
 Bercuson, David, 126, 243
 Bertram, Sergent instructeur, 32
 Bickers, Richard Townshend
 Birchall, Leonard Joseph, 17, 173, 196-200, 202-206, 219, 221
 Bishop, William Avery « Billy », 219
 Boers, 22, 34-42, 45-46, 48, 50-51
 Bomber Command, 173-174, 179-180, 182, 184
 Borden, Camp, 123, 125
 Borden, Dr Frederick William, 26
 Bradbrooke, Lieutenant-colonel George Frederick Preston, 8, 11, 253, 257-261, 263, 265-268, 279, 281
 Bradley, Lieutenant J.R., 92
 Brebner, Colin, 262
 Brennan, Paul, 211
 Bréville, 267
 Broadhurst, Vice-maréchal de l'Air Harry, 213, 215-216
 Brooke, Feld-maréchal Sir Alan, 279
 Brookes, Vice-maréchal de l'Air George, 179-181
 Brown, Commandant d'aviation « Hilly », 209
 Bulford, 265
 Buller, Général Sir Redvers, 30
 Buxton, Sergent Dick, 125
 Byng, Sir Julian, 21
- Cambridge, 22, 82
Canadian Army Training Memorandums, 226, 249
 Canal Mussolini, 111
 Carey, Caporal suppléant, 34
 Caserne Carter, 267
 Casernes Kapyong, 135

Index

- Caserne Tommy Prince, 137
Casernes Wellington, 24
Casino, 237
Cawthra, Ann Mabel, 24
Ceylan, 198–199, 202–204
Charleston, 33, 42
Chef d'état-major général (CEMG),
260, 267
Chinois, 121, 126–128
Clark, Général Mark, 113.
Colarossi, Sergent L.A., 199, 201
Collège militaire royal du Canada
(CMR), 5, 9, 205, 267
Colline 146,
Colline 677, 121–122
Collishaw, Vice-maréchal de l'Air
Raymond « Collie », 17, 173,
183, 185–196, 221
Colombo, 199–200, 202
Commandement, 13–16, 18, 22–23,
26, 47, 50, 52, 63, 65–67, 79,
81–85, 89–91, 93, 96–99, 108,
130, 163–165, 178–179, 182, 184,
191–192, 194–196, 205, 213, 218,
225–229, 231–235, 238–243,
245–246, 253–254, 260, 263, 265,
270, 272, 278–279, 281
Convoi, 42, 45, 84–86, 92–93, 95, 196
Copp, Terry, 130
Corée, 17, 20, 81, 103–104, 119–122,
124–127, 129, 132, 138–139, 220
Corps royal du génie canadien
(CRGC), 105
Corpus Christi, 22
Creelman, Caporal Richard, 271
Croix de Victoria (V.C.), 34, 39, 50
Croix du service distingué dans
l'Aviation (DFC), 174, 177, 180,
191, 203, 207, 209–210, 213, 217
Croix militaire (M.C.), 177
Cunningham, Amiral Sir Andrew, 89,
100
Dallaire, Lieutenant-général sénateur
Roméo, 131
De Vries, Soldat Jan, 274
Deuxième Guerre mondiale, 16, 79,
82, 99, 104, 129–130, 132, 137,
173, 175, 179, 206, 212, 219, 240,
246
Directeur de la sélection du person-
nel, 256
Directeur des services d'instruction,
255, 291–292
Dives, rivière, 264
Division des Affaires indiennes, 119
Durban, 30, 32, 50
Eadie, Major Fraser, 11, 253,
266–267, 272, 277–281
Easton, Allan, 82, 97
École de parachutistes, Station de la
Royal Air Force à Ringway, 257
Écosse, 195, 209
EG-11 [Groupe de soutien de la
MRC], 97
EG-9 [Groupe de soutien de la
MRC], 79, 82, 89, 91, 93–95
Emerlo, 45
Empire britannique, 24, 27, 39,
191–192, 204
Enveloppe sur le commandement
équilibré
«Escadrille noire», 187
Europe, 84, 93, 98, 103–104, 106, 115,
117, 138–139, 174, 179, 182, 184,
195, 264, 278–279
Fancourt, Capitaine H.L., 88
Fauquier, Colonel d'aviation Johnnie,
182
Feduck, Sergent John, 266, 268–269
First Special Service Force (FSSF),
105, 259
Flint, Major George, 122
Flotte orientale britannique, 200
Force Tiger, 184
Forces aériennes de l'Armée améri-
caine, 184
Forces françaises libres (résistants)

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- français), 114
 Fort Benning, 258–259
 France, 48, 52, 63, 66, 114, 137, 140, 177, 183, 185–187, 191, 196, 208–209, 213, 217–218, 264–265, 269–270
 Front occidental, 15–16, 63, 65, 67

 Gale, Major-général Richard, 277
 Genaille, Don, 136
 Gestion, 14, 226–227, 245, 253–254, 280
 Gibraltar, 84–85, 198
 Gilday, Lieutenant-colonel Thomas P., 108, 110, 113
 Gordon, Major W.D., 49
 Governor General's Foot Guards (GGFG), 22, 24, 49
 Grande Guerre (voir Première Guerre mondiale)
 Grande-Bretagne (voir aussi Angleterre), 48, 82, 185, 192, 195, 220
 Grider, John MacGavock « Mac »
 Grierson-Jackson, Commandant d'aviation W.R.F., 174
 Guerre de Corée (voir aussi Corée), 20, 81, 121, 127, 132, 220

 Halifax, 24, 26, 28–29, 32, 90, 174
 Harris, Sir Arthur, 180, 182–183
 Haslam, John, 105
 Haut-commissaire du Canada à Londres, 25
 Hawker Hurricane, 193
 Hepenstall, Robert, 120, 122–123, 137
 Hill, Brigadier James S., 260–261, 263–270, 275–277
 Hillborn, Major Richard « Dick », 266–267, 271
 HMS *Broke*, 87–88
 HMS *Chelsea*, 84–85
 HMS *Excellent*, 84
 HMS *Indomitable*, 83
 HMS *Malcolm*, 87–88
 HMS *Osborne*, 81
 HMS *Pelican*, 79
 HMS *Salisbury*, 90
 HMS *Zetland*, 88
 Holm, Tom, 138–139
 Horn, Capitaine Spencer B. « Nigger »
 Howell, Thomas Easton, 37–38, 47

 Irving, Lieutenant-colonel J.D., 49

 Japon, 108, 198–200, 202–206
 Jeans, Caporal Ernie, 273
 Jenkins, Lieutenant William, 261, 274
 Johnston, Soldat Dan
 Johnston, William, 127
 Jolly, Capitaine de frégate R.F., 99
 Jutland, bataille de, 83

 Kap'young, 121–122
 Kardiner, Abram, 130
 Kemp, John, 267
 Kesselring, Feld-maréchal Albert, 108, 111
 Kiska, 108, 114

 La Difensa, 108
 Larose, Sergent Roland, 271, 273
 Layard, Capitaine de frégate A. Frank C., 10, 16, 79, 81–100
 Le Cap, 48
 « Le Crochet », 126
 « Le sauveur de Ceylan »
 Le Mesnil, 264, 266
 Leadership, 9, 11, 13–19, 21, 30, 46, 50–51, 53, 63–65, 67, 91, 155, 160, 174–175, 178–180, 183, 190–191, 194, 205, 210, 213, 217, 220–222, 226–227, 244–246, 253–254, 262–263, 266–267, 269, 272, 279–280
 Leigh-Mallory, Maréchal en chef de l'Air Sir Trafford, 214
 « Le mois d'avril sanglant »
 Lennox, Al, 106

Index

- Ligne Jamestown, 126
Ligue canadienne de football (LCF),
261
Linton, Capitaine d'aviation Karl, 217
Liverpool, 27, 85, 90, 99
Loi sur les Indiens, 118–119
Londres, 25, 27, 48, 218, 220, 267
Lord Minto, 26
Lord Strathcona, 25–27, 39–40, 47
Lord Strathcona's Horse, 26, 28, 30, 31,
34, 36–40, 42–45, 47, 49, 50, 51

Mackenzie, Major-général J.P., 263
Maclean's, 123
MacNichol, Raymond, 119
Madden, Capitaine John, 274
Maitland, Camp, 20, 30, 40, 44
Malkin, Capitaine Hank, 174
Malte, 210, 212, 214–215
Mannock, Edward « Mick », 191
Marine royale du Canada (MRC), 82,
89–92, 185, 197
Marks, Commandant d'escadre
Jimmy, 173–174
McAndrew, Bill, 130
McArthur, Alex, 36, 38–39
McCudden, Capitaine James B.
McEwen, Commodore de l'air
Clifford Mackay « Black Mike »,
17, 173, 175–184, 221
McGillivray, Soldat, 45
McNair, Robert Wendell, 17, 173,
203, 207–218, 220–221
McNaughton, Lieutenant-général
A.G.L., 260
Médaille militaire (M.M.), 103,
112–113, 115–116
Méditerranée, 83, 106
Miksche, Capitaine F.O., 254
Miller, Andrew, 38
Ministère de la Défense nationale
(MDN)
Ministère de la Guerre (GB)
Ministre de la Milice et de la Défense,
26, 55, 65–66

Moll, Dr A.E., 255
Montana, 106
Montgomery, Feld-maréchal Vicomte
Montgomery d'Alamein,
155–156, 160
Montréal, 22, 27, 176, 179
Morrison, Soldat Doug, 261–262,
270, 272, 279
Munro, Lieutenant Brian, 121
Munroe, Ross, 75
Musée de l'homme et de la nature du
Manitoba, 137

Nagumo, Vice-amiral Chuichi, 199
Natal, 30
Natal Field Force, 30, 57, 61
NCSM *Matane*, 79, 82, 84, 94
NCSM *Saint John*, 91–92
NCSM *Swansea*, 79, 96
Nicklin, Lieutenant-colonel Jevon
Albert « Jeff », 11, 253, 258,
261–263, 266, 268–274, 277–281
Niigato, Camp, 204
Normandie, 93, 183, 213, 216, 265,
267–272, 276, 281
Nouvelle-Écosse, 24, 196, 207, 209

O'Connor, Major-général R.N., 194
Ontario, 22, 137, 188, 196, 205, 208,
226
Onyette, Adjudant « Bart », 198–199,
201
Opération C, 199
Opération *Compass*, 194–195
Opération *Torch*, 87, 89, 260
Ordre du service distingué (DSO), 51,
64, 191, 201, 217, 225, 233–234
Ortona, 17, 155–167
Ottawa, 22–30, 32, 35–36, 66, 119,
207–208, 243
Ouistreham, 264

Paardeberg, 49
Peacock, Lieutenant Robert S.,
126–128, 138

LES GUERRIERS INTRÉPIDES

- Pearl Harbour, 198–199
 Peppard, Sergent Herb, 259
 Petawawa, Base des Forces canadiennes, 137
 Petit, Claude, 127, 135
 Pigeau, Ross, 226
 Police à cheval du Nord-Ouest (PCNO), 25, 40
 Port Elizabeth, 30, 32
 Port Hope, 22
 Porter, McKenzie, 107–109, 123–124
 Première Guerre mondiale, 15, 51–53, 63, 65, 67, 82, 83, 104, 129, 177, 180, 189, 195–196, 207, 219
 Prentice, Capitaine de frégate J.D. « Chubby », 97
 Prince, Sergent Thomas George, 10, 16, 103–139
 Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), 18, 21, 51, 62, 120–122, 124–127, 130, 135, 137, 161, 166–167, 225–230, 234, 237–238, 240, 245
 Programme d'entraînement aérien du Commonwealth britannique (PEACB), 178
- Quartier général de la Défense nationale (QGDN), 258–259
 Quartier général militaire canadien
- Rayner, Capitaine de frégate D.A., 97
Regia Aeronautica, 192, 194–195
 Régiment Leinster, 24
 Reid, Ellis, 190
 Réserve de Brokenhead, 104, 117, 134–135, 137
 Réserve de la Marine royale du Canada (RMRC), 82
 Richardson, Sergent A.H.L., 36, 38–40, 50
 Richthofen, Baron Manfred von (voir aussi Baron rouge), 189, 207
 Ringway (voir aussi École de parachutistes), 106, 257
- Ripstein, Howard, 180
 Roi George VI, 115, 119, 183
 Ross, Caporal John, 261, 273
 Royal Air Force (RAF), 173–175, 178, 184, 191–193, 195, 198, 202–203, 209–211, 216
 Royal Flying Corps (RFC), 176, 186, 191
 Royal Navy (RN), 79, 81, 83, 90–91, 99–100, 198, 202–203
 Royal Winnipeg Rifles, 261, 266
 Rustigno, 178
- Salerno, 108, 111
 Salle d'exercice Tommy Prince, 137
 Sarcee, Camp, 120
 Saskatoon Light Infantry, 257
 SC-94, 85–87
 Scapa Flow, 91–92, 195
 Scott, Major Jack
 Seaforth Highlanders of Canada, 155, 158, 169–170, 231
 Sealey, Bruce, 133
 Seine, 265, 279
 Shilo, Camp, 276
 Simpson, Commodore G.W.G. « Shrimp », 92
 Simpson, Verna
 Smith, Donald, 25
 Smith-Barry, Major R.R. « Bob »
 Somerville, Amiral Sir James, 198
 Sous-marins (voir aussi U-boot), 87, 92–93
 South African Light Horse, 34
 St. Vincent, 28
 Standerton, 34–36, 39
 Ste-Croix, Capitaine de frégate B.J. de, 90
 Steele, Lieutenant-colonel Sam, 25, 44, 48, 66
 Stewart, David Morrison, 27–28
 Stone, Colonel James, 122
 Strickland, Inspecteur D'Arcy, 25–26
 Stuart, Major-général Ken, 260, 267
 Swetnam, Colonel d'aviation Bill

Index

- Syndrome de stress post-traumatique (SSPT), 10, 131, 149
- Tactiques de la meute de loups, 93
- Taylor, Robert, 256
- Tedder, Maréchal de la Royal Air Force lord (Arthur W.), 193–194
- Terrain d'aviation de Godega, 176
- Terrain d'aviation de Luga, 211
- Terraine, John, 194
- Thomson, Colonel S.W. « Syd », 155, 157, 164, 167, 169
- Thorson, Soldat Herman
- Trenchard, Major-général Hugh, 186
- Trenton, Station de l'ARC, 178
- Trinity College, 22
- Tucker, Lieutenant Alf, 271
- Turner, Stan, 210
- U-311, 100
- U-448, 79
- U-boot (voir aussi *U-bootwaffe* et sous-marins), 16, 80–86, 91, 93, 96, 100
- U-bootwaffe* (voir aussi U-boot), 93
- Unité d'instruction opérationnelle (UIO)
- United States Presidential Unit Citation
- Vallée de Badfontein, 46
- Vallée des crocodiles, 45
- Varville, 264
- Vyvere, Peter Van de, 133
- Wainwright, Camp, 120, 137
- Walker, Capitaine F.J. « Johnny », 82, 87, 97, 100
- Washington, District fédéral de Columbia, 205
- Watervaal, 43
- Weeks, Brigadier F.G., 255
- Winged Warfare*
- Winnipeg, 103–106, 116–117, 131, 133–135, 137, 208, 266
- Winnipeg Blue Bombers, 261, 270
- Winnipeg Free Press*, 116
- Wismar, 278
- Wolve Spruit, 34, 39, 42–44
- Woodhall, Colonel d'aviation « Woody », 211–212
- Yokohama, (camp de prisonniers de guerre), 202, 204

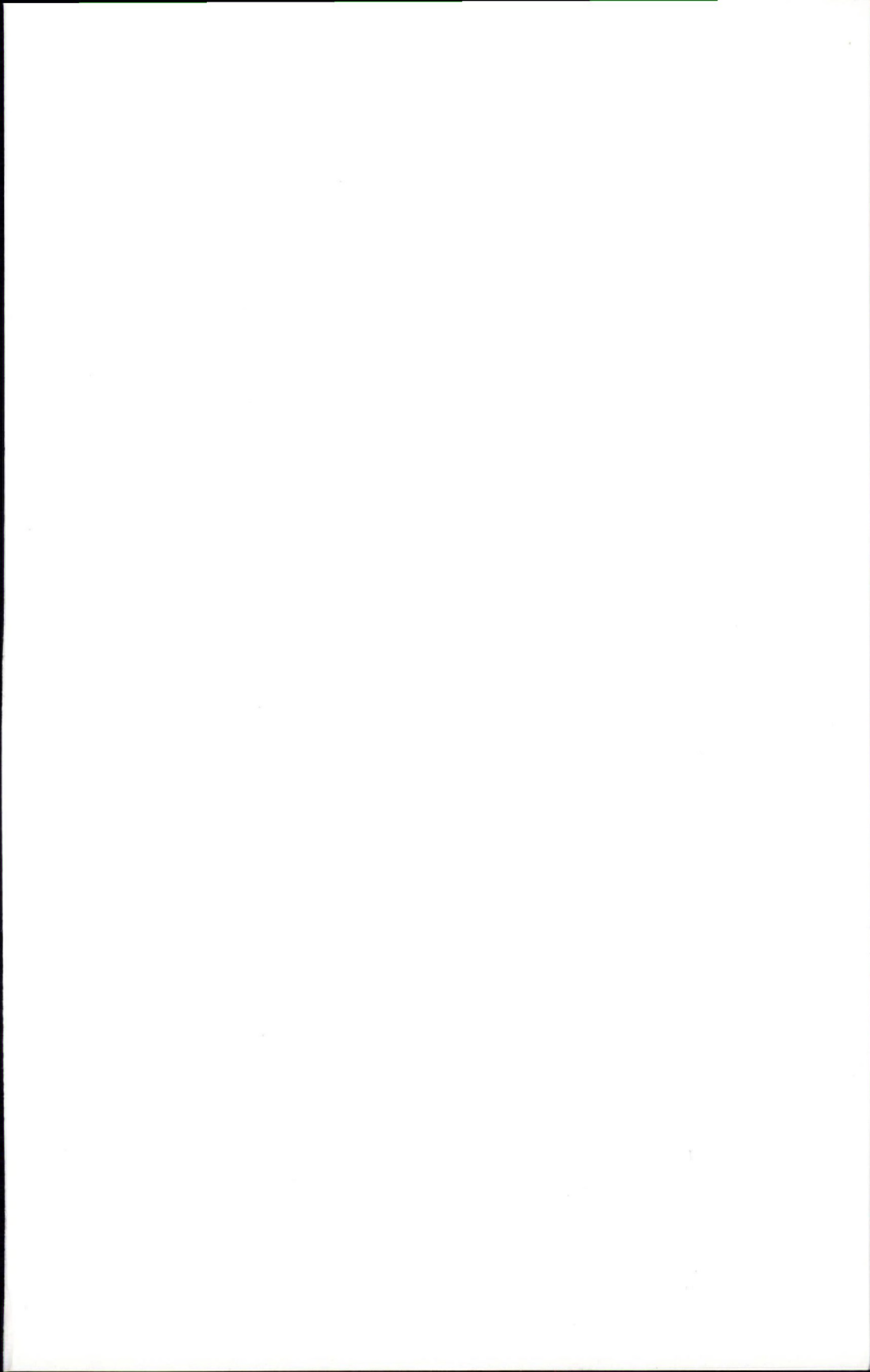


**MARQUIS**

Marquis Imprimeur Inc.

Québec, Canada

2007





Le commandement et le leadership sont des caractéristiques très personnelles. La façon dont un militaire commande et fait preuve de leadership révèle son caractère et sa personnalité plutôt que de jeter la lumière sur les concepts de commandement et de leadership. Le volume *Les guerriers intrépides : les chefs militaires canadiens* étudie attentivement certains des meilleurs commandants et leaders militaires du Canada pendant la guerre. Dans leur ensemble, les chapitres du volume permettent de mieux comprendre divers comportements, approches et styles relatifs au commandement et au leadership. De plus, ils appuient la vérité intemporelle selon laquelle le caractère et la présence de leaders courageux sont essentiels pour obtenir des résultats sur le plan militaire, particulièrement en période d'incertitude et de désordre.

Le colonel Bernd Horn est le commandant-adjoint de Commandement des forces d'opérations spéciales du Canada. Il a auparavant été commandant du 1er Bataillon, RCR, et du 3^e Commando, Régiment aéroporté du Canada. Le colonel Horn, Ph.D., est professeur agrégé adjoint d'histoire au Collège militaire royal du Canada.

Couverture: gauche dessus – Bibliothèque et archives Canada (BAC) PA-160857; droite dessus – BAC PA-166968; sous – BAC PA-169240

Verso: BAC PA-189920



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE



THE DUNDURN GROUP
www.dundurn.com

\$39.95

£20.00

ISBN 978-1-55002-721-1



9 781550 027211